





LA

MÉDAILLE MIRACULEUSE



Ève est considérée comme un rosier flétri, couvert d'épines et enlacé par le serpent. — Marie est un rosier sans épines, couvert de fleurs et dont les branches entourent la croix. (Fresque de V. Orsel dans l'église N.-D.-de-Lorette, à Paris).



Jésus-Christ, sous la figure d'un aigle au nimbe crucifère,
présente au monde la Vierge Immaculée.
Gravure du *Cantique des cantiques* conservé à la Bibliothèque nationale
de Paris. xv[e] siècle.

LA
MÉDAILLE MIRACULEUSE

ORIGINE

HISTOIRE — DIFFUSION — RÉSULTATS

PAR M. ALADEL

Prêtre de la *Mission.*

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

IMPRIMÉ PAR PILLET ET DUMOULIN

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

1878

A LA MISÉRICORDIEUSE

VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU

CONÇUE SANS PÉCHÉ

O Marie, conçue sans péché, Vierge incomparable, auguste Mère de Jésus, qui nous avez adoptés pour vos enfants et qui nous donnez tant de preuves de votre maternelle tendresse, daignez agréer ce petit écrit, faible hommage de notre reconnaissance et de notre amour !

Oh ! puisse-t-il contribuer à vous attirer et à vous attacher inviolablement le cœur de tous ceux qui le liront !

O MARIE, CONÇUE SANS PÉCHÉ,

PRIEZ POUR NOUS, QUI AVONS RECOURS A VOUS !

Pour nous conformer au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons que les termes de miracle, de révélation, d'apparition, de saint et autres semblables que nous employons, n'ont dans notre intention qu'une valeur purement historique, et que nous soumettons, sans réserve, les faits et les doctrines de ce livre au jugement du Siége apostolique.

AVERTISSEMENT

La huitième et dernière édition de la Notice sur la médaille miraculeuse, qui remonte à l'année 1842, est épuisée depuis longtemps. Il a été plus d'une fois question d'en publier une nouvelle ; mais toujours quelques circonstances y ont mis obstacle. La mort récente de la sœur qui a reçu les confidences de la très-sainte Vierge a excité un vif désir de voir cet ouvrage réédité ; beaucoup de personnes sont impatientes de le lire pour apprendre l'origine de la médaille, qu'elles ne connaissent pas : plusieurs autres espèrent y trouver de nouveaux détails inconnus jusqu'ici. C'est pour répondre à cette attente que la présente édition a été entreprise.

Nous avons cru faire plaisir aux lecteurs en plaçant en tête du livre une biographie de la sœur privilégiée, sœur Catherine Labouré ; nous y avons ajouté quelques notes sur son directeur, M. Aladel, auteur des premières éditions.

Ces éditions de la Notice ne présentaient qu'un

résumé très-succinct de l'apparition de la sainte Vierge en 1830; des raisons sérieuses avaient déterminé M. Aladel à supprimer beaucoup de choses; il craignait surtout d'attirer l'attention sur l'humble fille qui lui avait transmis les ordres du ciel et qui devait rester cachée jusqu'à la fin de sa vie.

Aujourd'hui ces craintes n'ont plus de fondement, et il est permis de publier pour l'édification des fidèles tout ce que la sœur a dit, du moins ce que nous possédons encore de ses communications.

Lors de la dernière édition de la Notice, M. Aladel ne pouvait comprendre qu'imparfaitement la portée de la vision de la médaille. Les événements qui se sont accomplis depuis cette époque ont mis dans un jour tout nouveau cette importante révélation, et fait ressortir ses rapports avec le passé et avec l'avenir. Nous avons essayé de montrer les desseins de la Providence en établissant que l'apparition de 1830 n'est point un fait isolé; qu'elle a marqué la fin d'une période désastreuse pour l'Église et la société; qu'elle a été le début d'une ère nouvelle, ère de miséricorde et d'espérance; qu'elle prépara la définition du dogme de l'Immaculée-Conception; enfin qu'elle fut le point de départ d'une série de manifestations surnaturelles qui ont donné d'admirables accroissements au culte de la sainte Vierge,

et peuvent à bon droit faire appeler notre siècle le siècle de Marie.

On a jugé à propos de retrancher un bon nombre des traits de protection rapportés dans les éditions précédentes pour les remplacer par d'autres non moins authentiques, mais plus récents, qui montreront que la médaille est aussi efficace de nos jours qu'à son origine.

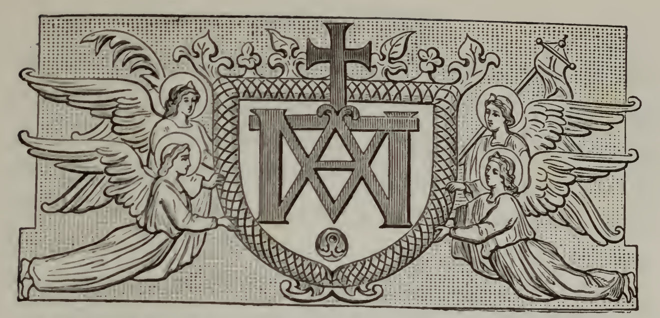
Nous prions les personnes qui, dans la suite, obtiendraient des grâces semblables, de vouloir bien en tenir note et d'en adresser la relation, avec les documents qui en garantissent l'authenticité, à la supérieure générale des Filles de la Charité, rue du Bac, 140, ou à M. le directeur des Filles de la Charité, rue de Sèvres, 95, à Paris.

Nous devons un témoignage de reconnaissance à MM. Pillet et Dumoulin, éditeurs de ce livre, pour le soin qu'ils ont apporté à l'orner de gravures historiques qui en rendront la lecture plus intelligible et plus attrayante.

Un Prêtre de la Mission.



Héliog.ie et imp. A. Durand Paris



Les groupes d'anges sont tirés d'une mosaïque de St-Paul, à Rome. IXᵉ s.

CHAPITRE PREMIER

SŒUR CATHERINE

FILLE DE LA CHARITÉ

Sa naissance. — Premières années — Vocation. — Entre en communauté. — Apparition de la Vierge. — La médaille. — Sœur Catherine est placée à l'hospice d'Enghien. — Sa vie humble et cachée. — Sa mort.

C'EST un préjugé assez répandu, que ceux qui sont favorisés de communications surnaturelles doivent avoir quelque chose d'extraordinaire dans leur personne et dans leur manière de vivre. On leur prête facilement un idéal de perfection qui les met en quelque sorte à part du commun des hommes. Mais si un jour on a l'occasion de constater que la réalité ne répond pas à l'opinion qu'on s'était faite, si l'on vient à découvrir dans ces confidents divins des faiblesses ou seulement des infirmités, on s'étonne, on est même tenté

de se scandaliser. Parmi les chrétiens qui ne connaissaient saint Paul que de réputation, plusieurs éprouvaient une espèce de déception en le voyant de près; on les entendait dire qu'il représentait mal et que son langage trop vulgaire n'était pas digne d'un apôtre. Les Juifs ne se scandalisaient-ils pas de ce que Notre-Seigneur mangeait et buvait comme tout le monde, de ce que ses parents étaient pauvres, de ce qu'il sortait de Nazareth, de ce qu'il conversait avec les pécheurs? Tant il est vrai que le peuple est toujours porté à juger d'après les apparences.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il voit le fond des cœurs, et souvent ce qui paraît méprisable au jugement du monde est grand devant lui. Ce qu'il aime surtout, c'est la simplicité et la pureté. Les qualités extérieures, les dons de l'esprit, la naissance, l'éducation, sont à ses yeux de peu de valeur; ordinairement, c'est à ceux qui en sont dépourvus qu'il s'adresse de préférence, quand il a une importante mission à confier. Il fait ainsi éclater sa sagesse et sa puissance, en se servant de ce qui est faible pour faire de grandes choses. Quelquefois même il choisit pour instruments des sujets imparfaits; il va jusqu'à permettre qu'ils commettent des fautes, qu'ils aient des imperfections, afin de les tenir dans l'humilité et de montrer clairement que les faveurs dont ils sont gratifiés ne sont point accordées à leurs mérites, mais sont l'effet de sa pure bonté.

Ces observations ont naturellement leur place en

tête de la biographie de sœur Catherine; elles résoudront à l'avance les difficultés que pourrait faire naître, dans l'esprit des lecteurs, le contraste d'une vie si simple et si commune avec les grâces dont l'humble fille fut comblée.

∴

Sœur Catherine, née Zoé Labouré, vint au monde le 2 mai 1806, dans un petit village de la Côte-d'Or, nommé Fain-les-Moutiers, de la paroisse de Moutiers-Saint-Jean. Ce dernier lieu, particulièrement cher à saint Vincent, n'est pas éloigné du berceau de saint Bernard, ce grand serviteur de Marie, et de l'endroit où sainte Chantal passa une partie de sa vie; comme si dans le sol, aussi bien que dans le sang, il y avait quelques prédispositions à certaines qualités ou vertus héréditaires.

Ses parents, sincères chrétiens, vivaient honorablement en cultivant leur bien et possédaient l'aisance que donnent aux gens de la campagne l'activité du travail et la simplicité de la vie. Dieu avait béni leur union et leur avait accordé une nombreuse famille : sept garçons et trois filles.

Les fils quittèrent de bonne heure la maison paternelle; la petite Zoé resta avec ses sœurs sous les yeux de sa mère; mais cette mère, Dieu la lui enleva avant qu'elle eût accompli sa huitième année. Déjà capable de sentir l'étendue de ce sacrifice, il lui sembla que la sainte Vierge voulait être son unique Mère.

Une de ses tantes, qui demeurait à Saint-Remy, la prit chez elle avec sa plus jeune sœur; mais son père, homme pieux qui, dans sa jeunesse, avait songé à embrasser l'état ecclésiastique, voulut élever lui-même ses enfants, et, au bout de deux ans, il les rappela près de lui.

Une autre raison le poussait encore à agir ainsi. La fille aînée pensait sérieusement à quitter la famille pour entrer dans la communauté des Filles de la Charité, et le pauvre père ne pouvait se résoudre à confier sa maison à des mains mercenaires. Dans un âge où les autres enfants ne pensent qu'à leurs jeux, Zoé dut se façonner dès lors aux plus rudes travaux.

Vers douze ans, elle fit sa première communion dans l'église de Moutiers-Saint-Jean avec un cœur pur et fervent. Désormais, son unique désir fut d'appartenir sans réserve à Celui qui venait de se donner à elle pour la première fois.

Aussitôt après, la sœur aînée partit pour son postulat à Langres, et Zoé, devenue petite maîtresse de maison, faisait la cuisine, avec l'aide d'une bonne qui lui fut adjointe pour les plus gros ouvrages. Elle portait la nourriture aux moissonneurs et ne reculait devant aucun travail pénible.

Moutiers-Saint-Jean possède une maison de sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Zoé allait les voir aussi souvent que le lui permettaient ses occupations, et la bonne supérieure, qui l'aimait beaucoup, l'encoura-

geait dans sa vie laborieuse. Cependant l'enfant ne s'ouvrit point à elle sur sa vocation naissante. Elle attendit avec une secrète impatience que sa sœur, plus jeune de deux années, pût se charger seule des soins du ménage. Zoé lui fit la confidence de ses désirs les plus chers; et alors commença pour les deux sœurs cette vie intime, toute de labeur et de devoir, dont les seuls délassements étaient les offices de la paroisse.

Les deux jeunes filles, se jugeant assez fortes pour congédier la bonne, se partagèrent les travaux de la maison. Zoé, qui était très-sérieuse, veillait à tout comme la ménagère la plus vigilante, et prenait soin de sa sœur comme l'eût fait une mère.

Une de ses occupations favorites était la garde et l'administration du colombier, qui contenait toujours de sept à huit cents pigeons. Elle les soignait si bien qu'ils la connaissaient tous, et, dès qu'elle apparaissait, ils venaient à l'envi voler autour d'elle en forme de couronne. C'était, au dire de sa sœur, le plus charmant spectacle : l'innocence attirant les colombes, qui en sont le symbole.

Sa jeunesse nous la montre déjà modeste dans sa tenue et sérieuse de caractère; pieuse et recueillie dans l'église paroissiale, où elle se rendait exactement; on l'y voyait agenouillée sur les froides dalles, même en hiver. Ce n'était pas, du reste, la seule mortification qu'elle pratiquât : aux fatigues du travail elle ajouta, dès sa plus tendre jeunesse, l'habitude de jeûner le vendredi et le samedi à l'insu de son père.

Celui-ci finit par découvrir les pieuses ruses de sa fille; mais les reproches qu'il lui adressa ne purent l'emporter sur son attrait pour la pénitence; elle croyait devoir préférer la voix intérieure de Dieu à celle de son père.

C'est ainsi que se dessinent nettement les traits du caractère de la future sœur, avec ses qualités et ses défauts. D'un côté, nous voyons une simplicité vraie, sans recherche, appliquée aux devoirs les plus laborieux, sous la sauvegarde de l'innocence et de la ferveur; de l'autre, un caractère habitué à dominer et qui devra lutter pour condescendre.

Cependant sa vie champêtre et laborieuse ne lui faisait point oublier sa vocation. Plusieurs fois demandée en mariage, sa réponse invariable était que, fiancée depuis longtemps à Jésus, son bon Sauveur, elle ne voulait avoir que lui pour époux. Mais son choix était-il bien fixé, et à quelle communauté songeait-elle? Il est permis d'en douter, d'après un fait qui la frappa vivement, et dont le récit resta toujours gravé dans la mémoire de sa chère sœur, qui l'a raconté.

Étant encore dans la maison de son père, à Fain-les-Moutiers, elle eut un songe où il est permis de reconnaître l'action de Dieu et une préparation à sa vocation.

Il lui semblait être à l'église du village et dans la chapelle consacrée aux âmes du purgatoire. Un prêtre très-âgé, d'une figure respectable et d'une phy-

sionomie singulière, apparut dans la chapelle et se revêtit des ornements sacrés pour dire la sainte messe; elle y assista, fort impressionnée de la présence de ce prêtre inconnu. A la fin de la messe, le prêtre lui fit signe de s'approcher; mais elle, effrayée, se retira à reculons, tenant toujours les yeux fixés sur lui.

Sortie de l'église, elle entra dans une maison du village pour visiter une personne malade. Là, le vieux prêtre se retrouva devant elle, et, lui adressant la parole : « Ma fille, c'est bien de soigner les malades; vous me fuyez maintenant, mais un jour vous serez heureuse de venir à moi. Dieu a des desseins sur vous, ne l'oubliez pas. » Toujours stupéfaite et craintive, la jeune fille s'éloigna encore; en sortant de la maison, il lui semblait que ses pieds ne touchaient pas la terre, et, au moment où elle rentrait chez son père, elle s'éveilla et reconnut que ce qui venait de se passer n'était qu'un rêve.

Elle avait alors dix-huit ans, sachant peu lire, encore moins écrire; comme elle comprenait sans doute que ce serait un obstacle pour son admission dans une communauté, elle obtint de son père la permission d'aller chez sa belle-sœur, maîtresse de pension à Châtillon-sur-Seine, pour y prendre quelques leçons. Son père, qui craignait de la perdre, ne consentit qu'avec peine à son départ.

Sans cesse préoccupée de la vision qu'elle avait eue, elle en parla à M. le curé de Châtillon, qui lui

répondit : « Je crois, mon enfant, que ce vieillard est saint Vincent, qui vous appelle à être Fille de la Charité. » Sa belle-sœur l'ayant conduite chez les sœurs de Châtillon, elle fut saisie de voir, en entrant au parloir, le portrait parfaitement ressemblant du prêtre qui lui avait dit en songe : « Ma fille, vous me fuyez; mais un jour vous serez heureuse de venir à moi; Dieu a des desseins sur vous, ne l'oubliez pas. » Elle demande aussitôt quel est ce personnage, et, lorsqu'elle apprend que c'est saint Vincent, le mystère s'éclaircit, elle comprend que c'est lui qu'elle doit avoir pour Père.

Cette circonstance n'était pas de nature à ralentir ses désirs. Elle resta peu chez sa belle-sœur. L'humble fille des champs était gênée au milieu des demoiselles qui fréquentaient la pension, et elle n'y apprenait rien.

C'est alors qu'elle fit la connaissance de sœur Victoire Séjole, qui fut plus tard placée à la tête de la maison de Moutiers-Saint-Jean. Cette sœur, jeune alors, et déjà toute à Dieu et à ses pauvres, devina la candeur de cette âme et sa souffrance : elle pria instamment sa supérieure de l'admettre au postulat sans différer, s'offrant à lui donner des soins particuliers pour la former, et l'instruire de ce qu'il lui était indispensable de savoir, pour être Fille de la Charité.

Mais Zoé ne profita que plus tard de l'intérêt que lui portait la bonne sœur Victoire; ce bonheur devait être chèrement acheté.

Lorsqu'elle s'ouvrit à son père de son dessein, le cœur de ce pauvre père se révolta ; il avait déjà donné sa fille aînée à la famille de saint Vincent, et sacrifier encore celle qui depuis de longues années administrait sa maison si sagement, lui semblait au-dessus de ses forces. Il crut avoir trouvé un moyen de la détourner de ce dessein en l'envoyant à Paris, chez un de ses fils qui était restaurateur, avec recommandation de chercher à éteindre chez sa sœur toute idée de vocation, par les distractions qu'il lui ménagerait. Temps d'épreuves et de souffrances pour la jeune aspirante, qui, bien loin de perdre le désir de se consacrer à Dieu, ne fit que soupirer plus ardemment après le jour où elle quitterait le monde.

Elle eut alors la pensée d'écrire à sa belle-sœur, à Châtillon, et de l'intéresser à sa cause. Celle-ci, touchée de cette marque de confiance, la fit venir près d'elle et obtint enfin le consentement de son père. Elle entra chez les sœurs de Châtillon, comme postulante, au commencement de l'année 1830.

Zoé Labouré fut bien heureuse de se voir enfin au terme de cette rude épreuve qui avait duré presque deux années. Le 21 avril 1830, elle touchait au port tant désiré du séminaire[1].

1. Saint Vincent de Paul voulut qu'on appelât *temps de séminaire* le séjour que font les jeunes sœurs à la maison principale de la communauté, afin d'y être formées à l'esprit et aux œuvres de leur vocation ; il craignait que le nom de *noviciat* ne fît regarder les Filles de la Charité comme des *religieuses.*

*
* *

La voilà donc en possession de tout ce qui était l'objet de ses désirs et de ses affections, depuis sa plus tendre enfance. Son âme pouvait alors se dilater à l'aise dans la prière et dans la joie d'être tout entière au service de son Dieu.

Elle eut le bonheur d'avoir pour directeur de sa conscience, pendant tout le temps de son séminaire, M. Jean-Marie Aladel, prêtre d'une éminente piété, vrai fils de saint Vincent de Paul, homme d'un jugement sûr, d'une grande expérience, austère comme un anachorète, infatigable au travail, dont la mémoire est restée en vénération dans la Compagnie des Filles de la Charité et dans celle des Prêtres de la Mission. Il fut pour elle un guide prudent dans les voies extraordinaires où Dieu l'appelait; il sut constamment la tenir en garde contre les illusions de l'imagination et surtout contre les séductions de l'orgueil, en même temps qu'il s'attachait à la faire avancer dans le chemin de la perfection, par la pratique des plus solides vertus. M. Aladel entretint avec sœur Catherine des relations suivies, même lorsqu'elle fut envoyée à l'hospice d'Enghien. Il y gagna beaucoup pour sa propre sanctification et pour les œuvres dont il était chargé.

Informé par elle des desseins de Dieu, il se consacra sans réserve à propager le culte de Marie Immaculée, et, pendant les dernières années de sa vie, à

étendre parmi les jeunes filles, élevées par les sœurs de Saint-Vincent, l'association des Enfants de Marie. Il mourut en 1865, onze ans avant sa fille spirituelle[1].

Trois jours avant la magnifique cérémonie de la translation des reliques de saint Vincent de Paul à la chapelle de Saint-Lazare, fête qui fut le signal d'une nouvelle vie pour la congrégation de la Mission, sœur Labouré fut favorisée d'une vision prophétique. Le même Dieu qui avait appelé Vincent de la garde des troupeaux de son père, pour en faire l'instrument de sa droite, allait confier aussi à une pauvre fille des champs les secrets de sa miséricorde. Laissons-la raconter dans son naïf langage cette première impression :

« Je suis arrivée le mercredi avant la translation des reliques de saint Vincent de Paul. Heureuse et contente d'assister à ce grand jour de fête, il me semblait que je ne tenais plus à la terre.

« Je demandais à saint Vincent toutes les grâces qui m'étaient nécessaires, et aussi pour les deux familles et pour la France tout entière. Il me semblait qu'elle en avait le plus grand besoin. Enfin je priais saint Vincent de m'enseigner ce que je devais demander, et de le faire avec une foi vive. »

Elle revenait de Saint-Lazare toute remplie de la pensée de son bienheureux Père, et le retrouvait à la

1. La *Vie de M. Aladel* a été publiée; 1 vol. in-12 : on la trouve à Paris, rue du Bac, 140.

communauté. « J'avais, dit-elle, la consolation de voir son cœur au-dessus de la petite châsse où ses reliques sont exposées. Il m'apparut trois jours de suite d'une manière différente : blanc, couleur de chair, et cela annonçait la paix, le calme, l'innocence et l'union.

« Puis je l'ai vu couleur de feu, ce qui était le symbole de la charité qui s'allumera dans les cœurs. Il me semblait que la charité devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde.

« Enfin il m'apparut rouge-noir, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur. Il me venait des craintes que j'avais peine à surmonter. Je ne savais ni pourquoi ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gouvernement. »

Il était étrange, en effet, que sœur Labouré eût alors des préoccupations politiques.

Une voix intérieure lui dit : « *Le cœur de saint Vincent est profondément affligé des grands malheurs qui vont fondre sur la France.* » Le dernier jour de l'octave, elle vit le même cœur couleur vermeille, et la voix intérieure lui dit : « *Le cœur de saint Vincent est un peu consolé, parce qu'il a obtenu de Dieu, par la médiation de Marie, que ses deux familles ne périraient pas au milieu de ces malheurs, et que Dieu s'en servirait pour ranimer la foi.* »

Afin de se mettre l'esprit en repos, elle parla de cette vision à son confesseur, qui l'engagea à n'y plus penser; sœur Labouré ne songea plus qu'à

obéir, et rien au dehors ne la fit remarquer de ses compagnes.

Nous trouvons cette faveur singulière consignée dans une lettre écrite par sœur Catherine, en 1856, d'après l'ordre que lui en avait donné M. Aladel. L'année où elle entra au séminaire, ce digne missionnaire était presque le seul aumônier de la communauté. La congrégation de la Mission, à peine restaurée à cette époque, comptait à sa maison-mère neuf prêtres en tout, et moitié moins de séminaristes. M. Étienne, de vénérée mémoire, était procureur général, et M. Salhorgne, le supérieur des deux familles de saint Vincent. Si la disette de sujets était grande, le dévouement de ces quelques prêtres y suppléait et ils se multipliaient pour le service de la communauté. La divine bonté préparait à leur charité une belle récompense.

Si nous en croyons les notes que sœur Catherine écrivit plus tard par l'ordre de M. Aladel, l'humble fille, pendant tout le temps de son séminaire, jouit à découvert de la vue de Celui dont la présence se cache à nos sens dans le sacrement de son amour : « Excepté, dit-elle, lorsque j'eus un doute ; alors je ne vis plus rien, parce que je voulais approfondir le mystère, craignant de me tromper. »

Notre-Seigneur daignait se montrer à son humble servante, conformément aux mystères du jour ; elle en a écrit une circonstance qui tient au changement de gouvernement que rien ne faisait prévoir encore :

« Le jour de la Sainte-Trinité, dit-elle, Notre-Seigneur m'apparut dans le très-saint-sacrement pendant la sainte messe, comme un roi, avec la croix sur sa poitrine. Au moment de l'évangile il m'a semblé que la croix et tous ses ornements royaux coulaient à terre sous ses pieds, et que Notre-Seigneur restait dépouillé. C'est là que j'ai eu les pensées les plus noires et les plus tristes, comprenant que le roi serait dépouillé de ses habits royaux et les dommages qui en résulteraient. »

Lorsque l'humble fille avait ces pensées tristes au sujet du roi, celui-ci semblait au comble de sa fortune. Le siége d'Alger se faisait alors, et tout semblait présager l'heureux succès de ses armes. En effet, les premiers jours de juillet, l'imprenable forteresse des pirates tombait au pouvoir des Français ; tout le royaume était dans la joie de cette mémorable victoire, et les églises retentissaient de chants d'actions de grâces.

Hélas ! le triomphe devait être promptement suivi d'une révolution sanglante, qui allait renverser le trône et menacer les autels. A la suite des journées de juillet, la frayeur s'était emparée du clergé et des communautés religieuses de Paris. M. Aladel craignait beaucoup pour les Filles de la Charité et les Missionnaires. Sœur Labouré ne cessa de le rassurer, répétant que les deux Compagnies n'avaient rien à redouter de cette tourmente, qu'elles ne périraient pas.

Elle lui dit un jour qu'un évêque avait demandé à

se réfugier à Saint-Lazare; qu'on pourrait le recevoir sans hésitation, qu'il y serait en sûreté. M. Aladel n'avait pas fait grande attention à ces prédictions, il s'en retournait tristement à la maison, lorsqu'en y arrivant, le respectable M. Salhorgne l'aborda en lui disant que Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis et ministre des cultes sous Charles X, était venu lui demander un asile pour se soustraire à la persécution qui le poursuivait.

Ces révélations portaient un cachet de vérité qu'il était difficile de méconnaître; aussi, tout en feignant de ne pas y croire, M. Aladel en écoutait le récit avec le plus vif intérêt. Il commençait à se persuader que l'esprit de Dieu agissait en cette jeune sœur, et en voyant s'accomplir sous ses yeux plusieurs choses qu'elle lui avait annoncées, il se sentait disposé à donner créance à d'autres communications plus merveilleuses encore dont elle lui faisait part.

Selon son témoignage, la très-sainte Vierge lui était apparue; ses apparitions s'étaient renouvelées diverses fois, elle l'avait chargée de rapporter à son directeur ce qu'elle avait vu et entendu. Une importante mission lui était confiée, c'était de faire frapper et de répandre une médaille en l'honneur de l'Immaculée-Conception.

On trouvera au chapitre troisième de ce volume le récit détaillé de ces visions, tel qu'il nous a été transmis de la main de la sœur elle-même.

« Malgré les assurances sensibles qu'il avait de la

véracité de la sœur, M. Aladel n'écoutait néanmoins ses communications qu'avec défiance, comme il l'a rapporté lui-même dans l'enquête canonique ordonnée en 1836 par Mgr de Quélen; il affectait d'y faire peu d'attention, comme si ces visions n'avaient été que l'effet de l'imagination d'une jeune fille. Il lui commanda d'en porter le même jugement et de n'en faire aucun cas, il alla même jusqu'à l'humilier et lui reprocher son peu de soumission d'esprit. La pauvre sœur, ne pouvant parvenir à le convaincre, n'osait plus l'entretenir des apparitions de la sainte Vierge, elle ne le faisait que lorsqu'elle se sentait tourmentée et poursuivie par un désir presque irrésistible. Telle a été la cause pour laquelle, ajoute M. Aladel, elle ne lui en a parlé que trois fois, bien que les visions se soient plus souvent répétées. Après qu'elle avait déchargé son cœur, elle se trouvait calme et parfaitement tranquille. L'enquête fait encore remarquer que sœur Catherine ne chercha point d'autre confident de ses secrets que son confesseur, elle n'eut pas même la pensée de s'en ouvrir ni à ses supérieurs ni à d'autres personnes. C'est à M. Aladel que Marie l'avait adressée, elle ne parla qu'à lui seul et même elle exigea de lui la promesse que son nom ne serait jamais prononcé[1]. »

D'après cet engagement, M. Aladel raconta la vision à M. Étienne ainsi qu'à d'autres personnes,

1. Procès-verbal de l'enquête faite par ordre de Mgr le Quélen, en 1836, sur l'origine de la médaille ; ms., p. 10.

mais sans jamais désigner la sœur soit directement soit indirectement. Nous verrons plus loin comment la Providence prit soin de la tenir toujours inconnue.

Ces communications célestes, comme il est facile de le supposer, laissaient dans l'âme de sœur Labouré des impressions profondes qui persévéraient ordinairement, même après qu'elle avait quitté l'oraison, et la rendaient en quelque sorte étrangère à ce qui se passait autour d'elle. A ce sujet, on raconte qu'à la suite d'une de ces apparitions, elle se lève comme les autres au signal donné, sort de la chapelle et va prendre sa place au réfectoire, mais demeure si absorbée qu'elle ne songe pas même à toucher à la portion placée devant elle.

La sœur Caillaud, troisième directrice, faisant sa tournée, lui dit rondement : « Eh bien, sœur Labouré, vous êtes encore en extase? » Ces paroles la font revenir à elle, et la bonne directrice, qui ne pensait pas avoir parlé si juste, ne soupçonne rien.

Cependant sœur Catherine approchait de la fin de son séminaire, et malgré ses affirmations tout à la fois si naïves et si précises, son directeur refusait toujours de la croire. Elle eut le déplaisir de quitter la maison-mère sans avoir pu rien obtenir, pas même une espérance.

C'est que l'affaire était plus grave qu'elle ne pensait; il fallait communiquer au public une faveur dont l'origine surnaturelle pouvait être contestée; le

prudent directeur comprenait qu'en pareille matière, on ne saurait exiger trop de preuves ni prendre trop de précautions.

*
* *

Sœur Labouré fut revêtue du saint habit dans le cours du mois de janvier 1831 et placée, sous le nom de sœur Catherine, à l'hospice d'Enghien, au faubourg Saint-Antoine, d'où elle pouvait continuer ses communications avec M. Aladel. Ce respectable Père ne la perdait pas de vue; tout en paraissant ne donner aucun crédit aux confidences de sa pénitente, il s'appliquait à l'étudier avec soin, afin de se convaincre si réellement ses visions étaient le produit d'un esprit faible, enthousiaste, et d'une imagination exaltée. Mais plus il l'étudiait, plus il acquérait la certitude qu'il n'y avait rien de semblable dans la sœur Labouré. Le jugement porté sur elle par les directrices du séminaire était qu'elle avait un esprit peu saillant, mais un caractère positif et calme que M. Aladel qualifiait de froid, et même d'apathique.

Ce dernier trait ne convenait pourtant pas à la sœur Catherine, en qui ses compagnes ont reconnu toutes, au contraire, un caractère très-vif. Mais cela prouve, du moins, qu'il n'y avait en elle aucune exaltation. De plus, elle se montrait solidement vertueuse, sans qu'on eût jamais rien aperçu d'extraordinaire dans ses manières, et surtout dans sa dévotion.

Avant de se rendre à sa nouvelle destination,

sœur Labouré passa quelques jours dans un grand établissement de Paris. M. Aladel prit alors un prétexte pour aller visiter les sœurs de cette maison, et examiner plus à l'aise la jeune sœur. Le bruit des visions avait déjà circulé, et on savait que M. Aladel avait reçu des confidences; aussi, dès qu'il parut, les sœurs l'entourèrent, et chacune, à l'envi, le pressa de questions. Il avait l'œil sur sœur Catherine qui, sans se déconcerter, mêla ses demandes à celles des autres avec beaucoup de tranquillité. Le digne missionnaire fut rassuré, comprenant que la sœur garderait son secret.

La dernière fois que la sainte Vierge s'était montrée à sœur Labouré, dans le sanctuaire de la maison-mère, elle lui avait dit ces paroles : « *Ma fille, désormais vous ne me verrez plus, mais vous entendrez ma voix pendant vos oraisons.* » En effet, elle eut fréquemment pendant le cours de sa vie des communications de ce genre. Ce n'étaient plus des apparitions sensibles, mais des vues intellectuelles qu'elle savait très-bien distinguer des illusions de l'imagination ou des impressions d'une pieuse ferveur.

Sa mission n'était pas achevée relativement à la médaille. Quelques mois s'étaient écoulés lorsque la Vierge Immaculée se plaignit à elle de ce que ses ordres n'étaient pas exécutés.

« Mais, ma bonne Mère, reprit sœur Catherine, vous voyez bien qu'il ne me croit pas. — Sois tranquille, lui fut-il répondu; un jour viendra où

il fera ce que je désire; il est mon serviteur, il craindrait de me déplaire. »

Cette parole ne tarda pas à se vérifier.

Lorsque le pieux missionnaire reçut cette communication, il commença à réfléchir sérieusement : « Si Marie est mécontente, se dit-il, ce n'est pas de la jeune sœur qui, dans sa position, ne peut rien; c'est donc de moi. » Cette pensée l'inquiéta, le troubla [1]. Il avait depuis longtemps communiqué le récit des visions à M. Étienne, alors procureur général. Un jour qu'ils étaient allés ensemble faire une visite à Mgr de Quélen, au commencement de 1832, M. Aladel profita de la circonstance pour lui parler des apparitions et surtout de son embarras, puisque la sainte Vierge se plaignait à la sœur des lenteurs apportées à l'exécution de ses ordres.

Monseigneur répondit que ne voyant en cela rien de contraire à la foi, il ne trouvait nul inconvénient à ce que la médaille fût frappée sans autre délai. Il demanda même qu'on lui en envoyât des premières.

Les ravages du choléra, qui survinrent sur ces entrefaites, retardèrent encore l'exécution jusqu'en juin; le 30 de ce mois, deux mille médailles furent livrées, et M. Aladel s'empressa d'en envoyer à Mgr l'archevêque de Paris.

Mgr de Quélen voulut aussitôt en essayer l'efficacité : il était fort préoccupé de l'état spirituel de l'an-

1. Procès-verbal de l'enquête, p. 5.

cien archevêque de Malines Mgr de Pradt, presque mourant ; il désirait d'autant plus sa conversion, que la mort de ce prélat pouvait être l'occasion d'un scandale et de graves désordres, comme ceux qu'avait causés l'enterrement de l'évêque constitutionnel Grégoire. Il se munit de la médaille et va visiter le malade. L'entrée lui est refusée une première fois; mais bientôt le moribond repentant lui envoie ses excuses, avec prière de venir de nouveau. Dans cette entrevue, il témoigne à Sa Grandeur un sincère repentir de sa vie passée, rétracte toutes ses erreurs, et, après avoir reçu les derniers sacrements, il meurt, la nuit même, entre les bras de l'archevêque. Celui-ci, rempli d'une sainte joie, s'empressa d'en faire part à M. Aladel.

Le digne missionnaire remit une médaille à sœur Catherine, qui la reçut avec « grande dévotion et respect[1] » et elle dit : « *Maintenant il faut la propager.* » La chose fut facile à la communauté des Filles de la Charité, où se racontaient tout bas les apparitions ; l'empressement fut général ; on en répandit avec abondance, et à mesure qu'elles étaient distribuées, les guérisons et les conversions se multipliaient dans tous les rangs de la société, de telle façon que bientôt elle fut désignée sous le nom de *médaille miraculeuse.*

Témoin de ces merveilles, le cœur du Père Aladel se dilatait, et il crut devoir publier une petite no-

1. Procès-verbal de l'enquête.

tice sur l'origine de la médaille, afin de répondre ainsi à toutes les demandes ou questions qui lui étaient adressées. Pour la gloire de Dieu et de Marie, il y ajouta les faits consolants dont il avait connaissance.

Que disait sœur Catherine en entendant parler de ces faits surprenants? Moins que personne, elle s'en étonnait; sa joie était grande sans doute, mais tout entière enfermée dans le silence de son cœur. Elle envoyait de temps en temps quelque nouveau message à M. Aladel, le priant, à plusieurs reprises, de faire élever un autel commémoratif de l'apparition et lui disant que « *beaucoup de grâces et d'indulgences y seraient attachées, et que leur abondance retomberait sur lui-même et sur la communauté.* »

Elle le pressait aussi de solliciter des faveurs spirituelles particulières, l'assurant qu'il pouvait demander sans crainte et que tout lui serait accordé.

Mais ce digne prêtre qui, nous l'avons dit, ne remplissait encore à la communauté que les fonctions de simple aumônier, se taisait prudemment, se réservant d'agir lorsque le temps favorable serait venu. Quelques années après, M. Étienne, son ami intime, fut élu supérieur général, et lui assistant de la congrégation et directeur des Filles de la Charité; de concert, ils formèrent le projet d'élever à l'Immaculée Marie un autel plus digne de sa bonté maternelle et de la reconnaissance de ses enfants. La Providence sembla elle-même coopérer à l'exécution : le gouver-

nement fit alors à la communauté le don de deux magnifiques blocs de marbre blanc, en reconnaissance des soins donnés par les sœurs aux cholériques et à leurs orphelins. L'un fut destiné à l'autel, et l'autre à la statue de l'Immaculée Marie.

En même temps le personnel de la maison-mère, celui du séminaire surtout, augmentait chaque jour. La nouvelle vie qui circulait dans la communauté suscitait de nombreuses vocations, et le centre qui devait les réunir devenait trop étroit; la chapelle surtout était très-insuffisante. Pour l'agrandir, l'architecte eut un problème difficile à résoudre : il devait respecter le sanctuaire honoré de la visite de Marie, et en même temps élargir l'enceinte. Il y parvint en ajoutant des bas-côtés, surmontés de tribunes. Si l'édifice, toujours trop bas et trop resserré, n'y a pas gagné du côté de l'art, il a du moins l'avantage de conserver le lieu même de l'apparition de la très-sainte Vierge, dans son intégrité primitive.

L'ancien autel fut transporté dans la chapelle latérale, dédiée à saint Vincent, et le saint fondateur y fut représenté tenant ce cœur tout brûlant de l'amour de Dieu et des pauvres, dont la vision avait frappé sœur Catherine. Une statue en plâtre de l'Immaculée-Conception fut provisoirement placée au-dessus du maître-autel, en attendant la statue de marbre, dont la pose, pour des causes diverses, ne se fit solennellement qu'en 1856.

Ce fut un jour de grande joie pour la maison-

mère : la statue n'était point une représentation froide et muette;... elle rappelait éloquemment l'aimable image de Marie; c'était là que cette Mère miséricordieuse avait parlé et annoncé ses grâces; l'expérience de chaque jour avait confirmé les promesses, et sa vue ne cesse point aujourd'hui encore de réveiller dans les cœurs des émotions profondes et tendres lorsqu'on vient prier à ses pieds. Oui, Marie est bien là. *Elle* parle au cœur de ses enfants; *Elle* leur fait sentir qu'*Elle* les aime et les protége.

Sœur Catherine dit aussi à M. Aladel, toujours dans les premiers temps de sa vocation : « *La sainte Vierge veut que vous fondiez une congrégation; vous en serez le supérieur. C'est une confrérie d'Enfants de Marie; la sainte Vierge fera beaucoup de grâces; des indulgences seront accordées.* »

Le lecteur verra, dans le cours de ce volume, comment cette œuvre fut réalisée et quelle admirable extension la Providence lui a donnée.

Elle annonça encore que le mois de Marie se ferait avec grande pompe et deviendrait général dans toute l'Église; que le mois de saint Joseph se célébrerait aussi, et que la dévotion envers ce grand saint augmenterait beaucoup, ainsi que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Tant de miracles opérés partout et chaque jour, tant de témoignages signalés dus à la protection de Marie, devaient engager la communauté et surtout le séminaire, qui en avait été le lieu et en avait

fourni l'instrument, à perpétuer un si précieux souvenir.

Deux tableaux furent donc commandés pour reproduire, l'un la vision de la médaille et l'autre celle du cœur de saint Vincent. Lorsque le peintre s'appliquait à représenter avec exactitude la sainte Vierge, il vint consulter M. Aladel et lui demanda de quelle couleur devait être son voile... L'embarras du missionnaire fut grand; il ne se rappelait plus ce détail, et comme il tenait à ce que sœur Catherine ne crût pas qu'il y attachait beaucoup d'importance, il lui écrivit; et tout en paraissant vouloir la prémunir contre les illusions du démon, il lui demandait de nouveau sous quel aspect la sainte Vierge s'était montrée à elle. Sœur Catherine lui fit cette réponse : « Pour le moment, mon Père, il me serait impossible de me souvenir de tout ce que j'ai vu; une seule particularité me reste : « *c'est que le voile de la sainte* « *Vierge était couleur blanc aurore.* »

C'était la seule chose que M. Aladel désirait savoir, et précisément c'était aussi le seul fait que sœur Catherine eût en mémoire.

Ces petits incidents, ménagés par la Providence, n'étaient pas perdus; ils augmentaient la confiance du sage directeur. Lorsque les tableaux furent placés au séminaire, M. Aladel prit discrètement ses mesures pour que sœur Catherine vînt les voir au jour et à l'heure où il s'y trouverait comme par hasard. Une sœur de la maison, s'y rencontrant aussi avec sœur

Catherine, conçut quelque soupçon, et se tournant tout à coup vers le digne Père, elle lui dit : « Voilà certainement la sœur qui a eu la vision ! » Il se vit fort embarrassé et ne trouva moyen de s'en tirer qu'en interpellant sœur Catherine pour la charger de répondre. Celle-ci se mit à rire, disant : « Vraiment l'on a bien rencontré ! » mais si simplement, que la sœur qui avait eu cette pensée dit au Père : « Oh ! je vois bien que ce n'est pas elle ; vous ne l'auriez pas invitée à me le faire savoir. »

Pendant sa longue vie, sœur Catherine fut souvent mise à de petites épreuves de ce genre.

Les détails que M. Aladel avait donnés à Mgr de Quélen sur la vision de la médaille l'avaient fort intéressé ; il désirait vivement connaître la personne qui avait reçu cette précieuse faveur. M. Aladel répondit que la sœur tenait à demeurer inconnue. « Eh bien ! reprit Sa Grandeur, qu'à cela ne tienne ! elle mettra un voile et pourra me parler sans être vue. » — M. Aladel s'en excusa de nouveau, disant que c'était pour lui secret de confession.

M. Ratisbonne, miraculeusement converti en 1842 par l'apparition de la médaille miraculeuse, désirait ardemment de s'entretenir avec la sœur privilégiée la première de cette vision céleste, et fit pour ce sujet de pressantes mais inutiles démarches auprès de son directeur.

Autour d'elle, les uns faisaient des questions embarrassantes ; les autres des suppositions, et lorsqu'on

insistait trop pour s'en éclaircir, elle trouvait le moyen de faire sentir aux curieux qu'ils étaient indiscrets, et l'on n'y revenait pas une seconde fois. D'ailleurs sa grande simplicité déconcertait ordinairement les interrogateurs.

En différentes circonstances, la sainte Vierge paraissait venir à son aide : ainsi, lors de l'enquête de 1836 et de la déposition faite à M. le promoteur, M. Aladel déclara qu'il avait inutilement essayé de décider sœur Catherine à venir, qu'il n'avait pu vaincre sa résistance, et que, du reste, on tenterait en vain de l'interroger, parce qu'elle avait tout oublié.

On dit que la même chose lui arriva un jour en présence de M. Étienne, devenu supérieur général, et qu'il ne réussit pas à la faire parler; elle ne se souvenait plus de rien. C'est ce qui donna lieu au bruit répandu dans la communauté, que la vision s'était complétement effacée de la mémoire de la sœur qui en avait été favorisée.

Grâce à cette opinion, sœur Catherine put demeurer, pendant de longues années, bien cachée dans son modeste office; employée d'abord à la cuisine, puis à la lingerie, elle resta ensuite pendant près de quarante ans dans la salle des vieillards de l'hospice d'Enghien, et elle ajoutait à cet office celui de la basse-cour.

*
* *

Elle se plaisait dans ces humbles fonctions. Sa laiterie était toujours dans un ordre parfait et rien ne lui semblait préférable au bonheur d'être au milieu de ses pauvres. Elle en parlait à la fin de sa vie comme de sa principale consolation. « J'ai toujours aimé, disait-elle, à rester à la maison; lorsqu'il était question d'une promenade, je laissais volontiers mon tour aux autres pour servir mes pauvres. »

Et cela était vrai. Une seule sortie lui était agréable, celle qui lui permettait de se rendre à la communauté (elle ne connaissait pas d'autre chemin dans Paris), et pour celle-là, elle ne cédait pas son tour.

Cet attrait pour le silence et la vie cachée la tenait toujours en arrière, comme à la place qui lui convenait et favorisait le mieux son recueillement. Ne cédant à personne les soins de propreté les plus vils de son office, qu'elle appelait *les perles* d'une Fille de la Charité, elle agissait avec calme, craignant l'empressement; aussi, lorsqu'elle avançait en âge, les jeunes sœurs qui l'aidaient ont souvent reçu de sa bouche cet avis : « *Eh! ma bonne, ne vous émouvez donc pas tant!* »

Elle comptait parmi les meilleurs souvenirs de sa vie de communauté celui de sa première supérieure : « c'était une bonne ancienne, disait-elle, qui voulait que, chaque année, les premiers fruits du jardin fussent portés à des familles indigentes du faubourg ou

à ses bons vieillards; les sœurs ne pouvaient y toucher qu'après eux. »

Cette ancienne supérieure était sœur Savard, qui ne croyait nullement que sœur Catherine fût favorisée de grâces particulières, et surtout de la vision de la sainte Vierge.

Du reste, cette humble fille respectait et aimait toutes les sœurs sous la conduite desquelles elle passa, et jamais on ne l'entendit dire un mot désavantageux sur leur compte; elle ne voyait que leurs vertus et leurs qualités.

« Fille de devoir et de travail, dit sa dernière supérieure, mais surtout fille d'humilité, sœur Catherine n'était vraiment appréciée que de ceux qui l'étudiaient d'assez près pour reconnaître tout ce qu'il y avait de simplicité, de droiture, de pureté dans son âme, dans son esprit, dans son cœur et dans toute sa personne.

« Ne se prévalant à aucun titre des faveurs singulières dont l'avait comblée la Vierge Immaculée, elle disait, vers les derniers mois de sa vie, alors que la Providence lui permit un peu d'ouverture sur ce sujet : « Moi, favorisée, ma sœur, mais je n'ai été qu'un « instrument; ce n'est pas pour moi que la sainte « Vierge m'a apparu; je ne savais rien, pas même « écrire; c'est dans la communauté que j'ai appris ce « que je sais, et c'est pour cela que la sainte Vierge « m'a choisie, *afin qu'on ne puisse pas douter*. »

N'est-ce pas là une conclusion inspirée par l'esprit

de saint Vincent? J'ai été choisie parce que, n'étant rien, nul ne pourra douter que de si grandes choses ne soient l'ouvrage de Dieu.

Sœur Catherine s'inquiétait peu de l'estime ou du mépris qu'on faisait d'elle. Malgré son silence rigoureux, le soupçon qu'elle pourrait bien avoir vu la sainte Vierge planait toujours sur elle; on n'osait le lui dire; en revanche on l'examinait de plus près et plus sévèrement qu'une autre. Si par hasard l'on découvrait en elle quelque faiblesse de la nature, ou simplement l'absence d'une vertu hors ligne, l'on rejetait aussitôt la pensée que la sainte Vierge eût choisi une fille si ordinaire.

Une de ses premières compagnes confirme par son témoignage les appréciations cent fois renouvelées sur son compte. Elle écrit à la sœur Dufès : « Ayant passé six années avec ma sœur Catherine, et travaillé continuellement pendant un an avec elle, il semble que je pourrais citer un grand nombre de détails pleins d'intérêt et d'édification; mais je suis forcée de l'avouer, sa vie a été si simple, si uniforme, que je ne trouve rien à remarquer. Malgré l'assurance donnée tout bas qu'elle était la sœur si privilégiée de la sainte Vierge, j'y croyais peu, tant sa vie était semblable à celle des autres. Quelquefois j'ai cherché à m'éclairer indirectement en la questionnant sur l'impression qu'avait produite au séminaire l'annonce d'une nouvelle aussi extraordinaire, espérant qu'elle se trahirait dans ses réponses, et par là satisferait ma

curiosité; mais elle répondait avec tant de simplicité, que mon espoir fut toujours décu. »

Il est vrai, sœur Catherine n'avait rien que d'ordinaire, et cependant, en elle, rien de commun ni de trivial.

Sa taille était au-dessus de la moyenne; son visage régulier portait le cachet de la modestie; ses yeux, d'un bleu limpide, exprimaient la candeur. Elle était laborieuse, simple et nullement mystique dans ses allures; elle n'affectait pas plus les grandes vertus que les dévotions particulières; elle se contentait de les avoir au fond du cœur et de les pratiquer, suivant la règle, bonnement et droitement.

On a retrouvé, après sa mort, quelques notes écrites de sa main pendant ses retraites annuelles. Tout y est simple, solide, pratique; pas un mot ne fait allusion aux grâces extraordinaires qu'elle avait reçues; même quand elle s'adresse à la sainte Vierge, rien ne rappelle la familiarité que Marie lui a témoignée. En voici quelques extraits où l'on n'a corrigé que les fautes d'orthographe :

« Je prendrai Marie pour modèle au commencement de toutes mes actions; dans tout, je réfléchirai si Marie a fait cette action, comment et pourquoi elle l'a faite, dans quelle intention. Oh! que le nom de Marie est beau et consolant..... Marie! »

« Résolution de m'offrir à Dieu sans réserve, de prendre toutes les petites contrariétés en esprit d'humilité et en esprit de pénitence, de demander dans

mes prières que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. O mon Dieu ! faites de moi tout ce qu'il vous plaira ! O Marie ! donnez-moi votre amour, sans vous je périrais; obtenez-moi toutes les grâces qui me sont nécessaires ! O Cœur Immaculé de Marie, obtenez pour moi la foi et l'amour qui vous attacha au pied de la croix de Jésus-Christ ! »

« O doux objets de mes affections, Jésus et Marie, que je souffre pour vous, que je meure pour vous, que je sois toute à vous et que je ne sois plus à moi ! »

« Ne point me plaindre dans les petites contrariétés que je puis avoir auprès des pauvres, et prier pour ceux qui me feront souffrir quelque chose. O Marie, obtenez-moi cette grâce, par votre pureté virginale ! »

« Bien employer mon temps et ne point le perdre mal à propos. O Marie, heureux qui vous sert et qui met en vous sa confiance ! »

« O Marie, Marie, Marie, priez, priez, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Marie, ô Marie ! »

« Dans mes tentations et mes sécheresses, je recourrai toujours à Marie qui est la pureté même. O Marie, conçue sans péché..... »

« O Marie, faites que je vous aime, et il ne me sera pas difficile de vous imiter. »

« L'humilité, la simplicité et la charité sont le fondement de notre sainte vocation. O Marie, faites-les-

moi comprendre, ces saintes vertus! Saint Vincent, priez, priez pour nous! »

« O Marie, conçue sans péché, priez, priez pour nous! Daignez, ô Reine des Anges et des hommes, jeter un coup d'œil favorable sur *le monde entier... particulièrement sur la France... et chaque personne en particulier*. O Marie, inspirez-nous ce qu'il faut vous demander pour notre bonheur qui sera celui du monde entier. »

*
* *

Sœur Catherine a vécu quarante-six ans dans une maison importante, sous la conduite successive de cinq supérieures; elle a vu passer bien des compagnes différentes d'humeur et de vertu; nécessairement elle a été diversement appréciée; on lui faisait entendre parfois qu'elle n'avait plus bien sa tête, elle ne s'en troublait guère et allait toujours son chemin, recevant les prévenances avec une naïve reconnaissance, et les paroles un peu pénibles sans sourciller.

Fidèle à la Règle avec une exactitude tellement uniforme, que le mérite semblait disparaître sous l'habitude, on ne l'entendait jamais parler contre la charité. Lorsque l'âge lui eut donné des droits sur ses jeunes compagnes, rarement elle se permettait un blâme ou un avis, à moins qu'on ne vînt la consulter; elle engageait alors à la soumission. « Tout est là, disait-elle; sans obéissance pas de communauté possible. » A la fin de sa vie, comme à la sortie du sémi-

naire, elle avait pour sa supérieure une obéissance pleine et entière.

Il ne faudrait pas croire cependant que sœur Catherine fût née avec un tempérament facile et doux, que l'obéissance lui fût toute naturelle; non, elle avait, au contraire, une bonne tête, et l'humeur très-vive : fort entendue dans tous les travaux de ménage, elle gouvernait avec beaucoup de soin et d'ordre la part qui lui était confiée et savait très-bien conduire ce dont elle était chargée. Sa vivacité la portait quelquefois à de petites saillies; le ton ferme de ses paroles révélait alors ce que la vertu lui faisait plus ordinairement réprimer. Dès que ce premier mouvement était passé, elle revenait et s'humiliait aussitôt.

Parfois, on voyait le premier mouvement de surprise prêt à s'échapper, retenu captif sans respect humain par une volonté supérieure; ainsi ce caractère entier n'était si bien plié à l'obéissance que parce qu'il était fidèle à la grâce.

Connaissant cette nature, nous pouvons supposer tout ce que sœur Catherine eut à souffrir des oppositions qu'elle éprouva pour réaliser sa mission : si ces contradictions, surtout depuis que la médaille avait été frappée, étaient plutôt apparentes que réelles de la part de son sage directeur, elles n'en étaient pas moins pénibles pour elles. Ne peut-on pas dire que ce fut un martyre intérieur, continu et connu de Dieu seul?

Sœur Catherine, malgré sa forte constitution, n'é-

tait pas non plus exempte de souffrances corporelles, et l'on s'étonnait quelquefois de la voir demander avec simplicité de petits soulagements qu'une âme mortifiée aurait pu se refuser. Ces légères faiblesses formaient comme un voile qui arrêtait la vue d'un grand nombre, et cachait une partie des beautés de son âme.

Au premier coup d'œil, chacun croyait pouvoir lire jusqu'au fond de cette nature simple, et pourtant elle gardait fidèlement les secrets de Dieu. On voyait en elle, par un singulier contraste, la prudence et la discrétion s'allier à la parfaite simplicité. Ainsi, tandis que plusieurs la trouvaient un peu trop occupée de sa santé, d'autres observaient qu'à toutes les grandes fêtes de la sainte Vierge, particulièrement à celle de l'Immaculée-Conception, elle était malade ou éprouvait des souffrances plus vives, que l'humble sœur recevait comme une faveur de sa céleste Mère.

La supérieure d'Enghien raconte qu'une année, l'ayant amenée avec plusieurs autres compagnes passer la belle journée du 8 décembre à la communauté, le soir, en remontant dans l'omnibus, sœur Catherine fit un faux mouvement et se cassa le poignet. Elle ne dit mot, et personne ne s'en aperçut. Quelques instants après, la voyant tenir son bras dans son mouchoir, sœur Dufès lui demanda ce qui lui était arrivé : « Ah ! ma sœur, répondit-elle tranquillement, je tiens mon bouquet; tous les ans la sainte Vierge m'en envoie un de cette façon. »

Le détachement de l'estime et de l'affection des créatures était encore un trait caractéristique de notre chère sœur. Dieu lui suffisait pleinement : ce Dieu qui s'était manifesté à elle d'une manière si sensible, cette Vierge Immaculée, dont les charmes avaient ravi son cœur, faisaient seuls sa joie et ses délices. La sainte Vierge lui avait dit en montrant le tabernacle sacré, où repose son divin Fils : « Dans vos peines, ma Fille, c'est là qu'il faut vous consoler. » Fidèle à cette parole de sa bonne Mère, sœur Catherine, dans ses moments pénibles, entrait à la chapelle, y restait quelques moments et retournait ensuite à ses occupations sans perdre la sérénité de son âme, ni celle de son visage toujours avenant. Jésus et Marie recevaient seuls la confidence de ses souffrances et de sa ferveur, et sa vertu restait cachée aux créatures.

Après l'avoir souvent examinée, une des sœurs de la maison, qui voulait reconnaître quelque trace de ses communications avec Dieu, ne put rien découvrir de particulier, sinon qu'elle ne tenait pas les yeux baissés pendant l'oraison, mais les avait constamment fixés sur l'image de Marie. Elle dit encore que sœur Catherine ne pleurait jamais, sinon dans une grande angoisse de cœur. Mais plusieurs fois elle a vu couler ses larmes en abondance, quand on racontait devant elle des traits de protection ou des conversions obtenues par l'intercession de la sainte Vierge; ou bien, comme en 1871, à la vue des maux de l'Église et de la France.

Solidement pieuse, au milieu de sœurs qui paraissaient l'être davantage, on ne voyait, en effet, rien dans notre humble sœur qui la distinguât des autres. Une seule chose a été remarquée : l'importance qu'elle attachait à la récitation du chapelet. Laissons parler sa supérieure :

« Nous étions toujours frappées, dit sœur Dufès, lorsque nous le disions en commun, de l'accent grave et pieux avec lequel notre bonne compagne prononçait les paroles de la Salutation angélique. Et ce qui nous fait voir jusqu'à quel point elle était pénétrée de ces sentiments de respect et de dévotion, c'est qu'elle, toujours si humble, si réservée, ne pouvait s'empêcher de blâmer la légèreté, le peu d'attention qui, parfois, accompagnent la récitation d'une prière si belle et si efficace. »

Son amour pour les deux familles de saint Vincent, loin de se refroidir avec l'âge, lui faisait mettre sans cesse en œuvre la seule puissance à sa disposition : la prière; chaque semaine régulièrement, elle offrait une communion pour attirer les bénédictions d'en haut sur la congrégation de la Mission; ses prières pour sa communauté étaient continuelles.

Sœur Catherine avait toujours conservé l'office qui l'attachait à l'hospice d'Enghien; elle soignait les vieillards qui lui étaient confiés avec une sollicitude vraiment admirable, sans négliger jamais le colombier qui lui rappelait ses pures et douces joies d'enfance. La jeune fille d'autrefois qui nous est représentée gra-

cieusement couverte de ses chers pigeons, était maintenant une pauvre sœur, bien âgée, mais non moins attentive à la surveillance de son petit peuple.

*
* *

« Ma sœur Catherine était alors l'âme de la petite famille chargée du soin de l'hospice. Dans ces dernières années, le nombre de nos sœurs était devenu plus considérable, et par suite l'administration des deux maisons d'Enghien et de Reuilly étant trop difficile, pour une seule personne, une assistante me fut donnée pour me seconder dans la direction de l'hospice. Si ma sœur Catherine n'eût pas été formée depuis longtemps à l'obéissance et à l'abnégation, il eût semblé bien dur à sa nature, vive et prompte, de reconnaître l'autorité d'une compagne beaucoup plus jeune qu'elle; mais bien autres furent les pensées de l'humble sœur qui s'était toujours étudiée à s'effacer.

« Elle fut la première à protester de sa soumission entière : « Ma sœur, me dit-elle, soyez tranquille, il « suffit que nos supérieurs aient parlé, pour que nous « recevions ma sœur Angélique comme une envoyée « du bon Dieu, et lui obéissions comme à vous-« même. » Ses paroles furent justifiées par sa conduite.

« Malgré le silence que ma sœur Catherine gardait sur les communications qu'elle avait reçues, il lui arrivait de temps en temps de me dire ses vues sur les événements actuels, me parlant alors comme inspirée de Dieu.

« C'est ainsi qu'au moment de la Commune elle m'annonça que je quitterais la maison accompagnée de telle sœur, que je reviendrais le 31 mai, m'assurant que je ne devais rien craindre, parce que la sainte Vierge tiendrait ma place et garderait la maison. Je ne fis guère attention aux paroles de la bonne sœur.

« Je partis, en effet, et réalisai, contre mes plans et sans y penser, tout ce que ma sœur Catherine m'avait prédit. Le 31 mai, de retour à la communauté, j'étais très-inquiète de la maison, tombée au pouvoir d'une bande de communards et qu'on disait dévastée; ma sœur Catherine essayait de me rassurer, me répétant que la sainte Vierge avait tout conservé. « Elle en « était sûre, disait-elle, la sainte Vierge le lui avait « promis. »

« En effet, nous trouvâmes à notre arrivée que cette Mère de miséricorde avait tout gardé, tout sauvé, malgré la longue occupation de cette chère maison par une troupe de forcenés, dont le satanique plaisir était de briser et de détruire.

« Une circonstance surtout nous frappa vivement : ces malheureux avaient fait d'inutiles efforts pour renverser la statue de Marie Immaculée, située dans le jardin; elle avait invinciblement résisté à leurs tentatives sacriléges.

« Ma sœur Catherine s'empressa de remettre sur la tête de notre auguste Reine sa couronne qu'elle avait emportée dans son exil, en lui disant qu'elle la lui rendait en hommage de reconnaissance.

« Plusieurs fois ma sœur Catherine m'exposa ainsi ses idées avec une simplicité d'enfant. Quand la réalisation ne venait pas confirmer ses prédictions, elle me disait avec calme : « Eh bien! ma sœur, je me « suis trompée, je croyais vous avoir dit vrai; je suis « bien aise qu'on sache la vérité[1]. »

« Cependant les années s'accumulaient, et notre bonne sœur parlait souvent de sa fin prochaine. Nos vénérés supérieurs se préoccupaient de son état, et M. le Supérieur général la fit un jour venir à la communauté afin de recevoir de sa bouche des communications qui lui semblaient importantes.

« Ma sœur Catherine ne s'attendait à rien; elle fut très-surprise et presque interdite. A son retour, elle me fit part de son émotion; et, pour la première fois,

1. Les personnes qui reçoivent des communications surnaturelles ne sont point, par le seul fait de cette faveur, préservées de toute erreur. Elles peuvent se tromper en comprenant mal ce qu'elles voient ou entendent; elles peuvent être dupes des illusions du démon, elles peuvent mêler, sans le vouloir, leurs propres idées à celles qui viennent de Dieu; elles peuvent rendre d'une manière inexacte ce qui leur a été révélé. Il faut remarquer d'ailleurs que les prédictions sont assez souvent conditionnelles, et que leur accomplissement dépend de la manière dont les conditions sont remplies. Aussi l'Église, lorsqu'elle approuve les révélations privées, ne fait autre chose que déclarer, qu'après un mûr examen, on peut les publier pour l'édification des fidèles et qu'elles s'appuient sur des preuves assez solides pour qu'on les croie pieusement.

Les écrivains sacrés ont eu seuls le privilége de l'infaillibilité pour recevoir les inspirations divines et pour les transmettre aux autres.

me parla à cœur ouvert de ce qu'elle craignait tant auparavant de laisser paraître.

« Cette répugnance avait cessé; se voyant sur le bord de la tombe, elle se sentait pressée de faire connaître les détails qu'elle pouvait croire ensevelis avec le vénéré Père Aladel, et témoignait une grande peine de voir la dévotion à l'Immaculée-Conception moins vive et moins générale que dans le commencement.

« Ces confidences, du reste, furent pour moi seule; aucune de nos sœurs n'en eut connaissance. Il est vrai que la plupart étaient instruites de ce pieux mystère; mais elles ne l'apprirent jamais de ma sœur Catherine elle-même. Tout ce qu'elles pouvaient remarquer, c'était son ardent amour pour Marie Immaculée, et son zèle à propager la médaille miraculeuse. Puis, quand elle entendait une de nos sœurs exprimer le désir de faire le pèlerinage de Lourdes ou de quelque autre sanctuaire privilégié de Marie, elle ne pouvait s'empêcher de dire avec une certaine vivacité : « Mais « pourquoi donc voulez-vous aller si loin?... N'avez- « vous pas la communauté?... Est-ce que la sainte « Vierge n'est pas apparue là aussi bien qu'à Lour- « des?... » Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, sans avoir lu aucun des ouvrages publiés sur cette grotte miraculeuse, ma sœur Catherine était plus au courant de tout ce qui s'y était passé que les personnes qui avaient fait ce pèlerinage. A part cela, comme on l'a déjà dit, jamais il ne lui échappa une parole qui

pût laisser croire qu'elle eût eu plus de part qu'une autre aux faveurs singulières que la sainte Vierge avait versées sur l'humble chapelle de la maison-mère.

« Cette bonne compagne était devenue plus affectueuse, depuis qu'elle avait ouvert son cœur; c'était pour elle un repos, une consolation de voir quelqu'un qui la comprît. Notre Père Chevalier, assistant de la congrégation de la Mission, venait de temps en temps la visiter et recevoir ses confidences au sujet de l'apparition. Il lui parlait un jour de la nouvelle édition de la Notice sur la médaille qu'il préparait. « Lorsque « M. Aladel a fait paraître l'édition de 1842, reprit « ma sœur Catherine, je lui avais bien dit qu'il n'en « publierait pas d'autre, et que moi *non plus* je ne « verrais pas une nouvelle édition, parce que celui qui « la ferait ne l'aurait pas finie de mon vivant. — Je vous « attraperai bien », reprit M. Chevalier, qui comptait la mettre au jour très-prochainement. — Mais des difficultés imprévues ayant retardé la publication, il reconnut que la bonne sœur avait dit juste.

« Depuis que l'année 1876 était commencée, ma sœur Catherine parlait plus souvent de sa mort; à tous nos jours de fête elle ne manquait pas de nous dire : « C'est la dernière fois que je vois cette fête »; et quand on semblait ne pas la croire, elle ajoutait que sûrement elle ne verrait pas l'année 1877. Nous ne prévoyions pas cependant une fin si prochaine. — Pendant les derniers mois elle fut obligée de garder

le lit et de cesser cette vie si active qu'elle menait depuis tant d'années.

« Ses forces allaient toujours diminuant; un asthme joint à une maladie de cœur la minait peu à peu; elle se sentait mourir, mais sans crainte, on peut même dire sans émotion. Un jour, lui parlant de sa mort : « Vous n'avez donc pas du tout peur, lui dis-je, « ma bonne sœur Catherine? — Peur! s'écria-t-elle, « mais, ma sœur, pourquoi voulez-vous que j'aie « peur?... Je m'en vais retrouver Notre-Seigneur, la « sainte Vierge, saint Vincent! »

« En effet, notre chère compagne n'avait pas à s'effrayer, car sa mort fut aussi calme que sa vie.

« Quelques jours avant, une de nos sœurs causait avec elle familièrement, et, sans aucune préméditation de part et d'autre, la malade lui dit : « J'irai à « Reuilly. » (Nous appelons de ce nom la maison de Providence, séparée de l'hospice d'Enghien par un vaste jardin, et où sont réunies nos diverses œuvres.) « Comment, dit la compagne, à Reuilly? mais « vous n'en aurez pas le courage, et vous aimez tant « votre Enghien, que vous n'avez jamais quitté! — « Je vous dis que j'irai à Reuilly. — Mais quand « est-ce? — Ah! voilà! » dit ma sœur Catherine d'un ton affirmatif et mystérieux qui déconcerta la compagne. — Peu après elle lui dit encore : « Il n'y « aura pas besoin de corbillard pour mon enterre- « ment. — Oh! par exemple, répond la sœur. — « Il ne faudra pas de corbillard, reprit la malade

« d'un ton accentué. — Mais comment fera-t-on? — « On me mettra dans la chapelle de Reuilly. » — Ces paroles frappèrent la compagne, qui me fit part de cette conversation : « Gardez cela pour vous », lui dis-je.

« Le 31 décembre, elle eut dans la journée plusieurs faiblesses qui firent croire à sa fin prochaine. Nous lui proposâmes donc les dernières consolations de la religion, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Elle reçut les sacrements avec un bonheur et un calme qu'on ne saurait décrire, puis, sur sa demande, nous lui récitâmes les litanies de l'Immaculée-Conception.

« Étant un jour près de son lit, nous lui parlions du ciel, de la sainte Vierge ; alors elle exprima ce désir : « Je voudrais que pendant mon agonie il y « eût là soixante-trois enfants disant chacune à la sainte « Vierge une des invocations qui rappellent son Imma- « culée-Conception, et surtout ces paroles si conso- « lantes : *Terreur des Démons, priez pour nous.* » On lui fit observer qu'il n'y avait pas soixante-trois invocations dans les litanies. — « Vous les trouverez dans « l'office de l'Immaculée-Conception », dit-elle. — On se mit en mesure d'exaucer son désir, en écrivant les invocations sur des billets, et on les garda pour le suprême instant; mais au moment de son agonie, les enfants ne se trouvèrent pas disponibles ; elle demanda alors qu'on récitât les litanies et fit répéter trois fois l'invocation qui fait trembler les enfers.

« Plusieurs de nos sœurs furent singulièrement touchées de l'entendre s'écrier avec un accent de profonde tendresse : « *Ma chère communauté! Ma* « *chère maison-mère!* » Tout ce qu'on a aimé fortement revient, dit-on, à l'heure suprême.

« Quelques anciennes compagnes ou amies de la maison vinrent dans la journée la visiter une dernière fois; l'une d'elles, en office au séminaire, s'approchant, lui dit avec un accent de tristesse : « Sœur « Catherine, vous allez donc partir sans me dire un « mot de la sainte Vierge? » — Alors la mourante se pencha vers elle et lui parla assez longuement à l'oreille. « Je ne dois pas parler, c'est M. Chevalier « qui a mission pour cela. » Elle ajouta cependant : « La sainte Vierge est peinée, parce qu'on ne fait pas « assez de cas du trésor qu'elle a donné à la commu- « nauté dans la dévotion à l'Immaculée-Conception; « on ne sait pas en profiter; mais surtout parce qu'on « ne dit pas bien le chapelet. » Elle continua sans interruption. « La sainte Vierge a promis d'accorder « des grâces particulières chaque fois que l'on priera « dans la chapelle; mais surtout une augmentation de « pureté, cette pureté d'esprit, de cœur, de volonté « qui est le pur amour. »

Cette bonne fille, animée de l'esprit vraiment primitif de la Compagnie, était sans le savoir, en prononçant ces dernières paroles, l'écho de la vénérable Mère Legras, dont les écrits renferment textuellement la même pensée.

Une supérieure, qui était venue la visiter, s'approcha aussi de la malade, et lui parla des besoins de la communauté, de ceux du séminaire, et elle finit en disant : « Ma bonne sœur Catherine, quand vous serez au ciel, vous n'oublierez pas tout cela, vous ferez bien toutes mes commissions. » — Ma sœur Catherine lui répondit : « Ma sœur, je veux bien, mais j'ai toujours été si bête, si sotte; je ne sais pas comment je m'expliquerai, car j'ignore comment on parle au ciel. » — Sur quoi l'autre sœur, ravie de tant de simplicité, eut l'inspiration de lui dire : « Oh! ma bonne sœur Catherine, dans le ciel on ne parle pas comme sur la terre; l'âme regarde Dieu et le bon Dieu regarde l'âme, et tout est compris; c'est là le langage du ciel. » Alors notre bonne sœur prit un air radieux et lui répondit : « Oh! ma sœur, s'il en est ainsi, vous pouvez être tranquille, toutes vos commissions seront faites. »

M. Chevalier vint aussi dans la journée bénir la pieuse mourante et lui parla dans le même sens. Sœur Catherine lui répondit avec une entière présence d'esprit et dit entre autres choses : « Les pèlerinages que font les sœurs ne favorisent pas la piété... La sainte Vierge ne m'a pas dit qu'il fallait aller la prier si loin; c'est dans la chapelle de la communauté qu'elle veut que les sœurs l'invoquent, c'est là leur vrai pèlerinage. »

Les pauvres, qu'elle avait tant aimés, occupaient également sa pensée. « Depuis qu'il y a dans la com-

munauté beaucoup de sœurs instruites, il me semble qu'on n'aime pas les pauvres autant qu'autrefois; il y a des sœurs qui n'ont jamais soigné un malade, elles ne sauraient comment s'y prendre pour leur rendre le service le plus ordinaire. »

« A quatre heures du soir une nouvelle faiblesse nous réunissait toutes auprès de cette chère mourante, ce n'était pas encore cependant le dernier moment. Nous entourâmes son lit jusqu'au soir. A sept heures, elle parut s'assoupir davantage et, sans la moindre agonie, sans le moindre signe de souffrance, elle rendit son dernier soupir. C'est à peine si nous pûmes apercevoir qu'elle avait cessé de vivre... Jamais je n'ai vu mort si calme et si douce. »

***

« Une émotion bien vive remplit alors nos cœurs; il nous semblait assister à la céleste entrevue de notre bienheureuse compagne avec ce Dieu si bon, qui tant de fois s'était révélé à elle pendant les jours de son séminaire; avec cette Vierge si belle, dont rien ici-bas n'avait pu lui retracer l'image!

« Ce n'était pas la tristesse qui remplissait nos cœurs : aucune larme ne fut versée dans ce premier instant; nous cédions à une émotion que je ne saurais définir; nous nous sentions près d'une sainte; il nous semblait que le voile de l'humilité, sous lequel elle avait vécu si longtemps cachée, se déchirait pour

ne plus nous laisser entrevoir que l'âme privilégiée du ciel.

« Nos sœurs se disputèrent le bonheur de passer la nuit près de ces restes vénérés, une sorte d'aimant nous y tenait attachées.

« Pour perpétuer le souvenir du bienfait qu'elle avait reçu, n'étant encore que sœur du séminaire, nous eûmes la pensée de la revêtir de ce pieux habit avant de la livrer à la photographie; l'épreuve réussit complétement sous les deux costumes.

« Ensuite nous descendîmes dans la chapelle les restes bénis de notre chère sœur. La Vierge Immaculée veillait sur elle; les lis et les roses entouraient ce corps virginal, et sa devise chérie : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous,* surmontant ce petit sanctuaire, semblait être le dernier écho de sa vie.

« Alors commença le miracle de l'humilité glorifiée; cette humble sœur, dont personne n'avait remarqué la présence, fut soudainement entourée de personnes de tout âge, qui regardaient comme un immense bonheur de venir, non prier pour elle, mais se recommander à son intervention bénie.

« Pour nous qui nous tenions attachées auprès de notre chère relique, nous ne pouvions envisager le moment qui allait nous la ravir. Cette maison qui semblait protégée par sa présence depuis quarante-six ans, s'en verrait-elle dépossédée à tout jamais?... Cette pensée nous brisait le cœur; il nous semblait

que la protection de la Vierge Immaculée allait cesser désormais de planer sur nous.

« D'autre part, la conserver paraissait impossible. Nos supérieurs consultés permirent des démarches à cette intention. Il y avait tout un monde de difficultés à aplanir.

« Prions », dis-je à nos sœurs, et elles passèrent la nuit à supplier Marie Immaculée de ne pas permettre que notre compagne nous fût enlevée.

« Pendant toute cette nuit je cherchais en vain un endroit convenable pour la déposer, lorsque soudain, au son de la cloche de quatre heures du matin, je crus entendre résonner à mon oreille ces mots : « Le « caveau est sous la chapelle de Reuilly. » — Mais, c'est vrai ! me dis-je, avec joie, comme une personne qui voit se réaliser tout à coup un désir longtemps contrarié ; me ressouvenant que lors de la construction de la chapelle, on avait ménagé un caveau communiquant avec le réfectoire des enfants, auquel notre digne Mère Mazin n'avait point voulu donner de destination, disant « *qu'il pourrait servir plus* « *tard.* »

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Nous étions à la veille de son convoi, et les autorisations, si difficiles à obtenir, n'avaient pas encore été sollicitées.

« Le caveau fut préparé à la hâte, et les démarches, appuyées par des personnes haut placées, réussirent comme par enchantement.

« Le 3 janvier, fête de sainte Geneviève, était le jour

fixé pour l'enterrement de celle que nous regardions, dès lors, comme l'*ange tutélaire* de notre maison. Mais ici ce n'est pas le mot d'enterrement qu'il me faut employer, c'est plutôt celui de triomphe, car c'en fut un véritable pour notre humble sœur.

« Toutes les maisons de nos sœurs qui furent prévenues à temps tinrent à envoyer une députation, et la chapelle se trouva trop petite pour contenir les assistants. La messe dite, le cortége qui devait conduire le corps processionnellement de l'hospice d'Enghien au caveau de Reuilly s'organisa de la sorte : les jeunes ouvriers, Enfants de Marie, portant leur bannière, ouvraient la marche, suivis de tous nos petits orphelins; venaient ensuite nos jeunes filles des congrégations externes et internes, portant les livrées de l'Immaculée Marie, les fidèles, et enfin nos sœurs précédant le clergé.

« Ce long cortége se déploya lentement dans la longue allée du jardin, et, pendant que les chants solennels du *Benedictus* retentissaient au loin, on voyait apparaître le modeste cercueil recouvert de lis et d'églantines, emblèmes de pureté et de simplicité.

« A l'entrée du caveau, la foule dut s'écarter, et nos Enfants de Marie saluèrent l'arrivée du corps par le chant béni de : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Impossible de rendre les émotions de ces funérailles d'un genre tout nouveau.

« Afin de conserver notre trésor, il fallut murer

l'entrée souterraine; mais on y ouvrit une communication avec la chapelle.

« Les pauvres, que sœur Catherine avait soignés, déposèrent une magnifique couronne sur la tombe de l'humble fille de saint Vincent, qui ne chercha jamais que la voie la plus commune, et qui avait supplié la sainte Vierge de la laisser inconnue et ignorée!... »

La vie de la chère sœur Labouré a été la réalisation fidèle de cette parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : « Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages du siècle pour les révéler aux humbles et aux petits. » Jamais les dons de Dieu ne furent mieux à couvert dans une âme sous le double manteau de l'*humilité* et de la *simplicité*.

Pendant quarante-six ans, elle s'est livrée à des travaux obscurs et pénibles, sans chercher d'autre satisfaction que celle de plaire à Dieu; elle s'est sanctifiée dans l'ombre par une fidèle correspondance à la grâce et l'exactitude aux pratiques de la vie commune. Les faveurs qu'elle recevait du ciel n'ont point enflé son cœur : témoin des merveilles opérées tous les jours par la *médaille*, elle n'a jamais dit une parole qui pût faire soupçonner qu'elle savait quelque chose de plus que tout le monde à ce sujet.

Ne dirait-on pas qu'elle avait pris pour devise ces paroles de l'*Imitation* : « *Aimez à être oublié et compté*

pour rien »? Comme à ces traits on reconnaît bien la véritable fille de l'humble Vincent de Paul !

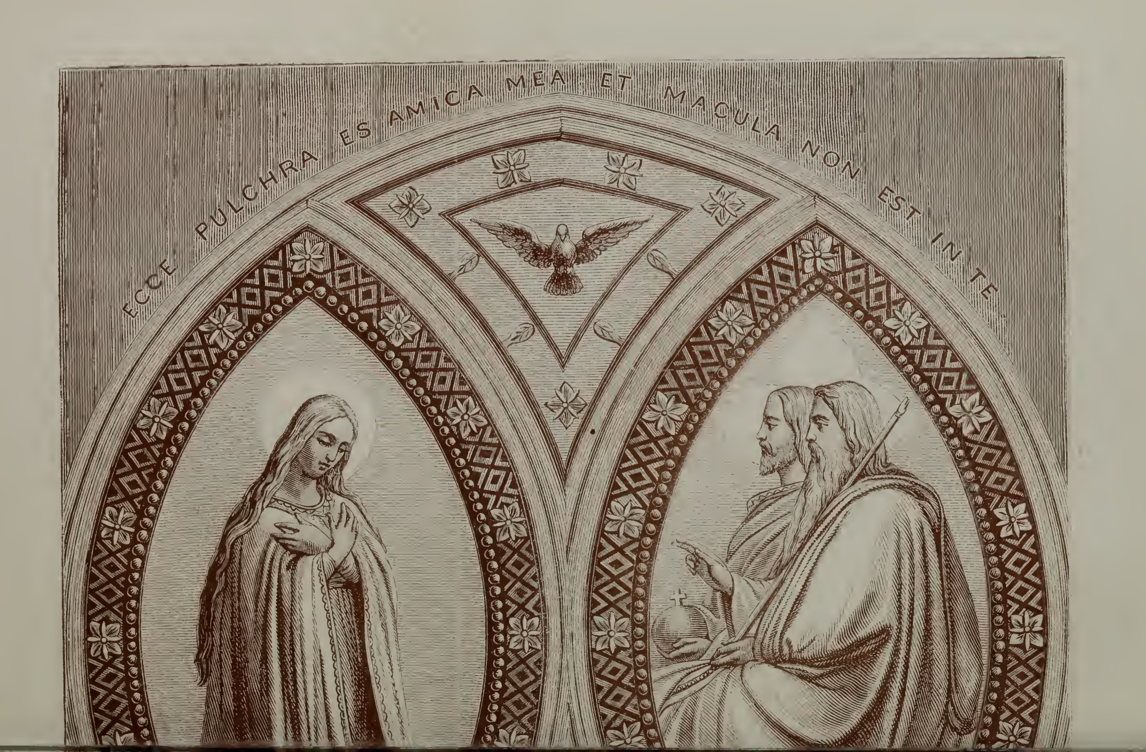
Quelle gloire doit posséder dans les cieux celle qui, durant toute sa vie, s'est efforcée de se tenir dans l'abaissement !

Il semble que déjà, dès maintenant, nous voyions quelques rayons de cette gloire. Les obsèques de l'humble servante des pauvres ont ressemblé à un triomphe; par une exception presque inouïe, son corps est resté au milieu de sa famille spirituelle; son tombeau est souvent visité par des personnes de toutes conditions, qui ont la confiance de se recommander à son intercession, et plusieurs affirment que leurs prières ont été exaucées. Enfin cette notice biographique mettra au grand jour ce que sœur Catherine a si soigneusement caché, afin que la promesse de Notre-Seigneur soit accomplie : *Celui qui s'humilie sera exalté.*



MARIE, PORTE DU CIEL.

Par son concours à notre rédemption, la Vierge nous a ouvert le ciel et Dieu veut encore que nous y arrivions par elle.


ECCE PULCHRA ES AMICA MEA ET MACULA NON EST IN TE



La Vierge dans le plan divin.

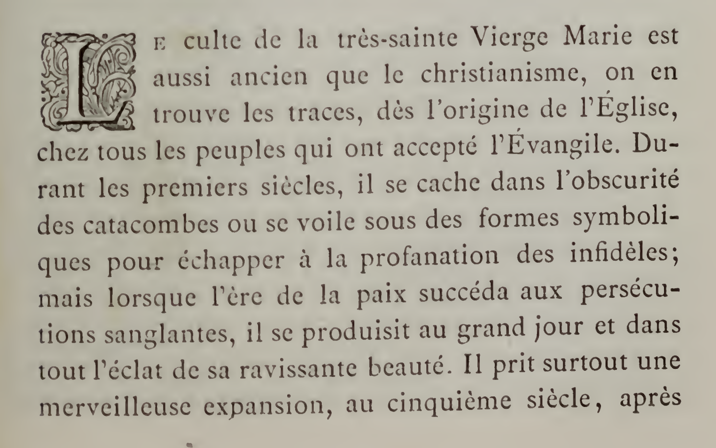
Peinture sur verre de M. J. Felon, statuaire et peintre, dans l'église Saint-Séverin (chapelle de l'Immaculée Conception), à Paris. La Vierge Immaculée est l'expression de ces paroles de la Bible : « *J'ai été établie de toute éternité, et dès le commencement, avant que la terre fût créée.... Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue* ». — On lit dans la même chapelle l'inscription suivante : « C'est dans cette église que fut érigée, en 1311, la première confrérie établie en France en l'honneur de la très-sainte Vierge, sous le titre de sa « CONCEPTION IMMACULÉE ». Ici était la chapelle de cette antique confrérie, dont l'institution primitive eut lieu à Londres en 1228. » (Lefèvre et Lebeuf, *Histoire de Paris.*) — Au XVe siècle, les étudiants normands, placés sous le patronage de l'Immaculée-Conception, venaient en célébrer la fête dans ladite église de Saint-Séverin. (Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art chrétien*, t. III, p. 117.)



CHAPITRE II

ACTION DE MARIE DANS L'ÉGLISE

Cette action toujours manifeste semble disparaitre au XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e]. — Marie apparaît en 1830. — Motifs et importance de cette apparition. — L'Immaculée-Conception.



Le culte de la très-sainte Vierge Marie est aussi ancien que le christianisme, on en trouve les traces, dès l'origine de l'Église, chez tous les peuples qui ont accepté l'Évangile. Durant les premiers siècles, il se cache dans l'obscurité des catacombes ou se voile sous des formes symboliques pour échapper à la profanation des infidèles; mais lorsque l'ère de la paix succéda aux persécutions sanglantes, il se produisit au grand jour et dans tout l'éclat de sa ravissante beauté. Il prit surtout une merveilleuse expansion, au cinquième siècle, après

que le concile d'Éphèse eut proclamé la maternité divine de Marie et eut par là sanctionné les hommages exceptionnels qui lui sont rendus au-dessus de tous les saints.

L'image de la Vierge-Mère se répandit avec profusion dans le monde chrétien, elle devint l'ornement des églises, la protection du foyer domestique et l'objet de la piété des fidèles. Ce fut principalement à cette époque qu'on vit disparaître à peu près partout les derniers vestiges du paganisme. La Vierge immaculée, la Mère pleine de tendresse, la Reine des Anges, la Patronne de l'humanité régénérée remplaça les vaines idoles qui depuis des siècles avaient entretenu la superstition, avec son cortége de vices et d'erreurs.

Tout catholique admet que le culte rendu par l'Église à Marie repose sur des fondements inébranlables; la foi et la raison s'accordent pour le justifier. Dieu lui-même a voulu l'autoriser par des faits, il s'est plu très-souvent à récompenser la dévotion des serviteurs de Marie par des marques sensibles de sa puissance, par des grâces extraordinaires, en un mot par de vrais miracles. Par une disposition de sa providence, il a établi que l'intervention de Marie se trouverait dans la conduite de l'Église et dans la sanctification des âmes, comme elle s'est trouvée dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Son rôle de médiatrice entre le ciel et la terre l'obligera fréquemment à faire sentir son action, à montrer les



MARIE, MÈRE DU SAUVEUR. Fresque des Catacombes, IIe siècle. D'après un dessin exécuté par M. Savinien Petit. et reproduit dans les *Catacombes de Rome* de M. Perret.

pouvoirs qu'elle a reçus en faveur des hommes. Ces manifestations de la sainte Vierge dans l'Église, ces preuves merveilleuses de sa sollicitude pour nous forment une partie intéressante de l'histoire du catholicisme. La liturgie est pleine de ces souvenirs, et plusieurs fêtes ont été instituées pour en célébrer la mémoire. Les pays chrétiens abondent en traditions de ce genre; c'est une des sources où la piété s'alimente.

La plupart des lieux de pèlerinage doivent leur origine à quelque intervention surnaturelle de la très-sainte Vierge. Tantôt elle s'est montrée sous une forme visible, le plus souvent à un pauvre berger, à un paysan; tantôt elle a opéré un miracle comme la guérison d'un malade ou la conversion d'un pécheur endurci, ou quelque autre prodige. Quelquefois une statue, un tableau qui semblait n'avoir pas été fait de main d'homme, a été découvert fortuitement; les populations d'alentour s'en sont émues, leur foi s'est réveillée, et bientôt un sanctuaire, une chapelle ou même une splendide basilique s'est élevée pour abriter le présent du ciel, le gage de la bienveillance de Marie. Les générations y sont accourues sans se lasser jamais, et de nouvelles faveurs, de nouveaux miracles, des consolations ineffables ont continué à y être accordées par Celle que les cœurs humbles et confiants n'invoquent pas en vain. On pourrait citer des noms par centaines à l'appui des réflexions qui précèdent.

L'histoire du culte de Marie dans les pays catholi-

ques donne lieu à une observation digne de remarque, c'est que la foi dans une contrée est en proportion de la dévotion que les fidèles ont pour la sainte Vierge. On peut dire aussi que lorsque Dieu veut ranimer la foi au milieu d'un peuple, il charge Marie d'y manifester sa bonté et sa puissance.

***

Tous les siècles ont apporté à l'Église des preuves de plus en plus évidentes de l'intervention de Marie ; il y a des époques où elle semble se prodiguer, on dirait qu'elle tient à vivre familièrement avec les hommes et que *ses délices sont de converser avec eux.*

En d'autres temps, au contraire, elle paraît se retirer, ne plus s'occuper de notre monde, elle ne donne plus de signes de son action. Nous en avons un exemple frappant qui est encore proche de nous. Un siècle et plus se trouve privé de l'intervention sensible de Marie, l'histoire n'a point à enregistrer dans cette période une seule de ses apparitions, pas un pèlerinage nouveau n'a été fondé, pas une grâce signalée n'a été obtenue par l'intercession de la Mère de miséricorde. S'il y a quelques faits de cet ordre, ils sont du moins très-rares et ils sont restés fort obscurs. Ce siècle déshérité par la sainte Vierge fut le dix-huitième, auquel il faut ajouter les trente premières années du dix-neuvième.

A cette époque où le rationalisme impie s'efforce d'effacer jusqu'à la notion du surnaturel, où les vérités



RENCONTRE DE S. JOACHIM ET DE Ste ANNE A LA PORTE DOREE,
Annoncée par l'ange aux deux époux, comme signe qu'ils mettraient au monde la Vierge mère de Dieu. Miniature du IXe siècle. (Voir la table des gravures.)

les mieux établies sont attaquées, où le niveau de la vertu s'abaisse parmi les chrétiens et les caractères sont amoindris dans tous les rangs de la société, on croirait que Marie, fatiguée de l'ingratitude des hommes, a résolu de les livrer à leurs égarements et de les laisser conduire le monde suivant les idées de leur prétendue sagesse. Sans doute elle ne renonce pas à sa mission de médiatrice en faveur de l'Église, elle veille sur sa grande famille adoptive, elle écoute les prières que ses fidèles serviteurs lui adressent; mais elle reste invisible, elle ne donne plus aucune de ces marques de tendresse dont elle était si prodigue aux âges de foi.

On sait quelles furent les conséquences de l'abandon de Marie et comment ces sages qui voulaient se passer de Dieu gouvernèrent la société. L'histoire de leur règne est écrite en lettres de feu, de sang et de boue.

Le naturalisme révolutionnaire et impie se prolongea dans le dix-neuvième siècle, il exerce encore aujourd'hui une déplorable influence; mais cependant il rencontre des protestations, l'ordre surnaturel est affirmé hautement, les vérités de la foi sont défendues avec d'ardentes convictions, la sainte Église est respectée et obéie, son Chef auguste est en vénération d'un bout du monde à l'autre. Le règne de Dieu est encore contesté, mais il compte des sujets dévoués qui au besoin verseraient leur sang pour le soutenir. L'indifférence, le respect humain, le scepticisme railleur

disparaissent peu à peu, pour ne laisser plus en face de l'Église que des amis sincères ou des ennemis déclarés. C'est un progrès que personne ne saurait méconnaître.

D'où vient ce changement? Quelle est la date d'une résurrection si consolante?

La cause en est sans contredit l'infinie bonté de Dieu, mais l'instrument, pourrait-on le méconnaître? N'est-ce pas la très-sainte Vierge Marie? Son intervention n'est-elle pas visible depuis quarante ans? Oui, c'est Marie qui a opéré cette étonnante transformation, et c'est par la *médaille dite miraculeuse* que cette série de merveilles a été inaugurée.

C'est en 1830 que Marie, pour la première fois, depuis un siècle et demi, montre le désir de se réconcilier avec la terre.

C'est le premier signe du pardon qu'elle accorde aux hommes, après avoir gardé un si long silence.

C'est l'annonce d'une ère nouvelle qui va commencer.



L'apparition qui eut lieu le 27 novembre, dans la chapelle de la maison-mère des Filles de la Charité, à Paris, paraît tout d'abord de peu d'importance, ce fait devait cependant avoir un immense retentissement dans l'avenir et des conséquences incalculables. Comme un ruisseau qui cache sa source au pied d'une montagne, mais qui reçoit à mesure qu'il avance de



Jésus-Christ et la Vierge immaculée

Jésus-Christ lui adresse ces paroles : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. » — Gravure du xve siècle.

nombreux affluents et devient enfin un fleuve majestueux qui féconde les provinces et les royaumes qu'il traverse, ainsi la vision de la médaille a été le point de départ d'un mouvement religieux qui s'étend aujourd'hui dans le monde entier, faisant justice des vieilles erreurs, des préjugés surannés, des oppositions systématiques à la vérité, mettant en lumière le vrai christianisme, la vraie Église, la vraie sainteté, et rendant à Marie Immaculée, Mère de Dieu et Mère des hommes, des hommages de vénération, d'amour et de dévouement comme elle n'en a jamais reçu depuis la prédication de l'Évangile.

Le lecteur connaît déjà par la notice de sœur Catherine l'humble fille que Marie daigna choisir pour sa confidente. On trouvera dans le chapitre qui suit le récit détaillé des apparitions.

Nous avons dit que cet événement fut l'aurore d'une ère nouvelle, le signal du réveil de la dévotion à Marie, dans le monde entier. Cette tendre Mère elle-même sembla vouloir, à force de grâces extraordinaires, faire oublier à ses enfants la sévérité dont elle avait usé pour punir leurs offenses.

Un coup d'œil rapide sur les développements du culte de Marie, depuis un demi-siècle, suffira pour faire ressortir l'exactitude de cette affirmation.

La médaille, à peine frappée, se répandit par millions, elle devint aussitôt l'instrument d'une multitude de guérisons et de conversions, au point que la voix du peuple lui donna le nom de *médaille miracu-*

leuse, nom qui lui est resté et que de nouveaux miracles justifient chaque jour de plus en plus, comme le prouvera la seconde partie de cet ouvrage. — Mais cette médaille n'était pas seulement destinée à opérer des miracles, elle avait un but plus élevé, elle avait une signification dogmatique et devait populariser la croyance à *l'Immaculée-Conception de Marie.*

Autant qu'il est possible de pénétrer les adorables desseins de la Providence, tout porte à croire que l'Immaculée-Conception est une de ces vérités dont la proclamation se rattache au salut des sociétés modernes et doit avoir pour le catholicisme les conséquences les plus étendues. C'est le complément de la gloire de la très-sainte Vierge; même avec l'incomparable prérogative de la maternité divine, il manquerait quelque chose à sa grandeur, s'il n'était pas reconnu qu'elle a été préservée de la tache originelle. Déposée en germe dans les Saintes-Écritures, conservée par la tradition, enseignée par les Pères et les saints Docteurs, soutenue par les Pontifes romains, solennisée, dès les temps anciens, dans plusieurs églises, adoptée instinctivement par la piété des fidèles, et traduite sous les formes les plus gracieuses par le pinceau et le ciseau des artistes chrétiens, cette croyance reçut, au moyen de la médaille, le cachet d'une dévotion populaire. La prière révélée par la sainte Vierge elle-même : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, cette prière répétée à l'infini par toutes les bouches, depuis l'en-



La Vierge Immaculée.

Stalle de la cathédrale d'Amiens, xvie siècle. (Voir l'explication à la table des gravures.)

fance jusqu'à la vieillesse, parmi les pauvres comme parmi les riches, dans toutes les contrées du monde, entra comme une formule dans les habitudes de la vie chrétienne, et hâta, on peut le dire sans témérité, le jour où Pie IX devait définir que *l'Immaculée-Conception* est un dogme de foi.

***

La prodigieuse diffusion de la médaille et les miracles dont elle fut l'instrument auraient fait bientôt de la chapelle de la rue du Bac un lieu de pèlerinage très-fréquenté, beaucoup de personnes, parmi celles qui étaient redevables à Marie de leur guérison ou de leur conversion, auraient désiré y déposer un témoignage de leur reconnaissance. Mais les supérieurs de la communauté ne jugèrent pas à propos d'en laisser l'accès libre aux fidèles. Cependant la divine Providence voulant entretenir cet élan de dévotion ouvrit, au centre même de Paris, un sanctuaire qui allait recevoir ce que refusait la chapelle des Filles de la Charité.

M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, qui avait pris un vif intérêt à l'apparition de 1830, eut l'inspiration de consacrer sa paroisse au saint et immaculé Cœur de Marie. Une archiconfrérie fut érigée pour obtenir la conversion des pécheurs; le succès en fut aussi rapide que merveilleux et le monde entier ne tarda pas à retentir du bruit des miracles accordés aux prières des associés. Pour rappeler à

ceux-ci que Notre-Dame-des-Victoires se rattache à la vision de la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, un article du règlement leur enjoint « de porter avec respect et dévotion la médaille indulgenciée dite de l'Immaculée-Conception, connue sous le nom de *médaille miraculeuse*, et ils sont invités à réciter de temps en temps la prière gravée sur cette médaille : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* »

Quelques années plus tard, en 1846, la très-sainte Vierge se manifeste, sur la montagne de la Salette, à deux petits bergers et les charge d'annoncer aux hommes qu'ils doivent faire pénitence s'ils veulent éviter les malheurs dont ils sont menacés.

A Lourdes, en 1858, Marie se montre à une pauvre et ignorante jeune fille; elle se nomme elle-même, en prenant le titre qui lui est le plus cher : Je suis l'Immaculée-Conception. Elle promet les plus abondantes bénédictions à tous ceux qui viendront la prier en ce lieu sanctifié.

En 1871, elle apparaît, au village de Pontmain, à plusieurs enfants; elle vient relever les courages abattus et ranimer l'espérance dans les cœurs.

Il serait trop long d'énumérer les manifestations de Marie sur divers points de la chrétienté : ces images qui semblent animées, ces voix mystérieuses qui avertissent, qui encouragent le monde, ces communications surnaturelles faites à des âmes privilégiées. On dirait une mère qui a pardonné à ses enfants cou-



Rencontre de s. Joachim et de s^te Anne a la porte Dorée.

Cette rencontre avait été prédite aux deux époux par un ange, comme un signe qu'ils mettraient au monde la Vierge mère de Dieu. Fresque de Luini, à Milan, xvie siècle. — Cette scène est rendue avec plus de délicatesse que dans la miniature précédente du *Ménologe*. En effet, sainte Anne met un genou en terre, et c'est à Dieu, l'auteur invisible des promesses, qu'elle adresse son action de grâces.

pables et qui veut se dédommager de les avoir tenus longtemps éloignés d'elle, en multipliant les témoignages de son amour.

A toutes ces marques de la tendresse de Marie Immaculée, le monde catholique a répondu par un admirable élan de piété filiale : des pèlerins ne cessent d'affluer chaque année, par centaines de mille, à ses sanctuaires privilégiés; ses fêtes sont célébrées avec une admirable splendeur; son culte a revêtu toutes les formes les plus propres à exprimer l'admiration, la reconnaissance et la tendresse. Qui pourrait énumérer les églises et les monuments de tout genre élevés en son honneur, les associations établies sous son invocation, les livres composés à sa louange?

Mais il est un fait qui domine tous les autres, un hommage qui éclipse tous ceux qui ont été rendus à Marie : c'est la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, en 1854. Cet acte, ardemment désiré par les vrais fidèles, accueilli avec enthousiasme dans le monde entier, fut la grande pensée de Pie IX depuis son élévation sur le siége de saint Pierre, et il restera dans l'histoire comme l'événement capital de son Pontificat, que tant d'autres titres ont illustré.

Marie a reçu de ses enfants la gloire qu'il était en leur pouvoir de lui procurer; ses prérogatives sont mises dans tout leur jour; elle est reconnue souveraine du ciel et de la terre; elle occupe dans l'économie de la religion la vraie place que la sagesse divine lui a assignée. Espérons qu'elle montrera bientôt au

monde les effets de sa puissante protection ; elle écrasera la tête du serpent infernal, elle apaisera les tempêtes que l'enfer a déchaînées, elle assurera enfin le triomphe de l'Église et le règne de Jésus-Christ par la justice et la vérité.



MARIE, TOUR DE DAVID.

La Vierge est comparée à la tour qui défendait le palais de David, parce qu'elle est la défense et l'appui des chrétiens.



La Vierge Immaculée de Guadalupe (Mexique), xvie siècle.
(Voir l'explication à la table des gravures.)



CHAPITRE III

APPARITIONS DE LA SAINTE VIERGE
A SŒUR CATHERINE

Première apparition : l'ange conduit la sœur à la chapelle. — Marie converse avec elle. — Deuxième apparition : Marie sur un globe, les mains brillantes de rayons, symbole de la grâce.—Marie demande qu'on frappe une médaille. — Troisième apparition : Marie renouvelle sa demande.

Lorsque sœur Catherine était favorisée des apparitions de la sainte Vierge, elle rapportait de vive voix à son directeur ce qu'elle avait vu et entendu, et celui-ci avait soin d'en prendre note, quoiqu'il parût n'y attacher aucune importance. La sœur n'eut jamais la pensée d'écrire elle-même ces communications surnaturelles; elle s'en jugeait incapable, et d'ailleurs elle aurait cru manquer à l'humilité.

En 1856, alors que les événements avaient confirmé

ce qu'elle avait dit, M. Aladel lui ordonna de mettre par écrit, autant qu'elle pourrait se le rappeler, tout ce qui s'était passé en 1830. Elle obéit, malgré ses répugnances, et traça le récit de la vision du cœur de saint Vincent, tel qu'on l'a lu plus haut, et celui des apparitions de la très-sainte Vierge.

Elle écrivit de nouveau, par obéissance, en 1876, une relation des mêmes apparitions.

Enfin une autre copie, sans date, fut retrouvée, après sa mort, parmi ses papiers.

Ces trois écrits concordent parfaitement pour le fond; mais ils diffèrent assez dans les détails pour qu'il soit manifeste que l'un n'a pas été copié sur l'autre.

C'est d'après ces autographes, où l'on n'a corrigé que les fautes de style et d'orthographe, que nous publions les Apparitions.

Il est à regretter que les notes de M. Aladel aient été presque entièrement détruites; on y trouverait sans doute des détails intéressants; ce qui nous en reste est peu considérable.

Avant de donner le texte de sœur Catherine, il faut remarquer d'abord que la première vision ne regardant à peu près que la sœur elle-même et les deux communautés de Saint-Vincent, M. Aladel n'a pas jugé à propos d'en parler. En outre, le récit de la vision de la médaille, tel qu'il a été publié dans les premières éditions de la Notice, paraît de prime abord différer assez notablement de celui de la sœur. Mais on verra



Première apparition de la Sainte Vierge

A sœur Catherine Labouré, fille de charité D'après un tableau peint sur les indications de sœur Catherine. (Voir l'explication à la table des gravures.)

plus loin que ces divergences ne sont qu'apparentes, et que, pour le fond, les deux versions sont identiques.

***

Sœur Catherine, déjà favorisée de visions célestes, souhaitait ardemment, dans sa naïve simplicité, voir la très-sainte Vierge. Pour obtenir cette grâce, elle s'adressa à son bon ange, à saint Vincent, à la très-sainte Vierge elle-même.

Le 18 juillet 1830, veille de la fête de saint Vincent de Paul, la directrice du séminaire fit une instruction sur la dévotion aux saints et à la sainte Vierge, qui augmenta encore son désir. Sous cette impression, la jeune sœur se couche en se recommandant à son bienheureux père saint Vincent, avec la confiance que ses vœux vont être exaucés.

Vers onze heures et demie, elle s'entend appeler par son nom de *sœur Labouré*, accentué trois fois de suite; pendant ce temps, s'éveillant tout à fait, elle entr'ouvre son rideau du côté d'où part la voix : qu'aperçoit-elle? Un jeune enfant, d'une beauté ravissante; il peut avoir de quatre à cinq ans, il est habillé de blanc, et de sa chevelure blonde, aussi bien que de toute sa personne, s'échappent des rayons lumineux qui éclairent tout ce qui l'entoure : — « Venez, dit-il d'une voix mélodieuse, venez à la chapelle, la sainte Vierge vous attend. » — Mais, pensait en elle-même sœur Catherine (qui couchait dans un

grand dortoir), on va m'entendre, je serai découverte... — « Ne craignez rien, reprit l'enfant, répondant à sa pensée, il est onze heures et demie, tout le monde dort, je vous accompagne. »

A ces mots, ne pouvant résister à l'invitation de l'aimable guide qui lui est envoyé, sœur Catherine s'habille à la hâte et suit l'enfant, qui marchait toujours à sa gauche, « *portant des rayons de clarté* » partout où il passait; et partout aussi les lumières étaient allumées, au grand étonnement de la sœur. Sa surprise redoubla en voyant la porte s'ouvrir dès que l'enfant l'eut touchée du bout du doigt, et en trouvant l'intérieur de la chapelle tout illuminé, « ce qui, dit-elle, lui rappelait la messe de minuit ».

L'enfant la conduisit jusqu'à la balustrade de communion; elle s'y agenouilla, pendant que son guide céleste entrait dans le sanctuaire, où il se tint debout, sur la gauche.

Les moments d'attente semblaient longs à sœur Catherine; enfin, vers minuit, l'enfant la prévient en disant : « — Voici la sainte Vierge, la voici !... » Au même instant, elle entend distinctement du côté droit de la chapelle un bruit léger, semblable au frôlement d'une robe de soie. Bientôt une dame, d'une grande beauté, vient s'asseoir dans le sanctuaire, à la place occupée ordinairement par le directeur de la communauté, au côté gauche du sanctuaire. Le siége, l'attitude, le costume, c'est-à-dire une robe blanche un peu jaune avec un voile bleu, rappelaient la repré-

sentation de sainte Anne que l'on voit dans un tableau placé au-dessus. Cependant ce n'était pas le même visage, et sœur Catherine était là, luttant intérieurement contre le doute.

Soudain le petit enfant, prenant la voix d'un homme, parla très-fortement et fit entendre des paroles sévères, lui demandant si la Reine du ciel n'était pas maîtresse d'apparaître à une pauvre mortelle sous telle forme qu'il lui plaisait.

A ces mots, toute hésitation cesse, et, ne suivant plus que le mouvement de son cœur, la sœur se précipite aux pieds de la sainte Vierge, posant familièrement les mains sur ses genoux, comme elle l'eût fait avec sa mère.

« En ce moment, dit-elle, je sentis l'émotion la plus douce de ma vie, et il me serait impossible de l'exprimer. La sainte Vierge m'expliqua comment je devais me conduire dans mes peines, et, me montrant de la main gauche le pied de l'autel, elle me dit de venir me jeter *là* et d'y répandre mon cœur, ajoutant que je recevrais *là* toutes les consolations dont j'aurais besoin. Puis elle me dit encore : « *Mon* « *enfant, je veux vous charger d'une mission; vous y* « *souffrirez bien des peines, mais vous les surmon-* « *terez à la pensée que c'est pour la gloire du bon* « *Dieu. Vous serez contredite, mais vous aurez la* « *grâce, ne craignez point; dites tout ce qui se passe* « *en vous, avec simplicité et confiance. Vous verrez* « *certaines choses; vous serez inspirée dans vos orai-*

« *sons, rendez-en compte à celui qui est chargé de* « *votre âme.* »

« Je demandai alors à la sainte Vierge l'explication des choses qui m'avaient été montrées. Elle me répondit : — « *Mon enfant, les temps sont très-mau-* « *vais; des malheurs vont fondre sur la France; le* « *trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé* « *par des malheurs de toute sorte.* » (La sainte Vierge avait l'air très-peiné en disant cela.) « *Mais venez au* « *pied de cet autel; là les grâces seront répandues sur* « *toutes... sur toutes les personnes qui les demande-* « *ront, les grands et les petits.*

« *Un moment viendra où le danger sera grand; on* « *croira tout perdu; là je serai avec vous, ayez con-* « *fiance; vous reconnaîtrez ma visite, la protection de* « *Dieu et celle de saint Vincent sur les deux commu-* « *nautés. Ayez confiance, ne vous découragez pas, je* « *serai avec vous.*

« *Il y aura des victimes dans d'autres communau-* « *tés.* » (La sainte Vierge avait les larmes aux yeux en disant cela.) « *Dans le clergé de Paris, il y aura des* « *victimes. Mgr l'archevêque mourra.* » (A ces mots, ses larmes coulèrent de nouveau.) « *Mon enfant, la* « *croix sera méprisée, on la jettera par terre, on ou-* « *vrira de nouveau le côté de notre Seigneur; les rues* « *seront pleines de sang; le monde entier sera dans la* « *tristesse.* » (Ici la sainte Vierge ne pouvait plus parler, la douleur était peinte sur son visage.) A ces mots, sœur Catherine pensait : — « Quand cela arri-

vera-t-il? » — Et une lumière intérieure lui indiqua distinctement *quarante ans.*

Une autre version écrite également de sa main porte quarante ans, puis dix, puis la paix. A ce sujet M. Aladel lui dit : — « Y serons-nous, vous et moi? — Si nous n'y sommes pas, répliqua la simple fille, d'autres y seront. »

La sainte Vierge la chargea encore de transmettre à son directeur plusieurs recommandations touchant la communauté des Filles de la Charité; lui annonçant qu'il serait un jour revêtu d'une autorité qui lui permettrait d'exécuter ce qu'elle demandait[1]. Puis elle reprit encore une fois :

« *Mais de grands malheurs arriveront, le danger* « *sera grand, cependant ne craignez point, la protec-* « *tion de Dieu est toujours là d'une manière particu-* « *lière, et saint Vincent vous protégera.* » (La sainte Vierge avait toujours l'air triste.) « *Je serai moi-même* « *avec vous; j'ai toujours l'œil sur vous, je vous ac-* « *corderai beaucoup de grâces.* » La sœur ajoute : « Les grâces seront répandues particulièrement sur les personnes qui les demanderont; mais qu'on prie... qu'on prie...

« Je ne saurais dire, continue la sœur, combien de temps je suis restée auprès de la sainte Vierge, tout ce que je sais, c'est qu'après m'avoir parlé longtemps, elle s'en est allée disparaissant comme une ombre qui s'évanouit. »

1. M. Aladel fut nommé directeur de la communauté en 1846.

S'étant relevée alors, sœur Catherine retrouva l'enfant à la place où elle l'avait laissé lorsqu'elle s'était approchée de la sainte Vierge ; il lui dit : « *Elle est partie!* » et se mettant de nouveau à sa gauche, il la reconduisit de la même manière qu'il l'avait amenée, répandant une clarté céleste.

« Je crois, continue le récit, que cet enfant était mon ange gardien, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtînt la faveur de voir la sainte Vierge... Revenue à mon lit, j'entendis sonner deux heures, et je ne me suis point rendormie. »

* * *

Ce qui vient d'être raconté n'était qu'une partie de la mission de sœur Catherine, ou plutôt une préparation à celle qui allait lui être donnée, comme gage de la tendresse de l'Immaculée Marie pour tous les hommes.

Dans le courant du mois de novembre de cette même année 1830, sœur Catherine vint faire part d'une nouvelle vision à M. Aladel : ce n'est plus, cette fois, une Mère affligée qui pleure à la pensée des maux dont ses enfants sont menacés, qui verse des larmes sur les victimes choisies dans l'élite de ses amis. C'est l'arc-en-ciel qui apparaît sur un horizon encore chargé d'orages, c'est l'étoile qui brille au sein de la tempête pour donner confiance au matelot; c'est la Reine-Vierge qui apporte la promesse des bénédictions, du salut, de la paix.

M. Aladel rapporta ce fait au promoteur du diocèse : nous le trouvons inséré au procès-verbal d'enquête sous la date du 16 février 1836, ainsi qu'il suit :

« A l'heure où les sœurs sont en oraison dans leur chapelle, cinq heures et demie du soir, la sainte Vierge s'était montrée à la jeune sœur comme dans un tableau ovale; elle était debout sur le globe du monde, dont il ne paraissait que la moitié; vêtue d'une robe blanche, d'un manteau bleu argenté, ayant comme des diamants en ses deux mains d'où tombaient des faisceaux de rayons lumineux sur la terre, mais avec plus d'abondance sur un point.

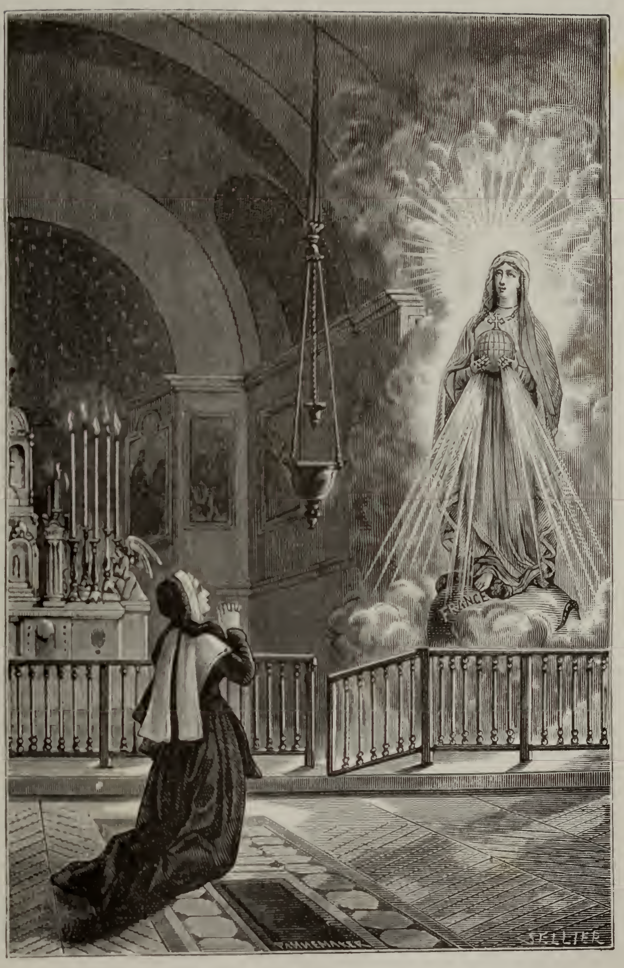
« Elle avait cru entendre une voix disant : « *Ces* « *rayons sont le symbole des grâces que Marie ob-* « *tient pour les hommes, et le point vers lequel ils tom-* « *bent plus abondamment, c'est la France* », et elle lisait autour du tableau, écrits en caractères d'or, ces mots : « *O Marie, conçue sans péché, priez pour* « *nous qui avons recours à vous.* » Cette prière tracée en demi-cercle commençait à la hauteur de la main droite, et, passant au-dessus de la tête de la sainte Vierge, finissait à la hauteur de la main gauche. Le tableau s'étant retourné, elle vit, au revers, la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base et au-dessous du monogramme de Marie les cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et l'autre transpercé d'un glaive. Puis elle crut entendre ces paroles : « *Il faut* « *faire frapper une médaille sur ce modèle : les per-*

« *sonnes qui la porteront indulgenciée et feront avec* « *piété cette prière jouiront d'une protection toute* « *spéciale de la Mère de Dieu.* » Et à cet instant la vision cessa. »

D'après le témoignage du directeur de sœur Catherine, « cette même apparition se renouvela plusieurs fois durant l'espace de quelques mois, toujours dans la chapelle de la maison-mère des Filles de la Charité; soit à la sainte messe, soit à l'oraison ». M. Aladel ajoute : « qu'il n'est pas certain de leur nombre, mais il assure qu'il y en eut au moins trois, la sœur l'en ayant entretenu trois fois, à diverses reprises. »

Voici maintenant le récit écrit de la main de la sœur :

« Le 27 novembre 1830, qui était un samedi, et la veille du premier dimanche de l'Avent, à cinq heures et demie du soir, faisant la méditation dans un profond silence, j'ai cru entendre du côté droit du sanctuaire, comme le bruit d'une robe de soie, j'aperçus la sainte Vierge auprès du tableau de saint Joseph; sa taille était moyenne et sa figure si belle qu'il me serait impossible d'en décrire la beauté. Elle était debout, vêtue d'une robe blanc aurore, avec la forme qu'on appelle *à la vierge*, c'est-à-dire montante et à manches plates. La tête était couverte d'un voile blanc qui descendait de chaque côté jusqu'aux pieds. Elle avait les cheveux en bandeaux, et par-dessus, une espèce de serre-tête garni d'une petite dentelle, posée à plat sur les cheveux. La fi-



DEUXIÈME APPARITION DE LA SAINTE VIERGE
A sœur Catherine Labouré. Premier tableau. (Voir l'explication à la table des gravures.)

gure était assez découverte, et les pieds reposaient sur un globe, ou mieux, une moitié de globe, du moins, je n'en vis que la moitié. Ses mains, élevées à la hauteur de la ceinture, tenaient d'une manière très-aisée un autre globe (figure de l'univers). Elle avait les yeux élevés vers le ciel, et sa figure s'illumina pendant qu'elle offrait le globe à Notre-Seigneur.

« Tout à coup ses doigts se sont remplis d'anneaux[1] et de pierreries précieuses très-belles... les rayons qui en jaillissaient se reflétaient de tous côtés, ce qui l'enveloppait d'une telle clarté que l'on ne voyait plus ni ses pieds ni sa robe. Les pierreries étaient plus ou moins grosses et les rayons qui en sortaient étaient proportionnellement plus ou moins éclatants.

« Je ne saurais dire ce que j'éprouvai, ni tout ce que j'appris en si peu de temps.

« Comme j'étais occupée à la contempler, la sainte Vierge abaissa les yeux sur moi et une voix me dit au fond du cœur : « *Ce globe que vous voyez représente le monde entier, et particulièrement la France* « *et chaque personne en particulier.* »

« Ici je ne sais pas exprimer ce que j'aperçus de la

1. Les anneaux étaient au nombre de trois à chaque doigt; le plus gros près de la main; un de moyenne grandeur, au milieu; et un plus petit; et chaque anneau était recouvert de pierreries d'une grosseur proportionnée: les plus grosses pierres jetaient des rayons plus beaux, les autres de moindres.

beauté et de l'éclat des rayons. Et la sainte Vierge ajouta : « *Voilà le symbole des grâces que je ré-* « *pands sur les personnes qui me les demandent* »; me faisant entendre ainsi combien elle est généreuse envers les personnes qui la prient... Combien de grâces elle accorde aux personnes qui les lui demandent!... Dans ce moment, j'étais ou je n'étais pas... je ne sais... je jouissais! Il se forma alors autour de la sainte Vierge un tableau un peu ovale sur lequel on lisait écrites en lettres d'or ces paroles : « *O Ma-* « *rie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons* « *recours à vous.* »

« Puis une voix se fit entendre qui me dit : « *Faites,* « *faites frapper une médaille sur ce modèle, les per-* « *sonnes qui la porteront indulgenciée recevront de* « *grandes grâces, surtout en la portant au cou ; les* « *grâces seront abondantes pour les personnes qui* « *auront confiance.* »

« A l'instant, dit la sœur, le tableau parut se retourner »; alors elle vit le revers, tel qu'il a été décrit dans la relation tirée de l'enquête et citée plus haut.

Les notes de sœur Catherine ne mentionnent pas les douze étoiles qui entouraient le monogramme de Marie et les deux cœurs. Cependant elles ont toujours figuré sur le revers de la médaille. Il est moralement sûr que ce détail a été donné de vive voix par la sœur, lors des apparitions.

D'autres notes, écrites également de la main de sœur Catherine, complètent ce récit, ajoutant que quelques-



DEUXIÈME APPARITION DE LA SAINTE VIERGE
A sœur Catherine Labouré. Deuxième tableau. (Voir l'explication à la table des gravures.)

unes de ces pierres précieuses ne donnaient pas de rayons, et comme elle s'en étonnait, il lui fut dit que « ces pierreries qui restent dans l'ombre figurent les grâces que l'on oublie de demander à Marie ».

Au premier abord, cette vision, racontée par la sœur elle-même, paraît différer de celle qui est rapportée par M. Aladel Nous en avons été frappés, et il a fallu étudier avec attention ces documents, aussi intéressants qu'authentiques, pour décider si les deux visions différaient essentiellement, ou si elles étaient au fond les mêmes.

D'après le témoignage de M. Aladel dans l'enquête, les apparitions relatives à la médaille auraient été toujours semblables (et sœur Catherine l'a souvent affirmé avant de mourir). La sainte Vierge s'est montrée, ainsi que nous venons de l'entendre, ayant le globe terrestre sous les pieds, en même temps que dans ses mains virginales, le pressant, le réchauffant, en quelque sorte, sur son cœur maternel et l'offrant à son divin Fils, en qualité d'avocate et de mère, avec une ineffable expression de supplication et d'amour.

Voilà ce que la sœur a vu. Est-ce tout? Non. Après ce premier acte sublime d'intercession, après cette prière toute-puissante de notre divine Médiatrice, ses mains se trouvent tout à coup chargées de grâces sous la figure d'anneaux et de pierres précieuses, d'où partent des rayons si brillants qu'à leur clarté tout s'efface. Marie en est comme revêtue et ses mains s'inclinent sous le poids de ces trésors. Ses yeux s'abaissent

vers l'humble sœur dont les regards ravis peuvent à peine supporter l'éclat éblouissant des rayons. En même temps une figure ovale se forme; et une voix lui ordonne de faire frapper une médaille selon le modèle qui lui est présenté. La médaille a reproduit fidèlement ce tableau complet, au moment où la partie toute symbolique de la vision disparaît dans les gerbes de lumière.

Sœur Catherine, interrogée si elle voyait encore le globe dans les mains de la sainte Vierge, lorsque les gerbes lumineuses jaillissaient de tous côtés, répondit qu'il ne restait plus que des rayons; et quand la sainte Vierge parle du globe elle désigne celui qui est sous ses pieds et il n'est plus question du premier.

Ainsi l'on peut penser et dire que l'apparition décrite par sœur Catherine et celle rapportée par M. Aladel concordent parfaitement ensemble. Le petit globe que la très-sainte Vierge porte dans ses mains, et le grand qui la porte elle-même, sont l'un et l'autre inondés des mêmes rayons éblouissants ou enrichis des mêmes grâces. L'auguste Marie semble seulement indiquer par la figure du petit globe celle de l'univers dont la forme imparfaite se cache sous ses pieds. Elle vient en quelque sorte rappeler qu'elle est la Reine toute miséricordieuse du genre humain.

Il est encore une variante dans la description des deux apparitions. M. Aladel, se conformant à la croyance commune que le blanc et le bleu réunis constituent les livrées de la sainte Vierge comme l'em-

blème de la pureté, mais d'une pureté *céleste*, attribue au manteau cette couleur. Sœur Catherine exprime plusieurs fois la même opinion dans ses notes, disant : « *Le blanc signifie l'innocence et le bleu est la livrée de Marie.* » Néanmoins le manteau bleu n'est pas mentionné dans l'apparition. Sœur Catherine ne parle que de la robe et d'un voile blanc aurore.

Interrogée pour savoir quelle était cette couleur, elle répondit que c'était un blanc mat coloré d'un reflet doux et lumineux comme celui de l'aurore[1], voulant sans doute dépeindre ainsi la teinte non terrestre mais surnaturelle de la robe et du voile. C'est ce qui fait le tourment des peintres dont le pinceau se sent impuissant à retracer les merveilles du monde supérieur.

C'est aussi ce qui explique que M. Aladel ait pu se méprendre sur les détails donnés par la sœur, ou confondre dans son esprit les apparitions de la médaille avec la vision du 18 au 19 juillet, dans laquelle le vêtement de la sainte Vierge était mélangé de blanc et de bleu.

Quoi qu'il en soit, le fait accessoire du manteau et de sa nuance insaisissable ne change rien à la réalité de l'apparition elle-même.

1. Il est bon de se souvenir que sœur Catherine avait passé sa jeunesse à la campagne, où souvent elle avait pu admirer les ravissants effets de cette teinte lumineuse qui précède le soleil et colore de ses reflets naissants le ciel et l'horizon, à l'aube du jour.

*
* *

On se rappelle avec quelle indifférence, on peut même dire avec quelle sévérité, M. Aladel accueillit les communications de sa pénitente; il lui avait même défendu d'y ajouter foi. Mais l'obéissance de sœur Catherine, attestée par son directeur lui-même, n'avait pas la puissance d'effacer en son cœur le souvenir délicieux de ce qu'elle avait vu : revenir aux pieds de Marie faisait tout son bonheur; sa pensée ne la quittait point, non plus qu'une persuasion intime qu'elle la verrait encore.

En effet, dans le courant de décembre, elle eut une nouvelle apparition, exactement semblable à celle du 27 novembre, et au même moment pendant l'oraison du soir. Il y eut toutefois une différence notable: la sainte Vierge, au lieu de s'arrêter auprès du tableau de saint Joseph, passa devant, et vint se poser au-dessus du tabernacle, un peu en arrière, précisément à la place que sa statue occupe aujourd'hui. La sainte Vierge paraissait avoir une quarantaine d'années, au jugement de la sœur. L'apparition était comme encadrée, à partir des mains, dans l'invocation tracée en lettres d'or : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*. Puis le revers, présentant le monogramme de la sainte Vierge, surmonté de la croix et au-dessous les divins cœurs de Jésus et de Marie. Sœur Labouré reçut de nouveau l'ordre de

faire frapper une médaille sur ce modèle. Elle termine son récit par ces mots : « Vous dire ce que j'ai appris au moment où la sainte Vierge offrait le globe à Notre-Seigneur, cela est impossible à rendre... comme aussi ce que j'ai éprouvé pendant que j'étais occupée à la contempler! Une voix se fit entendre au fond de mon cœur, qui me dit : « Ces rayons sont le symbole des « grâces que la sainte Vierge obtient aux personnes « qui les lui demandent. »

Ces quelques lignes, selon sa recommandation, doivent être mises en légende au-dessous de la sainte Vierge.

Puis, contre son habitude, il lui échappe une exclamation de joie à la pensée des hommages qui seront rendus à Marie : « Oh! qu'il sera beau d'entendre dire : « Marie est la reine de l'univers, et particulière-« ment de la France! » Les enfants s'écrieront : « Elle « est la reine de chaque personne en particulier ! »

Lorsque sœur Labouré raconta la troisième fois l'apparition de la médaille, M. Aladel lui demanda si elle avait vu quelque chose d'écrit au revers, comme autour de l'*Immaculée*. La sœur répondit qu'elle n'avait point vu d'écriture. « Eh bien! répliqua le père, demandez à la sainte Vierge ce qu'il faut y mettre. »

La jeune sœur obéit, et après avoir prié *longtemps*, un jour, pendant l'oraison, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « L'M et les deux cœurs en disent assez. »

Aucun des récits ne fait mention du serpent. Il a cependant toujours figuré dans les images de l'apparition; et ce fut certainement d'après les explications données, dès l'origine, par sœur Catherine. Voici comment nous en avons acquis la certitude.

La dernière année de sa vie, après un silence de quarante-cinq ans, M. Aladel n'étant plus, cette bonne fille se sentit pressée de confier le dépôt qu'elle avait reçu de la sainte Vierge à un de ses supérieurs qui pût s'en servir pour ranimer la dévotion et la reconnaissance envers Marie. Lorsqu'elle l'eut fait, son âme fut comme allégée; désormais elle pouvait mourir tranquille.

La supérieure admise à ses confidences, pour réaliser un des plus chers désirs de sa vénérable compagne, voulut faire exécuter une statue de l'Immaculée Marie tenant le globe. Interrogée s'il fallait mettre le serpent sous ses pieds. — « Oui, répondit-elle, il y avait un serpent d'une couleur verdâtre, avec des taches jaunes. » Elle recommanda aussi que le globe posé dans les mains de la Vierge fût surmonté d'une petite croix; que ses traits ne fussent ni trop jeunes, ni trop souriants, mais d'une gravité mêlée de tristesse qui disparaissait, durant la vision, ajoute la sœur, lorsque le visage s'illuminait des clartés radieuses de l'amour, surtout à l'instant de sa prière.

L'essai réussit assez bien, néanmoins la teinte des vêtements, la clarté céleste du visage, les rayons restaient toujours une impossibilité pour l'art; aussi,

tout en se déclarant satisfaite, l'expression, le ton de la bonne sœur révélaient assez l'impuissance des efforts humains à retracer son céleste modèle.

Une pièce assez curieuse atteste que M. Aladel avait vainement tenté le même essai trente-cinq ans plus tôt : c'est un dessin, petit format [1], qui reproduit la vision de la Vierge Immaculée tenant le globe, etc.,... telle que l'a décrite sœur Catherine. On a conservé la note portant les indications données par M. Aladel, exactement conformes à celles de la sœur, excepté le manteau bleu. Mais M. Aladel, peu satisfait de cette tentative qui n'exprimait que confusément l'ensemble de l'apparition et son cachet particulier, s'en tint au modèle connu.

On peut le dire, en effet, rien n'égale les charmes, la grâce, l'expression de tendresse renfermées dans l'attitude de cette Vierge, abaissant avec bonté ses regards et ses mains chargées de bienfaits, comme la mère qui invite son petit enfant à se jeter dans ses bras, ou bien encore presse le fils prodigue de se confier à sa médiation miséricordieuse.

Cette image de l'Immaculée, multipliée presque à l'infini, conserve une muette éloquence qui ne cesse de remuer les cœurs; il est toujours vrai de dire que c'est la *Vierge miraculeuse*. Pour citer seulement les traits parvenus à notre connaissance : conversions,

1. L'auteur de ce dessin est M. Letaille, éditeur d'imagerie religieuse.

guérisons, protections merveilleuses obtenues depuis l'apparition jusqu'à nos jours, un in-folio serait insuffisant.

La publication des modèles nouveaux, représentant la Vierge Immaculée dans une autre attitude, ne doit donc point faire oublier celui-ci, qui est comme le type de tous les autres, ni affaiblir la dévotion que la reconnaissance populaire lui a vouée jusqu'ici.



MARIE, ÉTOILE DU MATIN.

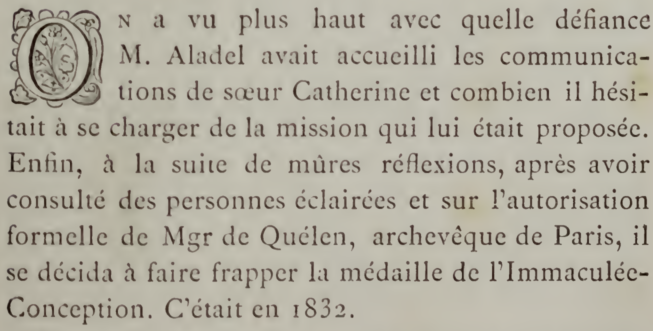
L'étoile du matin précède le lever du soleil et Marie a précédé le Christ, le Soleil de justice. — L'Église salue aussi Marie du nom d'Étoile de la mer.



CHAPITRE IV

PROPAGATION DE LA MÉDAILLE

Sa prodigieuse diffusion. — Enquête canonique ordonnée par Monseigneur de Quélen.



On a vu plus haut avec quelle défiance M. Aladel avait accueilli les communications de sœur Catherine et combien il hésitait à se charger de la mission qui lui était proposée. Enfin, à la suite de mûres réflexions, après avoir consulté des personnes éclairées et sur l'autorisation formelle de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, il se décida à faire frapper la médaille de l'Immaculée-Conception. C'était en 1832.

Quand il fallut rendre tous les détails indiqués par la sœur, l'éditeur rencontra des difficultés : quelle attitude devait-il donner à la sainte Vierge? Elle en

avait eu plusieurs dans l'apparition. — Placerait-on le globe entre ses mains? Mais, à un certain moment, il avait disparu dans des flots de lumière; cette pose d'ailleurs ne prêtait pas à la gravure, et ne produisait pas un effet gracieux. Tout bien considéré, on adopta le modèle déjà existant de la Vierge Immaculée, qui la représente les mains étendues; on y ajouta les rayons lumineux qui s'échappent des anneaux de ses doigts, le globe terrestre sur lequel elle repose et le serpent qu'elle écrase de son pied; autour de l'ovale furent inscrites ces paroles: *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Le revers portait la lettre M surmontée d'une croix et les sacrés cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines, le second percé d'un glaive.

« Aussitôt que la médaille fut frappée, dit M. Aladel[1], elle commença à se répandre, surtout parmi les Filles de la Charité qui, ayant eu quelque connaissance de son origine, la portaient avec une grande confiance; bientôt elles la donnèrent à quelques personnes malades, dont six ne tardèrent pas à en ressentir les heureux effets. Trois guérisons et trois conversions s'opérèrent, tant à Paris que dans le diocèse de Meaux, d'une manière aussi subite qu'inattendue; alors on demanda de toutes parts la médaille *miraculeuse*, la médaille *qui guérit;* alors on vit de vertueuses mères de famille la donner pour étrennes

1. 8e édition, p. 33.

à leurs enfants, et le bonheur extraordinaire avec lequel elle en était accueillie et conservée prouvait combien ces cœurs innocents y attachaient de prix. Dès qu'elle était connue dans un endroit, toutes les personnes pieuses s'empressaient de se la procurer; mais ce qui nous frappa et nous édifia beaucoup, dès les premiers temps de la propagation de la médaille, et nous aimons à le constater ici, c'est que, dans deux villes de province, presque tous les jeunes gens se concertèrent pour la prendre comme la sauvegarde de leur jeunesse. (Les quatre cents médailles en argent, demandées à cette fin, nous furent envoyées pour être indulgenciées.) Bientôt on vit, dans plusieurs contrées, des paroisses entières s'adresser à leur pasteur pour se la procurer, et l'on a vu, à Paris, un officier supérieur en acheter soixante pour d'autres officiers qui l'en avaient prié.

« Les médailles de l'Immaculée-Conception se propageaient ainsi d'une manière vraiment prodigieuse dans toutes les classes et dans toutes les provinces; on nous écrivait de toutes parts les choses les plus consolantes ; des prêtres remplis de l'esprit de Dieu : *qu'elles raniment la ferveur dans les villes comme dans les campagnes;* des grands-vicaires jouissant de la considération la plus méritée, tant par leurs lumières que par leur piété, et des prélats même des plus distingués : *qu'elles possèdent toute leur confiance, et qu'ils les regardent comme un moyen ménagé par la Providence pour réveiller la foi si sensi-*

blement affaiblie dans notre siècle, et qu'en effet elles la réveillent chaque jour dans bien des cœurs où elle paraissait éteinte, qu'elles rétablissent la paix et l'union dans des familles divisées par la discorde, qu'enfin il n'est personne de tous ceux qui portent cette médaille, qui n'en ressente des effets tout à fait salutaires.

« Mgr de Quélen m'avait dit plusieurs fois qu'il l'avait offerte lui-même à un grand nombre de malades de tous les rangs auprès desquels sa grande charité le conduisait, et que jamais il ne l'avait donnée sans en avoir reconnu les heureux fruits. Mais bientôt il les proclama dans un mandement du 15 décembre 1836, à l'occasion de la consécration de l'église paroissiale de Notre-Dame-de-Lorette. « C'est un fait que nous « sommes jaloux de constater, et nous désirons que « la connaissance en parvienne jusqu'aux lieux les « plus reculés du monde catholique ; dans notre dio- « cèse, cette dévotion a jeté avec le temps des racines « de plus en plus profondes ; les malheurs sont encore « venus l'affermir, l'accroître et l'étendre avec un « merveilleux progrès ; les faveurs signalées, les grâ- « ces de guérison, de conservation et de salut parais- « sent se multiplier à mesure que l'on implore parmi « nous la tendre pitié de *Marie conçue sans péché.* « Nous exhortons les fidèles, ajoute-t-il dans le dis- « positif du même mandement, à porter sur eux la « médaille frappée depuis quelques années en l'hon- « neur de la très-sainte Vierge, et à répéter souvent cette

« prière gravée au-dessus de l'image : *O Marie, con-*
« *çue sans péché, priez pour nous qui avons recours à*
« *vous.* »

« De même, dans toutes les parties de la France, on vit l'empressement des fidèles de tout âge, de tout sexe, de toute condition, s'accroître tous les jours davantage pour se procurer la médaille *miraculeuse.* Des chrétiens indifférents, des pécheurs endurcis, des protestants, des impies, des juifs même, la demandaient, la recevaient avec plaisir, et la portaient avec une religieuse vénération.

« Ce n'est pas seulement en France qu'on eut à admirer la propagation de la médaille ; elle se répandit bientôt, et avec profusion, dans la Suisse, dans le Piémont, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, dans le Levant, et jusque dans la Chine. Disons encore qu'à Naples, aussitôt qu'elle y fut connue, le chapitre métropolitain en envoya demander dans l'un de nos établissements de cette ville, que le roi en fit frapper en argent pour toute sa royale famille et la cour, qu'il en fit encore frapper et distribuer un million pendant le choléra, que l'image y est vénérée dans presque toutes les maisons et le tableau dans plusieurs églises. Publions qu'à Rome les généraux d'ordres religieux s'empressèrent de la répandre, et que le Souverain Pontife lui-même la plaça au pied de son crucifix. On nous écrivit que Sa Sainteté la donna à plusieurs personnes comme une marque particulière de sa bienveillance pontificale.

« Au reste, pour apprécier la propagation de cette médaille, il suffit de consulter les registres de M. Vachette à qui fut confié le soin de la frapper[1]. Or, il résulte de leur examen que, depuis le mois de juin 1832 jusqu'à ce jour, il en a vendu : 1° deux millions en argent ou en or ; 2° dix-huit millions en cuivre. A Paris, onze autres fabricants, à son avis, en ont vendu la même quantité ; à Lyon, quatre autres, connus de lui, au moins le double, et dans beaucoup d'autres villes, soit en France, soit à l'étranger, la fabrication et la vente en sont incalculables. »

Frappé de cette merveilleuse propagation et sollicité de toutes parts de faire connaître l'origine de la médaille, le pieux directeur de sœur Catherine publia, en 1834, une courte notice qui ne renfermait qu'un récit très-sommaire de l'apparition, suivi de la relation des grâces obtenues par la médaille. Ce livre se répandit rapidement, il fallut en donner de nouvelles éditions ; lorsque parut la huitième en 1842, le nombre des exemplaires vendus s'était élevé à cent trente mille, et à chaque édition le volume s'était augmenté d'un grand nombre de faits miraculeux.

*
* *

Le vénérable prêtre entretint, dès lors, une vaste et active correspondance qui, jusqu'à la fin de ses

1. Quai des Orfévres, n° 54. — Il en frappe de différentes grandeurs, et l'invocation y est gravée en plusieurs langues.

jours, le combla d'ineffables consolations, en le faisant assister à l'accomplissement des promesses de l'Immaculée Marie sur tous les points de l'univers.

Parmi les communications qu'il reçut dans le cours de l'année 1836, il en est une qui fut pour lui comme la confirmation de l'apparition de sœur Catherine, et qu'il publia dans la *Notice*. C'est une vision dont fut favorisée, en Suisse, une religieuse déjà prévenue de beaucoup de grâces extraordinaires. Nous la reproduisons ici pour l'édification des lecteurs.

« Le 17 août 1835, premier jour de sa retraite, cette religieuse fut comme ravie après la sainte communion et vit Notre-Seigneur, assis sur un trône de gloire, tenant en main un glaive. « Où vas-tu et que « cherches-tu? lui demanda-t-il. — O Jésus! lui ré- « pondit-elle, je vais à vous, et c'est vous seul que je « cherche. — Où me cherches-tu, en quoi et par qui? « — Seigneur, c'est en moi que je vous cherche, dans « votre sainte volonté et par Marie. » Ici Notre-Seigneur disparut, et la religieuse, revenue à elle-même, réfléchissait sur les paroles du Sauveur, lorsque lui apparut la très-sainte Vierge, toute resplendissante et toute débonnaire. Elle tenait en main une médaille où était gravée son effigie avec l'inscription : *O Marie! conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Et des faisceaux de rayons sortaient de ses mains. « *Ces rayons*, lui dit Marie, *sont le symbole des « grâces que j'obtiens aux hommes.* » Et elle retourna la médaille où la religieuse vit la lettre M surmon-

tée d'une petite croix, et au bas les saints Cœurs de Jésus et de Marie. « *Porte cette médaille*, lui dit alors « la Reine des cieux, *et tu jouiras de ma protection* « *toute spéciale : aie soin que tous ceux qui se trouvent* « *dans quelque besoin la portent aussi*, *qu'on s'efforce* « *de la leur procurer... Prépare-toi, car je te la met-* « *trai moi-même à la fête de mon bien-aimé serviteur* « *Bernard ; aujourd'hui je la laisse dans tes mains.* » La sainte Vierge lui reproche ensuite d'avoir laissé égarer cette médaille et de ne s'être pas mise en peine de la chercher ; la religieuse avoue en effet qu'elle lui avait été donnée dans le mois de juillet, et que, l'ayant perdue, elle n'avait point pensé à la chercher, parce qu'elle l'avait regardée comme une médaille ordinaire, ne connaissant nullement ni son origine, ni ses effets avant cette vision ; ce que le supérieur de la communauté atteste et certifie lui-même... La très-sainte Vierge remplit sa promesse, et le 20 du même mois, fête de saint Bernard, elle lui mit au cou la médaille qu'elle lui avait déjà mise entre les mains. Il lui fut recommandé en même temps de la porter avec respect, de réciter souvent l'invocation et de s'appliquer à la pratique des vertus de l'Immaculée Marie.

« Pendant sa retraite du mois d'août 1836, elle vit tous les jours la médaille comme suspendue dans les airs. D'abord elle lui apparaissait très-élevée, brillante par moments comme le soleil, et puis comme l'or pur ; ensuite moins haute, et seulement comme

en argent; enfin, fort près de terre, et simplement comme en cuivre. La religieuse était dans l'admiration, sans cependant comprendre ce que signifiait la représentation de ces diverses médailles, jusqu'à ce que, pendant l'office des vêpres, elle en reçut l'explication. Une voix pleine de douceur, qu'elle ne put pas reconnaître, lui demanda quelle était celle des médailles qu'elle préférait. Elle répondit que c'était la plus brillante ; et la même voix, la félicitant du choix qu'elle avait fait, lui dit que la médaille brillante comme le soleil est celle des chrétiens fidèles qui, en la portant, honorent parfaitement Marie, et contribuent à procurer sa gloire; que la médaille en or est celle des personnes pieuses qui ont une dévotion tendre et filiale envers Marie, mais en qui elle est renfermée dans leur cœur, sans qu'elles contribuent beaucoup à faire honorer cette divine Mère; que la médaille en argent est celle de toutes les personnes qui la portent avec respect et dévotion, mais qui manquent parfois de constance et de générosité dans l'imitation des vertus de Marie ; et qu'enfin la médaille qui lui a apparu comme en cuivre, est celle de quiconque, se contentant de lui adresser des prières, sans se mettre en peine de marcher sur ses traces, demeure ainsi tristement attaché à la terre. La même voix lui ajouta encore que, comme il y a cependant une espèce d'union particulière entre ces diverses personnes marquées, pour ainsi parler, du sceau précieux de Marie Immaculée, elles doivent toutes s'en-

tr'aider mutuellement d'une manière toute spéciale par la prière, afin que, par ce puissant secours, les troisièmes puissent relever les dernières, les secondes soutenir les troisièmes, et que les premières attirent ainsi heureusement toutes les autres.

« Ces détails nous ont été communiqués de l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, à Einsiedlen, si renommée, tant par les grandes vertus de ses fervents religieux, que par le concours immense de fidèles qui s'y rendent de tous les pays en pèlerinage. »

*
* *

Cependant la médaille n'avait reçu qu'une approbation verbale de Mgr l'archevêque de Paris; il fallait quelque chose de plus, une autorisation motivée était nécessaire pour offrir aux fidèles des garanties de certitude, et se conformer d'ailleurs aux lois de l'Église, qui exige un jugement canonique pour permettre l'introduction d'images nouvelles dans le culte liturgique. Un examen juridique fut donc demandé pour constater l'origine de la médaille.

Mgr de Quélen s'y prêta volontiers, et par son ordre, une enquête fut ouverte le 16 février 1836, sous la présidence de M. Quentin, vicaire général, promoteur du diocèse; elle se prolongea jusqu'au mois de juillet et n'eut pas moins de dix-neuf séances.

Nous possédons encore le procès-verbal de cette enquête, où comparurent diverses personnes, mais

dont le principal témoin fût le directeur de sœur Catherine, M. Aladel.

Dans le cours des informations, le promoteur chercha à savoir pourquoi Dieu avait choisi les Filles de la Charité pour leur confier une si rare faveur, et non pas un de ces couvents recommandables par l'observance d'une règle austère, la pratique des jeûnes, des mortifications, etc. Ce n'est pas dans un ordre contemplatif, c'est dans la maison-mère de cette modeste Institution si utile à l'humanité, c'est dans la chapelle qui renferma longtemps la dépouille mortelle de saint Vincent, le père des pauvres, qu'a eu lieu l'apparition, modèle de la médaille.

On peut, croit-il, trouver le motif de cette préférence dans deux usages qui s'observent chez les Filles de la Charité, depuis l'origine de leur Compagnie; le premier est de faire un acte de consécration à la sainte Vierge, le jour de la fête de son Immaculée-Conception; le second, de terminer chaque dizaine du chapelet par la profession de foi suivante : « *Très-sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et Immaculée-Conception, pure et sans tache. O très-pure Vierge, par votre pureté virginale, par votre Conception-Immaculée et votre glorieuse qualité de Mère de Dieu, obtenez-moi de votre cher Fils, l'humilité, la charité, une grande pureté de cœur, de corps et d'esprit, une sainte persévérance dans ma chère vocation, le don d'oraison, une bonne vie et une bonne mort.* »

Les preuves admises dans l'enquête pour établir l'authenticité de la vision de la médaille, sont :

1° Le caractère de la sœur : C'est une pauvre jeune fille de la campagne, sans instruction et sans talents, d'une piété solide mais simple, d'un jugement droit, d'un esprit calme et posé, sans aucune recherche d'elle-même, tout en elle exclut jusqu'au soupçon de la feinte et de l'illusion. Pour mieux rester cachée, elle exige que son nom ne soit pas prononcé ; elle a même refusé de comparaître devant le promoteur qui dirige l'enquête.

2° La sagesse du directeur de la sœur, qui a pris toutes les précautions possibles pour n'être pas trompé, et qui ne s'est rendu enfin aux instances réitérées de sa pénitente que par la crainte de déplaire à la très-sainte Vierge, et sur le conseil de ses supérieurs.

3° L'apparition en elle-même n'a rien d'opposé aux enseignements de l'Église, ni dans sa forme ni dans son but ; elle est, au contraire, très-propre à édifier. S'étant renouvelée plusieurs fois, et toujours de la même manière, on peut en conclure que l'imagination de la sœur n'y est pour rien.

4° La prodigieuse diffusion de la médaille, constatée par le témoignage du premier graveur, M. Vachette, et le nombre considérable des exemplaires de la Notice, qui s'est élevé, en seize mois, à 109,000, comme le prouve la déposition de l'éditeur, M. Bailly, peuvent être regardés comme une confirmation de l'origine surnaturelle de cette médaille.

5° Les grâces extraordinaires obtenues par la médaille, guérisons et conversions, dont plusieurs sont établies juridiquement par la déposition de témoins dignes de foi qui ont paru devant le promoteur et ont signé au procès-verbal, apportent une dernière preuve au fait qu'il s'agissait d'établir, c'est-à-dire que la médaille dite miraculeuse ne peut venir que d'une source divine. Telle est la conclusion formulée dans le rapport adressé à Mgr l'archevêque par le promoteur, à la suite de l'enquête.

Malheureusement, l'autorité ecclésiastique ne prononça point de jugement sur cette affaire; nous ignorons pour quelle cause l'enquête ne reçut pas la sanction qu'elle semblait comme nécessairement amener. La mort de Mgr de Quélen survenue à la fin de 1839 fit tout abandonner. Les choses restèrent donc dans le domaine des croyances privées, et le modèle de la Vierge Immaculée, avec ses attributs symboliques, n'est point encore autorisé comme objet du culte public dans les églises.

Cette lacune regrettable s'explique d'autant moins que, personnellement, Mgr de Quélen prenait un sérieux intérêt à l'apparition de 1830 dont il avait compris la portée. C'est lui qui avait engagé M. Aladel à publier la médaille, il avait voulu avoir les premières qui furent frappées et avait expérimenté lui-même leur efficacité. — Avant d'ordonner une enquête à ce sujet, il avait mandé près de lui la Supérieure générale des Filles de la Charité et les officières for-

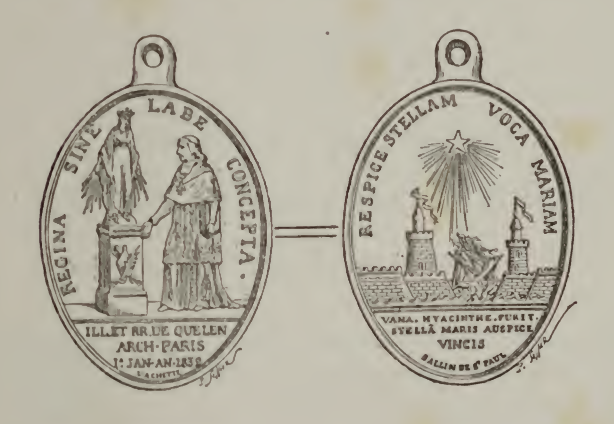
mant son conseil, avec d'autres sœurs bien au courant des choses, et il s'était fait exposer les usages de la communauté qui pouvaient rendre raison des faveurs que la très-sainte Vierge venait de lui accorder. — Non content de posséder la médaille miraculeuse, le pieux prélat eut la dévotion d'avoir, dans sa propre chambre, une statue de l'Immaculée-Conception, selon le modèle montré à la sœur. La statue fut coulée en bronze sous ses yeux, et lui-même voulut mettre la main à l'opération. Lorsqu'on célébra, pour la première fois dans le diocèse de Paris, en 1839, l'octave solennelle de l'Immaculée-Conception, cette statue fut exposée à Notre-Dame, sur un trône entouré de fleurs, à la vénération des fidèles. — Le 1er janvier de cette même année, Mgr l'archevêque consacra son diocèse à Marie Immaculée.

Pour conserver la mémoire de cet acte, il fit exécuter un tableau qui le représente en pied, les yeux fixés sur la statue de Marie qu'il regarde avec confiance. Cette statue repose sur un globe qui porte ces mots : *Virgo fidelis*. On lit ces autres mots sur le tableau : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis*. Le jour de l'Assomption, le prélat fit don de ce tableau à son chapitre, afin, dit-il, qu'il fût un monument de sa dévotion et de celle du chapitre de Paris envers la Mère de Dieu, honorée particulièrement dans sa Conception-Immaculée [1].

1. *Vie de Monseigneur de Quélen,* par M. le baron Henrion. In-8, p. 471.

Une médaille, portant la date du 1er janvier 1839, reproduit ce tableau sur une de ses faces. Sur l'autre, on voit un vaisseau battu par la tempête, une étoile lui indique le port où il sera en sûreté. Ces paroles de saint Bernard : « *Respice stellam, voca Mariam*[1], » donnent le sens de l'allégorie. Le vers suivant en complète l'explication :

Vana, Hyacinthe, furit; Stellâ maris auspice, vincis[2].



1. Regardez l'étoile, invoquez Marie.

2. Hyacinthe (de Quélen), c'est en vain que la tempête se déchaîne; sous les auspices de l'Étoile de la mer, tu triomphes de ses fureurs.



CHAPITRE V

DÉVELOPPEMENTS DE LA DÉVOTION

A L'IMMACULÉE-CONCEPTION

MANDEMENT DE MONSEIGNEUR DE QUÉLEN

La fin principale de l'apparition de la très-sainte Vierge à sœur Catherine était de développer parmi les fidèles la dévotion à l'Immaculée-Conception. La médaille fut l'instrument qui servit à l'accomplissement de ce dessein. Son influence fut si prompte et tellement sensible que, dès l'année 1836, le promoteur chargé de diriger l'enquête canonique lui attribuait en grande partie le mouvement qui portait les cœurs vers le culte de la Vierge Immaculée. L'élan imprimé se continua dans des proportions toujours croissantes, sur tous

les points du monde; mais, selon la conduite ordinaire de la Providence, les effets frappèrent les yeux de tous et la cause fut oubliée, on oublia surtout que Dieu avait choisi une modeste Fille de la Charité pour ranimer dans l'Église la dévotion à la sainte Vierge. La médaille fut connue partout, elle fut portée par tout le monde, elle opéra de nombreux prodiges; mais d'où venait-elle? C'est ce que personne ne songea à se demander. Elle est *miraculeuse :* voilà son nom, son origine, sa valeur, et l'humble fille qui l'a reçue de Marie pour la communiquer aux hommes admire en silence ces étonnants résultats, et dit comme son bienheureux Père : Je n'y suis pour rien, chétif instrument, pourrais-je m'attribuer quelque part de cette gloire, sans commettre une injustice?

L'auguste Vierge avait annoncé que les grâces qu'elle obtient aux hommes seraient *répandues particulièrement sur la France.* L'événement démontra la réalité de la promesse. C'est en France surtout que la médaille se propagea, que les miracles se multiplièrent et que le culte de l'Immaculée-Conception prit des développements rapides; on dirait que notre pays avait à cœur de mériter le titre de *royaume de Marie.* Parmi les diocèses de France, c'est celui de Paris qui a été favorisé des apparitions de la très-sainte Vierge, ce sera Paris qui se mettra à la tête du mouvement religieux. Fidèle écho des anciennes traditions de son église relativement à l'Immaculée-

Conception, un prélat dont la piété égalait la noblesse du caractère et dont la vertu revêtit dans la persécution un nouvel éclat, Mgr de Quélen, se signala entre tous les évêques par son zèle pour faire honorer le privilége si cher à Marie. Témoin des accroissements de plus en plus sensibles que prenait, à l'occasion de la médaille, la piété des fidèles envers *Marie conçue sans péché*, et frappé des fruits abondants que cette dévotion portait déjà pour la conversion des pécheurs, le pieux archevêque en avait l'âme toute remplie de joie. Mû par une juste espérance de voir les dons du ciel se multiplier tous les jours davantage, si les hommages rendus à Marie Immaculée se produisaient sous de nouvelles formes, il adressa une supplique au Souverain Pontife, à l'effet d'obtenir de Sa Sainteté : 1° de célébrer, le deuxième dimanche de l'Avent, la solennité de la Conception-Immaculée de Marie, afin d'entretenir et de fortifier la dévotion du peuple fidèle ; 2° d'ajouter à la préface *Et te in Immaculatą Conceptione ;* 3° une indulgence plénière à perpétuité pour ce même jour.

Notre saint-père le pape Grégoire XVI agréa la supplique de Mgr l'archevêque et accorda ses demandes par un rescrit du 7 décembre 1838. Ce vénérable prélat s'empressa de publier, le 1er janvier suivant, les priviléges qu'il venait d'obtenir en l'honneur de *Marie conçue sans péché*, par un mandement solennel dans lequel se dépeint son éminente piété et que nous reproduisons, pour l'édification des lecteurs.

MANDEMENT *de Mgr l'Archevêque de Paris, au sujet de la fête de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu.*

« HYACINTHE-LOUIS DE QUÉLEN, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apostolique, archevêque de Paris, etc.

« Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Nous ne voulons pas, nos très-chers frères, attendre la fin de l'année qui s'ouvre aujourd'hui, et que nous osons regarder comme une année féconde en *toutes sortes de bénédictions spirituelles*, pour vous annoncer la nouvelle faveur que nous venons de recevoir du saint-siége apostolique : tant nous aimons à nous persuader la joie que vos cœurs en éprouveront aussi bien que le nôtre ; tant nous avons la confiance que cette faveur est pour nous le présage de grâces multipliées, et qu'elle devient dès à présent pour notre diocèse une source abondante de sanctification et de salut.

« Hâtons-nous de le dire : Il s'agit du culte de notre auguste Reine, mère et maîtresse, la très-sainte et très-Immaculée Vierge Marie, honorée spécialement dans le mystère de sa très-pure Conception.

« *Marie a été conçue sans péché :* Voilà ce que l'Église catholique, ce que l'Église infaillible, ce que la seule et véritable Église de Jésus-Christ autorise à enseigner, sans en avoir fait cependant une définition

de foi ; ce qu'elle défend de contredire publiquement; ce qu'elle insinue à tous les fidèles, lorsque, assemblée en concile général, elle déclare, elle proclame « que dans le décret où il s'agit du péché originel, « son intention n'a pas été d'y comprendre la bien- « heureuse et Immaculée Vierge Marie, mère de « Dieu[1]. » Voilà ce que permettent de redire les Souverains Pontifes, toutes les fois que pour nourrir la piété des serviteurs de Marie, qui l'invoquent en lui rappelant le premier de ses priviléges, celui qui la rapproche le plus de la sainteté de Dieu, ils daignent seconder leurs vœux, et s'empressent d'ouvrir le trésor des indulgences dont ils sont les suprêmes dispensateurs, en faveur d'une dévotion si légitime.

« *Marie a été conçue sans péché* : Voilà ce que l'Église de Paris se fait une gloire de professer et de maintenir ; ce que ses docteurs tiennent à honneur d'enseigner et de défendre ; ce que ses enfants sont jaloux de conserver comme ce qu'ils ont de plus cher, après les dogmes sacrés de la foi ; ce qu'ils ne craignent pas de regarder même comme une conséquence immédiate de leur foi, ne croyant pas pouvoir séparer dans Marie le titre de Vierge Immaculée de celui de Vierge Mère de Dieu, et ne sachant pas comprendre comment il est possible de refuser le privilége d'une Conception sans tache à celle qui devait recevoir et qui a reçu en effet celui de la maternité divine. Voilà

1. Conc. Trid. sess.. V. *Decret. de peccato originali.*

ce que le respect et l'amour pour le *Verbe fait chair* inspirent pour le chaste sein que le Très-Haut a sanctifié, parce qu'il devait y descendre, s'y revêtir de notre nature, *s'y faire homme par l'opération du Saint-Esprit*.

« *Marie a été conçue sans péché :* Voilà ce qui, depuis bien des années, s'est répété mille et mille fois, non-seulement dans cette grande ville, dans ce diocèse ; mais encore dans toutes les parties de la France, parmi les étrangers, aux contrées les plus lointaines. Voilà le cri d'espérance que la douleur, le danger, les nécessités publiques ou particulières ont arraché de toutes les bouches accoutumées à bénir Dieu, et à célébrer les louanges de sa très-sainte Mère : voilà ce qui a été écrit, gravé, déposé religieusement partout où il y avait à demander des faveurs spirituelles ou temporelles, des grâces de protection, de guérison, de conversion ; à l'entrée des cités, aux portes des maisons, sur la poitrine des malades, sur le lit des mourants : voilà ce qui, dans ces derniers temps surtout, a jeté dans tous les cœurs chrétiens des racines si profondes, ce qui a pris un accroissement extraordinaire, ce qui s'est propagé d'une manière si remarquable, ce que semblent justifier d'ailleurs, on ne peut plus se le dissimuler, les grâces nombreuses obtenues par l'invocation de *Marie conçue sans péché*.

« *Marie a été conçue sans péché :* Voilà ce que la *génération chaste* a pris l'heureuse habitude de placer sur son cœur avec le signe de la croix, comme un

bouclier impénétrable *aux traits enflammés de Satan*, sous lequel elle met à couvert son innocence et sa vertu : voilà ce qui la ranime, la fortifie, la rend invincible dans les combats suscités par *le démon du midi ;* ce qui la fait triompher de toutes les séductions du monde et de toutes les attaques de l'enfer ; ce qui l'attire, ce qui l'entraîne à la suite de Marie dans le chemin d'une perfection angélique, et lui fait goûter cette *parole céleste qu'il n'est pas donné à tous de comprendre :* voilà enfin ce qui, dans tous les états, remplit d'une sainte émulation les âmes solidement chrétiennes, ce qui les encourage à marcher avec constance dans les sentiers de la justice, ce qui leur communique une juste horreur du péché, et la plus haute estime pour la grâce sanctifiante dont l'Immaculée Vierge Marie leur présente le *miroir fidèle* et le vénérable sanctuaire.

« Et voilà aussi, N. T. C. F., ce qui nous a engagé, excité, déterminé à regarder comme une consolation, comme un devoir de notre épiscopat de seconder votre piété à cet égard, en même temps que nous satisferons à notre dévotion envers cette Vierge Immaculée, à laquelle nous nous reconnaissons redevables de bienfaits signalés. Nous avons pensé que ce ne serait pas l'effet d'un zèle téméraire, que de supplier notre Saint-Père le Pape de daigner nous confier les moyens d'étendre de plus en plus le culte de Marie Immaculée dans sa Conception, de le rendre plus facile et pour ainsi dire plus populaire. La fête

de la Conception de la très-sainte Vierge n'étant plus maintenant en France qu'une fête de dévotion, il nous a paru que, si le souvenir ne pouvait en être effacé, il serait à craindre du moins qu'il ne s'altérât insensiblement, et que les fruits de sanctification et de salut ne fussent diminués.

« Le Souverain Pontife a daigné agréer notre humble requête. Le rescrit que nous avons reçu témoigne assez, N. T. C. F., comment nos vœux ont été accueillis, nos prières exaucées, quels sont les fondements sur lesquels reposent les dispositions que nous allons prescrire, et les avantages que nous avons lieu d'en espérer. Il nous tarde, oui, il tarde à notre vive reconnaissance, à notre tendre amour envers Marie, de faire éclater nos transports, de la saluer solennellement du titre d'*Immaculée dans sa Conception*, avant le jour trop éloigné pour notre cœur, où il nous sera permis de le proclamer encore avec acclamation devant l'assemblée des fidèles et au milieu de la célébration des saints mystères.

« *O Marie, que la sagesse a possédée dès le commencement de vos voies;* nuée divinement féconde, *toujours en lumières, et jamais dans les ténèbres;* nouvelle Ève, *qui avez écrasé la tête du serpent infernal;* courageuse Judith, *gloire de Jérusalem, joie d'Israël, honneur de votre peuple;* aimable Esther, *exemptée de la loi commune* qui pèse comme un joug *d'anathème* sur tous les enfants d'Adam, *pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes! ô Marie, conçue*

sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous : par votre virginité très-sainte et par votre Immaculée-Conception, ô Vierge très-pure, obtenez-nous la pureté du cœur et du corps, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

Mais cela ne suffisait point à la piété du prélat ; il demanda encore au souverain pontife que la croyance à la Conception-Immaculée fût exprimée dans les litanies de la sainte Vierge. Le Saint-Père accéda à ce pieux désir, et permit qu'on y ajoutât cette invocation : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis*. Alors Monseigneur, dans un nouveau mandement du 24 juin, ordonna que le dimanche qui suivrait sa réception, on chanterait trois fois au salut cette invocation, et qu'à l'avenir on la chanterait ou qu'on la réciterait toutes les fois qu'on chanterait ou qu'on réciterait les litanies, ajoutant qu'il n'approuverait aucun livre de prières où cette invocation ne se trouverait pas dans ces litanies. Le prélat y exhortait aussi les curés, prédicateurs et autres prêtres, à inculquer aux fidèles la dévotion à la Conception-Immaculée et à leur recommander l'usage de la formule : *Regina sine labe concepta*, etc.

Enfin, voyant approcher cette époque si chère et si solennelle, il ne peut s'empêcher, malgré l'épuisement de ses forces et malgré les douleurs violentes d'une maladie mortelle, d'épancher de nouveau son cœur dans un troisième mandement, qui témoigne à

la fois de son zèle pour l'honneur de la Vierge sans tache, et de son inépuisable sollicitude pour le bien de ses ouailles.

La fête et l'octave de l'Immaculée-Conception, annoncées et préparées avec tant de zèle par le pieux pontife, furent célébrées avec une solennité extraordinaire dans toutes les églises du diocèse de Paris, et surtout à Notre-Dame. Ce fut une des dernières consolations que goûta sur la terre ce grand prélat. Il mourut le 31 décembre, couronnant ainsi une vie riche de vertus et de sacrifices par un filial hommage à Marie Immaculée et un suprême témoignage de sa tendre sollicitude pour le troupeau qu'il allait quitter. Il a aimé ce troupeau pendant sa vie et avant de mourir, il le confie à la charité inépuisable du Cœur Immaculé de la Mère de Jésus, il le cache sous le manteau de sa pureté, afin de lui assurer la victoire sur les ennemis de son bonheur. Lui-même avait déjà consacré sa personne, son diocèse et la France tout entière à cette Vierge conçue sans péché. N'est-ce pas à sa maternelle protection que le vénérable prélat dut cette soumission généreuse, ce calme admirable, cet amour tendre et cette douce sérénité du juste qui aborde au port de l'éternité? Il avait mis toute sa confiance en vous, ô Marie, il vous invoqua à ce moment suprême comme l'*Étoile de la mer* qui devait guider sa navigation vers le ciel Ce fut sous vos auspices que sa belle âme s'envola dans le sein de son Dieu.

*
* *

A l'exemple de l'illustre archevêque de la capitale, on vit bientôt nosseigneurs les archevêques et évêques de France, comme à l'envi, recourir au Saint-Siége pour obtenir les mêmes priviléges, les publier dans leurs diocèses respectifs par des mandements solennels, et les proclamer comme une nouvelle source de bénédictions pour les peuples. Ainsi, dans la même année 1839, les archevêques de Toulouse et de Bourges, les évêques de Montauban, de Pamiers, de Carcassonne, de Fréjus, de Châlons, de Saint-Flour et de Limoges; en 1840, le cardinal archevêque de Rouen, les archevêques de Lyon et de Besançon, les évêques de Bayeux, d'Évreux, de Séez, de Coutances, de Saint-Dié, de La Rochelle, de Tulle, d'Ajaccio, de Nantes et d'Amiens; en 1841, l'archevêque de Bordeaux, les évêques de Versailles, de Nîmes, de Luçon, de Mende et de Périgueux. Nous sommes persuadés, on nous en assure même, qu'un grand nombre d'autres diocèses de France ont demandé et obtenu les mêmes priviléges; nous ne citons que ceux dont nous avions tenu note nous-mêmes.

« Quels transports de joie, de confiance, d'admiration, de reconnaissance doit exciter en nous ce concours universel d'honneurs et d'hommages rendus à la Vierge sans tache! Partout la terre s'unit au ciel dans un concert de louanges et d'actions de grâces, pour publier que Marie a été conçue sans péché;

tous les cœurs célèbrent à l'envi les faveurs signalées, les guérisons miraculeuses, les grâces de conversion que Dieu daigne accorder à ceux qui l'invoquent sous le titre d'Immaculée en sa Conception. » (*Mandement de monseigneur l'archevêque de Bourges.*)

« Ce nouvel éclat que prend le culte de Marie conçue sans péché, doit consoler la religion et relever ses espérances... Oh! qu'elle se réjouisse donc cette religion désolée, en voyant apparaître dans le ciel, sinon le présage de la cessation de tous les combats, du moins le gage de nouveaux triomphes et de nouvelles conquêtes! » (*Mandement de monseigneur l'évêque de Digne.*)



Mais qu'il croisse encore, qu'il s'étende de plus en plus, ce culte si doux, si propre à faire descendre sur la terre les bénédictions du ciel! Prions avec ferveur et amour l'Immaculée Mère de Dieu de répandre toujours davantage sa dévotion dans les cœurs, de bénir cette France dont elle se montra si souvent la protectrice, d'y conserver, d'y augmenter la foi et la piété, et d'y faire de tous les Français une seule famille, en les unissant par les liens de la religion et de la charité. Prions-la aussi, sollicitons la même grâce pour tous les pays, pour tous les peuples. Portons tous le signe précieux de sa tendresse maternelle, cette médaille *miraculeuse* qui, en nous rappelant le premier et le plus glorieux de ses priviléges,

nous est donné par elle comme le gage de toutes ses faveurs.

Oh! si nous savions le don de notre Mère! oh! si nous comprenions l'excès de sa bonté!... Ne semble-t-elle pas vouloir nous en donner l'intelligence, en nous montrant l'abondance de ses richesses et les prodiges de sa libéralité, par ces rayons de grâce qu'elle fait pleuvoir sur nous comme un déluge d'amour et de miséricorde? Ne nous dévoile-t-elle pas aussi le mystère de sa charité, dans l'image de son cœur uni à celui du divin Jésus?... Un même feu les brûle, un même zèle les dévore, la soif de notre salut... Cette union d'amour et de sacrifice nous est représentée d'une manière bien sensible par le signe sacré de la croix et le chiffre de l'auguste Marie réunis ensemble au-dessus des deux cœurs, comme un témoignage authentique de la coopération de la Mère du Sauveur au salut du genre humain...

Portez-la donc, petits enfants, cette médaille chérie, ce délicieux souvenir de la meilleure des mères; apprenez et aimez à dire : « *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. Étoile du matin* », elle se plaira à guider vos premiers pas et à vous conserver dans l'innocence. Portez-la, jeunesse chrétienne; répétez fréquemment, parmi les écueils sans nombre qui vous environnent : « *O Marie conçue* », etc. *Vierge fidèle*, elle vous préservera de tout péril... Portez-la, pères et mères; dites souvent : « *O Marie conçue* », etc. *Et la Mère de Jésus* répandra

sur vous et sur vos familles les plus abondantes bénédictions. Portez-la, vieillards et infirmes; dites aussi : « *O Marie conçue* », etc. *Secours des chrétiens*, elle viendra à votre aide pour sanctifier vos douleurs et vos dernières années. Portez-la, âmes consacrées à Dieu, et ne cessez de dire : « *O Marie conçue* », etc. *Reine des vierges,* elle fera germer dans le jardin de votre cœur les fleurs et les fruits qui doivent faire les délices de l'Époux et former votre couronne au jour des noces de l'Agneau.

Au milieu des peines et des tribulations de la vie, invoquons Marie conçue sans péché, et nos larmes seront essuyées, et nos souffrances seront soulagées, et nos amertumes seront adoucies, parce qu'elle dispense la rosée de toutes les grâces. Dans les combats que le démon, le monde et la chair nous livreront, appelons Marie conçue sans péché; *Force des combattants et Couronne des vainqueurs*, elle nous protégera contre leurs traits les plus violents et nous assurera la victoire. Lorsque nous verrons approcher le moment de comparaître devant le souverain Juge, alors surtout invoquons Marie conçue sans péché; et celle que l'Église nomme la *Porte du ciel* recueillera elle-même notre dernier soupir et introduira notre âme dans le séjour de la gloire et du bonheur parfait.

Et vous aussi, pauvres pécheurs, fussiez-vous tout couverts des plaies du péché, fussiez-vous enfoncés dans les plus profonds abîmes des passions, le bras

du Dieu vengeur fût-il déjà levé sur votre tête et prêt à vous frapper, le désespoir se fût-il emparé de votre âme, levez les yeux vers l'Étoile de la mer... La compassion de Marie vous reste... Prenez la médaille... Criez du fond de vos cœurs : « *O Marie*, *conçue sans péché* », etc. *Refuge assuré des pécheurs*, sa main charitable appliquera sur vos cruelles blessures un salutaire appareil, vous retirera du précipice où vous aviez eu le malheur de tomber, détournera les coups redoutables de la divine justice, versera dans votre âme le baume de la douce espérance, vous ramènera dans les sentiers de la justice, et vous conduira jusqu'au port de la bienheureuse éternité...

Plût au ciel que ce moyen de salut fût goûté de tous! le bruit lugubre des morts volontaires cesserait bientôt d'épouvanter nos villes et nos campagnes. Oui, la courte prière : « *O Marie*, *conçue sans péché* », etc., faite avec foi, même dans le sombre saisissement d'une pensée homicide, en ferait évanouir les funestes atteintes; un simple regard sur la médaille de l'Immaculée Marie dissiperait tous les désespoirs. « *On ne se tue pas sous les yeux d'une mère* », a dit avec tant de vérité S. Ém. le cardinal archevêque de Rouen... Ainsi en serait-il de tant d'autres crimes dont on n'a que trop à gémir tous les jours.

O vous, qui avez l'âme si cruellement affligée jour et nuit, épouse vertueuse qui versez des larmes brûlantes sur l'irréligion de cet époux objet de votre tendresse; mère affligée qui ne songez qu'avec amertume à cet

enfant élevé au sein d'une famille éminemment chrétienne, qui vient d'être entraîné par le torrent du mauvais exemple; sœur pieuse, qui ne cessez d'adresser au ciel de ferventes prières pour la conversion de ce frère qui goûta autrefois avec vous les douceurs de la religion; enfants chrétiens qui déplorez en secret l'endurcissement d'un père qui semble depuis longtemps avoir perdu le don précieux de la foi, consolez-vous, une nouvelle espérance de salut vous est offerte, et elle vous vient par les mains bienfaisantes de Marie : offrez, donnez l'image de cette tendre mère aux chers objets de votre sollicitude; un souvenir, un regard sur cette précieuse médaille arrêtera bien des péchés. Nous le disons aussi de la mort de l'âme : *On ne se tue pas sous les yeux d'une mère.* Et s'ils refusaient de se rendre à vos instances, ne désespérez pas pour cela : Marie s'approchera de ces cœurs endurcis, et viendra, comme malgré eux, les couvrir de sa protection; imitez la pieuse ruse de tant d'autres qui, dans cette même extrémité, ont adroitement glissé la précieuse médaille sous le chevet d'un malade près de mourir dans l'impénitence; imitez ces mères, ces épouses, ces filles chrétiennes qui l'ont cachée avec soin dans les vêtements destinés à l'usage de cet enfant, de cet époux, de ce père qui avait refusé de la porter; et un jour ils sentiront le prix de ce gage de votre piété et de votre tendresse. Non, non, elle ne sera jamais portée en vain la médaille de celle à qui l'Église applique ces paroles de

l'Écriture : « *Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et obtiendra le salut du Seigneur*[1]. »

Toutefois ce ne serait point assez de la porter comme un gage du bienveillant amour de l'Immaculée Marie : recevons-la encore comme un moyen d'arriver à la perfection. Cette Mère tout aimable se propose à notre imitation, elle se place en quelque sorte devant nos yeux, afin de nous gagner par ses charmes, en se montrant à nous si pure et si parfaite. C'est l'image de sa beauté et de sa bonté qu'elle nous apporte du ciel. C'est un miroir où nous apprenons à connaître le soleil de justice par les perfections dont il a enrichi sa divine Mère... C'est d'un côté le tableau de ce que nous devons être ; et de l'autre une éloquente leçon de ce que nous devons pratiquer. L'éclatante pureté de l'Immaculée Marie nous dévoile la beauté de notre âme créée à la ressemblance du Dieu trois fois saint, et, en excitant en nous l'amour de l'aimable vertu qui nous rend semblables aux anges, elle doit nous inspirer la plus vive horreur du mal et nous faire éviter jusqu'aux imperfections les plus légères, puisqu'elles terniraient cette divine ressemblance.

Et, comme si ce n'était pas assez d'exciter notre ferveur par la vue de sa ravissante beauté, cette Vierge fidèle veut nous découvrir encore le moyen de conserver l'innocence, ou de la recouvrer si nous avions

1. Prov., VIII.

eu le malheur de la perdre. C'est ce qu'elle nous enseigne par les signes symboliques gravés sur la seconde face de la médaille : *Rien ne sera écrit au revers de la médaille..., ce qu'il représente en dit assez à l'âme chrétienne*... Les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, mis au-dessous de la croix, nous disent que la pureté se conserve ou se rachète par l'amour, par l'union au Sauveur... L'amour couvre la multitude des péchés, l'amour est le lien de la perfection, la consommation de toutes les vertus... L'amour assure la fidélité. Il doit être *plus fort que la mort* pour nous faire mourir au monde, au péché et à nous-mêmes, afin de nous attacher inséparablement à Jésus crucifié... C'est ce que veut encore nous apprendre Marie par le signe de la croix uni à son saint nom. Il est placé au-dessus des deux Cœurs, parce que le véritable amour conduit au sacrifice; il immole, il enchaîne, il cloue à la croix de Jésus-Christ, et cette union de souffrances ici-bas assure l'union glorieuse et éternelle

Enfants de Marie, répondons à son amoureuse tendresse ; soyons dociles aux salutaires leçons de notre divine Mère, sachons reconnaître ce témoignage inappréciable de son ingénieuse libéralité. Allons à Marie avec la simplicité d'un enfant qui presse avec amour ses mains pleines de grâces jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'objet de sa demande. Regardons toujours cette Étoile de la mer au milieu des orages dont la vie est agitée : invoquons Marie. Ne nous lassons jamais de recou-

rir à son aimable protection ; jamais elle ne se lassera d'écouter nos demandes. Puissent son souvenir et son amour régner toujours dans nos esprits et dans nos cœurs ! Puisse notre bouche répéter sans cesse la douce invocation : « *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous !* » et quand notre voix sera éteinte, puisse la médaille *miraculeuse* rester collée sur nos lèvres mourantes, et que le dernier battement de notre cœur proteste que nous voulons mourir en disant avec amour : « *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous !!!* »



MARIE, JARDIN FERMÉ.
La Vierge est appelée Jardin fermé à cause de sa double et miraculeuse qualité de vierge et de mère.



Vierge puissante (Virgo potens).

Marie est assise sur la sphère terrestre, sa tête et ses mains sont dans le firmament, elle invoque Dieu pour le monde. (V. Orsel.) — L'artiste s'est inspiré du mot si justement appliqué à Marie : « *Omnipotentia supplex*, la toute-puissance suppliante. »



CHAPITRE VI

GRACES EXTRAORDINAIRES

OBTENUES PAR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

I

Grâces obtenues de 1832 à 1835.

Bénissez le Dieu du ciel, disait l'ange à Tobie et à son fils; chantez ses louanges parmi tous les mortels pour les bienfaits dont il vous a comblés, car il est bon de cacher le secret du Roi; mais il est glorieux de découvrir et de publier les œuvres de Dieu. *Etenim sacramentum regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est*[1]. Béni soit donc partout et toujours le Dieu du ciel et de la terre, pour les bienfaits sans

1. Tob., XII, 7.

nombre qu'il se plaît à répandre sur nous par Marie! Adorons le mystère des destinées de la Mère du Roi des Rois, *qui mérite bien, à ce titre, le nom de Reine*, dit saint Athanase : mais ne ravissons ni à Dieu ni à Marie l'honneur et la gloire qui leur sont dus; publions les œuvres de la puissance et de la bonté du Seigneur envers les hommes, par l'entremise de l'Immaculée Vierge qu'il a établie dépositaire et dispensatrice des trésors de sa miséricorde, de cette miséricorde qui embrasse nos infirmités corporelles aussi bien que nos besoins spirituels.

Le récit des grâces extraordinaires obtenues par le moyen de la médaille de l'Immaculée-Conception sera pour les âmes une source de précieuses bénédictions. En présence de ces prodiges de miséricorde, de tant de guérisons, de tant de conversions, le lecteur sera porté à remercier Dieu et à glorifier sa sainte Mère; ceux qui aiment déjà Marie seront excités à l'aimer davantage, les chrétiens indifférents, ceux qui sont éprouvés par la souffrance, ceux qui ont le malheur d'être dans l'état du péché sentiront se ranimer leur confiance et invoqueront avec amour celle que l'Église appelle à si juste titre, *le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés.*

Ce résultat est un fait démontré par l'expérience. Tout le monde sait du reste qu'un exemple de vertu, un trait où se révèle clairement l'action de Dieu, agissent bien plus puissamment sur l'âme qu'une simple considération ou une suite de raisonnements : *Verba*

movent, exempla trahunt; Les paroles peuvent émouvoir, les exemples entraînent.

Nous espérons un autre avantage de la publication de ces récits. C'est que les fidèles comprendront que le titre auquel Marie est le plus sensible est celui d'*Immaculée;* elle ne sait rien refuser à ceux qui l'invoquent avec une foi vive, en lui rappelant qu'elle a été *conçue sans péché*. C'est du reste l'Église de Rome qui nous dévoile en quelque sorte toute la miséricordieuse tendresse de son Cœur, et qui nous présente le culte de sa Conception toute sainte, comme le sûr moyen d'y puiser tous, et selon toute la mesure de nos besoins : *Sacra Virgo Maria... sentiant omnes tuum juvamen quicumque celebrant tuam sanctam Conceptionem*[1]; et certes, ce vœu de la Mère de toutes les Églises, que nous appellerions volontiers prophétie, s'accomplit depuis longtemps. Nous avons eu récemment entre les mains un recueil, composé en 1663, par un Père de la Compagnie de Jésus, avec approbation de l'Ordinaire, contenant soixante-deux conversions ou guérisons qui ne semblent rien moins que miraculeuses, et obtenues en divers lieux par l'invocation de Marie conçue sans péché. C'est aussi un fait assez connu, que celui rapporté dans la vie du B. Pierre Fourrier, fondateur de la congrégation de Notre-Dame, que ces simples paroles : « *Marie a été conçue sans péché* », portées avec confiance, soulagè-

1. Offic. concept. B. V. M. ℟. VIII.

rent une multitude de malades dans un temps d'épidémie. Le même moyen obtint une protection non moins visible à Nemours, dans une circonstance où cette ville était menacée du pillage, et il en a procuré de semblables à Paris, en 1830. Mais bornons-nous aux grâces obtenues par le moyen de la médaille *miraculeuse*. Par le choix que nous en faisons, on verra qu'en répandant ses faveurs spécialement sur la France, l'Immaculée Marie donne aussi des preuves éclatantes de sa protection dans tous les pays où la médaille est connue et portée avec piété.

Parmi les traits de protection obtenus par la médaille, dans le diocèse de Paris, neuf, dont trois conversions et six guérisons, ont été examinés dans tous leurs détails et reconnus vrais par le promoteur, dans l'enquête de 1836; nous les indiquons dans cette édition, en ajoutant à leur titre : *constaté*.

Nous avons retranché un grand nombre des faits rapportés dans l'édition de 1842, afin d'insérer dans cette édition nouvelle, sans trop grossir le volume, des traits plus récents, puisés à bonne source, qui serviront à montrer que la médaille n'est pas moins *miraculeuse* de nos jours qu'aux premiers temps de son apparition.

Les grâces extraordinaires dont elle a été l'instrument formeraient une chaîne non interrompue depuis 1832 jusqu'aujourd'hui, si, malheureusement, faute d'en tenir note, une lacune de plusieurs années ne s'était glissée dans les documents que nous possédons.

A l'avenir, s'il plaît à Dieu, une pareille omission ne sera pas renouvelée, et les faits authentiques qui nous seront signalés seront enregistrés soigneusement, pour la gloire de Marie *conçue sans péché* et pour l'édification de ses serviteurs.

*
* *

CONVERSION

D'UN MILITAIRE, A ALENÇON. — 1833.

Le 14 avril 1833, il arriva à l'hospice d'Alençon (Orne) un militaire malade, qui venait de l'hôpital de Vitré (Ille-et-Vilaine), où il avait horriblement fait souffrir, par ses impiétés, les dames hospitalières de Saint-Augustin, qui sont chargées de cet établissement : circonstance que nous ont fait connaître des personnes qui avaient été témoins de la manière indigne dont il reconnaissait les soins de leur inépuisable charité. Arrivé à l'hôpital d'Alençon, il ne tarda pas à se montrer ce qu'il était, irréligieux, impie et d'une grossièreté brutale. M. l'aumônier s'empressa de le visiter, compatissant à son état de souffrance, et l'ouverture du jubilé fut une occasion toute naturelle de lui dire quelques mots de cette grâce extraordinaire, et de l'exhorter tout doucement à imiter l'exemple des autres militaires qui commençaient à s'y préparer : mais ce malheureux ne lui répondit que par des outrages. M. l'aumônier n'insista pas, et se contenta, pendant quelques jours, en le visitant,

de lui parler de sa santé avec beaucoup d'intérêt; le malade lui répondait à peine, paraissant fort ennuyé de ses visites et de ses paroles. Les Filles de la Charité, auxquelles cet hospice est confié, n'étaient pas mieux accueillies, malgré tous les soins qu'elles lui prodiguaient. Sa maladie s'aggravait : voyant que les consolations de la religion lui devenaient plus nécessaires, M. l'aumônier l'engagea de nouveau à recourir au bon Dieu; mais le malade ne lui répondit que par des blasphèmes : « *Ah! oui, le bon Dieu, il se f... bien de moi.* » Et à quelques observations pleines de charité que M. l'abbé lui fit sur un tel propos, il ajouta : « *Il n'aime pas le Français, votre bon Dieu : vous dites qu'il est bon et qu'il m'aime; s'il m'aimait, est-ce qu'il me ferait souffrir comme ça? est-ce que j'ai mérité ça, moi?* » Ces impiétés excitaient de plus en plus le zèle charitable du ministre d'un Dieu mort pour sauver les pécheurs, et il lui parla avec force de la justice et de la miséricordieuse bonté du Seigneur. Le malade l'interrompit bientôt par des invectives : « *Vous m'ennuyez, laissez-moi tranquille, allez-vous-en d'ici; je n'ai besoin ni de vous, ni de vos sermons* »; et il se retourna pour ne plus le voir. Il en agissait de même envers les sœurs, et il ne savait que proférer les blasphèmes les plus horribles contre la religion et les personnes qui lui en rappelaient le souvenir, au point que les autres militaires étaient indignés des propos qu'il affectait surtout de proférer, après qu'on lui avait adressé quelques exhortations, ou que

l'on avait fait quelques petites lectures ou la prière dans la salle; et il ne paraissait satisfait que quand il avait vomi tout ce qu'il savait d'impiétés et d'imprécations. On passa quelques jours sans lui parler de religion, mais en redoublant d'attentions et de soins pour tout ce qui pouvait lui faire plaisir, et n'osant presque plus espérer de le voir revenir à Dieu, car sa maladie empirait, et ses sentiments semblaient aussi empirer: on se contentait de prier et de faire prier pour lui. La sœur de la salle, qui avait une grande confiance dans la protection de la sainte Vierge, promise à la médaille, se sentit comme pressée d'en attacher une au pied de son lit, et elle le fit : le malade persévérait dans ses mauvaises dispositions, et s'indignait même de voir que quelques militaires se disposaient, par la confession, à gagner le jubilé. Il y avait déjà six jours que la médaille était attachée au pied de son lit, et on redoublait de prières pour la conversion de ce malheureux, dont on désespérait. Un jour où tous les convalescents de la salle assistaient au salut du très-saint Sacrement, la sœur s'approcha du lit du malade, détacha la médaille et la lui présenta, en lui disant : « *Regardez cette médaille, elle est miraculeuse; je l'ai suspendue à votre lit depuis quelques jours, je vous ai mis sous la protection de la sainte Vierge d'une manière toute spéciale, et j'ai la confiance d'obtenir votre conversion par son secours; regardez-la, cette bonne Mère, bien certainement elle prie pour vous dans ce moment.* » Il ne leva pas

les yeux; mais déjà la grâce opérait au dedans de lui, car il ne s'irrita pas, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'on lui parlait de religion. La sœur profita de ce calme pour lui parler des miséricordes du Seigneur, et l'exhorter encore à regarder la médaille qu'elle venait d'attacher au pied du lit en dedans. Après plusieurs instances, il ouvrit les yeux et y regarda : « *Je ne vois pas votre médaille*, répondit-il à la sœur, *mais une chandelle que vous venez sans doute d'allumer; oui, c'est bien une lumière.* » C'était à cinq heures du soir, le 13 juin; son lit était placé de manière à ne recevoir aucune réverbération du soleil, et M. l'aumônier, après avoir examiné le local, s'assura qu'il ne pouvait en recevoir en aucun moment dans cette direction. « *Vous vous trompez*, lui dit la sœur, *regardez bien.* » Il répéta avec beaucoup d'assurance : « *Mais j'y vois bien, et c'est certainement une lumière.* » Étonnée au plus haut point, mais craignant que la vue du malade ne fût affaiblie, la sœur lui montra d'autres objets bien plus éloignés, qu'il distingua parfaitement, et il continua de voir cette lumière durant plus d'un quart d'heure. Pendant cet intervalle, la sœur lui parla du bon Dieu, et tout à coup il se sentit pénétré de crainte et d'amour. « *Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis*, s'écria-t-il; *avertissez de suite M le chapelain de venir me confesser.* » Un des autres malades prononça tout haut un blasphème : « *Oh! faites donc taire ce malheureux qui jure,* dit-il à la sœur; *oh! je vous en prie, faites-le taire.* »

« *J'ignorais encore*, dit ici M. l'aumônier, *l'origine et les effets de cette médaille; je la connaissais, mais je la regardais comme une médaille ordinaire. On vint me dire que ce malade me demandait; j'accourus tout joyeux, et je vis par moi-même un changement complet dans ses sentiments. Je le félicitai et l'encourageai, sans connaître le principe de ce changement, et je m'empressai de lui demander s'il désirait se confesser, et il n'y mit point de délai; j'eus lieu d'admirer sa bonne volonté, et le plaisir qu'il manifestait à me revoir toutes les fois que je retournais auprès de lui. Je voulus le faire expliquer lui-même, lui demandant s'il n'agissait point par complaisance, ou pour se débarrasser des sollicitations dont il était l'objet depuis longtemps. — Non*, me répondit-il, *je vous demande, parce que je veux sérieusement me confesser, et sortir de l'état de péché.* » Dès ce moment on ne vit plus en lui le même homme. Autant jusque-là il avait été difficile, brutal et scandaleux, autant il devint facile, patient, doux et édifiant dans ses paroles et en tout. Il désira et demanda avec instance les sacrements; on l'y disposa; il les reçut avec une foi bien vive, et ne pouvait ensuite assez exprimer son bonheur. Il souffrait horriblement, et pourtant on ne le vit plus un seul moment dans l'impatience ni la mauvaise humeur. Ainsi continua-t-il de donner constamment les preuves les moins équivoques d'une vraie conversion; le calme et le bonheur étaient peints sur son front. Il persévéra dans ces sentiments

religieux, et je pourrais dire tout à fait dévots, dit M. l'aumônier, jusqu'à son dernier soupir, qu'il rendit le 27 juin 1833.

Nota. Ces détails nous sont certifiés véritables par M. Yver Bordeaux, chapelain de l'Hôtel-Dieu; par les sœurs de la Charité; par la femme Bidon, malade; Julien Prével, infirmier; Royer (Jean-François), militaire au 7e de cuirassiers; et Marie Favry, infirmière, tous témoins oculaires, avec un grand nombre d'autres militaires partis de cette ville, lorsque nous demandâmes la relation authentique de ce fait.



GUÉRISON

DE MADEMOISELLE AURÉLIE B*** (PARIS). — 1833.

CONSTATÉ.

Le récit de cette guérison nous fut adressé par la personne elle-même, au mois de mai 1834.

« Je fus atteinte le 3 novembre 1833 d'une fièvre typhoïde pour laquelle je fus traitée par un habile médecin et par les sœurs de charité, qui n'épargnèrent rien pour ma guérison. Au bout d'un mois, on parvint à me mettre en état de prendre un peu de nourriture, et j'eus le bonheur de pouvoir assister à la sainte messe, et de faire la sainte communion le jour de l'Immaculée-Conception. J'étais cependant

très-faible, et il m'était impossible de m'appliquer à rien. Dans cette espèce de défaillance, je pris un peu de chocolat, mais aussitôt la fièvre me reprit et redoubla tous les jours jusqu'à Noël. Alors le médecin dit qu'il n'y avait plus d'espoir. On me fit voir à un autre médecin qui, m'ayant auscultée, déclara que j'étais poitrinaire au dernier degré, qu'on pouvait cependant essayer de quelques vésicatoires; ceux-ci ne produisirent aucun effet. Le 27 décembre, les médecins me trouvèrent dans un très-mauvais état, et dirent aux sœurs que la mort avançait à grands pas. Du reste, j'étais froide depuis deux jours. Je fus administrée le même jour à six heures et demie; sur les neuf heures, on crut que j'allais rendre le dernier soupir. Tout à coup, une de nos bonnes sœurs qui était auprès de moi eut la pensée de mettre sur moi la médaille : je la baisais sans cesse avec beaucoup de confiance, et je me trouvai mieux. Le lendemain matin, le médecin fut très-étonné de mon état qui s'améliora au point qu'au bout de deux jours il ne me restait plus de fièvre. J'avais un grand appétit, je repris aussitôt mes occupations, et depuis je me trouve en parfaite santé. Je ne doute pas, monsieur, que je ne doive ma guérison à Marie, ma bonne Mère. Aussi mon amour pour elle semble avoir redoublé; mon plus grand bonheur est d'orner ses autels, et tout mon désir de me consacrer à Dieu sans réserve, dans une communauté dont les œuvres ont de bien touchants rapports avec la sublime destinée de la Mère de

Jésus; et c'est de sa protection que j'attends l'accomplissement de mes desseins.

« Votre très-respectueuse...

« Aurélie B***. »

Nota. Les neuf sœurs de l'établissement nous ont confirmé la vérité de tous ces détails, et l'un des deux médecins n'hésite point à déclarer cette guérison surnaturelle.

Au reste, cette jeune personne est depuis lors dans un état de santé parfaite. Ses vœux sont accomplis : l'Immaculée Marie lui a aussi obtenu la grâce d'être admise dans la communauté qu'elle désirait. C'est pourquoi nous ne nommons point celle-ci.

* * *

GUÉRISON

D'UNE RELIGIEUSE (PARIS). — 1834.

CONSTATÉ.

(Ce trait est connu de bien des personnes; cependant, pour éviter le trop grand nombre de visites, madame la supérieure nous prie de ne pas publier le nom de sa communauté)

Une jeune religieuse, de vingt-sept ans et demi, et professe depuis huit ans dans un ordre spécialement consacré à la sainte Vierge (Paris), avait été retenue à l'infirmerie par diverses sortes de souffrances pendant l'espace de cinq mois. Au moment où elle espérait



Marie, Salut des malades (Salus infirmorum).

A la prière d'une jeune fille, la Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses mains, vient au secours d'un malade. Jésus lui donne sa bénédiction. — D'après les croquis originaux de V. Orsel.

entrer en convalescence, un accident des plus graves se manifesta : l'os de la cuisse gauche se déboîta et se retira, la jambe fut attaquée de paralysie, et la malade resta un mois sur son lit sans éprouver aucun soulagement des remèdes humains. Deux médecins et un chirurgien s'étant consultés à plusieurs reprises, prononcèrent que le déplacement des os était causé par une humeur irritante, qu'ils ne répondaient pas de la guérison de la malade, même en employant les moxas et les cautères, et qu'elle resterait boiteuse après un long et douloureux traitement. Cependant celle-ci recourait à la sainte Vierge comme une fille à sa bonne mère : une religieuse de sa maison lui avait apporté une de ces médailles, qu'on lui avait donnée comme miraculeuse; l'ayant reçue avec reconnaissance, elle la plaça sur son mal, et commença, le samedi 1er mars 1834, une neuvaine à la sainte Vierge. Les remèdes que la malade prenait étaient sans résultat; au contraire, elle perdit le sommeil et l'appétit. Elle était travaillée d'une grande fièvre; cependant, ayant pris un peu de repos dans la nuit du vendredi suivant au samedi, elle fut tout à coup réveillée par une commotion douloureuse qui rétablit les os dans leur place; la jambe, raccourcie d'environ six pouces, s'allongea presque au niveau de l'autre, et reprit sa force naturelle. Dans leur visite, le lendemain matin, les médecins furent très-étonnés et ordonnèrent cependant de ne point laisser lever la malade, mais le dimanche, dernier jour de la neu-

vaine, la guérison parut avec éclat. La religieuse se leva sans difficulté, et courut, sans aucun soutien, baiser les pieds d'une statue de Marie placée sur la cheminée de l'infirmerie; puis, revêtue de ses habits et accompagnée de la mère infirmière, elle descendit une douzaine de marches pour aller adorer le Saint-Sacrement; ensuite elle se rendit à la communauté, où madame la supérieure avec ses mères et ses sœurs réunies lui donnèrent le baiser de félicitation. Cette touchante scène fut terminée par la récitation du *Te Deum* et du *Sub tuum*. Il ne resta, pendant quelques jours, à cette religieuse, qu'un peu de faiblesse, et encore ne la ressentait-elle que dans la jambe qui n'avait pas souffert, ce qui provenait de ce qu'elle avait été alitée pendant six mois.

Deux des médecins reconnurent avec toute la communauté qu'il y avait là une faveur surnaturelle. L'un d'eux a même déclaré, dans un certificat du 4 mai 1834, que, sans vouloir caractériser un fait aussi extraordinaire, il observe que dans cette circonstance il y a eu : 1° luxation spontanée; 2° réduction spontanée, trois jours de convalescence; et que ces deux dernières circonstances sont pour lui sans exemple dans les fastes de la chirurgie.

Depuis lors, la religieuse n'a plus ressenti aucune atteinte de cette infirmité.

*
* *

GUÉRISON

D'UN MALADE (CHALONS-SUR-MARNE). — 1834.

M. l'abbé Bégin, témoin oculaire de cette guérison, opérée dans l'hospice Saint-Maur dont il est l'aumônier, en dressa un procès-verbal dans lequel il est constaté : 1° que la malade était dans un état d'infirmité réelle; 2° qu'elle fut guérie le 14 mars 1834; 3° qu'elle déclare n'avoir employé que la médaille et la prière ce procès-verbal est signé de cent personnes dudit hospice.

« Madame C. H***, veuve G***, âgée de soixante-dix ans, admise en qualité de pauvre dans l'hospice de Saint-Maur, était, par suite d'une chute survenue le 7 août 1833, dans un tel état d'infirmité qu'elle ne marchait que très-difficilement, à l'aide d'une béquille, et que le secours d'un bras étranger lui était souvent nécessaire. Elle ne s'asseyait qu'avec peine, et ce n'était qu'avec plus de peine encore qu'elle parvenait à se relever. Monter un escalier était pour elle une chose extraordinairement difficile; elle n'en venait à bout qu'en se cramponnant à tout ce qui lui offrait quelque prise. Il lui était absolument impossible de se baisser, de se mettre à genoux, de plier la jambe gauche, principal siége du mal, et elle ne pouvait s'en servir qu'en la traînant.

« Telle était la triste situation de la malade dans les premiers jours de mars 1834. Cependant une heu-

reuse nouvelle fit briller dans son cœur un rayon d'espérance. On lui avait parlé, au mois de janvier de la même année, d'une médaille que l'on disait miraculeuse, portant empreinte, d'un côté, Marie écrasant la tête du serpent infernal, et répandant à pleines mains des grâces figurées par des rayons avec l'invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, et de l'autre, les SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et la lettre M surmontée d'une croix. On lui parla aussi de quelques-unes des merveilles qu'elle avait opérées. Dès lors elle sentit naître et nourrit dans son cœur le consolant espoir de trouver quelque soulagement dans l'usage de cette médaille qu'on lui avait promise. Sans cesse elle soupirait après le moment heureux où il lui serait donné de la posséder Que le temps parut long à l'ardeur de ses désirs! Ils furent enfin accomplis. Le 6 mars, elle reçut comme un présent du ciel la médaille tant désirée, et s'empressa de se disposer par le sacrement de pénitence à la faveur qu'elle attendait. Le lendemain, premier vendredi du mois, elle commença par la sainte communion une neuvaine aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie Vingt fois le jour et la nuit elle pressait sur ses lèvres la médaille qu'elle portait suspendue à son cou. Cependant le Seigneur mit sa foi et sa confiance à une nouvelle épreuve durant plusieurs jours de sa neuvaine. Ses douleurs augmentèrent beaucoup, mais elles ne firent que fortifier sa foi et affermir sa confiance, et bientôt le plus heureux

résultat fut la récompense des prières de cette pauvre femme.

« A peine sept de ces précieux jours s'étaient-ils écoulés, qu'elle fut délivrée des douloureuses infirmités dont elle était si cruellement travaillée depuis sept mois. Je ne saurais vous dépeindre l'étonnement et l'admiration dont chacun fut frappé en voyant, le 14 mars au matin, cette personne, si impotente encore la veille, marcher avec une extrême facilité sans aucun secours étranger, se baisser, s'agenouiller, monter et descendre de grands escaliers; et tout le monde de crier au miracle, de s'édifier mutuellement d'une guérison si prodigieuse, et tour à tour de la féliciter de cette faveur et de rendre grâces à Dieu et à Marie. Madame la supérieure, qui lui avait prodigué des soins presque journaliers depuis qu'elle était infirme, et qui avait pour ainsi dire chaque jour été témoin de ses souffrances, voulut qu'un *Te Deum* fût chanté par la communauté tout entière dans la chapelle de la maison, et célébrât solennellement cette grâce extraordinaire.

« *P. S.* J'oubliais de vous dire que la veuve G*** conserve toujours l'usage libre de tous ses membres et ne se ressent plus de son ancienne infirmité. »

Voici ce que Monseigneur jugea à propos d'ajouter au procès-verbal dont on vient de lire l'extrait : « *Nous certifions que foi peut et doit être ajoutée au témoignage de M. l'abbé Bégin, à celui des sœurs et*

de tant de personnes qui ont tout vu de leurs propres yeux, et qui en ont parlé en conscience sans autre intérêt que la vérité.

« *Châlons, le* 30 *mai* 1834.

« ✝ *M. S. F. V., Évêque de Châlons.* »



CONVERSIONS

DE M. DE CASTILLON, CAPITAINE DANS LE 21e LÉGER, ET D'UNE FEMME. — 1834.

*Extrait d'une lettre de la Sœur C**** (Hérault) *à M. E***.*

« 13 novembre 1834.

« Il est du devoir des enfants de faire glorifier leur mère, et c'en est un bien doux pour moi de vous faire connaître deux traits de l'immense bonté de Marie conçue sans péché :

« Le premier regarde un militaire malade dans notre maison. Quoique nous eussions eu déjà plusieurs exemples de conversions opérées par le moyen de la médaille sur des militaires jusque-là fort obstinés, nous n'en avions pas vu d'aussi frappant. M. Frédéric de Castillon, âgé de trente-cinq ans, capitaine dans le 21e léger, entra à l'hôpital le 29 avril, atteint de paralysie du côté gauche, et au dernier degré de phthisie Nous l'avons gardé fort longtemps, son état était alarmant; mais comment oser parler religion à un jeune militaire qui se faisait gloire de n'en point

avoir? Je me contentais encore d'étudier les progrès du mal; j'avais soin de me tenir sans cesse au courant de son état, et j'essayais parfois de lui faire connaître le danger; mais inutilement. Un jour où il était plus mal, et où je pouvais le voir seul, je me rendis auprès de lui, et me hasardai à lui demander s'il était catholique. « *Oui, ma sœur*, » me répondit-il en me regardant fixement; je le priai alors d'accepter une médaille, de la porter, et d'invoquer fréquemment Marie Immaculée; je lui dis que j'étais convaincue que, s'il le faisait avec foi, cette bonne Mère lui obtiendrait les grâces dont il avait besoin pour supporter ses douleurs avec patience et avec mérite. Il la reçut avec reconnaissance, mais sans vouloir jamais la mettre sur lui.

« Cependant notre confiance en la sainte Vierge ne diminua pas, surtout quand nous la lui vîmes placer à côté de son lit. La sœur de la salle eut soin d'en faire mettre une autre dans la toile de son oreiller. Plusieurs jours se passèrent; les forces du malade diminuaient de plus en plus, et dès lors après avoir tenté en vain, à plusieurs reprises, d'obtenir son consentement pour la visite d'un prêtre, le 15 octobre, à l'instant même où l'on vint me dire qu'il ne passerait peut-être pas la nuit, je fis prier un ecclésiastique de venir, et je l'introduisis auprès de lui. Nous le trouvâmes très-mal en effet, mais toujours inflexible Je me retirai après quelques moments, et le laissai seul avec le charitable prêtre qui n'en put

du reste rien tirer que cette parole désespérante : « *Laissez-moi tranquille : demain je serai mort, et* « *tout sera fini.* » Il lui fallut donc le laisser, mais vous sentez avec quelle peine. Cependant nous redoublions d'ardeur à invoquer la Vierge Immaculée, et cette bonne Mère ne tarda pas à changer le cœur de notre malheureux malade.

« Dès le jour suivant, il demande au médecin qu'il lui dise sans crainte ce qu'il pense de son état, s'il le croit mortel, parce qu'il veut mettre ordre à ses affaires; et le soir, aussitôt que la sœur de la salle entra, il lui dit avec beaucoup de calme et de repentir : « *Oh! que je suis fâché d'avoir si mal reçu* « *madame la supérieure et le respectable ecclésias-* « *tique qu'elle m'avait amené! Faites-leur-en bien* « *mes excuses, je vous en prie, et qu'ils viennent me* « *revoir.* » Vous sentez que je ne perdis pas de temps. Le lendemain matin ils entrèrent en matière, et pendant neuf jours que M. de Castillon vécut encore, l'aumônier fit des séances de deux heures plusieurs fois par jour. Après la première confession du malade, un officier de ses amis étant venu le voir : « *Si vous* « *étiez venu quelques moments plus tôt,* lui dit M. de « Castillon, sans respect humain, *vous m'auriez trouvé* « *en bonne compagnie ; j'étais avec M. le curé, et je* « *suis on ne peut plus content.* » Il eut le bonheur de recevoir tous les sacrements, avec des sentiments admirables. Voici ses dernières paroles, il pria ce monsieur de les écrire : « *Je meurs dans la religion*

« *de mes pères, je l'aime et la révère; je demande* « *humblement pardon à Dieu de ne l'avoir pas tou-* « *jours pratiquée publiquement.* » Et il expira dans la paix du Seigneur, le 23 octobre.

« Voici le second fait. Depuis dix-huit ans une femme vivait, au grand scandale de tout le monde, avec un malheureux qui avait lui-même abandonné sa femme et ses enfants. Elle ajoutait à sa mauvaise conduite une impiété peu ordinaire, affichant partout qu'elle ne croyait ni à Dieu, ni à l'enfer, se moquant de tout ce que la religion a de plus sacré. Quoique dangereusement malade, elle protestait que jamais elle ne se confesserait. La sœur N***, voyant son mal empirer horriblement et sa fin approcher, eut recours à la sainte Vierge, lui mit la médaille au cou, et commença une neuvaine pour obtenir sa conversion par le secours de celle qui nous montre de plus en plus tous les jours qu'elle est notre Mère, et une mère de miséricorde. Vers le milieu de la neuvaine, cette pauvre malheureuse se trouve toute changée, fait sa confession, renonçant bien pour toujours au malheureux qui l'avait perdue, et manifestant autant de douleur de sa vie passée, et autant de piété, qu'elle avait jusque-là affiché d'impiété.

« Voilà, Monsieur, ce dont j'ai cru devoir vous faire part pour l'édification des fidèles, et pour la gloire de Marie. Puissent ces exemples de sa puissance et de sa bonté engager tous les pécheurs à se jeter dans ses bras ! »

Nota. Ces deux traits nous confirment bien ce que dit saint Bernard, qu'on n'invoque jamais Marie en vain; mais quel malheur pour ceux qui refusent son secours! Une personne très-respectable nous a rapporté qu'un malade à qui elle avait donné la médaille, et sur qui la grâce commençait à agir, voulut tout à coup qu'on la lui retirât, disant : « *Ça me fait mal, je* « *n'y tiens plus.* » Elle la lui retire pour l'apaiser, et il expire aussitôt sans aucun sentiment de conversion. Ceci s'est passé sous les yeux de cette personne, octobre 1834.



CONVERSION ET GUÉRISON

DE MADAME PÉRON, ET GUÉRISON DE SA FILLE. — 1834.

CONSTATÉ.

Nota. C'est madame Péron elle-même qui nous a donné tous ces détails. Elle demeure à Paris, rue des Petites-Écuries, n° 24. Nous donnons son propre récit, écrit sous sa dictée et en présence de la sœur qui la visitait dans sa maladie, le 26 février 1835 :

« J'étais malade depuis huit ans et affligée d'une perte de sang très-considérable; je souffrais beaucoup et presque continuellement. J'étais sans force, je prenais peu de nourriture, et le peu que j'en prenais ne faisait qu'augmenter mon mal, qui peu à peu achevait de m'épuiser. Je ne me souviens pas d'avoir eu pendant ces huit années plus de huit jours entiers de

relâche ; le reste du temps je le passais souvent au lit, sans pouvoir me livrer au travail nécessaire pour aider mon pauvre mari à nourrir sa famille : il m'est même arrivé de demeurer alitée pendant dix-huit mois de suite. J'ai consulté plusieurs médecins qui me prescrivaient les remèdes ordinaires dans ces sortes de maladies, sans que j'aie reçu de soulagement notable. Mon mari ne pouvant suffire à tant de dépenses, et ne voyant pas de terme à mes maux, perdait courage et se laissait presque aller au désespoir. Cependant, quelques personnes charitables cherchaient à l'encourager : « *Il ne faut pas vous désespérer comme vous* « *faites, mon pauvre Bourbonnais, il faut montrer du* « *caractère; votre femme est bien malade, mais elle* « *en reviendra, et vos amis ne vous abandonneront* « *pas.* » Pour moi, voyant que les remèdes ne produisaient aucun effet, et que nous dépensions néanmoins beaucoup d'argent, je renonçai aux médecins : je fus longtemps sans en voir aucun, ne m'attendant plus qu'à mourir lentement.

« Une de mes voisines, qui connaissait bien ma position, vint un jour me voir, et me dit qu'il ne fallait pas m'abandonner ainsi, que je devais de nouveau faire venir un médecin. Je lui manifestai mon opposition, par la raison que nous n'avions pas de quoi payer les visites. Elle me proposa alors d'appeler une sœur de la Charité. Je lui fis observer que, n'étant point dans l'indigence, peut-être les sœurs ne voudraient pas venir, que ce serait d'ailleurs peut-être

priver de secours de plus malheureux que moi. Cette bonne dame insista, et je la laissai faire.

« Le lendemain je reçus la visite de ma sœur Marie (de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul), qui me procura quelques secours, m'encourageant à supporter mes souffrances, et me consolant de son mieux. Je peux bien dire que le bonheur est entré dans ma maison avec cette bonne sœur. Elle m'envoya bientôt un médecin qui, après avoir examiné et apprécié ma position, lui dit, comme je l'ai su depuis, que j'étais perdue, qu'il fallait m'envoyer à l'hôpital, pour épargner à ma famille le spectacle de ma mort, et que j'avais peu de temps à vivre. En apprenant cette nouvelle, ma sœur Marie crut devoir s'occuper plus spécialement du salut de mon âme. Je n'étais pas ennemie de la religion, mais je la pratiquais assez mal : j'allais quelquefois aux offices de la paroisse, quand mes souffrances et mes occupations me le permettaient; cependant, je le dis à ma honte, il y avait bien des années que je ne fréquentais plus les sacrements. Quand la sœur me demanda, après plusieurs autres questions, si j'allais à confesse, je répondis *non,* en rougissant. Elle m'exhorta à le faire, et je lui dis : « *Je* « *me confesserai quand je serai guérie.* » La bonne sœur, peu satisfaite de ma réponse évasive, m'engagea de nouveau à recevoir un prêtre. « *Ma sœur,* répli- « quai-je, *je n'aime pas à être persécutée pour ces* « *sortes de choses : quand je serai guérie, j'irai à con-* « *fesse.* » Je vis bien que cette réponse faisait de la

peine à la sœur, qui ne laissa pas de me continuer ses visites et ses soins. Cependant mon mal empira. La nuit du samedi au dimanche (c'était au commencement d'octobre 1834), j'avais tout le corps glacé, et on essaya vainement de me réchauffer : c'était comme le froid de la mort qui m'avait saisie. On parlait de réciter sur moi les *Prières des agonisants;* j'entendais une partie de ce qu'on disait, sans pouvoir parler moi-même. Comme j'étais si mal, mon mari dit à ma fille aînée de se coucher, et lui-même, me croyant plus tranquille parce que je respirais faiblement, se jeta sur un lit, tout habillé, pour se reposer un peu; mais s'étant levé quelques instants plus tard, il vint près de moi, passa sa main sur ma figure où il trouva une sueur froide qui le fit frémir. Il me crut morte et se mit à crier : « *Euphémie* (c'est le nom de ma « fille aînée), *Euphémie, quel malheur! ta mère est* « *morte.* » Euphémie se leva, et se mit à crier comme son père. Leurs cris éveillèrent madame Pellevé, ma voisine, qui vint les consoler. « *Ah madame!* lui dit « mon mari en la voyant, *ma femme est morte.* » Après l'avoir engagé à se conformer à la volonté de Dieu, cette dame s'approcha de moi, et ayant mis sa main sur mon cœur : « *Non,* s'écria-t-elle, *elle* « *n'est pas morte, son cœur bat encore.* » Ils allumèrent du feu et me réchauffèrent un peu.

« Madame Pellevé alla de grand matin raconter tout cela à la sœur Marie, qui elle-même courut le répéter au médecin. « *Il n'y a rien là qui m'étonne,*

« répondit-il, *cette dame a deux maladies incurables.* « *Outre ses pertes de sang, elle est poitrinaire au* « *dernier degré, comme je vous l'ai déjà dit, et si* « *elle n'est pas encore morte, elle ne passera pas la* « *journée.* » J'avais en effet la poitrine bien faible depuis longtemps, et tous les médecins, réunis en consultation, avaient toujours déclaré que je ne guérirais pas.

« A deux heures de l'après-midi, je reçus la visite de ma sœur Marie, qui me trouva un peu moins mal. Je parlais. « Aimez-vous bien la sainte Vierge? » me dit-elle. — Oui, ma sœur. » En effet, j'avais toujours eu quelque confiance en cette bonne Mère. « Si vous « l'aimiez bien, je vous donnerais quelque chose qui « vous guérirait. — Oh! oui, je serai bientôt guérie »; je voulais parler de la mort, car je sentais que je m'en allais. Alors elle me montra une médaille et me dit : « Prenez cette médaille de la sainte Vierge qui « vous guérira, si vous avez une grande confiance. » La vue de cette médaille me réjouit; je la pris, et je la baisai de bon cœur, car j'avais bien envie de guérir. Alors la sœur me récita tout haut la petite prière que je ne pouvais point lire, et m'engagea à la répéter tous les jours; je promis d'y ajouter cinq *Pater* et cinq *Ave Maria;* ensuite elle me mit la médaille au cou. Au même instant, il se passa dans moi quelque chose de nouveau et d'étrange, ce fut une révolution générale dans tout mon corps, j'eus la chair de poule à tous les membres. Il n'y avait pourtant rien de

pénible, au contraire, je me mis à répandre des larmes de joie. Je n'étais pas guérie, mais je sentais que je pouvais guérir, et j'avais une confiance qui ne venait pas de moi.

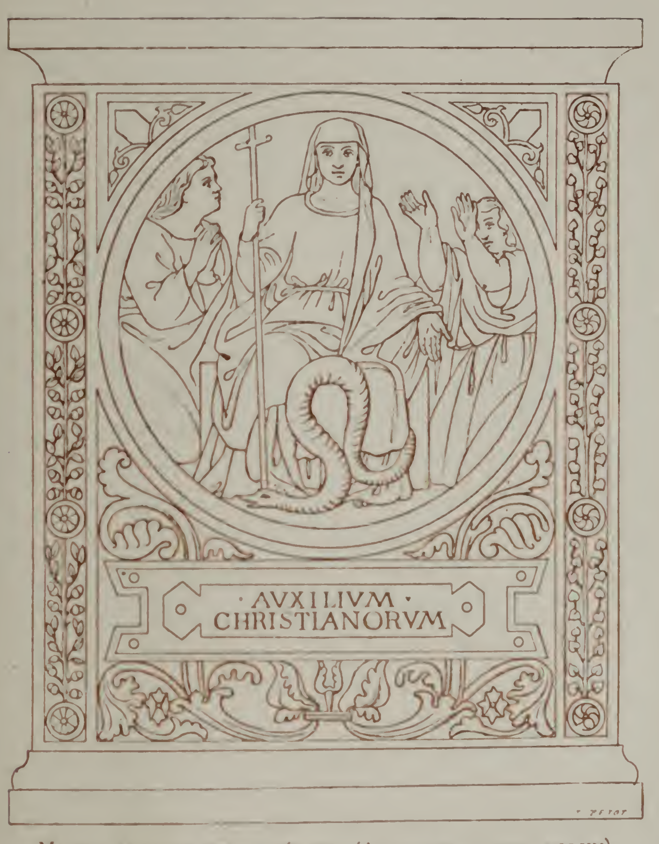
« Ma sœur Marie me laissa dans cet état; quand elle fut partie, mon mari, qui était resté immobile au pied de mon lit, me dit : « *Il faut mettre toute ta* « *confiance en la sainte Vierge, nous allons tous faire* « *la neuvaine pour toi.* » Vers le soir, je pus me soulever moi-même dans mon lit, ce qui n'étonna pas peu. Le mardi je demandai un bouillon, qu'on me donna enfin, et peu de temps après, je pris une soupe. Mes forces revenaient, je me sentais guérie. Enfin le jeudi, je voulus aller à l'église pour remercier la sainte Vierge; on s'y opposa, mais j'insistai et on me laissa faire. Chemin faisant et étant seule, car je ne voulus pas qu'on m'accompagnât, je rencontrai ma sœur Marie qui ne me voyait pas. Je lui pris la main : « Comment, me dit-elle, c'est vous! — Oui, ma « sœur, c'est bien moi, je vais à la messe, je suis « guérie. — Et qu'est-ce donc qui vous a guérie si « vite? — C'est la sainte Vierge, et je vais la remer- « cier. » La sœur n'en revenait pas d'étonnement; je lui racontai comment cela s'était fait doucement en moins de trois jours, et je me rendis à l'église pour entendre la messe. Depuis lors, je n'éprouve plus rien de mes maux, je jouis d'une bonne santé, je travaille et vais en journée, et c'est à la médaille *miraculeuse* que j'en suis redevable. »

Ce n'est pas seulement la guérison du corps que la sainte Vierge obtint à madame Péron, elle a aussi guéri son âme : elle se choisit aussitôt un directeur, se confessa et continue à le faire depuis; sa vie est même très-édifiante. Comme elle a un grand regret d'avoir vécu si longtemps éloignée de Dieu, elle trouve son bonheur maintenant à s'approcher souvent des sacrements; deux choses lui arrachent bien des larmes : le souvenir de sa vie passée, et la reconnaissance pour sa double guérison.

Ce n'est pas tout : la sainte Vierge paraît avoir choisi cette famille pour faire éclater sa puissance. Madame Péron a une fille, âgée de seize ans, qui depuis la guérison de sa mère s'est donnée à Dieu d'une manière toute particulière, employant aux exercices de piété tous les moments que lui laissent ses occupations, édifiant ses compagnes dans la confrérie de sa paroisse tant qu'elle a pu en faire partie : car elle habite un autre quartier.

Le père aussi fut vivement touché des prodiges opérés sur sa femme; il porte la médaille, et en a éprouvé d'heureux effets.

Madame Péron a encore une petite fille, âgée de six ans et demi, qui avait une grande difficulté à parler, ou plutôt qui ne parlait pas, bien qu'elle ne fût pas muette. Elle avait la langue si embarrassée, qu'elle ne finissait presque jamais un mot, déconcertant les plus patients. On la plaignait d'autant plus qu'elle était fort intelligente : « *C'est bien dommage qu'elle ne*



Marie, secours des chrétiens (Auxilium christianorum).

Les chrétiens implorent la Vierge ; son pied écrase la tête du serpent, leur éternel ennemi. — D'après les croquis originaux de V. Orsel.

parle pas », disaient toutes les personnes témoins de son infirmité. Quand la sœur Marie vit cette petite fille : « Pourquoi ne l'envoyez-vous pas à l'école, dit-elle à sa mère, au lieu de la laisser là dans la maison tout le jour? — Vous voyez comme elle parle », répondit la mère qui n'aimait guère à la faire connaître. Cependant elle se rendit à l'invitation de la sœur, et la petite Hortense alla à l'école chez les sœurs de la paroisse. Sa difficulté était toujours la même, il lui fallait cinq minutes pour prononcer la moitié d'un mot. Quelques jours après, la sœur Marie, qui plaignait beaucoup cet enfant, parla à sa mère d'une neuvaine pour obtenir sa guérison : « *Comment, ma sœur, Hortense guérir! c'est impossible, c'est un défaut de naissance!* » La sœur se sentait pressée de plus en plus, et elle insista. La neuvaine fut commencée (c'était un samedi); elle consistait à entendre tous les jours la sainte messe et à réciter quelques prières à la sainte Vierge. On mit la médaille au cou de la petite qui devait suivre toute la neuvaine. Les premiers jours, point de changement; mais le jeudi, en sortant de la messe du Saint-Sacrement, Hortense parla aussi distinctement et avec autant d'aisance que qui que ce soit. Les premiers qui l'entendirent en étaient dans l'admiration; le bruit s'en répandit, on venait de toutes parts pour la voir, on l'interrogeait, et l'enfant répondait; on regardait si c'était bien la même, on la reconnaissait, et on s'en retournait en disant : « *A la bonne heure, en voilà un*

bon miracle; une guérison subite, et d'un défaut de naissance! »

La petite Hortense, aimant à montrer sa médaille, s'en allait disant à tous ceux qu'elle connaissait ou qui la félicitaient : « *La sainte Vierge m'a guérie.* »

En actions de grâces d'un si grand bienfait, on eut l'idée de consacrer l'enfant à Marie, ce qui fut fait le jour de la Présentation (21 novembre), dans la même chapelle où avait eu lieu la vision de la médaille; et afin de perpétuer la reconnaissance, on résolut que jusqu'à sa première communion, l'enfant ne porterait que des vêtements bleus ou blancs. Avant cette cérémonie, elle se confessa avec un vif sentiment de l'importante action qu'elle allait faire. Quand on lui demande si elle aime la sainte Vierge : « *Oh! oui,* répond-elle, *je l'aime plus que de tout mon cœur* »; expression inventée, ce semble, par la seule plénitude de sa reconnaissance. Elle tient tant à sa première médaille de cuivre, qu'elle ne l'échangerait pas contre une médaille en argent ou en or, et veut qu'on la mette avec elle dans sa tombe, quand elle mourra. « *Nous espérions, Hortense,* lui disait dernièrement son père qui trouve toujours un plaisir nouveau à l'entendre parler, *nous espérions que, lors de ta mort, tu nous laisserais ta médaille comme un souvenir de toi, et comme une relique de la sainte Vierge.* — A la bonne heure, papa, si cela te fait tant plaisir, mais pourtant j'ai bien promis à la sainte Vierge, le jour de ma consécration, que la médaille

ne me quitterait plus, et que je l'emporterais avec moi dans la tombe, quand je mourrai. »

Nous publions tous ces détails avec l'approbation de cette famille toute remplie envers Marie Immaculée d'une reconnaissance toujours croissante.

Ces deux faits ont été confirmés par neuf autres personnes.

***

CONVERSION

DE PLUSIEURS MILITAIRES (HOTEL DES INVALIDES). — 1834.

CONSTATÉ.

Nota. Tous ces détails si propres à édifier, et qui déjà ont produit d'heureuses impressions sur plusieurs jeunes gens, nous ont été donnés et certifiés par la sœur Radier et la sœur Pourrat qui, chargées de cette salle, en ont été témoins, et dont la divine miséricorde s'est servie pour opérer ce prodige :

« Nous avions (salle Saint-Vincent, n° 20, hôtel royal des Invalides, Paris) un militaire qui crachait le sang depuis environ six mois, et menaçait de mourir bientôt de la poitrine. Il était naturellement honnête et sensible aux soins qu'on lui prodiguait, mais il ne donnait aucun signe de religion ; ses mœurs étaient mauvaises, et au su de tout le monde il vivait très-mal depuis vingt ans.

« Il ne paraît cependant pas que la foi fût entièrement éteinte dans son cœur : car un autre malade,

son voisin, étant sur le point de mourir et refusant de se confesser, il l'exhorta lui-même à le faire, et contribua même beaucoup à l'y déterminer. Hélas! son tour à lui de mourir devait bientôt arriver : nous le voyions décliner tous les jours, il dépérissait visiblement sans parler toutefois de recevoir les sacrements. Comme il avait engagé son voisin à remplir ses devoirs de religion, nous espérions qu'il les remplirait lui-même sans y être invité, ou du moins qu'il se rendrait à la première invitation. Mais, loin de là, il résistait obstinément à nos exhortations en disant : « *Je suis honnête homme, ma sœur, je n'ai ni tué, ni* « *volé.* — Soit, mais encore, répondions-nous, nous « avons tous besoin de la miséricorde de Dieu, il n'y « a personne qui ne soit pécheur. — *Écoutez, ma* « *sœur, après tout, laissez-moi tranquille, je vous* « *prie.* »

« Cependant il se voyait mourir depuis quelques jours, et disait tout haut : « *Je suis un homme perdu* », et cette pensée paraissait l'affliger. Un jour, c'était le vendredi, 26 novembre, son mal changea tout à coup, il devint malade au point de nous faire craindre qu'il ne vît pas la fin du jour; et ne pouvant rien obtenir de lui, nous avertîmes de son état et de ses résistances à nos invitations M. le vicaire, qui alla le voir. Notre malade ne le reçut point mal, mais il lui dit pour se défaire adroitement de lui : « *Je connais M. le curé.* » M. le curé alla le visiter quelque temps après, et eut avec lui un assez long entretien; en le quittant, le

respectable et zélé pasteur vint nous voir, et nous dit : « *Votre malade est bien bas, et je n'ai rien obtenu de* « *lui : à la vérité je ne l'ai pas trop pressé, de peur* « *qu'il ne me dît non, et qu'il ne voulût pas revenir en-* « *suite, comme beaucoup d'autres quand ils ont dit* « *un non positif.* »

« Le même jour, une dame qui le connaissait, vint aussi le voir, et l'exhorta à se rapprocher de Dieu, mais inutilement; et, pour lui faire cesser ses exhortations : « *Je connais M. le curé*, lui dit-il, *il est* « *déjà venu me voir, et doit revenir ce soir.* » M. le curé revint en effet le soir comme il l'avait promis; le malade, en le voyant, sauta de son lit pour lui faire voir qu'il n'était pas si malade, et qu'il n'y avait rien de pressé pour la confession. M. le curé, véritable Samaritain, lui rendit tous les petits services qu'il put, en le remettant dans son lit, et voulut même lui panser son vésicatoire; après quoi il lui parla encore de son salut, mais sans succès : car, après une heure de conversation, il vint nous trouver, et nous dit : « *Je* « *suis bien affligé, je n'ai rien obtenu du malade, et j'ai* « *pourtant fait tout ce que j'ai pu.* » Nous demandâmes à M. le curé s'il faudrait l'appeler durant la nuit, au cas où le malade serait plus mal : « *Je crois*, nous ré- « pondit M. le curé, *qu'il faudra le laisser tranquille,* « *s'il ne me demande pas.* » Un peu plus tard, l'une de nous lui parla encore de M. le vicaire qui passait, mais il se fâcha, entra en colère, se mit à jurer, et il fallut bien le laisser tranquille, malgré tout notre

chagrin de le voir sur le point de paraître devant Dieu en de si mauvaises dispositions; car nous étions d'autant plus désolées, que déjà il avait le râle et ne nous paraissait pas devoir passer la nuit. C'est alors que ma jeune compagne me dit : « *Oh! ma sœur,* « *ce sont peut-être nos péchés*, comme nous dit saint « Vincent, *qui sont cause que ce malade ne veut pas* « *se confesser.* » N'attendant plus rien du malade, la sœur Radier tourna ses espérances vers la sainte Vierge; pendant son oraison du soir, il lui vint la pensée de la médaille, et elle se disait à elle-même : « *Si nous lui mettions la médaille, peut-être que la* « *sainte Vierge lui obtiendrait la conversion* », et en même temps elle se proposa une neuvaine. Après l'oraison, elle dit à sa compagne : « *Allez voir le* « *malade, et mettez-lui la médaille, peut-être que* « *la sainte Vierge nous exaucera.* » Celle-ci partit aussitôt et trouva le malade levé et dans une grande agitation, voulant *aller aux lieux d'aisances*, disait-il, mais tous les autres malades voyaient bien et disaient que c'était dans le dessein de se détruire. Par précaution, la sœur lui retira son couteau et tous les objets dont il aurait pu se servir pour son mauvais dessein, glissa la médaille entre ses deux matelas, sans qu'il s'en aperçût, et elle s'en revint fort triste, en disant : « *Prions beaucoup la très-sainte* « *Vierge, car je crains bien que cet homme ne se* « *tue pendant la nuit.* »

« Le lendemain, aussitôt après notre lever, avant

même d'avoir vu la sœur qui avait veillé, l'une de nous se hâta de visiter notre pauvre malade, et non sans de vives appréhensions; mais il avait l'esprit calme, et il paraissait mieux. Elle lui demanda donc comment il se trouvait : « *Très-bien, ma sœur,* lui « répondit-il, *j'ai passé une bonne nuit, j'ai bien* « *dormi, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps,* « *et je me trouve mieux.* » Comme la sœur se retirait, il l'appela en lui disant : « *Ma sœur, mais je veux me* « *confesser, oh! faites-moi venir M. le curé!* — Vous « voulez vous confesser, lui dit la sœur, prenez garde; « n'allez pas faire comme vous avez fait hier tout le « jour; est-il bien vrai que vous le voulez sincère- « ment? — Oui, ma sœur, foi d'honnête homme. « — Eh bien, puisque vous le voulez, j'irai chercher « M. le curé; il faudra bien lui dire tous vos péchés, « car on dit que vous n'avez pas toujours bien vécu. » Alors il se mit à dire tout haut ses plus grandes fautes, sans aucun respect humain et avec de grands sentiments de componction; on avait même de la peine à le faire cesser. M. le curé arriva, et il lui fit sa confession, qui dura une heure. Ensuite, une de nous étant allée le voir, il s'écria, en la voyant approcher : « *Oh! ma sœur, que je suis content! je me suis* « *confessé; j'ai l'absolution, et M. le curé doit reve-* « *nir ce soir. Depuis ma première communion, c'est* « *aujourd'hui le jour le plus heureux de ma vie.* » Il paraissait fort touché, et exprimait un désir tout extraordinaire de recevoir le bon Dieu. « Savez-vous

« ce que nous vous avons fait? — *Qu'est-ce que c'est,*
« *ma sœur?* — Nous avons mis entre vos matelas une
« médaille miraculeuse de la sainte Vierge. — *Ah!*
« *voilà donc pourquoi j'ai passé une si bonne nuit,*
« répondit-il, *aussi j'ai comme senti qu'il y avait*
« *quelque chose, tant je me trouvais changé, et je ne*
« *sais à quoi il a tenu que je n'aie pas cherché dans*
« *mon lit; j'en ai eu la pensée.* » On sortit donc la médaille, et en la voyant, il la baisa avec respect et affection. « *C'est elle,* s'écria-t-il, *qui m'a donné la*
« *force de braver le respect humain; il faut la*
« *placer à ma boutonnière, et je vais vous donner un*
« *ruban pour que vous me l'attachiez à côté de ma*
« *décoration* » (il avait la croix d'honneur). Le ruban qu'il avait offert d'abord étant déjà un peu passé :
« *Non, pas celui-là, ma sœur, mais celui-ci; la sainte*
« *Vierge mérite bien un ruban neuf.* » La sœur, voulant ménager sa faiblesse, lui plaçait la médaille de manière qu'on ne l'aperçût pas trop. « *Oh! ne la*
« *cachez pas, ma sœur,* dit-il; *mettez-la à côté de ma*
« *croix; je ne rougirai pas de la montrer.* »

« Dans l'après-midi, M. le curé nous demanda comment nous trouvions notre malade. Nous lui fîmes part des bonnes dispositions que nous admirions en lui, et il n'en avait pas été moins édifié que nous. On se disposa à lui porter les sacrements; mais à la vue du saint Viatique, il fut si frappé et si pénétré, qu'il demandait tout haut pardon à Dieu des péchés de sa vie en détail; de sorte qu'il fallut le prier plusieurs

fois de le faire tout bas, encore eut-on bien de la peine à l'obtenir, son cœur ne pouvant comprimer ses sentiments. Il passa la nuit suivante comme le lendemain, dans les mêmes dispositions de foi, de regret et de piété, jusqu'au lundi matin (1er décembre), où il rendit paisiblement son âme à Dieu; et nous avons bien la confiance qu'il lui aura été fait miséricorde.

« Nous ne racontons que ce que nous avons vu et entendu, ce qui s'est passé dans notre salle, qui est de soixante malades, dont la plupart ont été témoins d'une partie de ces détails. »

Nota. Comme avant d'ensevelir le défunt, la sœur reprenait la médaille, son voisin de lit la lui demanda avec les plus vives instances, tant il était persuadé que cette conversion si touchante était due à sa vertu.

Cette consolante conversion a été suivie de plusieurs autres, ni moins frappantes, ni moins sincères, et cela dans le même hôtel et par le même moyen de la médaille; ces jours derniers encore il s'en est opéré deux, dont les détails sont à peu près les mêmes, et que, pour cette raison, nous nous abstenons de rapporter ici.

Tout ceci a été aussi confirmé par M. Ancelin, curé des Invalides.

*
* *

GUÉRISON

DE M. FERMIN, PRÊTRE. — 1834.

Cette relation a été adressée à M. le supérieur général de Saint-Sulpice, qui a bien voulu nous la communiquer. Elle a été écrite par le respectable prêtre de cette si estimable communauté, qui a été favorisé de cette grâce, et certifiée de plus par M. le supérieur et M. le directeur du grand séminaire de Reims, qui en furent témoins.

« A la gloire de Marie, conçue sans péché! moi Jean-Baptiste Fermin, indigne serviteur de la sainte Vierge, et petit enfant de M. Olier, de concert avec mon supérieur et mes confrères, j'ai cru devoir transmettre à N. T. H. Père le récit de la faveur spéciale qui m'a été accordée.

« Un grand nombre de personnes savent quelles ont été mes souffrances pendant six années entières; jusqu'à quel point j'ai été fatigué par une toux nerveuse et quinteuse, dont les accès étaient si fréquents, si prolongés, que l'on ne concevait qu'avec peine comment je pouvais résister à tant de secousses si violentes. Le médecin, chargé de me donner ses soins, m'a déclaré lui-même que, pendant les trois premières années, ma vie était dans un danger continuel; et si dans les trois dernières j'étais moins exposé à trouver la mort, pour ainsi dire, à chaque pas, le délabrement de mon estomac, l'affaiblissement de ma poi-

trine étaient tels, que tous mes jours étaient remplis d'amertume, et me présentaient de nouvelles croix. Dans cet état, quels jeûnes ecclésiastiques ai-je pu observer? Le désir de faire quelque chose me porta, il y a quatre ou cinq ans, à jeûner aux Quatre-Temps de Noël, et le dommage que j'en reçus fut tel, qu'on ne voulut plus me donner la permission de faire de nouvelles tentatives, même pour un jour. La seule abstinence de viande me devint impossible, et, pour avoir essayé de remplir, au moins sous ce rapport, les préceptes de la sainte Église, combien je me suis préparé de souffrances, même dans le mois de juillet 1834! Aussi ma santé était-elle languissante, et je ne voyais qu'un terme bien éloigné à mes maux, lorsqu'il plut à mes supérieurs de me donner une année de repos. Je reçus avec reconnaissance cette marque nouvelle de leur bonté pour moi, et je tâchai d'entrer dans leurs vues pour contribuer au rétablissement d'une santé qu'ils avaient l'attention de vouloir ménager; mais que les forces de la nature pouvaient peu dans mon extrémité! Dans la retraite et au sein de la paix, depuis quatre mois entiers, je trouvais à peine quelques soulagements à mes douleurs, et si la poitrine était plus forte, au moins en apparence, l'estomac devenait toujours plus susceptible, de sorte que je n'avais d'autre ressource, pour le soulager, que celle de faire des retranchements qui, ajoutés à ceux que j'avais déjà faits, ne pouvaient que me causer un affaiblissement dont je ne prévoyais pas les suites.

« O Marie, dans quel état j'étais, lorsque vous voulûtes bien jeter sur moi un regard de votre miséricorde! Le 15 novembre 1834, on me remit une médaille frappée en l'honneur de l'Immaculée-Conception, et devenue célèbre par tant de miracles que Marie, par elle, a bien voulu opérer, et, en la recevant, je fus saisi pour la première fois d'un sentiment de confiance que je trouverais par elle la fin de mes maux. Je ne l'avais pas prévu, encore moins l'ai-je provoqué, et je crois pouvoir dire que mes pensées habituelles m'éloignaient de la demande d'une grâce dont je me croyais indigne. Toutefois, l'attrait devint si vif, que je crus devoir l'examiner le lendemain dans mon oraison, et, pour ne pas contrarier un mouvement si impétueux, je me déterminai à faire une neuvaine, que je commençai le 16. Dès ce moment, ma confiance n'eut plus de bornes, et, semblable à celle d'un enfant qui ne raisonne plus et ne voit que ce qu'il se croit sûr d'obtenir, elle me soutint au milieu des épreuves auxquelles je fus soumis; car, le 19 et jours suivants, mes souffrances redoublèrent et affectèrent en même temps l'estomac et la poitrine. Le 22 cependant j'éprouvai un mieux sensible; le 23, je me crus assez fort pour quitter un régime auquel j'étais soumis depuis longtemps, et le 24, jour dans lequel finissait ma neuvaine, je ne voulus plus prendre que ce qui était servi à la communauté; le matin même, je commençai à me contenter de prendre, comme les séminaristes bien portants, un peu de pain

sec, avec un peu de vin, et je m'en trouvai bien. Ainsi mes désirs étaient remplis, car j'avais prié la sainte Vierge de me rendre à la vie commune, et je l'avais reprise entièrement; mais une mère aussi bonne que Marie ne devait point laisser son œuvre imparfaite, et elle choisit, pour répandre ses nouvelles faveurs, le jour même de la Conception. Il me restait en effet quelque pesanteur d'estomac, qui accompagnait la digestion après le dîner, sans me faire souffrir, et ce reste d'une ancienne infirmité disparut alors entièrement. Dès la veille, ma dévotion envers Marie, qui n'avait plus la même sensibilité, s'anima, au moment où j'y pensais le moins, d'une nouvelle ardeur; je me sentis porté à demander la consommation d'une bonne œuvre si heureusement commencée; je le fis, et le soir et le matin du jour suivant, à l'oraison, à la sainte messe, à l'action de grâces, et ce fut en terminant ce dernier exercice devant la statue de la sainte Vierge, qu'après une prière que je fis le mieux qu'il me fut possible, je me retirai avec une pleine confiance que j'avais été exaucé; ce qui s'est trouvé vrai, puisque depuis ce moment je n'ai plus rien éprouvé qui pût me paraître digne de quelque attention. Aussi ai-je sans difficulté entrepris de jeûner aux Quatre-Temps de Noël, et, la veille de cette grande solennité, j'ai chanté la grand'messe de dix heures le quatrième dimanche de l'Avent; j'ai suivi les offices du chœur pendant les jours que l'Église consacre à célébrer la naissance de notre divin

Maître; et, au lieu d'avoir à me repentir d'aucune de ces démarches, j'ai trouvé en chacune d'elles un nouveau motif de bénir le Seigneur et de témoigner ma reconnaissance à notre bonne Mère.

« J.-B. FERMIN. »

« Contre toute espérance, nous avons été témoins de la prompte et parfaite guérison de M. J. Fermin, laquelle paraît avoir quelque chose de surnaturel, puisqu'il n'a employé d'autre remède qu'une grande dévotion à la sainte Vierge et une neuvaine en son honneur.

« AUBRY, RAIGECOURT-GOURNAY. »

II

Grâces obtenues pendant l'année 1835, en France, en Suisse, en Savoie, en Turquie.

—

GUÉRISON DE MADEMOISELLE JOUBERT

Nota. La relation de cette guérison bien frappante nous a été adressée par M. Poinsel, vicaire général de Limoges, sur la demande que j'avais pris la liberté de lui en faire :

« Évêché de Limoges.

« *Gloire à Dieu! honneur à Marie!*

« Le 10 février 1834, Mlle Joubert, âgée de vingt-neuf ans, personne d'une piété solide, a été guérie

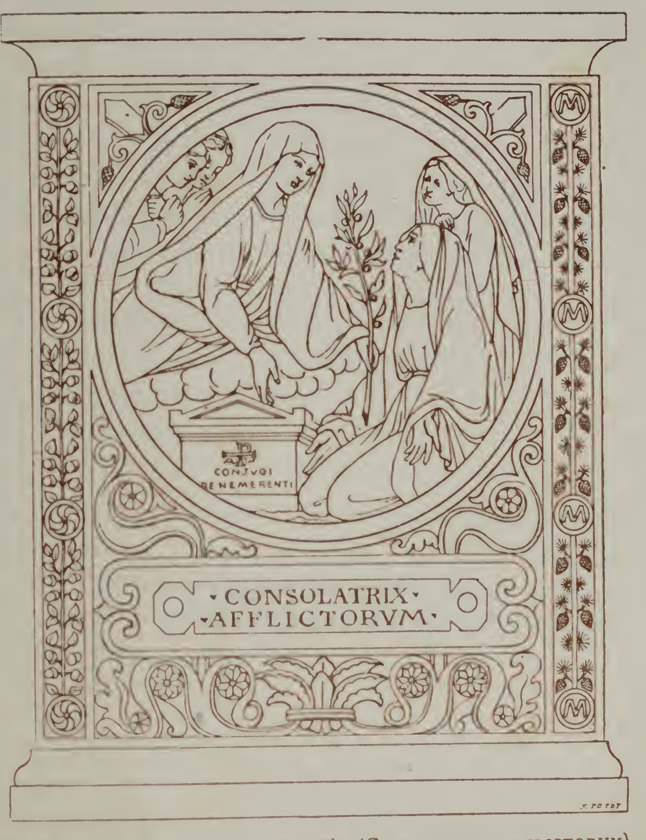
subitement d'une douloureuse et très-grave infirmité. Depuis plus d'un an elle avait le bras gauche en écharpe, par suite d'un malaise indéfinissable, qui régnait à partir de l'épaule jusqu'à la main, malaise tel, que le membre affligé paraissait mort et ne servait plus à rien; il fallait, au besoin, le prendre, le placer et le déplacer avec des précautions infinies, encore la douleur occasionnée était si excessive que souvent la patiente se trouvait mal; le malaise fut appelé successivement rhumatisme goutteux, inflammatoire, gangréneux; l'art employa, pour le combattre, les bains, les douches, les cataplasmes, les liniments de toute espèce : vaines tentatives qui, au lieu de soulager, ne faisaient qu'augmenter le tourment et varier le supplice. On parla quelquefois de faire l'amputation : « *Plût à Dieu, mademoiselle, que vous n'eussiez qu'un* « *bras !* » disait le médecin, ne dissimulant point ses inquiétudes et sa crainte d'une mort prochaine à l'époque du printemps; car le bras attaqué était pâle, livide, effroyable à voir.

» La jeune personne, au cœur chrétien, était soumise et résignée à tout; elle s'encourageait à la souffrance par la vue de la croix; sentant les progrès du mal, elle ne songeait qu'à *mourir de la précieuse mort des justes*, quand un jour on lui proposa de porter la médaille avec confiance et de faire une neuvaine de prières à Marie. La proposition fut acceptée : à la fin de cette neuvaine, au jour ordinaire de sa confession (elle a coutume de se confesser tous les huit jours),

elle s'approcha du saint tribunal, et voilà qu'à l'instant où, recueillie, contrite et humiliée, elle recevait l'effet moral de la bénédiction et des saintes paroles du prêtre, un effet physique et extraordinaire eut lieu dans le bras jugé incurable, qui se trouva subitement comme délié et libre; plus de douleur. « *Je ne savais « où j'étais,* dit la personne, *il me sembla tout à coup « qu'une corde fortement serrée autour de mon bras « était déroulée par anneaux l'un après l'autre, et je « fus bien; ma surprise, ma joie furent extrêmes, et « sont au delà de toute expression.* »

« Arrivée chez elle, son premier besoin fut de s'écrier : « *Miracle ! allumez une bougie, allumez-en « deux, venez, venez voir un miracle : je remue le « bras, il est vivant; je suis guérie.* » Grande joie dans toute la famille! On entoure *la bienheureuse,* on regarde, on touche, on fait exécuter au membre rétabli divers mouvements, on lui fait soulever divers objets; puis cette famille bien chrétienne, touchée, attendrie jusqu'aux larmes, tombe à genoux et récite l'hymne de l'action de grâces, le *Te Deum.*

« Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus d'un an, le bras est dans un très-bon état. Le médecin lui-même fut frappé de cet événement qu'il serait difficile d'attribuer aux ressources cachées, aux forces subites de la nature. Qu'est-ce que la nature sans l'intervention et l'action de Dieu? Il est seul maître de la nature, il la fait vivre et mourir à son gré. Il n'y a donc pas tant de raisonnements à faire; un peu de foi, et



MARIE, CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS (CONSOLATRIX AFFLICTORUM).

Auprès du tombeau d'un martyr, sa femme et sa fille pleurent. La Vierge leur présente une branche d'olivier, symbole de paix. — D'après les croquis originaux de V. Orsel.

on sera facilement amené à reconnaître ici une grâce spéciale de Dieu par l'intercession de Marie notre bonne et douce Mère, vers laquelle il faut nous réfugier, à laquelle il faut recourir avec confiance.

« Tel est le simple et consciencieux exposé de l'événement, d'après les réponses de la personne aux questions à elle adressées par moi soussigné en présence d'une personne intelligente et très-capable qui a tout vu, qui a pansé le bras plusieurs fois, et qui par suite de son habileté et de sa longue expérience, pouvait très-bien juger du danger.

« En foi de quoi, etc.

« 14 février 1835.

« POINSEL, *vicaire général.* »

Ces détails sont confirmés par deux lettres de madame et de mademoiselle Joubert, par le témoignage de la supérieure des Filles de la Charité de Limoges et par celui de M. Dumonteil, avocat, ami de la famille.

***

CONVERSIONS ET GUÉRISONS
OPÉRÉES EN SUISSE

Lettre de la sœur Boubat, supérieure des Filles de la Charité de Chesne.

« 12 février 1835.

« Je n'ai pas de grands miracles à vous raconter aujourd'hui ; ce sont cependant des marques de protection bien frappantes. Au reste, je vous rapporterai

les choses telles qu'elles sont, et vous en jugerez. Je puis vous assurer que celles dont je n'ai pas été témoin moi-même, je les tiens de témoins oculaires très-dignes de foi.

« 1° Une femme malade depuis fort longtemps, et abandonnée des médecins, reçut un jour, sur le soir, la médaille *miraculeuse*, et elle se trouva très-bien dès la nuit; se sentant donc parfaitement guérie, elle dit le lendemain à son mari qu'elle allait se lever pour lui préparer à déjeuner. Celui-ci la traita de folle; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il la vit levée effectivement, et surtout en constatant que depuis elle se porte très-bien.

« 2° Dans le même village, il y avait une jeune mère de deux enfants, dont l'un avait six ans et l'autre huit. Celui-ci fut attaqué d'une violente maladie qu'on n'a pu me désigner que sous le nom de convulsion, et il mourut en peu de jours. Le plus jeune fut aussitôt atteint de la même maladie, et paraissait toucher à son dernier moment : cette pauvre mère était dans la plus vive désolation, lorsqu'une personne lui offrit la médaille, qu'elle reçut avec empressement; c'était sur le soir, elle l'appliqua sur le petit moribond qui s'endormit promptement, sans se réveiller de toute la nuit, et le lendemain l'enfant se trouva parfaitement guéri. Cette bonne femme est venue ensuite chercher des médailles pour elle et quelques autres personnes. Oh ! je voudrais que vous l'eussiez vue m'exprimer, avec toute sa simplicité, les transports de

son âme, comme elle pleurait de joie! Jamais je ne l'oublierai, tant elle m'a fait impression.

« 3° Un enfant de quatre à cinq ans était travaillé depuis plusieurs mois d'une fièvre qui avait résisté à tout. Un jour que sa grand'mère le tenait dans ses bras au moment où l'accès commença, cette femme pleine de foi lui appliqua la médaille; l'enfant se trouva mieux aussitôt, et la fièvre n'a plus reparu.

« Le médecin qui le traitait est son parent : en le voyant venir, l'enfant courut vers lui, s'écriant avec tout le feu et toute la naïveté de son âge : « *Je suis* « *guéri; mais ce n'est pas toi qui m'as guéri, c'est* « *la médaille*. » Paroles qu'il répète presque chaque fois qu'il le voit.

« 4° Un jeune homme, au lit de la mort, laissait tout le monde dans de vives appréhensions pour son salut. Après plusieurs vaines tentatives du zèle le plus charitable, M. le curé lui fit accepter une médaille, et aussitôt cet homme voulut se confesser. Il est mort dans les dispositions les plus édifiantes.

« 5° Trois pécheurs s'obstinaient à ne pas assister aux exercices d'une mission qui se donnait dans leur paroisse, et ils cherchaient même à la traverser. L'un des missionnaires parvint à leur faire accepter une médaille, et dès qu'ils l'eurent reçue, ils se trouvèrent tout changés. On les vit non-seulement suivre alors exactement les exercices, mais encore devenir les plus zélés apologistes de la mission.

« Je tiens ces détails d'un bien respectable curé, qui me les a donnés lui-même.

« 6° Ces jours derniers, il m'est venu une femme d'une montagne voisine, qui me dit sans autre explication : « *Vous avez guéri une fille chez nous, que* « *tous les médecins avaient abandonnée; je veux que* « *vous me donniez la même chose.* » Et moi de chercher aussitôt à me rappeler quels médicaments j'avais donnés; je lui fis mainte et mainte question sur la nature du mal que j'avais guéri, pour savoir quel remède j'avais appliqué. Après m'être bien cassé la tête, elle me dit que c'était *une pièce*, ce qui me fit souvenir qu'en effet j'avais donné une médaille à une jeune personne du même pays, qui était venue me consulter pour sa santé, et que j'avais trouvée dans un très-mauvais état. Je lui ai fait dire de venir me voir, afin de vérifier le fait.

« Je passe sous silence une multitude d'autres traits qui, sans être regardés comme des miracles, n'en sont pas moins des grâces bien réelles, et, à mes yeux, une bien précieuse et bien grande pour nous, c'est que la sainte Vierge veuille bien se servir de notre pauvre petite maison pour propager son culte. Vous ne vous faites pas une idée de l'empressement avec lequel on nous en demande. Oh ! si vous voyiez ces bons montagnards de tout âge et de tout sexe venir avec la plus grande confiance et la plus touchante simplicité, demandant *na médaillot* (une médaille). J'en suis vraiment touchée, et je ne saurais assez témoigner

ma reconnaissance à notre tendre et Immaculée Mère.

« Des protestants même nous en ont demandé, et j'ai l'assurance que c'était de tout cœur.

« MM. les curés dans la Savoie, mettent aussi un grand zèle à propager la dévotion envers Marie : dès qu'ils ont lu la Notice, ils en parlent en chaire à leurs paroissiens, qu'ils engagent beaucoup à se procurer la médaille. Aussi voyons-nous les jeunes gens, partant pour l'armée, s'en munir, des hommes allant en voyage la prendre pour leur sauvegarde, enfin tout le monde y recourir, comme au remède universel des corps et des âmes. »



GUÉRISON

DE LA SŒUR HYACINTHE, RELIGIEUSE DU CALVAIRE

C'est madame la supérieure générale de la communauté qui en donne les détails ; sa lettre est du 7 février 1835.

« Je nage dans la joie, ma pauvre malade est parfaitement guérie par la vertu de la médaille *miraculeuse*. Je pourrais dire nos malades, car nos prières étaient faites pour la paralytique, et en même temps pour cette jeune personne que je vous ai dit être malade depuis onze mois : elle ne pouvait rester debout que quelques heures dans la journée ; il fallait l'aider à descendre, et encore était-ce rarement,

pour la sainte messe, et, vu sa faiblesse, lui donner le bras jusqu'à la sainte table. Depuis jeudi elle n'est plus qu'un peu faible, elle marche seule et mange, sans ressentir ses anciennes douleurs. J'espère que le Seigneur achèvera son œuvre, et la rétablira entièrement; mais venons-en à notre chère sœur.

« Voici la copie de ce que j'écrivis avant-hier à notre saint évèque, en sortant de la messe, sur ce prodige : « Je viens annoncer à Votre Grandeur la grande mi- « séricorde de Dieu sur notre communauté, par la « guérison subite d'une de nos religieuses de chœur, « nommée sœur Hyacinthe, âgée de quarante-sept « ans; cette bonne Mère fut frappée, le 14 janvier « dernier, d'une attaque de paralysie qui, lui laissant « la tête libre, se fixa aussitôt sur le côté gauche qui « resta sans aucun mouvement et même sans douleur. « Nous nous hâtâmes d'appeler le médecin, on fit une « forte saignée de bras; le lendemain, on employa « les sangsues, médecine, vésicatoire au cou, et trois « jours après sur la cuisse paralysée, mais le tout « sans nul succès. La pauvre malade n'eut plus qu'à « se soumettre, et nous aussi, à la sainte volonté de « celui qui frappe et qui guérit. Après quinze jours « passés dans ce pénible état, il me vint en pensée de « faire une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée- « Conception, dont nous portons toutes la médaille « *miraculeuse*. Le quatrième jour de la neuvaine que « nous allions faire auprès de son lit, cette bonne « Mère désira faire la sainte communion. Je la fis

« porter au chœur par trois personnes ; après la sainte « communion, elle se trouva mieux de la jambe et « put retourner, avec l'aide de deux personnes. Sa « confiance envers la Mère de Dieu s'augmenta de « plus en plus : hier elle me demanda de descendre « au dernier jour de la neuvaine, et elle est descendue « en effet ce matin, toujours à l'aide d'une canne et « d'une personne pour la soutenir, et a eu le bonheur « de faire la sainte communion. Immédiatement « après, nous avons terminé les prières de la neu- « vaine, à la fin desquelles elle éprouva une douleur « au bras qui était sans mouvement et même sans « sentiment, ensuite un grand froid suivi d'une cha- « leur très-forte. Elle vint à moi les deux bras levés, « et me disant : « *Je suis guérie !* » Elle l'est en effet « parfaitement, elle marche et agit avec la même fa- « cilité que si elle n'avait jamais été malade.

« Vous peindre notre joie et notre reconnaissance, « Monseigneur, serait chose impossible. La pauvre « malade s'en est trouvée mal, et j'étais à peu près « dans le même état : j'avais peine à continuer les « prières d'action de grâces, ne pouvant comprendre « que le Seigneur ait accordé cette faveur dans notre « communauté, sous le gouvernement de la plus in- « digne de ses servantes. »

« Je vous envoie cette copie qu'on avait conservée.

« Dans la même lettre, je priais Monseigneur de nous permettre de chanter le *Te Deum* à la fin du Salut, Sa Grandeur voulut bien me faire dire que

non-seulement elle le permettait, mais l'*ordonnait* même ; ce qui fut fait. Monsieur le vicaire général, notre supérieur, m'écrivit de retarder nos vêpres d'une demi-heure, parce qu'il voulait assister au *Te Deum*. Plusieurs ecclésiastiques y vinrent aussi, et virent les personnes guéries, en bénissant Dieu. Depuis ce jour, notre bonne mère Hyacinthe suit l'observance, remplit tous ses devoirs, et ne se ressent plus le moins du monde de sa maladie.

« Ce miracle a fait grand bruit dans notre ville : les ouvriers qui travaillent à la maison, l'ayant su à l'instant même, le répandirent ; ils avaient vu, la veille, notre pauvre malade traînant sa jambe, un bâton à la main, et presque portée par deux personnes, et je la leur fis voir dès le lendemain matin parfaitement guérie. Ces gens, qui ordinairement n'ont guère de religion, chantèrent la puissance de Dieu et me demandèrent des médailles ; je leur en donnai à tous avec bien du plaisir. Messieurs les ecclésiastiques viennent voir le prodige, et je laisse la *miraculée* leur raconter elle-même les merveilles du Seigneur.

« Je ne veux pas omettre de vous dire que le médecin qui, n'ayant plus aucun remède à employer, avait été neuf jours sans venir voir la malade, disait la veille à une de nos dames pensionnaires, que la paralysie s'étant fixée de suite, il croyait bien qu'elle pourrait marcher, mais que son bras ne guérirait pas ; il vint le lendemain pour nos autres malades, et il fut extrêmement surpris de la voir se présenter devant

lui parfaitement guérie. Voulant m'assurer de ce qu'il en pensait, je lui dis que ce n'était sans doute pas une vraie paralysie, mais bien un engourdissement : « *C'en était une bien caractérisée*, me répondit-il, « *et il y a bien certainement du surnaturel dans sa* « *guérison* »

« Nous continuons actuellement les mêmes prières de la neuvaine que nous commençons par le *Laudate* en action de grâces.

« Faites tel usage que vous jugerez convenable de cette lettre ; si vous l'insérez dans la Notice, vous pouvez nommer notre ville, notre maison. Oh ! que nous voudrions bien pouvoir faire connaître et aimer, jusqu'au delà des mers, la puissance de Dieu par l'invocation de l'Immaculée Mère de son divin Fils.

« *Sœur* SAINTE-MARIE,
« *Supérieure du Calvaire d'Orléans.* »

*
* *

GUÉRISON

DE MADAME LEBON (DIJON)

Nota. La respectable dame sur qui s'est opérée cette guérison appartient à une famille très-honorable de Dijon, et son caractère personnel est très-propre à inspirer toute confiance, comme le dit *l'Ami de la Religion* qui en parle dans son numéro du 17 avril 1835. Au reste, la lettre qu'elle en écrivit le 12 mars

à une de ses amies, et qu'elle a bien voulu nous faire transmettre, est accompagnée de certificats de MM. les curés de Saint-Michel de Dijon, de Dampierre et de Beaumont-sur-Vingeanne, ainsi que de cinq membres du conseil municipal et de plusieurs autres personnes très-recommandables, dont quelques-unes de sa famille; de plus, elle est suivie d'un rapport détaillé d'un homme de l'art, qui donne des soins à cette dame depuis seize ans.

« Dijon, 12 mars 1835.

« Madame et chère amie,

« Vous me demandez quelques détails sur la manière miraculeuse dont il a plu à Dieu de me rendre la santé. Hélas! je pourrais me borner à vous dire : J'ai prié Marie de demander, elle l'a fait et a obtenu à l'instant, et vous sauriez tout; mais vous désirez que je vous rappelle les circonstances de ma maladie et ce que j'ai éprouvé depuis ma guérison; les voici :

« Vous vous souvenez sans doute que, depuis plus de vingt ans, je ne pouvais marcher, par suite d'un abcès dans les intestins qui me laissa une telle sensibilité, que jamais depuis je n'ai pu faire plus d'une centaine de pas, sans m'exposer à de graves accidents. Vous n'ignorez pas non plus que, depuis près de quinze mois, à la suite de la grippe, un second abcès vint tellement y augmenter l'irritabilité, que, dès lors, j'ai presque toujours été entre la vie et la mort, et que dans les moments où j'étais moins mal,

je pouvais à peine me traîner d'une chambre à l'autre. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que depuis le 1er décembre dernier, mon état de faiblesse était tel, qu'à peine pouvais-je demeurer trois ou quatre heures hors de mon lit; ce qui me faisait croire, comme aux personnes qui m'approchaient, que ma fin était prochaine, et que je m'éteindrais au printemps.

« Voilà, ma chère amie, où j'en étais, lorsqu'on me parla de la médaille représentant la Vierge immaculée, et on m'engagea à la demander. Je trouvais si téméraire de solliciter la guérison d'une infirmité regardée par les médecins comme incurable, que je fus longtemps à me décider. Enfin ayant pensé, d'une part, que plus la guérison était inespérée, plus Dieu serait glorifié, s'il daignait l'opérer, et de l'autre, qu'il avait fait de plus grands miracles pour ceux qui en étaient le moins dignes, je me décidai à en parler à mon confesseur, qui approuva l'idée de faire une neuvaine.

« Le 2 février, fête de la *Purification*, premier jour de la neuvaine, jour à jamais mémorable pour moi, je me fis transporter à l'église en voiture ; ma fille, seule confidente de ce que j'allais faire, me conduisit à l'autel de la sainte Vierge, où, après avoir entendu la sainte messe tant bien que mal à cause de ma grande faiblesse, je reçus la sainte communion. A peine eus-je fait à genoux un acte d'adoration, que je fus obligée de m'asseoir. La sœur de la Charité que

je ne savais pas là, car je n'espérais recevoir la médaille qu'un peu plus tard, me la mit au cou. Aussitôt je me remis à genoux pour prier la Mère des affligés de demander à son divin Fils la santé pour moi, si elle devait servir à la gloire de Dieu et à la sienne, à mon salut et au bonheur de mon mari et de mes enfants. A peine avais-je prononcé ce peu de paroles, et prié le Seigneur d'exaucer la prière de sa sainte Mère, Marie avait demandé, et Dieu dans sa grande miséricorde avait accordé... J'étais guérie, madame, radicalement guérie... Je finis toutes les prières d'après la communion et celles de la neuvaine à genoux et sans souffrir ; ma douleur avait disparu, et je ne l'ai plus ressentie depuis... Je retournai, sans aide, jusqu'à la porte de l'église, renvoyai la voiture et revins à pied à la maison.

« J'ai bien pu vous détailler ces circonstances, mais vous dépeindre les divers sentiments que j'éprouvai en rentrant chez moi, c'est chose impossible : ma joie, mon étonnement étaient à leur comble, je ne pouvais en croire à moi-même. *Guérie en un instant!* cela m'anéantissait. Je ne pouvais pas croire que ce ne fût un rêve : l'étonnement de mon mari, de maman et des domestiques qui, en voyant le grand changement opéré en moi, ne purent, quoiqu'ils ne sussent rien, s'empêcher de dire : « *Mais il s'est donc* « *opéré un miracle en vous* », me prouvait que je ne dormais pas.

« Depuis ce temps, je marche comme tout le monde ;

à peine ma neuvaine achevée, j'ai parcouru la ville d'un bout à l'autre; il n'y a pas six semaines que je suis guérie, et j'ai déjà fait plus d'une lieue sentant bien que j'en ferais facilement le double. Vous voyez, madame et chère amie, que le miracle a eu lieu d'une manière bien éclatante.

« Il me reste à vous prier, ainsi que toutes les âmes pieuses, de vouloir bien avec moi en remercier Dieu et son auguste Mère.

« Votre toute dévouée, etc.

« ÉLIS. M. DARBEAUMONT, *femme* LEBON. »

Le certificat du médecin se termine ainsi :... « Quelle que soit la cause d'une guérison regardée jusqu'alors comme impossible par tous les médecins qui ont donné des soins à Mme Lebon, on ne doit pas moins la regarder comme certaine et positive : car on ne saurait se refuser à l'évidence du fait.

« En foi de quoi j'ai signé la présente attestation, que j'affirme sincère et véritable.

« FOURNIER, *médecin*.

« Dampierre, 19 mars 1835 »

*
* *

GUÉRISONS

OPÉRÉES A SMYRNE ET A CONSTANTINOPLE

Extrait d'une lettre de M. Le Leu, missionnaire de la Congrégation de Saint-Lazare.

« Constantinople, 16 mars 1835.

« Il y a longtemps que je me propose de vous dire un mot de la médaille : un des plus grands miracles à mes yeux qu'elle ait opéré jusqu'à présent, c'est la rapidité avec laquelle elle se propage et la confiance qu'elle inspire. Par les demandes que nous vous avons faites, vous pouvez juger de l'effet qu'elle a produit dans ce pays. Il nous en faudrait par milliers, et je ne sais si nous pourrions satisfaire à tous les désirs. A Smyrne il en est de même. Nous avons eu occasion d'en faire passer quelques-unes dans l'intérieur de l'Asie, et là la sainte Vierge ne s'est montrée ni moins puissante, ni moins bienfaisante qu'en Europe. A Angora, un vieillard était perclus de tous ses membres, et n'avait ni marché ni travaillé depuis un certain nombre d'années : il vivait dans une affreuse misère et soupirait après sa fin ; il était surtout désolé de se voir si longtemps à charge à une famille dans la détresse. Il y a dans ce pays un grand nombre de familles arméniennes, très-dévotes à la sainte Vierge : la sienne est de ce nombre. Aussi, il n'eut pas plus tôt entendu parler de la médaille *miraculeuse*, qu'il sollicita le bonheur d'en obtenir une et

de la porter. La foi dans ces contrées a encore sa simplicité primitive : on ne se contente pas de prier devant une médaille, ou de la suspendre au cou, mais on la baise avec un profond respect et on l'applique sur la partie malade ; la sainte Vierge ne résiste pas à une telle confiance, et ce brave homme qui avait les jambes entièrement percluses, commença à marcher dès cet instant ; et depuis, il travaille et peut pourvoir à sa subsistance.

« Voici un autre trait : Une jeune femme appartenant à une famille respectable et très-pieuse, était depuis longtemps attaquée d'une maladie à laquelle les médecins francs, grecs, turcs, n'avaient pu rien connaître : c'étaient des douleurs de côté très-violentes, qui l'empêchaient de marcher, de manger, de dormir, et qui se calmaient ensuite quelque temps pour revenir bientôt plus fortes que jamais. Ayant entendu parler de notre médaille, cette dame se sentit intérieurement pressée de l'employer à sa guérison ; mais se croyant indigne d'obtenir directement un miracle, elle se contenta de demander à la sainte Vierge qu'elle voulût bien éclairer le médecin, et lui indiquer le remède convenable. Là-dessus elle partit pour la campagne. Au bout de quelques jours elle est bien étonnée de voir arriver son médecin, qui lui dit, tout en la voyant : « *Madame, bonne nouvelle ! J'ai trouvé le « remède de votre maladie, et j'en réponds : sous peu « de jours vous vous porterez parfaitement. Je ne « sais pourquoi votre situation m'a singulièrement*

« *préoccupé depuis votre départ ; et à force d'y ré-*
« *fléchir, j'ai enfin découvert la cause de votre mal*
« *et la manière de le traiter.* » La dame reconnut bien que cette lumière venait de plus haut, et qu'on ne recourait pas en vain à Marie. Aujourd'hui elle se porte très-bien. C'est de la bouche même de sa mère que je tiens tous ces détails. « *Oh ! monsieur*, s'é-
« criait cette excellente mère, *combien je suis heu-*
« *reuse de la guérison de ma pauvre fille ; c'est la*
« *sainte Vierge qui me l'a rendue. Quel bonheur ce*
« *serait pour moi, si vous pouviez me procurer*
« *encore quelques-unes de ces médailles ! On m'ac-*
« *cable de demandes.* » Le médecin lui-même publie les détails que je viens de vous donner, et il est si persuadé du pouvoir de cette médaille, que, quand il ne connaît plus rien à une maladie, il la conseille, l'appelant son dernier remède ; et la sainte Vierge a si bien béni sa foi, qu'une de ses propres filles, très-pieuse, mais d'une santé déplorable, vient d'en éprouver un mieux très-sensible.

« Je pourrais vous citer une foule d'autres traits, tant conversions que guérisons ; mais un autre encore seulement pour aujourd'hui : Une mère de famille, ces jours derniers, avait tous les symptômes d'une attaque d'apoplexie ; déjà même elle avait perdu connaissance. Son fils, jeune homme très-pieux, qui portait une de ces médailles, la détache de son cou et la met à celui de sa mère, puis il court chercher un médecin et un prêtre. Quand l'un et l'autre arrivent,

ils sont bien étonnés de trouver cette femme bien portante. Le soir, le fils redemande à sa mère sa médaille qu'elle lui rend; mais un instant après, elle est de nouveau frappée. La protection de la sainte Vierge semblait se retirer avec ce signe de sa puissance. On lui remet aussitôt la médaille, bien entendu, pour ne plus la retirer, et depuis elle va très-bien.

« Oh! ne tardez pas, je vous en prie, à nous expédier celles que nous vous avons demandées, etc. »



CONVERSION ET GUÉRISON D'UN VIEILLARD, A CASTERA-LES-BAINS

Nota. Ces détails nous sont adressés et certifiés par M. Belloc, receveur de l'enregistrement d'Auch, et autres personnes fort recommandables :

« Au commencement de mars 1835, un vieillard de la commune de Castera-les-Bains (Gers) tomba dangereusement malade. Le respectable curé de la paroisse, M. Barère, s'empressa d'aller auprès de lui, pour l'engager à se reconnaître et à se jeter dans les bras de celui qui est mort pour tous les pécheurs. Notre malade, qui ne s'était point confessé depuis un grand nombre d'années, l'accueillit en incrédule, refusa les secours qu'il venait lui offrir, et finit par lui dire : « *Monsieur le curé, je voudrais perdre de suite* « *la parole, pour n'être point obligé de répondre à* « *vos demandes.* » Le charitable pasteur, contraint de

se retirer, quoiqu'à regret, pensa à la médaille *miraculeuse* qu'il portait, et pria une personne de la maison de la mettre dans le lit du malade, recommandant bien, au cas qu'il s'en aperçût, qu'on ne parlât pas de lui, afin d'épargner à ce malheureux toute occasion d'invectives contre la religion. Mais, ô merveille! quelque temps après, le moribond se réveille comme d'un profond assoupissement, demande M. le curé avec instance, protestant qu'il se repent et qu'il veut se confesser. A cette nouvelle, le bon pasteur vole vers sa brebis égarée, qui l'accueille avec la plus vive émotion et le supplie de vouloir bien lui pardonner et de le confesser. Nous n'avons pas besoin d'exprimer ici les sentiments et le langage du charitable ministre de la religion. Il fut si touché des dispositions du pénitent, qu'il n'hésita point à lui porter le saint Viatique le lendemain. Beaucoup de fidèles accompagnèrent le saint-sacrement chez le malade, qui confessa de nouveau et abjura ses égarements devant tous les assistants, les conjurant de lui pardonner tous les scandales qu'il avait donnés par sa conduite passée. Tout le monde fondait en larmes, et c'est au milieu de cet attendrissement universel, que le malade reçut le bon Dieu avec les plus grands sentiments d'humilité et de componction, se recommandant aux prières des personnes présentes. Durant la nuit suivante, craignant d'être emporté par quelque faiblesse, le malade demanda le sacrement de l'extrême-onction qu'il reçut avec la même foi et la

même piété. Cette conversion fut suivie d'une parfaite guérison, et ce bon vieillard bénit la divine Providence, qui, par la protection de Marie, l'a retiré des bords de l'abîme affreux où son incrédulité allait le plonger pour toujours.

« Le soussigné, qui tient ces détails de la bouche même de M. le curé de Castera, en garantit l'authenticité. Il ne les augmente ni ne les diminue, sachant bien que la sainte Vierge n'a nul besoin de faits mensongers pour preuve de sa puissance et de sa bonté. C'est donc sur sa conscience qu'il atteste ce trait que nul des habitants de Castera et de la contrée voisine, fût-il incrédule, ne contestera. »

*
* *

GUÉRISON

DE ROSALIE MORVILLERS, RECONNUE MIRACULEUSE DE TOUTE LA PAROISSE

« Hangest (Somme).

« Je vous ai parlé d'une guérison opérée à l'occasion de la médaille *miraculeuse*, sur une personne âgée de cinquante ans : le fait est incontestable. Rosalie Morvillers, qui a reçu cette faveur, n'avait jamais été sans douleur depuis l'âge de raison : des irritations de nerfs lui causaient des battements de cœur presque continuels et de très-violents maux de tête, ce qui ne l'empêchait cependant pas de s'occuper à de petits ouvrages, sans en ressentir trop d'incommodité. Mais

il y a environ cinq ans qu'une scène pénible fit déclarer en elle l'épilepsie avec des caractères si prononcés, que toute la famille était dans la plus grande consternation. Dès lors, elle fut réduite à garder le lit; on ne pouvait introduire chez elle que quelques-unes de ses compagnes les plus intimes. La simple vue d'une physionomie qui ne lui était pas familière suffisait pour la jeter dans de violentes convulsions de plusieurs heures. Indépendamment de toute cause extérieure, ses crises se renouvelaient ordinairement trois fois le jour, mais avec tant de fureur qu'on avait peine à la contenir dans la chambre : elle poussait des cris effrayants; son visage se contractait d'une manière horrible, il sortait de sa bouche une écume dégoutante, etc.; et enfin, au rapport des témoins ordinaires de ces accès, la malade ne revenait à elle-même qu'après un certain temps.

« Les choses en étaient là lorsqu'on lui donna la médaille *miraculeuse*, qu'elle reçut avec la plus grande confiance. On la lui appliqua de suite sur une partie de la tête où elle éprouvait des douleurs aiguës qui disparurent aussitôt. Dès ce moment, elle se sentit pressée de faire une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée-Conception, pour obtenir la guérison de son épilepsie L'appréhension d'en parler à son directeur lui fit toutefois différer près de six semaines l'exécution de ce pieux dessein. Enfin elle cède à la puissance de ses désirs, avouant qu'elle était persuadée qu'après la neuvaine elle recevrait sa guérison de la

bonté de Marie. Sa confiance ne fut point trompée ; M. le curé commença aussitôt la neuvaine, à laquelle s'unit la communauté de la Sainte-Famille. Le dernier jour au matin, 17 du mois de Marie, pendant la sainte messe, la malade éprouva une crise tellement violente qu'on n'en avait point encore vu de pareille, bien que, durant la neuvaine, les accès eussent été plus forts que de coutume Tout à coup le mal cesse Un assez grand nombre de personnes s'étaient mises en prières, et récitaient le chapelet · la malade les regarde en souriant, et s'endort paisiblement Quelques instants après elle ouvre les yeux et s'écrie : « *Je suis « guérie, je suis guérie! la sainte Vierge vient de « me délivrer du mal caduc. Oh! qu'elle est bonne! « oh! qu'elle est puissante! Il me semble que mon « corps vient d'éprouver une révolution générale. « Soyez sûrs, mes amis, que ce mal ne m'arrivera « plus jamais.* »

« Il fut facile aux assistants de voir qu'il s'était passé en elle quelque chose d'extraordinaire, et ses traits ne présentaient plus aucun indice de ce mal. Elle désira aussitôt recevoir le bon Dieu ; et avec quels transports de foi, de reconnaissance et d'amour elle le reçut !

« Bientôt le bruit de cette guérison se répandit jusque dans les villages voisins. Que la foi est encore belle, monsieur, dans quelques habitants de la campagne! Tout le monde voulut dès lors porter la médaille.

« Cette guérison s'est opérée le 17 mai, à neuf heures du matin. Depuis cette époque, la malade n'a pas éprouvé la plus légère attaque d'épilepsie; elle sort de sa chambre, se promène dans le jardin, et reçoit toutes les visites qui lui sont faites, sans éprouver la moindre émotion. Cependant la sainte Vierge ne l'a point délivrée de ses autres infirmités; elle ressent les irritations de nerfs qui existaient avant l'épilepsie; mais je dois vous faire observer qu'on ne fit la neuvaine que pour obtenir la guérison du mal caduc, et qu'ainsi la sainte Vierge a obtenu tout ce qu'on lui demandait.

« Voilà, monsieur, le fait exactement comme il s'est passé. Il y aura sans doute des esprits qui voudront attribuer cette guérison à des causes naturelles; mais, pour nous, nous restons convaincus, avec la malade, que c'est à la puissante intercession de Marie qu'elle est due; c'est aussi la conviction de M. le curé et de toutes les personnes qui se font gloire de croire à la religion. Hommage donc à la puissance et à la bonté de Marie conçue sans péché! »



GUÉRISONS

D'UNE FILLE DE LA CHARITÉ ET D'UNE AUTRE PERSONNE (DIOCÈSE DE MOULINS)

La lettre suivante a été adressée par un homme dont la véracité ne peut être suspecte au *Journal du Bourbonnais* qui l'a publiée dans son n° du 6 juin 1835 :

« Monsieur,

« Marie est notre mère à tous; c'est au pied de la croix de son divin Fils que son cœur maternel nous a enfantés. De là, tous les siècles ont vu les effets salutaires de sa protection puissante; nos pères les ont admirés, nous les admirons nous-mêmes, nos jours aussi sont des jours de prodiges. Récemment encore Marie s'est montrée répandant des flots merveilleux de grâces sur un royaume privilégié, et ce royaume était la France; cette vision s'est vérifiée; car nos jours qui l'ont vue, voient aussi se multiplier les merveilles, les guérisons et les conversions miraculeuses.

« Le Bourbonnais, notre aimable patrie, serait-il excepté dans cette répartition des faveurs de Marie? Oh! non, il aura aussi sa part dans cette moisson de gloire La rapidité vraiment étonnante avec laquelle ont été enlevées les mille médailles *miraculeuses* qui ont paru dans notre ville, m'en est un sûr garant : aussi faudrait-il prendre tous les jours la plume pour constater les traits surprenants de la protection de Marie ·

« 1° La sœur Chapin, de l'hôpital Saint-Joseph, était, depuis plus de deux ans, travaillée de douleurs et d'une fièvre que toutes les ressources de la médecine n'avaient pu chasser.

« Cet ange de la terre gémissait de ne pouvoir remplir l'étendue des devoirs de sa noble vocation; sa

charité, son zèle, sa résignation, loin de se ralentir, semblaient croître de jour en jour; mais sa santé s'altérait de plus en plus, jusqu'à donner de graves inquiétudes. Lassée d'épuiser en vain tous les secours de la médecine, elle laisse l'art et la nature, pour ne plus s'adresser qu'à la foi. Pleine de confiance en la médaille *miraculeuse*, elle commence une neuvaine en l'honneur de Marie, pour obtenir sa guérison. Avant la fin de la neuvaine, les douleurs et la fièvre avaient disparu, et maintenant elle commence une existence nouvelle ; ses forces lui sont rendues ; elle est heureuse de montrer par ses œuvres, en remplissant avec facilité les fonctions les plus pénibles, ce qu'elle a toujours montré par ses vertus, une fille accomplie de saint Vincent de Paul.

« 2° Hier encore on a cru voir dans notre Bourbonnais un autre effet merveilleux de la protection de Marie. Voici le fait : Lundi, premier jour de juin, à huit heures du soir, dans un domaine de la paroisse de Montilly, situé aux bords de l'Allier, près le château de Beau-Regard, une femme est frappée d'un violent coup de sang; les voisins accourent au bruit des lamentations et des cris perçants de la famille. Deux crises alarmantes se succèdent; elles sont suivies d'une troisième que l'on croit être mortelle. La malade, après de violents efforts que quatre hommes ont peine à maîtriser, tombe immobile et comme inanimée; ses membres sont roidis, glacés; son visage bleu, ses traits décomposés, ses yeux tournés, sa res-

piration insensible : l'on n'attend plus que la mort. Une demi-heure environ s'était écoulée dans cette crise effrayante, lorsque le souvenir de la médaille *miraculeuse* de Marie vint à la pensée d'une des personnes présentes : elle la prend, s'approche, la fait toucher aux lèvres de la mourante. Au même instant, elle se réveille de son assoupissement, elle respire, joint ses mains comme pour remercier celle qui lui rendait la vie, reconnaît toutes les personnes qui l'entourent, leur parle et les remercie de leur bienveillance et de leurs soins empressés.

« Le lendemain mardi, ce n'était plus aux portes du tombeau qu'il fallait la chercher, on la trouvait à Moulins, parcourant les rues de cette ville où je lui ai parlé moi-même.

« Pardonnez, ô divine Marie, si entre mille traits frappants de votre bonté puissante, je m'arrête à quelques-uns moins apparents : c'est qu'ils sont d'hier, et de notre ville, et je m'estime heureux de jeter, en passant, une pensée de foi dans l'esprit de mes frères, une pensée de cette foi vivante et salutaire dont j'ai connu la vérité, et que je voudrais planter ou féconder dans tous les cœurs!

« Daignez agréer, etc. »

Nous avons appris depuis que la guérison de la sœur Chapin persévère.

*
* *

GUÉRISON

DE MARIE LACROIX (DIOCÈSE DE LANGRES)

Nota. C'est M. Barillot, vicaire général, qui nous a adressé ce trait de protection.

« Évêché de Langres, 20 juin 1835.

« Monsieur,

« M. Regnault, curé d'Ormoy, canton de Château-Villain, en notre diocèse, excellent pasteur et prêtre judicieux, m'écrit la lettre ci-jointe en date du 19 :

« Il vient de se passer dans ma paroisse une chose « bien extraordinaire : une jeune personne de vingt « ans, par suite d'une chute, était devenue aveugle et « privée de tout mouvement du corps, excepté de ses « bras, la hanche était défaite. Pendant trois mois, « les médecins de Bar-sur-Aube, où elle était à l'hô- « pital, l'ont traitée pour ses yeux et pour le reste, « mais inutilement. Enfin, ayant jugé leurs soins « inutiles, et désespérant de la guérir, ils l'ont ren- « voyée chez ses parents à Ormoy. Elle y était depuis « trois mois, endurant, comme à Bar-sur-Aube, des « douleurs incroyables, ne pouvant pas même se re- « tourner dans son lit pour y prendre une autre posi- « tion. On ne comptait plus sur sa guérison, et même « on a envoyé dernièrement au ministre une pétition « accompagnée de certificats de deux médecins qui « l'avaient traitée à Bar-sur-Aube, pour obtenir des « secours de l'hospice des Quinze-Vingts. Cependant

« cette jeune personne qui m'a paru très-pieuse et « très-soumise à la sainte volonté de Dieu, ayant reçu « une médaille *miraculeuse*, commence de suite une « neuvaine. Sept jours se passent, et ses douleurs, loin « de diminuer, ne font qu'augmenter; le huitième, elle « éprouve une sueur très-abondante, et tout à coup « elle se lève, s'habille et va dans les rues et à l'église, « au grand étonnement de tous les habitants, qui, en « la voyant, ne pouvaient retenir leurs larmes.

« Je l'ai questionnée beaucoup; je ne lui ai pas « même laissé voir ce que je pense de tout cela. Je « suis allé à Bar-sur-Aube prendre des informations: « le chirurgien avoue que c'est étonnant, vu surtout « l'état incurable où elle était. Toutes les sœurs de « l'hôpital, MM. les curés de Bar-surAube et les ma- « lades qui l'ont vue crient au miracle. Les gens d'Or- « moy et même des pays voisins qui viennent la voir, « sont étonnés que je n'en parle pas; je vous prie de « vouloir bien me tracer la règle que j'ai à suivre « dans cette affaire, et même d'en dire un mot à mon- « seigneur l'évêque »

« Monseigneur l'évêque m'a de suite chargé d'inviter M. le curé d'Ormoy à exposer ce fait miraculeux à ses paroissiens, et de vous transmettre la copie de la lettre du bon curé, laissant à votre sagesse l'usage que vous croirez devoir en faire.

« Je suis, etc.

« Barillot, *chanoine, vicaire général.* »

Avant de faire imprimer ce trait, nous avons cru devoir nous informer si la guérison persévérait, et M. le vicaire général a bien voulu nous transmettre la réponse de M le curé d'Ormoy, que voici :

« La guérison persévère toujours ; la jeune personne est même, depuis plusieurs mois, chez les dames Ursulines de la Chapelle, qui l'ont trouvée assez forte pour faire la besogne de la maison ; sa maladie ayant été bien constatée par trois médecins, et les circonstances de sa guérison subite nous paraissant évidemment miraculeuses, tout nous porte à croire qu'il y a quelque chose de surnaturel. J'étais loin de mériter que cette faveur fût accordée à ma pauvre paroisse ; j'espère que la sainte Vierge achèvera son œuvre.

« 3 novembre 1835. »



GUÉRISONS

OPÉRÉES DANS LE CHABLAIS (SAVOIE)

« Des bords du lac de Genève, 18 juin 1835.

« MONSIEUR,

« Le pays que les sueurs du saint évêque de Genève ont purgé de l'hérésie de Calvin n'est pas étranger aux bienfaits représentées par les rayons mystérieux de la médaille. Ce prodigieux instrument des libéralités de Marie s'est propagé avec une rapidité étonnante, depuis quelques mois seulement qu'on en a entendu parler sur nos bords. Je me fais une pieuse

obligation de vous offrir quelques petites pierres pour vous aider à la construction du temple de gloire qui s'élève aujourd'hui en l'honneur de celle qui se montre à la terre plus puissante et plus miséricordieuse que jamais. Je suis un jeune villageois vivant dans le sein de ma famille; je ne vous annonce pas des miracles, mais des faits que je raconterai tels que je les ai vus ou entendus. J'aurais pu recueillir une foule de signatures, je ne l'ai point jugé nécessaire; elles seraient superflues pour le cœur docile et religieux, et le pauvre incrédule les traiterait de suppositions aussi bien que les faits. A la lecture de la première phrase de chaque fait, les gens du pays reconnaîtront de qui il est question, et ce récit fera parmi eux une impression salutaire.

« 1° Au mois de juillet 1824, mademoiselle C***, âgée de dix-neuf ans, avait dit un adieu à sa famille, qu'elle croyait devoir être le dernier, pour aller, avec quelques généreuses compagnes, se consacrer au service des malades, dans une grande ville de l'Italie méridionale. Après quelques mois de noviciat dans une maison de Filles qui se consacrent au service des pauvres, elle fut attaquée par une de ces maladies de langueur et de dépérissement que les médecins ont peine à caractériser. Comme on en attribuait la cause à la différence de température, on la renvoya respirer l'air natal, après vingt-deux mois de traitements inutiles. Le changement de climat fut sans résultat pour la malade; les docteurs du pays avaient

fini par ne plus la voir, jugeant son rétablissement impossible par les moyens connus. Il y a six ans qu'elle put faire quelques pas hors de la chambre, et même respirer par moments le grand air; mais cette amélioration fut illusoire, et, depuis 1830, la malade n'a quitté son lit de douleur que pendant quelques instants. Souvent on l'a vue, durant ces cinq dernières années, dans un état voisin de la mort, et cela plusieurs jours de suite. On la soutenait seulement par l'injection de quelques gouttes de sirop. Cependant elle conservait l'usage de l'ouïe et des facultés intellectuelles, puisqu'elle répondait par signes à l'ecclésiastique qui la visitait. C'est de lui-même que je tiens cette circonstance : son état paraissait tellement désespéré qu'on pensait déjà aux derniers devoirs à lui rendre. Cette maison était devenue une école d'édification, où l'on allait étudier le prix des souffrances et l'héroïsme de la patience. Enfin, sur la fin du mois d'avril dernier, cette âme crucifiée depuis onze ans conçut quelque espérance d'un état plus supportable à l'occasion de la médaille *miraculeuse;* mais, se défiant des impressions un peu extraordinaires que cette pensée faisait sur son imagination, il n'y eut que l'obéissance qui put la décider à commencer une neuvaine, dont tous les exercices consistaient à répéter trois fois par jour l'invocation : *O Marie, conçue sans péché!* etc. Le vendredi 24 avril, second ou troisième jour de la neuvaine, la malade éprouva une envie démesurée de se lever. Il était



Marie, protectrice de la pureté (Regina virginum).
La Vierge couronne sainte Catherine accompagnée de sainte Geneviève et de sainte Agnès. (V. Orsel.)

encore de bien bonne heure; une petite enfant l'aide à s'habiller. Sentant que ses jambes la portent avec assurance, elle se confirme dans la pensée qu'il y a du merveilleux, et veut essayer d'aller embrasser sa mère dans la pièce voisine. Arrivée à la porte, une vive frayeur la saisit, et la fait revenir précipitamment sur ses pas; mais elle se rassure, et la facilité avec laquelle elle parcourt sa chambre lui donne la certitude de sa force : elle en sort, et va se jeter dans les bras de sa mère, de sa sœur et de son frère. A la vue inattendue de cette chère malade, leur surprise fut extrême, et des larmes de joie et de reconnaissance coulèrent avec abondance. Un ecclésiastique qui visitait souvent la malade entend dire bientôt : « *Une telle est* « *guérie!* » Il n'en veut rien croire; mais ayant rencontré sa mère dans la rue, celle-ci pleure en l'abordant, sans pouvoir lui faire part de son bonheur. Le prêtre aussitôt va s'assurer lui-même de cette étonnante guérison, et, convaincu par ses propres yeux de la réalité du prodige, il invite mademoiselle C*** à bénir sa puissante protectrice, l'Immaculée Marie.

« Depuis cet événement, 24 avril, jusqu'à ce jour, 18 juin, mademoiselle C*** se lève vers les sept heures, entend une messe à genoux, travaille pendant la journée, fait des visites et des promenades d'une demi-heure et même d'une heure, toujours à pied, se trouve bien, et reprend un teint de santé. Cependant ses jambes sont un peu enflées, et elle ne peut prendre encore beaucoup de nourriture.

« L'apparition subite de cette personne, que tout le monde savait gravement malade depuis onze ans, a fait une sensation extraordinaire dans le public. Les yeux étaient attachés sur elle, et on la suivait en foule. Ce fait a eu lieu dans la capitale de la province.

« 2° Dans le mois d'août 1833, ma sœur, à la vue d'un enfant qui faillit se précipiter par une trappe entr'ouverte, fut subitement attaquée de convulsions nerveuses épouvantables, qui revinrent ensuite tous les jours, et même jusqu'à quinze fois par jour. Ce ne fut qu'au bout d'environ deux mois que les remèdes et un traitement sévère à l'hôpital, pendant quatre semaines, firent disparaître les accès. Ils se manifestèrent de nouveau l'année passée, dans le mois de février, et disparurent en laissant ma sœur dans un état de langueur et de fièvre qui la retint dans son lit durant quatre semaines.

« Cette année, dans le mois de février, les convulsions nerveuses se manifestèrent de nouveau avec une fréquence et une force bien alarmantes. La malade dépérissait visiblement; les accès se renouvelaient jusqu'à sept et dix fois par jour. Pendant la crise, le sang se concentrait, un froid glacial s'emparait des pieds et des mains, la tête était agitée avec violence et précipitation, une espèce de hurlement, par secousses, sortait de la poitrine; la crise durait de trois à six minutes, et laissait la patiente épuisée et abattue. Les témoins de ce spectacle déchirant

en étaient attendris jusqu'aux larmes. On conduisit ma sœur à un médecin accrédité du pays : il fut témoin d'une crise, et dit à la malade qu'elle le désespérait; *qu'il y perdait son latin.* Il prescrivit cependant des remèdes. Sur ces entrefaites arrivèrent les premières médailles. Le mardi-gras, ma sœur eut cinq accès qu'elle assura être plus forts que les autres. Le lendemain, elle commença une neuvaine avec sa médaille, et, ce même jour, elle eut encore deux crises qui furent les dernières; jamais elle n'a éprouvé depuis une seule secousse (et cela sans avoir employé les remèdes prescrits), sans apparence de cette fièvre qui, l'année précédente, avait remplacé des convulsions beaucoup moins violentes. Cette guérison s'est opérée, du jour au lendemain, d'une manière insensible, mais très-efficace, le premier jour d'une neuvaine faite avec la médaille. Ma sœur s'est remise aussitôt aux occupations multipliées d'un ménage assez pénible. Elle n'attribue, et nous n'attribuons tous, son rétablissement qu'à Marie. Mille et mille fois amour et gloire à cette bonne Mère !

« 3° Dans la commune de C. (Chablais), frontière du canton de Genève, habite une pauvre veuve, mère d'une famille assez nombreuse. Cette bonne femme, âgée d'environ soixante ans, a dans son tempérament une disposition particulière à la paralysie. A l'âge d'environ vingt-quatre ans, une attaque de cette nature lui fit perdre l'usage du bras gauche.

De loin en loin, depuis cette époque, elle a eu des maladies dont la gravité et la durée auraient suffi cent fois pour la mettre au tombeau; cette pauvre femme ne consulta jamais de médecin, et, animée d'une foi vive et persévérante, elle ne voulait avoir recours qu'aux moyens surnaturels : *Dieu et les Saints, voilà les seuls bons médecins*, disait-elle; et Dieu et les Saints ont récompensé sa confiance. Elle s'est relevée de ses maladies désespérées d'une manière extraordinaire. Cette année, 1er mars, son pied gauche perdit l'assurance nécessaire pour marcher, par suite, sans doute, de la disposition de son tempérament aux attaques de paralysie. Des personnes entendues expliquèrent ainsi le mouvement convulsif qui s'empara du pied de cette pauvre femme : suspendu, il conservait sa position naturelle, mais dès qu'elle le posait, de suite il perdait l'équilibre; le corps se pliait; le genou se tournait en dehors; la semelle du soulier paraissait à découvert, et le côté gauche du pied servait de base pour marcher. Elle allait ainsi jusqu'à l'église, éloignée d'environ quatre minutes; mais cette espèce de renversement convulsif du pied était quelquefois si fort qu'il jetait à terre la pauvre infirme. Tout le monde en avait compassion; elle seule était toujours calme et parfaitement résignée. Ses enfants lui firent faire une machine en fer qui serrait sa jambe, et montait près du genou; mais, après en avoir fait l'essai, elle ne put s'en servir, le remède la faisant encore plus

souffrir que son mal. Des personnes charitables lui conseillèrent, dans le courant du carême, de recourir à Marie par le moyen de la médaille. La bonne veuve en prit une, et la porta avec la plus vive confiance. Le samedi saint, elle crut s'apercevoir que son pied reprenait de l'assurance; le lendemain, jour de Pâques, sans avoir employé aucun remède, son pied reprit sa position naturelle. Depuis cette époque, le pied ne s'est pas tourné une seule fois, seulement il est un peu moins fort que le droit. Elle attribue sa guérison à la sainte Vierge, qu'elle invoquait en portant la médaille *vraiment miraculeuse*.

« J'aurais beaucoup d'autres traits moins frappants à vous citer : tantôt c'est un brave paysan qui attribue à l'intercession de Marie la cessation de violents maux d'estomac; ici c'est un petit enfant qui guérit, en peu de jours et sans suite, d'une grosse tumeur sous le bras, accompagnée de fièvre; là c'est une mère qui me fait part de l'amélioration de la santé de sa fille gravement malade, soulagée aussitôt après l'application de la médaille; enfin c'est une fille protestante qui, après avoir porté la médaille, prend les moyens de faire abjuration, etc. Presque tous les enfants de notre village portent la médaille *miraculeuse*, suspendue à leur cou; ils récitent la petite invocation, la baisent, et la font baiser à leurs petits frères et sœurs au berceau. »

III

Grâces obtenues de 1836 à 1838, en France, en Italie, en Hollande, etc.

CONVERSION ET GUÉRISON

DE M. GAETAN (BOLOGNE)

Cette relation m'a été adressée par M. le curé de Bologne, le 8 février 1836.

« Dans ma paroisse, un jeune homme nommé Gaëtan U..., âgé de vingt-sept ans, vivait dans un commerce honteux; il y avait déjà plusieurs années que pour se livrer avec plus de liberté à ses passions, il avait abandonné sa mère et ses frères. Cet infortuné jeune homme fut attaqué d'une pulmonie très-grave. M. le docteur Jean Pulioli, très-bon médecin, entreprit la cure de sa maladie; mais la violence du mal surpassait les ressources de l'art. Il se trouvait réduit à ce déplorable état dans la maison même de la femme avec qui il vivait, et il n'était plus capable de pouvoir se donner le moindre mouvement. Il avait signifié dès le commencement de sa maladie qu'aucun prêtre ne vînt le fatiguer. Cependant le mal faisait de rapides progrès; le médecin crut devoir en donner avis. Mon chapelain alla aussitôt visiter le malade, et l'exhorta vivement à remédier à tant de désordres par le mariage; mais ses représentations n'eurent aucun

résultat. Je m'y rendis moi-même, et outre que je ne trouvai en lui ni l'intention d'épouser cette femme, ni la volonté de s'en séparer, je remarquai qu'il était dans la plus funeste indifférence, d'après les excuses qu'il m'allégua. Ayant fait inutilement tous mes efforts pour le décider à changer de sentiment, je pensai qu'il valait mieux le laisser un peu tranquille, pour lui donner le loisir de faire de sérieuses réflexions, et revenir plus tard savoir sa détermination. En attendant, je l'engageai à recourir à la très-sainte Vierge, refuge des pécheurs, je posai, sans lui rien dire, la médaille *miraculeuse* sous son oreiller, et je partis. Je n'eus pas besoin de revenir auprès du malade; il m'envoya chercher lui-même par sa mère avec laquelle il s'était déjà réconcilié; il me dit avoir plusieurs motifs qui l'empêchaient d'épouser cette femme, lesquels étaient fort justes; il voulut que je parlasse moi-même à cette misérable pour qu'elle le laissât, ce dont je me chargeai volontiers; elle y consentit et abandonna aussitôt la maison. Le malade, après l'accomplissement de cet acte, se trouva rempli d'une joie qu'il disait être indicible : quand je lui montrais la médaille, il se mettait aussitôt à la baiser avec les sentiments de la plus vive reconnaissance, quoique réduit à l'extrémité par la violence du mal. Ce fut alors qu'avec les démonstrations les plus évidentes d'un sincère repentir, il se confessa, reçut le saint viatique et l'extrême-onction, car on attendait à chaque instant son dernier soupir. Tout ceci se passa

le 19 janvier 1836. Il jouissait intérieurement du calme le plus parfait, faveur qu'il attribuait toujours à la très-sainte Vierge. Dès lors il commença à se trouver mieux, et peu de jours après sa santé fut complétement rétablie. Il persévère toujours dans ses bons sentiments, plein de la plus tendre affection pour sa céleste bienfaitrice dont il conserve précieusement la médaille que je lui ai donnée. Il ne cesse de la baiser avec la plus vive effusion d'amour.

« Voilà, monsieur, le fait dont je suis témoin : je vous l'écris non-seulement avec la permission, mais à la prière du nouveau converti et guéri, et je vous le rapporte afin qu'il en revienne honneur et gloire au Dieu tout-puissant qui, par l'intercession de la bienheureuse Vierge, a opéré ce double miracle. »

« Je joins à cette relation le certificat de médecin qui constate la maladie et la guérison. »



GUÉRISON

D'UN JUGE DE NAPLES

Le juge du tribunal civil de Naples, M. Joseph Cocchia, gravement affaibli par une maladie chronique des entrailles, éprouvait de fortes douleurs jointes à des sensations spasmodiques qui aggravaient l'altération de son état physique, et qui augmentant toujours lui firent perdre le sommeil et l'appétit. Plus tard une fièvre gastro-bilieuse, longue et opiniâtre, se

manifesta et dura cinquante jours; le malade guéri de la fièvre, se trouva dans un état de maigreur et de faiblesse effrayant; un échauffement dans les entrailles, et une irritation tellement sensible que la moindre secousse lui procurait des accès de fièvre, firent craindre à d'habiles médecins que cet état de souffrance ne fût le symptôme d'une maladie incurable encore plus funeste. Dans cette douloureuse position, le malade eut connaissance des prodiges qu'opérait la divine miséricorde en faveur de ceux qui portaient la médaille; il la demanda avec empressement et la reçut avec foi; dès lors il n'eut plus besoin des secours de l'art; il recouvra les forces, et la parfaite santé dont il jouit actuellement.

*
* *

GUÉRISON

DE F.-P. DE MAGISTRIS

M. F.-Paul de Magistris, âgé de sept ans, fut atteint, vers le milieu de novembre 1835, d'une fièvre que les médecins nommèrent gastro-bilieuse, et qui, par les circonstances dont elle était accompagnée, fit craindre pour les jours de l'enfant. Après trois semaines de maladie, les nerfs furent attaqués, et le malade était souvent en proie à une profonde léthargie qui, devenant continue, lui fit perdre l'usage des sens et de la parole. Ses parents affligés, voyant l'opiniâtreté de la maladie, malgré tous les remèdes de l'art,

regardèrent leur fils comme perdu pour eux. Le 9 janvier au soir, M. le curé lui donna l'extrême-onction, et crut, comme tous les assistants, qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Une jeune personne étant revenue chez le malade, parla de la médaille miraculeuse, apportée de France par les prêtres de la Congrégation de la Mission. On alla aussitôt leur en demander une; et, l'ayant obtenue, on l'appliqua avec confiance sur l'enfant, pendant que les personnes présentes récitaient, à genoux autour de son lit, l'*Ave maris stella.* A peine eut-on achevé cette prière, que l'état du malade s'améliora tellement qu'il fut hors de danger. La confiance en la médaille augmentant, on résolut de commencer une neuvaine en l'honneur de la très-sainte Vierge, pendant laquelle on vit la maladie diminuer sensiblement : et maintenant l'enfant est parfaitement guéri. Les parents, ainsi que d'autres personnes de distinction, parmi lesquelles se trouve le médecin qui a traité le malade, certifient, après avoir été témoins de l'état déplorable où il était réduit, que sa guérison est un miracle qui a suivi l'application de la médaille.

22 février 1836.

*
* *

GUÉRISON

D'UN HOMME HYDROPIQUE (SUISSE).

« Soleure, 19 janvier 1836.

« Baptiste, scieur de bois, que vous avez connu pendant votre séjour dans cette ville, a été réduit à garder le lit deux mois entiers; il était atteint d'une hydropisie de poitrine qui était à son plus haut degré. Un de nos meilleurs médecins le traita au commencement de sa maladie, et ayant déclaré à sa femme qu'il n'avait aucun espoir de le guérir, sa famille se décida à en consulter un autre, nommé M. Gougelmann, à Attyswill, à une lieue de Soleure. Celui-ci, après avoir vu le malade, dit également qu'il ne pouvait donner aucun espoir, et la désolation de la pauvre femme fut à son comble. Une dame pieuse, témoin de sa douleur, lui remit une médaille *miraculeuse*. Le malade avait alors les jambes, les bras et tout le corps enflés. Il n'avait plus de respiration, et ne pouvait se donner le moindre mouvement; son dos et les deux coudes, sur lesquels il était obligé de s'appuyer, n'étaient plus qu'une plaie. Dans ce pitoyable état, on attendait à chaque instant son dernier soupir. Son confesseur étant venu visiter le pauvre mourant, lui remit la Notice des prodiges opérés par la médaille, et le malade se mit de suite à la lire tout haut, au grand étonnement du confesseur et de sa femme, qui étaient témoins que l'instant avant il ne

pouvait presque plus parler; il ne cessa sa lecture que lorsqu'il eut ainsi parcouru tout ce qui était contenu dans ce petit livre, de l'une des premières éditions. C'était le soir du 19 janvier. La femme du malade, accablée de fatigue, se coucha un moment; ses enfants étaient dans une chambre à côté où ils attendaient tristement la nouvelle de la mort de leur père. Le malade s'assoupit un peu vers trois heures du matin, et s'étant réveillé il se trouva si bien, qu'il se sentit pressé de sortir de son lit pour aller se jeter à genoux au pied d'un crucifix et rendre ses actions de grâces à Notre-Seigneur et à sa divine Mère : ce qu'il accomplit au moment même. Sa femme s'éveillant et ne voyant plus le malade, l'appelle aussitôt, lui demandant où il est : « *Je me porte bien*, répond Baptiste : *la sainte* « *Vierge m'a guéri* ». Et elle l'aperçoit à genoux dans la chambre. Les enfants accoururent au bruit et crurent que leur père touchait à sa dernière heure; ils le trouvèrent bien portant et ses plaies entièrement guéries. Jugez, si vous le pouvez, du bonheur de cette pauvre famille et de l'heureux effet que la nouvelle de ce prodige a produit sur un grand nombre de personnes. Depuis, le pauvre Baptiste se porte parfaitement bien. »

*
* *

GUÉRISON

DE FRANÇOIS WENMAKERS, DE BOIS-LE-DUC (HOLLANDE)

Le *Noord-Brabander*, journal hollandais, qui s'imprime à Bois-le-Duc, contient, dans son numéro 68, le récit d'une guérison extraordinaire qu'on attribue à la sainte Vierge. En voici la traduction :

« Bois-le-Duc, le 6 juin 1836.

« Le 25 avril dernier, François Wenmakers, jeune apprenti, âgé de quatorze ans, tomba d'une hauteur de quatre aunes cinquante-quatre pouces (seize pieds ancienne mesure). Un ébranlement du cerveau et une paralysie presque complète des poumons, du larynx et de l'œsophage, furent les suites de ce malheur ; le jeune homme fut hors d'état de prendre intérieurement aucune médecine et d'avaler le moindre liquide, et il resta privé de ses sens. Un des médecins s'inquiétant de son regard fixe, on jugea nécessaire de le faire administrer ; un autre encore, la veille de son rétablissement, le déclara perdu. Le malade avait d'ailleurs, pendant les derniers jours, presque perdu la vue. Le 1er mai, on profita d'un moment lucide qu'on remarqua chez lui pour lui donner le saint viatique; et le 4 suivant il reçut l'extrême-onction d'un de MM. les vicaires de Saint-Jean. Ses parents, ne voyant plus de remède que dans la toute-puissance et la bonté divines, et dans l'intercession de la sainte Vierge,

à laquelle on doit aujourd'hui tant de prodiges, avaient suspendu à son cou, dès le moment de sa chute, une médaille de l'Immaculée-Conception; et le 6 mai ils commencèrent une neuvaine en l'honneur de la Mère de Dieu. Le troisième jour après, vers dix heures du matin, le malade demande tout à coup à sa mère si la médaille qu'on lui avait suspendue était bénite. La mère, qui regardait cette question comme un effet du délire, répondit que oui. Aussitôt l'enfant baise la médaille et se met en même temps sur son séant, tandis que dès le commencement il avait dû rester étendu dans son lit, et que depuis quelques jours il ne connaissait plus l'usage de ses jambes. « *On me dit*, s'écria-t-il, *que je dois me lever et que* « *je suis guéri!* » L'étonnement des personnes présentes se devine aisément. La mère appelle les sœurs de l'enfant, qui se trouvaient dans la même chambre avec une fille d'un âge avancé; mais celles-ci, voyant que l'enfant continuait de protester qu'il était guéri, engagèrent la mère à le laisser sortir du lit. Il se leva réellement, et, montrant aussitôt une image suspendue dans la chambre et représentant la médaille, il dit : « *C'est cette Mère qui m'a guéri!* » Depuis ce moment, le garçon est entièrement rétabli, se porte parfaitement bien et a l'usage de ses facultés intellectuelles mieux encore qu'auparavant.

« Les réflexions sont ici superflues. Gloire à Dieu et à celle qui récompense de la sorte la confiance de ses serviteurs! Les parents et leur enfant se souvien-

dront éternellement du bienfait qu'ils lui doivent, et ils ne cesseront de le publier ! »

***

GUÉRISON

DE ROSALIE DUCAS, DE JAUCHELETTE (BELGIQUE)

Rosalie Ducas, de Jauchelette, près de Jodoigne, âgée de quatre ans et demi, fut subitement frappée, le 9 novembre 1835, d'une cécité complète, sans maladie, sans faiblesse, et tout en jouissant d'une bonne santé. Non-seulement la moindre clarté, mais le moindre souffle d'air l'incommodait au point qu'on était obligé de lui couvrir constamment le visage d'un drap plié en quatre. Les douleurs que cette pauvre enfant souffrait nuit et jour déchiraient le cœur à tout le monde. A la fin, la mère devint malade elle-même. Une personne pieuse lui procura une médaille bénite de l'Immaculée-Conception. La mère la prit et commença une neuvaine. Une deuxième médaille fut donnée à l'enfant. On la lui suspendit le 11 juin 1836, vers six heures du soir; à minuit la petite fille cessa de se plaindre; le quatrième ou cinquième jour de la neuvaine, ses yeux s'ouvrirent. La mère et le père redoublèrent leurs prières à la sainte Vierge, et le neuvième jour, vers le soir, l'enfant recouvra entièrement la vue, au grand étonnement des voisins et de toutes les autres personnes témoins du fait..

M. le curé de Jodoigne-la-Souveraine, qui avait

donné la médaille, a vu lui-même l'enfant qui n'était éloignée que d'une demi-lieue; il assure qu'elle a en effet parfaitement recouvré la vue, sans qu'il lui reste le moindre mal, que ce fait est connu de tout le monde et qu'il ne contribue pas peu à faire honorer l'Immaculée Marie.

*
* *

CONVERSION

D'UN PÈRE DE FAMILLE (BELGIQUE)

« Il existe encore ici quelques familles qui, s'obstinant à ne vouloir reconnaître au clergé actuel qu'un pouvoir purement civil, persistent à s'en tenir totalement éloignées, font schisme, et ne remplissent aucun devoir de religion.

« Un de ces malheureux avait, au côté droit de la figure, un chancre qui le rongeait depuis longtemps. Le mal empirant, je crus de mon devoir de me présenter chez lui, pour lui offrir les secours de mon ministère; je le vis plusieurs fois, il souffrait considérablement : l'œsophage était découvert; le côté droit de la tête, tout décharné, ne présentait plus qu'une plaie enfoncée; l'œil sorti de son orbite tombait suspendu sur une bouche toute contrefaite; sa langue lui causait des douleurs aiguës; il faisait pitié, et était d'autant plus digne de compassion, qu'il persistait à vouloir mourir sans faire pénitence; c'était un homme d'un caractère brusque, qui ne voulait en-

tendre parler ni de prêtres ni de sacrements. On avait beau lui rappeler les bontés du Seigneur et les rigueurs de ses châtiments; rien ne le touchait : il répondait froidement : « *Les miséricordes de Dieu* « *sont grandes; je me confesserai à Dieu, à la sainte* « *Vierge, à sainte Barbe, et aux bons Saints* ». Vous diriez voir un de ces hommes, auxquels Jésus-Christ a dit : « *In peccato vestro moriemini,* » vous mourrez dans votre péché.

« Cependant ses parents et beaucoup d'autres personnes encore, tant par leurs prières que par leurs conseils, cherchaient à le ramener de son égarement; mais d'un autre côté, journellement visité et soutenu par les gens de son parti, il persistait toujours à vouloir mourir comme il avait vécu, dans le schisme.

« Sur ces entrefaites, je dus m'absenter pour quelques jours. Ce fut pour lui le temps des miséricordes divines. Alors une dame de la paroisse voulut essayer un dernier moyen de le rappeler à Dieu; elle avait chez elle une de ces médailles de l'Immaculée-Conception dites *miraculeuses*, elle la lui fit porter, en lui recommandant de mettre toute sa confiance en la sainte Vierge. Le malade prend cette médaille, la baise avec respect, et la fait placer au chevet de son lit. En la lui remettant, sa fille avait eu soin de lui en faire connaître les avantages et l'origine, l'engageant toujours à se confesser. « *Laissez-moi tran-* « *quille* »; c'est la réponse du malheureux père; et on le laissa tranquille. Le jour suivant, on fit appeler

un curé voisin, pour administrer le sacrement d'extrême-onction à un autre malade de la paroisse. Il vint, et oubliant, pour ainsi dire, le malade pour lequel il était demandé, il ne pensait qu'au malade chanceux. « *J'éprouvais*, me dit-il, *je ne sais quel senti-* « *ment intérieur qui me poussait à aller le voir; je* « *n'aurais su retourner sans l'avoir vu.* » Il pria une personne de l'annoncer; cette personne va parler au malade, et l'engage à se confesser : « Si vous voulez, « ajoutait-elle, M. le curé de P...... est ici, et il désire « vous voir. — *Eh bien! dites-lui de venir* ». A l'instant M. le curé se rendit chez lui; celui-ci eut l'air de faire encore quelque résistance; mais le moment de la grâce était arrivé, le pauvre patient se soumit, reconnut sa faute, et s'étant confessé avec des marques d'un vrai repentir, reçut l'extrême-onction avec une joie indicible et un contentement qui ne se démentit aucun instant pendant quatre jours qu'il vécut encore. On ne put lui administrer le saint viatique, parce qu'il ne pouvait plus rien avaler.

« C'est le 18 mai dernier, mois consacré à Marie, qu'il est mort à midi, âgé de soixante-dix-huit ans.

« Excepté ceux qui étaient de son parti, cette conversion a réjoui toute la paroisse; elle réjouira sans doute aussi tous les serviteurs de Marie qui l'apprendront. Puisse cet exemple entre mille, inspirer aux pécheurs une grande confiance en la sainte Vierge, faire propager son culte et multiplier la médaille dite *miraculeuse!*

« J'ai cru devoir entrer dans quelques détails pour faire connaître la protection bien visible de la Mère de Dieu, et les ressorts toujours impénétrables de la grâce à l'égard de l'homme.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une parfaite estime, etc. »

*
* *

GUÉRISON

DE MADEMOISELLE ANTOINETTE VAN ERTRYCK (BOIS-LE-DUC)

« La protection de la sainte Vierge, qui se montre, depuis quelques mois, si puissante dans un royaume voisin, a aussi opéré des merveilles à Bois-le-Duc. Marie a donné ici également des preuves de sa bonté maternelle, lorsqu'on a imploré son intercession.

« Mademoiselle Antoinette Van Ertryck, âgée de vingt-cinq ans, était privée, depuis plus de vingt mois, de l'usage de ses jambes; elles étaient roidies et paralysées, presque sans sensibilité, ne lui servant de rien, et elle les étendait sur une sorte de banc fait exprès. La médecine n'apportait aucune amélioration dans sa triste situation. Dans cet état, portant une médaille bénite de l'Immaculée-Conception, elle se proposa de faire une neuvaine en son honneur pour recouvrer la santé. Le dernier jour de la neuvaine, elle communia avec beaucoup de piété. Au départ du prêtre qui était venu lui administrer le saint viatique, elle ne s'aperçut encore d'aucun chan-

gement; mais elle sentit une sorte de frisson par tout le corps, semblable à l'impression que fait souvent éprouver un froid subit. Mais avant qu'elle eût terminé les dernières prières, elle crut entendre intérieurement une voix qui lui disait : « *Vous êtes guérie...* » Elle en fit l'essai, et elle éprouva que ses jambes étaient devenues flexibles et qu'elle pouvait marcher. Ce miracle s'est opéré samedi 16 mai. Le lendemain, dimanche, elle se rendit à l'église pour rendre grâces de ce bienfait à la Mère commune de tous les fidèles. La reconnaissance des habitants de cette ville, qui se sont de tout temps distingués par leur vénération pour la sainte Vierge et par leur confiance en son intercession, est visible, et cette nouvelle faveur excitera encore davantage leur amour pour elle.

« *La longueur de la maladie*, *l'inutilité de l'emploi des remèdes*, *et le merveilleux de cette guérison subite*, *sont attestés par le docteur*

« A. BOLSIUS, *Md.* »



GUÉRISON

D'UNE JEUNE FILLE A CRACOVIE (POLOGNE)

Extrait d'une lettre de madame la comtesse Lubinska.

« 12 mars 1837.

« Je pris à mon service, le 20 décembre dernier, une jeune fille qui m'inspira le plus vif intérêt par

les excellentes qualités que je crus découvrir en elle.

« Elle était chez moi depuis quelques jours, lorsqu'elle commença à souffrir de douleurs très-aiguës dans la tête; les remèdes que nous employâmes ne pouvant obtenir aucun succès, le médecin qui la traitait lui conseilla de s'adresser à la clinique, ne lui cachant pas qu'il supposait que ses douleurs provenaient d'une humeur qui coulait habituellement de ses oreilles et qui semblait se porter sur le cerveau, ce qui mettait sa vie en danger, ou tout au moins la menaçait de perdre la raison. Cette opinion paraissait d'autant mieux fondée, que lorsque cette jeune personne marchait vite, ou qu'elle se baissait, elle était forcée, pour soulager les douleurs qu'elle éprouvait, de renverser sa tête : ce qu'elle m'a assuré à plusieurs reprises durant le cours de la maladie. Ses souffrances continuelles l'engagèrent à suivre l'avis donné par le médecin, et à consentir, s'il le fallait, à se laisser *trépaner*. Je frémissais à cette seule idée, et j'engageai la malade à s'informer si un retard de dix jours pourrait avoir des suites fâcheuses. Sur la réponse négative du médecin, je fis cesser tous les remèdes, et je promis à la jeune fille la médaille *miraculeuse*. C'était précisément un samedi, jour où la malade observait un jeûne sévère par reconnaissance pour la très-sainte Vierge qui déjà l'avait miraculeusement sauvée d'un typhus mortel, après que sa mère l'eût vouée à Marie ; aussi avait-elle une très-grande confiance en elle; et comme je ne lui donnai la

médaille que quelques heures après, j'ai su depuis qu'elle avait dit à une de ses amies, qu'elle pouvait à peine attendre le moment de recevoir la médaille promise, assurant qu'elle ne balancerait pas à la préférer à la somme de deux mille francs, si elle avait à choisir : et il est à remarquer que cette pieuse fille était fort pauvre. Pour faire éclater davantage le prodige de sa guérison, le bon Dieu permit que ses souffrances redoublassent ce jour-là même, et malgré sa patience et sa résignation, elle craignait de ne pouvoir plus les supporter. Connaissant la vivacité de sa foi et de sa confiance, je crus inutile de lui donner de longs détails sur les heureux effets de la médaille; je la lui remis; en la recevant elle fit aussitôt le signe de la croix sur sa pauvre tête, elle répéta l'invocation, et s'endormit au milieu des plus excessives souffrances. A son réveil elle se trouva parfaitement guérie, et depuis lors elle n'a plus éprouvé de douleurs, ni aucun symptôme de sa maladie.

« La miraculée, pleine de sentiments de la plus humble et de la plus vive reconnaissance, veut se consacrer à Dieu et embrasser la vie religieuse.

« Que Dieu soit mille fois béni, ainsi que l'Immaculée Marie, et puissions-nous faire un bon usage de tant de miséricorde ! »

*
* *

CONVERSION
DE M. REGNAULT, MAIRE DE POITIERS. — 1837

La relation suivante nous a été adressé par M. l'abbé de Chazelle.

« Poitiers, 12 juin 1837.

« M. Regnault, maire de Poitiers, exerçait ses fonctions depuis 1830. A quelques tracasseries près, suscitées sous son administration, à Mgr l'évêque et à quelques membres du clergé, il s'était généralement montré juste et équitable. Depuis longtemps il était connu par sa charité pour les pauvres. Mais qu'il y a loin de ces vertus morales, qui reçoivent le plus ordinairement leur récompense ici-bas, aux vertus chrétiennes, qui souvent ne sont récompensées que dans un monde meilleur ! M. Regnault ne paraissait dans les églises que dans les circonstances où, comme maire, il était obligé d'y figurer. Atteint depuis quelque temps d'une maladie grave, autant qu'il put, il continua l'exercice de ses fonctions, pour lesquelles il s'imposa bien des sacrifices, et montra toujours un zèle admirable. Vaincu par le mal, il fut cependant bientôt forcé de les suspendre, et, depuis le 1er janvier de cette année, il cessa entièrement de s'en occuper. Le curé de Saint-Hilaire ayant appris l'état grave et alarmant de son paroissien, s'empressa de se présenter chez lui pour lui offrir les consolations de son ministère ; mais ce

fut inutilement. Il revint d'autres fois. Reçu dans la maison, il ne put parvenir jusqu'à lui. Alors il pria d'avertir le malade qu'il était à ses ordres aussitôt qu'il le souhaiterait. Cependant la maladie faisait de rapides progrès, et ne laissait plus aucun espoir. Plusieurs personnes qui le connaissaient gémissaient de le voir toucher à son dernier moment sans recevoir les secours de la religion. Une d'entre elles, n'ayant pu pénétrer jusqu'auprès du malade, pria une personne de sa maison de lui remettre de sa part une médaille *miraculeuse*. Celle-ci, craignant qu'il ne la rejetât avec mépris, la lui présenta en le priant de la recevoir à cause de la personne qui la lui envoyait. M. Regnault la prend : « *C'est une médaille de la* « *sainte Vierge*, dit-il; *je la reçois avec respect : il* « *ne faut pas se jouer de Dieu.* » Et il la mit sous son oreiller, en priant de remercier la personne qui la lui donnait. Quelques instants après, il prend cette médaille, la contemple, et la baise avec respect.

Après avoir mis ordre à ses affaires temporelles, il dit qu'il veut aussi mettre ordre à sa conscience, et prie de faire prévenir M. le curé de la paroisse qu'il désire le voir. Celui-ci s'empresse et accourt auprès du malade. « *Je vous ai fait courir*, lui dit-il; *j'ai* « *besoin d'avoir un entretien avec vous.* » Après cet entretien, il le pria de revenir le lendemain, afin d'avoir le temps de se disposer à la grande action qu'il méditait. « *Cette démarche que je fais*, ajouta- « t-il, *je la fais en pleine connaissance et avec une*

« *entière conviction.* » Le curé de Saint-Hilaire, avec lequel, comme maire, il venait d'avoir un procès, lui proposa d'ouvrir sa conscience à tel prêtre qui lui conviendrait. Mais il lui répondit qu'il n'en voulait pas d'autre que son pasteur. Le lendemain, M. le curé retourne auprès du malade, et comme il le nommait monsieur le maire : « *Ne me donnez point* « *ce titre,* répond-il ; *vous êtes maintenant mon père,* « *je suis votre fils; je vous prie de m'en donner le* « *nom.* » M. le curé lui rendit de fréquentes visites, et comme le mal allait toujours augmentant, il lui proposa de recevoir le saint viatique et l'extrême-onction. « *Je n'ai pas été confirmé,* reprend le pieux « malade, *je désire avec ardeur recevoir ce sacre-* « *ment.* » M. le curé s'empresse d'en instruire Mgr l'évêque. Le vénérable prélat n'eut pas de peine à oublier les sujets de plainte qu'il avait pu en recevoir, et rendant grâces à Dieu de ce changement inattendu, se transporte auprès du malade, dont les heureuses dispositions le touchèrent singulièrement, et le même jour où celui-ci reçut l'extrême-onction et le saint viatique, monseigneur lui administra le sacrement de la confirmation.

On ne peut se faire une idée de la foi, de la ferveur vraiment angélique que fit paraître le malade pendant cette pieuse cérémonie, et combien fut grande l'impression qu'il ressentit à la vue de Monseigneur entrant dans sa chambre. C'était le samedi, 21 janvier, veille de la Septuagésime. Mon-

seigneur lui adressa des paroles pleines d'onction et de charité; en l'invitant à espérer beaucoup, il lui appliqua la parabole si touchante de l'évangile du lendemain : celle des ouvriers qui ne viennent qu'à la dernière heure travailler à la vigne du père de famille, et qui reçoivent de sa part la même récompense que ceux qui ont supporté le poids du jour et de la chaleur. Tous les assistants furent émus au dernier point, et plusieurs, à la vue d'un spectacle si édifiant, versaient des larmes abondantes. Mgr l'évêque, en se retirant, chargea M. le curé de témoigner de nouveau au malade toute la consolation que faisait éprouver à son cœur un si heureux changement, et combien il avait été édifié de sa piété pendant cette touchante, mais longue cérémonie : « *Comme premier* « *magistrat de la ville*, répondit-il avec un sourire « de paix et de bonheur, *je devais cet exemple à mes* « *administrés.* » M. le curé venait, par des visites réitérées, soutenir cette piété naissante, et mise déjà à de rudes épreuves par les douleurs atroces que lui faisait souffrir la cruelle maladie dont il était atteint, douleurs qu'il supporta toujours avec calme et résignation; il les offrait à Dieu en expiation de ses fautes passées. Le gouvernement, pour récompenser les services qu'il avait rendus à la ville durant son administration, venait de lui envoyer la croix d'honneur. M. le curé ne put se dispenser de l'en féliciter. « *Je ne sais*, répondit-il modestement, *je ne sais ce* « *que j'ai fait pour la mériter.* » Comme celui-ci

crut devoir lui rappeler alors les services qu'il avait rendus à la ville : « *N'en parlons point*, dit-il; *tout « ceci pourrait donner de l'amour-propre.* » Quels immenses progrès faits dans la vertu en si peu de temps ! C'est dans ces heureuses dispositions qu'il mourut le 2 février suivant, jour de la fête de la Purification de Marie. Toute la ville de Poitiers, pour ainsi dire, assistait à ses funérailles. Mgr l'évêque, les autorités et une foule de personnages distingués vinrent payer à sa mémoire un tribut, les uns de reconnaissance, les autres d'admiration. M. le préfet alla féliciter M. le curé de Saint-Hilaire d'un si grand prodige. »

*
* *

TRAIT DE PROTECTION

EN FAVEUR D'UN PETIT ENFANT (PARIS)

Madame Rémond, demeurant rue Mouffetard, 70, tenait à la croisée de sa chambre, deuxième étage, un de ses enfants, âgé de vingt-deux mois. Tout à coup elle s'évanouit, tombe à la renverse dans l'appartement, et l'enfant sur les pavés en dehors. Naturellement il devait être fracassé par une telle chute; mais non. Depuis que ses pieux parents avaient entendu lire le mandement de Mgr l'archevêque à l'occasion de la consécration de l'église Notre-Dame-de-Lorette, dans lequel il recommande aux fidèles de porter la médaille *miraculeuse*, ils s'étaient

empressés de se la procurer, et de la faire porter à leur petit enfant. L'Immaculée Marie ne laissa pas sans récompense cette attention de leur piété. On recueille cette pauvre petite créature, on l'examine, et l'on ne trouve pas même la plus légère contusion sur son corps. Comme l'état de la mère qui était enceinte de plusieurs mois, et qui ne revenait pas de son évanouissement, donnait de l'inquiétude, on fit appeler plusieurs médecins, qui virent aussi l'enfant, et qui ne purent s'empêcher d'avouer qu'il y avait là du prodige Cependant ils lui firent appliquer quelques sangsues par précaution, et aussi un cataplasme à un genou, où il paraissait souffrir une petite douleur. L'enfant venait de manger un instant avant sa terrible chute, qui ne lui occasionna pas le moindre vomissement, et il prend aussitôt après toutes les petites douceurs qu'on s'empresse de lui offrir. Tout le monde criait au miracle, et ce petit innocent semblait le proclamer lui-même, en baisant sa médaille, qu'il ne cesse depuis de presser sur ses lèvres, surtout quand on en parle devant lui; ce que nous avons remarqué nous-même lorsque son père nous l'a présenté, le 25 juin 1837.

La mère n'a éprouvé aucun accident, se trouve très-bien, et ne cesse de remercier l'Immaculée Marie de la double protection qu'elle reconnaît devoir à la médaille.



Marie, Vierge prudente (Virgo prudentissima), Protectrice de l'enfance.

Fresque d'Alphonse Périn dans l'église Notre-Dame de Lorette, à Paris.

L'ARCHICONFRÉRIE
DE
NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

On comptait à peine six ans depuis l'apparition de 1830, et déjà les desseins de la Providence s'étaient réalisés : la médaille miraculeuse avait ranimé la dévotion à la très-sainte Vierge, la croyance à l'Immaculée-Conception avait pénétré dans toutes les classes de la société, et d'innombrables faveurs accordées à ceux qui récitaient avec piété la prière révélée par Marie, avaient fait comprendre le prix qu'elle attache au premier de ses priviléges. Mais jusque-là ses serviteurs restaient isolés, sans aucun lien qui les unît entre eux et sans un centre où ils pussent se rencontrer; la plupart de ceux qui portaient la médaille comme la livrée de la Vierge sans tache, ne savaient même ni le lieu, ni le mode, ni la date de son origine.

Dieu allait bientôt compléter l'œuvre commencée, en donnant au culte de l'Immaculée Marie une organisation et des exercices déterminés qui favoriseraient son développement et augmenteraient l'efficacité de la prière par la puissance de l'association.

Sur la fin de 1836, un homme fut suscité pour exécuter la pensée divine, cet homme fut M. Dufriche-Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris. De 1820 à 1832, chargé de l'église de Saint-François-Xavier, il avait parmi les établissements

religieux de sa paroisse la maison-mère des Filles de la Charité où la sainte Vierge s'était manifestée. Il fut des plus ardents à bénir Dieu de cette grâce et des plus empressés à répandre la médaille. Il aurait désiré que la chapelle privilégiée devînt un but de pèlerinage, mais, n'ayant pu l'obtenir, il fut choisi par la Providence pour y suppléer.

Laissons-le raconter lui-même comment il fut amené à fonder l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie : « Il y a dans Paris une paroisse, presque inconnue, même d'un grand nombre de ses habitants. Elle est située entre le Palais-Royal et la Bourse, au centre de la ville ; sa ceinture se compose de théâtres et de lieux de plaisir. C'est le quartier le plus absorbé par les agitations intéressées de la cupidité et de l'industrie, le plus abandonné aux criminelles voluptés des passions de toute espèce. Son église, dédiée à Notre-Dame-des-Victoires, restait déserte, même aux jours de solennités les plus augustes de la religion..... Point de sacrements administrés dans cette paroisse, pas même à la mort..... Si, à force d'employer des sollicitations étrangères, le curé obtient d'être admis auprès d'un malade en danger, c'est à la condition d'attendre que ce malade ait perdu sentiment, et encore qu'il ne se présentera qu'en habit séculier. A quoi bon sa visite ? Il ne ferait que tourmenter inutilement le moribond » [1].

1. *Manuel de l'Archiconfrérie,* édit. de 1853, p. 84.

Telle était la paroisse confiée à M. Desgenettes. Le pauvre curé employa, pendant quatre ans, tous les efforts du zèle le plus actif pour ramener quelques âmes à Dieu ; rien ne lui réussit. Triste, désolé, il songeait à quitter ce poste ingrat, lorsqu'une communication surnaturelle vint relever son courage.

Le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, fortement préoccupé de l'inutilité de son ministère, il disait la messe à l'autel de la sainte Vierge, qui est aujourd'hui l'autel de l'Archiconfrérie..... Après le *Sanctus*, il entendit très-distinctement ces mots prononcés d'une manière solennelle : « *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie.* » Ces paroles ne frappèrent point ses oreilles mais retentirent seulement au dedans de lui-même. Aussitôt il recouvra le calme et la liberté de l'esprit. Quand il a terminé son action de grâces, craignant d'être dupe d'une illusion, il essaye d'éloigner le souvenir de ce qu'il a éprouvé, mais la même voix intérieure se fait entendre de nouveau. Rentré chez lui, comme pour se délivrer d'une pensée importune, il se met à composer les statuts de l'association, et à peine a-t-il mis la main à la plume que le sujet s'éclaircit et l'organisation de l'œuvre ne lui coûte que la peine d'écrire[1].

Les statuts dressés sont soumis à Mgr de Quélen qui les approuve et, le 16 du même mois, une ordon-

1. *Manuel de l'Archiconfrérie*, p. 7.

nance archiépiscopale érige canoniquement l'association du très-saint et immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs. La première réunion eut lieu le dimanche, 11 décembre. En l'annonçant, à la grand'messe, le pieux pasteur s'attendait à voir le soir tout au plus cinquante ou soixante fidèles. Quel n'est pas son étonnement lorsqu'il trouve dans l'église, à l'heure indiquée, de quatre à cinq cents personnes, et dans cette assistance un grand nombre d'hommes! Qui les avait amenés? La plupart ne savaient pas de quoi il s'agissait. Une instruction où étaient exposés les motifs et le but de l'exercice fit une impression profonde; le salut fut chanté avec effusion de cœur, il y eut surtout un redoublement d'ardeur pendant les litanies de la sainte Vierge et notamment à l'invocation trois fois répétée : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* La cause était gagnée, Marie prenait possession de la paroisse de Notre-Dame-des-Victoires.

Cependant le bon curé doutait encore; pour s'assurer que l'association était bien l'œuvre de Dieu, il demanda un signe: la conversion d'un grand pécheur, vieillard sur le bord de la tombe, qui plusieurs fois avait refusé sa visite. Sa demande est exaucée, le vieillard le reçoit avec bonheur et se convertit sincèrement. De nouvelles grâces ne tardèrent pas à venir augmenter la confiance de M. Desgenettes, les pécheurs en grand nombre changèrent de vie, les indifférents se ranimèrent, les offices de l'église furent suivis, les sacrements fréquentés, la foi qui semblait

éteinte se réveilla et la paroisse devint bientôt une des plus pieuses de Paris.

La confrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie ne devait pas embrasser seulement une paroisse, Dieu voulait qu'elle s'étendît à toute la France et même à l'univers entier. M. Desgenettes qui comprit ce dessein, s'adressa au Souverain Pontife et en obtint, le 24 avril 1838, un bref qui érige l'association en archiconfrérie, avec pouvoir de s'affilier des associations du même genre dans toute l'Église et de les faire participer aux faveurs spirituelles qui lui sont accordées. A partir de ce jour, l'Archiconfrérie prit des développements prodigieux et devint une source intarissable de grâces. L'église de Notre-Dame-des-Victoires fut dès lors comptée parmi les sanctuaires les plus célèbres du monde. On y voit à toute heure du jour de pieux fidèles dans l'attitude du recueillement et de la prière. Les réunions qui ont lieu chaque dimanche au soir présentent un spectacle attendrissant : une foule compacte composée de personnes de toutes les conditions, après avoir chanté avec amour les louanges de Marie, écoute attentivement la longue série des recommandations reçues dans le courant de la semaine, de diverses contrées de la terre.

C'est le tableau de toutes les misères, de toutes les souffrances, de tous les besoins corporels et spirituels, auquel s'ajoutent de nombreuses actions de grâces en reconnaissance des bienfaits obtenus par les prières

des associés. Ces recommandations sont si multipliées qu'on ne peut les énoncer que d'une manière générale et par catégories; elles s'élèvent actuellement, chaque semaine, à vingt-cinq ou trente mille et forment, pour l'année entière, un total d'un million et demi. A l'époque de la mort du fondateur, l'Archiconfrérie comptait quinze mille confréries agrégées, sur tous les points du globe, et plus de vingt millions d'associés. Au commencement de cette année 1878, le chiffre des confréries agrégées est de 17,472.

Un bulletin, qui paraît chaque mois, rend compte des progrès de l'Archiconfrérie, des exercices qui ont lieu à Notre-Dame-des-Victoires, des grâces obtenues, etc. Les neuf premiers numéros furent publiés par M. Desgenettes lui-même, mais à des intervalles irréguliers; ils sont pleins d'intérêt et d'édification.

Au milieu des prodigieux succès de son œuvre, le vénérable pasteur, loin de s'en attribuer la gloire, ne songe qu'à s'humilier; il se regarde comme un simple instrument, il avoue même ses résistances aux inspirations de la grâce, ses doutes, son incrédulité [1]; il n'admet pas qu'il puisse être appelé le fondateur de cette œuvre de miséricorde, c'est Dieu qui a tout fait, c'est l'immaculé Cœur de Marie qui a ouvert aux pauvres pécheurs une nouvelle source de grâces, pour lui il n'en avait même pas eu la première pensée.

1. *Manuel de l'Archiconfrérie*, p. 86.

A ces sentiments, on reconnaît l'âme d'un saint; les vrais serviteurs de Dieu sont toujours humbles de cœur et le bien qu'ils opèrent est en proportion de leur renoncement.

Dans son humble reconnaissance envers Dieu, le pieux curé n'oublia jamais le lien qui rattachait Notre-Dame-des-Victoires à la chapelle des Filles de la Charité, il aima toujours ce sanctuaire béni; c'était là que Marie avait caché la source dont les eaux vivifiantes jaillissaient au sein de sa paroisse, là que cette Mère de la grâce divine avait promis les bénédictions que l'Archiconfrérie recueillait avec tant d'abondance. Pour conserver le souvenir de ces mystérieuses relations, il voulut que la médaille miraculeuse fût la médaille de l'association. Dès lors l'influence de cette médaille se confondit avec celle de l'Archiconfrérie, les grâces extraordinaires qu'on lui attribuait furent souvent rapportées aux prières des associés et réciproquement. C'est ce qui arriva, par exemple, pour la conversion de M. Ratisbonne. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, deux moyens également surnaturels avaient uni leur action pour atteindre plus efficacement un même résultat.

On raconte que M. Desgenettes, voyant fréquemment des Filles de la Charité entourer l'autel du très-saint Cœur de Marie, à Notre-Dame-des-Victoires, leur disait quelquefois : « Mes bonnes sœurs, j'aime beaucoup à vous voir dans ma chère église, mais sachez que c'est votre chapelle qui est le lieu véritable

du pèlerinage, c'est vous qui avez la sainte Vierge, c'est chez vous qu'elle s'est manifestée..... »

La médaille miraculeuse, telle qu'elle a été montrée à sœur Catherine, porte, au revers, les deux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, le premier couronné d'épines, le second percé d'un glaive. Ce sont des symboles que tout le monde comprend. N'était-ce pas en même temps un signe prophétique ?

Il est permis d'y reconnaître l'annonce du culte qui devait être rendu par l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires au très-saint et immaculé Cœur de Marie.

On peut y voir aussi le développement que devait prendre de nos jours la dévotion au sacré Cœur de Jésus, dévotion qui est née en France et que la nation entière veut professer avec éclat par la construction d'un splendide monument qui, des hauteurs de Montmartre, dominera toute la ville de Paris.

Ainsi, par une miséricordieuse gradation, la médaille de l'Immaculée-Conception nous a conduits au Cœur immaculée de Marie, et le Cœur de la Mère nous a introduits dans le Cœur du Fils, dans le Cœur adorable de Jésus, ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui sauve les nations aussi bien que les individus.



NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

Statue devant laquelle M. Dufriche-Desgenettes célébrait la messe lorsqu'il lui fut ordonné de consacrer sa paroisse au très-saint et Immaculé Cœur de Marie.

IV

Grâces obtenues de 1838 à 1842, en Grèce, en Amérique, en Chine, etc.

—

GUÉRISON

OPÉRÉE A SANTORIN (GRÈCE). — 1838

Lettre de M. N., prêtre de la Mission, à Santorin.

« Madame Marie Delenda, femme de M. Michel Chigi, fils du vice-consul de Hollande, à Santorin, souffrait depuis sept ans de cruelles douleurs qui avaient communiqué à son système nerveux une telle sensibilité que les moindres émotions la mettaient hors d'elle-même. Elle avait eu plusieurs enfants, mais tous étaient morts avant de voir le jour et de recevoir le baptême. Les médecins qu'elle avait consultés déclaraient unanimement que sa maladie était incurable et que jamais aucun de ses enfants n'arriverait à terme. Désolée d'une situation si pénible pour elle et pour les siens, elle eut recours à la médaille *miraculeuse* et obtint ce que la médecine ne pouvait lui donner; bien plus elle eut le bonheur de mettre au monde un enfant plein de vie et de santé. Son mari, aussi pieux qu'elle-même, en fut transporté de joie et de reconnaissance; prenant alors le médecin qui avait soigné sa femme, il le conduisit devant l'image de la Vierge Immaculée. « *Voilà*, lui dit-il, *notre protec-*

« *trice et notre libératrice, voilà la mère de notre* « *enfant !* » Le médecin se prosterna, fit sa prière et se retira. Depuis, la mère va bien ; du moins elle est guérie des maux qui la tourmentaient jusqu'alors, ce qui est suffisant pour attester la protection de Marie Immaculée. Pleins de gratitude, les deux époux n'ont cessé de demander l'érection de son autel et l'inauguration de son image selon la promesse qu'ils en avaient faite.

Plusieurs guérisons miraculeuses opérées en faveur d'autres personnes, ont eu lieu par l'invocation de Marie Immaculée. Je me suis assuré de ces faits, dont quatre sont très-avérés et offrent réellement quelque chose de merveilleux. Mgr l'évêque, le clergé, le peuple de Santorin sont tous prêts à attester ce que j'ai dit. Et il n'y a personne qui n'eût à y ajouter plutôt qu'à diminuer. Lorsque Monseigneur alla visiter la famille Chigi, après la naissance de l'enfant, il demanda à voir l'image, et dit en la regardant : « *Voilà le second miracle opéré à Santorin* « *par la Vierge Immaculée. Le premier m'est connu* « *par la voie de la confession, et je ne puis le faire* « *connaître.* »

« C'est le 28 mai qu'a eu lieu l'inauguration de l'image de l'Immaculée-Conception. Monseigneur lui-même en a fait la translation après la grand'messe et la procession qui venaient de terminer la cérémonie des quarante heures à la cathédrale L'image était placée sur un autel préparé à cet effet dans la

cour de la maison du donateur. De l'autel à la porte extérieure, on avait pratiqué, au moyen de tapisseries, une allée voûtée très-bien décorée, et sur le seuil même un arc de triomphe. Tout le pavé, non-seulement dans la cour, mais encore jusqu'à notre église, était couvert de fleurs et d'herbes odoriférantes. Monseigneur, précédé du clergé et suivi de tous les catholiques et de quantité de grecs schismatiques, se rendit au lieu où l'image était exposée. Après l'avoir encensée, il entonna l'*Ave, maris stella*, et on se mit en marche. Le clergé, avec la croix en tête, commença à défiler. Ensuite venaient deux jeunes filles portant deux pavillons de soie blanche, au milieu desquels on voyait la Vierge sans tache, et qui furent suspendus en diagonale à l'entrée du sanctuaire. Ces deux filles étaient suivies de deux autres qui tenaient étendu le devant d'autel représentant le revers de la médaille. Enfin paraissait l'image portée par le donateur et un de ses plus proches parents. Monseigneur marchait immédiatement après, et derrière lui venait madame Chigi tenant son enfant sur ses bras, accompagnée de sa sœur.

Le peuple n'était pas en ordre de procession; mais il s'était rangé sur les deux côtés du chemin, pour voir l'image à son aise et la baiser au moment où elle passerait; ce qu'il faisait avec un empressement et un enthousiasme qui nous firent craindre quelque accident pour l'image; nous la garantîmes cependant à force de précautions et nous arrivâmes

enfin à l'église. A l'entrée on avait élevé un autre arc de triomphe très-beau, surmonté du revers de la médaille, représenté en grand avec cette inscription sur une banderole flottante : *Ave, Maria Immaculata*. La porte de l'église était tapissée de draperies, ainsi que toute la face intérieure, et ornée de fleurs, de couronnes de verdure et de guirlandes. L'image fut placée sur le trône provisoire qui lui avait été préparé, en attendant qu'on pût lui en élever un plus digne d'elle. Aussitôt après on célébra encore une grand'messe, à la fin de laquelle quelques enfants chantèrent alternativement avec le chœur, le *Te Mariam laudamus* qui fut entendu pour la première fois dans ce pays. Les personnes que j'ai dit plus haut avoir été guéries par l'intercession de l'Immaculée Marie, ont offert chacune un présent à son image. L'une a donné un voile; une autre une jolie croix en or qui décorait le sein de la Vierge pendant la cérémonie; une troisième est venue proposer de lui faire faire une couronne en argent, selon le vœu qu'elle en a fait; mais on lui a conseillé de donner autre chose, puisque d'autres personnes ont déjà voué une couronne d'or aussi belle qu'elle pourra l'être. »

*
* *

GUÉRISON

DE MADEMOISELLE ÉLISE BOURGEOIS

Lettre de la supérieure des Filles de la charité, à Troyes.

« Troyes, 4 mars 1842.

« MONSIEUR,

« En 1838 nous avions dans notre ouvroir une jeune personne, nommée Élise Bourgeois, âgée de dix-huit ans, qui, après de fortes douleurs, fut atteinte d'une ankylose au genou. Il y avait sept mois et demi qu'elle souffrait et que son mal s'accroissait par des crises très-violentes. Sa jambe s'était retirée de deux pouces, et elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton ou d'un bras, quand le 8 avril, qui était le lundi saint, une de nos jeunes sœurs me dit que dans la Notice il était parlé d'un Frère des écoles chrétiennes à qui on devait faire l'amputation d'un pied, et qui se trouva guéri par la seule application de la médaille *miraculeuse*, pendant une nuit qu'il souffrait beaucoup. Je me reprochai alors d'avoir laissé si longtemps cette pauvre enfant sans avoir prié Marie pour demander sa guérison; et montant à l'ouvroir, je racontai aux enfants tout ce qui concernait le Frère, je dis à la jeune personne de ranimer sa foi, de mettre toute sa confiance en Marie Immaculée, de placer sa médaille sur son genou, et de commencer une neuvaine avec ses compagnes. Dans la nuit du mardi au mercredi, elle éprouva de si fortes douleurs, qu'il lui

semblait que tous ses os se disloquaient. La journée suivante se passa sans qu'elle pût avoir un seul moment de repos. Il sortit de son genou une grande quantité de sérosité par un petit trou qui s'y était formé. Le lendemain elle se leva avec beaucoup de peine, on la porta à la chapelle où elle entendit la sainte messe. Au moment de l'élévation, elle posa son bon genou sur le banc, disant de tout son cœur au bon Dieu : « *Puisque vous êtes présent, veuillez bien* « *me guérir pour que je sois à vous tout à fait.* » Aussitôt il lui sembla sentir une main qui remettait ses os dans leur état naturel, et qui rallongeait sa jambe; mais elle n'osa pas encore s'appuyer, dans la crainte de se faire mal. A la fin de la messe, elle s'agenouilla pour recevoir la bénédiction du prêtre; le genou malade s'appuya malgré elle sur le banc. Elle resta à la chapelle après ses compagnes, pour faire ses prières et remercier la sainte Vierge de la grâce qu'elle venait de lui obtenir. Dès ce moment elle n'éprouva plus aucune douleur et il ne parut plus rien à sa jambe.

« Sitôt que les enfants s'aperçurent qu'elle était guérie, elles crièrent au miracle, et l'émotion et la reconnaissance pénétrèrent tous les cœurs. Élise demanda d'aller se confesser à la cathédrale; je ne le lui accordai qu'avec peine, quoiqu'elle m'assurât ne souffrir aucunement; mais il y avait sept mois et demi qu'elle n'était sortie, et je ne pouvais encore croire à sa guérison. Plusieurs messes furent dites à

notre chapelle, en actions de grâces, et à la première il y eut exposition du Saint-Sacrement, et le *Te Deum* fut chanté. Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la ville, plusieurs personnes vinrent voir la miraculée. Elle me demanda d'aller chez un de ses oncles, qui avait pour voisin un impie, et à qui on avait raconté ce qui s'était opéré en faveur d'Élise, sans qu'il voulût y croire avant d'avoir vu la jeune personne et son genou ; il fut tellement saisi à la vue de ce miracle, qu'il avoua ne le pouvoir nier, et ajouta qu'on devrait en actions de grâces chanter un *Te Deum* à la cathédrale.

« J'oubliais de vous dire que j'avais fait voir cette jeune personne à M. notre médecin deux mois avant sa guérison, et qu'il m'avait assuré que le mal était incurable. Je l'avais aussi fait examiner par un chirurgien qui avait ordonné beaucoup de vésicatoires volants, sans laisser espérer de guérison. »

Suivent les signatures de sept sœurs de la Charité, et de vingt-trois autres personnes, témoins de la guérison.

* *
*

TRAIT DE PROTECTION

(TEXAS)

Voici ce que nous écrivait Mgr Odin, vicaire apostolique du Texas, dans une lettre du 11 avril 1841 :

« J'eus occasion de voir dans la ville de Nacogdo-

ches combien Marie Immaculée aime à exaucer ceux qui mettent leur confiance en elle. Une dame du Maryland reçut, en quittant son pays pour venir se fixer au Texas, une médaille miraculeuse; son confesseur, en la lui donnant, l'engagea à ne jamais manquer de réciter la petite prière : *O Marie conçue sans péché*, etc., et lui dit que cette bonne Mère ne permettrait pas qu'elle mourût sans recevoir les derniers secours de la religion. Elle fut fidèle à suivre l'avis qu'on lui donnait. Depuis quatre ans elle était au lit, souvent on l'avait crue à la dernière extrémité; mais sa confiance en Marie Immaculée lui faisait toujours espérer qu'elle aurait le bonheur, avant de quitter la vie, de recevoir les derniers sacrements. A peine eut-elle appris notre arrivée, qu'elle s'empressa de nous faire appeler; elle reçut le saint viatique et l'extrême-onction, et expira quelques jours après, pleine de reconnaissance envers sa bienfaitrice. »



GUÉRISONS ET PROTECTION

(CHINE)

Dans une lettre du mois de juillet 1838, Mgr Rameaux, vicaire apostolique des provinces du Kiang-Si et du Tché-Kiang, en nous envoyant l'invocation de la médaille, traduite en chinois, nous disait que les chrétiens de la Chine y avaient une grande dévotion, et qu'ils ne récitaient jamais l'*Ave Maria* sans y

ajouter cette petite prière. Il nous annonçait aussi que Mgr de Bézy, vicaire apostolique du Hou-Kouang, et M. Perboyre, missionnaire apostolique, avaient quelques traits de protection à nous transmettre. Nous en reçûmes, en effet, la relation quelques mois après, telle que nous la donnons ici.

« 1° Dans la province du Hou-Kouang, un chrétien qui depuis deux mois était travaillé d'une horrible fièvre, toujours accompagnée de délire, avait été traité par trois médecins, et tous leurs remèdes étaient restés sans effet. Se trouvant réduit à toute extrémité, il me fit appeler et me demanda à être administré. Je lui donnai le saint viatique et différai l'extrême-onction, vu que mon ministère me retenait encore là pour quelque temps. Je lui donnai la médaille et lui conseillai une neuvaine, l'assurant que, si c'était expédient pour le bien de son âme, il recouvrerait la santé. Le malade commença donc la neuvaine. Le septième jour, la fièvre le quitta, et le lendemain il avait repris toutes ses forces. Le neuvième jour il vint me trouver, m'assurant qu'il était parfaitement guéri. Je lui prescrivis de remercier la sainte Vierge d'un tel bienfait, l'engageant à réciter en son honneur le Rosaire avec ses amis. Mais notre chrétien, préoccupé de diverses affaires que sa maladie lui avait fait interrompre, oublia de s'en acquitter. Cinq jours après il retomba dans la même maladie. Cette rechute lui fit vivement sentir sa faute; il s'approcha de nouveau des sacrements et commença une autre

neuvaine. Le mal empirait de jour en jour; cependant je conservais pour lui une grande confiance dans l'Immaculée Marie, et je l'assurais de sa guérison avant la fin de sa neuvaine. Ma confiance ne fut pas trompée : le malade fut entièrement guéri, au grand étonnement de tous les chrétiens. Cette fois sa reconnaissance fut effective, et la fièvre ne revint plus.

« 2° Dans un village de la même province, qu'on appelle Tien-Men, les chrétiens, qui sont au nombre de deux cents, se distinguent par leur piété et par une grande dévotion envers la très-sainte Vierge. Depuis huit ans, les inondations avaient réduit ces chrétiens à la plus grande misère; mais cette année, en voyant recommencer les débordements, ils eurent recours à Marie Immaculée, à l'occasion de la médaille, et aussitôt les eaux se retirèrent sans faire aucun ravage dans les terres des chrétiens, bien qu'elles eussent dévasté celles des païens. Aussi nos chrétiens se plaisent-ils à reconnaître, avec actions de grâces, devoir à leur bonne Mère l'abondante moisson qu'ils viennent de faire. »

« 3° Le fait suivant nous a été transmis par M. Perboyre, dans une lettre du 10 août 1839. On apprendra avec intérêt que c'est ce même missionnaire qui, arrêté un mois après, en haine de la religion, confessa si généreusement la foi pendant un an, au milieu des plus affreuses tortures, et qui eut le bonheur de consommer son glorieux martyre le 11 septembre 1840.

« Comme j'étais à faire la mission dans une chré-

tienté du Honan, en novembre 1837, les chrétiens de l'endroit me présentèrent une jeune femme, atteinte d'aliénation mentale depuis environ huit mois, me disant qu'elle désirait ardemment se confesser, et que, quelque incapable qu'elle fût d'une pareille action, ils me suppliaient de ne pas lui refuser une consolation qu'elle avait tant à cœur. Le triste état où elle était réduite ôtait toute apparence d'utilité dans l'exercice de mon ministère auprès d'elle. Cependant je l'entendis par pure compassion. En la congédiant, je la mis sous la protection spéciale de la sainte Vierge, c'est-à-dire que je lui donnai une médaille de l'Immaculée-Conception. Elle ne comprenait pas alors le prix du saint remède qu'elle recevait; mais elle commença dès ce moment à en ressentir la vertu, en éprouvant un mieux qui alla se développant au point que, quatre ou cinq jours après, elle était entièrement changée. A un désordre complet d'idées, à des appréhensions qui la tenaient continuellement dans des angoisses mortelles, où je crois que le démon était pour beaucoup, succédèrent le bon sens, le calme et le bonheur. Elle se confessa de nouveau et fit la sainte communion, avec les sentiments les plus vifs de joie et de ferveur. Ce trait particulier de bonté de la Mère de miséricorde vous surprendra sans doute peu, vous qui savez si bien que toute la terre est remplie de la miséricorde de Marie ; mais votre bon cœur sera ravi d'avoir cette nouvelle occasion de lui en rendre des actions de grâces particulières;

et c'est là le principal motif qui m'a engagé à porter ce fait à votre connaissance. »

1° *Lettre d'un missionnaire de Macao, du 25 août 1841.*

« Une veuve qui n'avait qu'un fils, élevé, comme elle, dans le paganisme, le vit tomber tout à coup sous l'empire du démon ; il était tellement possédé, que tout le monde se sauvait devant lui et qu'il courait dans les champs, jetant des cris lamentables. Si quelqu'un se trouvait assez hardi pour vouloir l'arrêter, il était aussitôt saisi et renversé par terre. La pauvre mère était au désespoir et se mourait de chagrin ; mais la divine Providence daigna jeter des regards de bonté sur cette malheureuse famille. Un jour que ce jeune homme était plus que jamais tourmenté, il fuyait de tout côté comme un vagabond, ne sachant où il allait ; chacun voulait courir après lui pour l'arrêter, mais il repoussait brutalement tous ceux qui le saisissaient. Le Dieu de toute bonté permit qu'il se trouvât un chrétien qui, animé d'une foi vive et voyant le démon maltraiter ce malheureux d'une manière aussi tyrannique, dit à tous ceux qui couraient après lui de se retirer, qu'il se faisait fort de l'arrêter seul, de le calmer et de le ramener tranquillement à sa mère. Ce langage parut étonner tous les païens ; cependant ils le laissèrent aller, quoiqu'il y eût selon eux un grand danger. Ce bon chrétien portait la médaille *miraculeuse* de l'Im-

maculée Marie; il la prit dans sa main, et dès qu'il se fut approché du possédé, il la lui montra en commandant au démon de le laisser en repos et de s'enfuir; ce qu'il fit à l'instant même. Ce jeune homme, voyant le chrétien tenir sa médaille, se jeta à terre humblement prosterné devant cette image miraculeuse, sans savoir ce que c'était. Les païens, qui examinaient de loin ce qui se passait, étaient dans le plus grand étonnement. Cependant le chrétien lui dit de se relever et de le suivre, et, tenant toujours en main sa médaille, qui était devenue comme une pierre d'aimant pour le jeune païen, il le conduisit à sa mère. A peine fut-il auprès d'elle, qu'il la consola en lui disant : « Ne pleurez plus, je suis parfaitement « délivré. Le démon m'a quitté dès qu'il a aperçu « cette médaille. » Pensez quelle fut la joie de cette pauvre mère, en entendant son fils parler ainsi ! Elle ne savait si c'était un songe ou une réalité. Le chrétien la rassura et lui raconta tout ce qui s'était passé, lui ajoutant que son fils ne serait plus possédé à l'avenir si elle voulait renoncer aux idoles et se faire chrétienne. Elle le promit bien sincèrement, et tous deux commencèrent à descendre leurs faux dieux de dessus l'autel. Alors le chrétien, dans la certitude qu'ils seraient fidèles dès qu'ils seraient instruits des vérités de la foi, se retira tout comblé des remercîments de la mère et du fils pour le service inappréciable qu'il venait de leur rendre. »

2° *Extrait d'une lettre de M. Faivre, prêtre de la Mission dans la province de Nankin, du 6 mai 1841.*

« Les deux grands moyens dont le bon Dieu s'est servi pour faire le bien dans cette Mission, sont la protection de Marie Immaculée et la croix de notre Sauveur. Pour la protection très-puissante de Marie conçue sans péché, nous l'avons éprouvée si souvent et d'une manière si spéciale, soit en ce qui concerne nos personnes, soit en ce qui regarde le bien qui s'est fait dans la Mission, que je serais trop long si je voulais rapporter en détail tous les bienfaits que nous avons reçus de sa main maternelle.

« Voyant les bontés de la très-sainte Vierge si grandes envers nous et envers nos chrétiens, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'honorer et la faire honorer par les chrétiens, auxquels nous avons cherché à inspirer la plus vive confiance en cette bonne et excellente Mère. Le jour de l'Assomption 1839, nous lui avons consacré très-spécialement cette Mission, que depuis ce temps-là nous avons appelée le *Diocèse de Marie*. Nous avons donné pour règle aux vierges d'honorer d'une manière toute particulière l'Immaculée-Conception de Marie. Nous avons établi Marie Immaculée patronne du séminaire que la Providence a créé dans cette Mission, où il y a maintenant six élèves qui vivent avec régularité et édification, et font des progrès rapides dans l'étude

de la langue latine. Une de nos vierges déjà avancée en âge, était depuis plusieurs années retenue dans son lit, sans aucun espoir de guérison : car les treize médecins qu'elle avait successivement consultés avaient déclaré sa maladie incurable. Voyant sa fin approcher, elle demanda le missionnaire pour l'administrer. Celui-ci s'étant rendu auprès d'elle, lui donna le sacrement des mourants et l'exhorta à accepter la mort en esprit de conformité à la volonté de Dieu; elle répondit qu'elle était bien résignée à sa volonté sainte, qu'elle savait très-bien que les hommes ne pouvaient la guérir; mais qu'elle avait la ferme confiance que, si elle avait une médaille *miraculeuse*, elle la guérirait. Le missionnaire, voyant tant de foi et de confiance, lui donna celle qu'il portait, n'en ayant pas d'autre pour le moment, et lui recommanda de faire une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge. Elle la fit avec toute la famille, et dès le cinquième jour elle se trouva entièrement guérie. Le médecin païen qui la traitait alors, étant venu la voir sur la fin de la neuvaine, fut tout surpris de la trouver en bonne santé, et lui demanda bien vite quel remède extraordinaire elle avait employé pour obtenir sa guérison. Elle répondit qu'elle n'avait pris aucun remède, mais que c'était le Seigneur du ciel qui lui avait rendu la santé. Le médecin s'en retourna plein de vénération pour le Seigneur du ciel qui a une si grande puissance; et la vierge, pour témoigner sa reconnaissance envers

l'Immaculée Marie, son auguste bienfaitrice, donna une somme de 300 piastres pour réparer une chapelle dédiée en son honneur.

V

CONVERSION

DE M. RATISBONNE, ISRAÉLITE

Rome, 1842.

M. Alphonse Ratisbonne appartenait à une famille juive de Strasbourg, distinguée dans le monde tant par sa position sociale que par l'estime générale dont elle jouissait; lui-même était membre d'une société d'encouragement au travail et concourait ainsi à soulager ses frères malheureux. Il venait, vers la fin de l'année 1841, d'être fiancé à une jeune juive qui réunissait toutes les qualités qui devaïent, ce semble, assurer son bonheur. Avant de s'engager dans cette condition nouvelle, il résolut de faire un voyage de plaisir en Orient, et de visiter, en passant, quelques-unes des villes les plus remarquables de l'Italie. Rien ne lui paraissait devoir exciter sa curiosité dans la ville éternelle. De Naples, il allait se diriger sur Palerme; mais la divine miséricorde l'appelait sans qu'il sût discerner sa voix; il est comme contraint par un dessein secret du ciel de changer sa détermination, il veut voir Rome. C'était là le rendez-vous de la grâce, c'était dans ce centre de l'unité catholique que le Dieu

de toute patience et de toute bonté l'attendait... Mais dans quelles dispositions était-il alors? Vous le savez, Seigneur... Sa haine pour le catholicisme était bien loin de présager un retour... L'animosité qu'il ressentait pour notre sainte et sublime religion éclatait à chaque instant; il ne pouvait souffrir ce qui lui rappelait le christianisme, et son éloignement pour la vérité s'était encore accru depuis que son frère, M. Théodore Ratisbonne, avait abjuré le judaïsme et était entré dans les ordres sacrés. Il ne put lui pardonner cette désertion, et dès lors il conserva contre lui une rancune implacable qui s'accroissait avec le temps. Mais celui qui était devenu si gratuitement l'objet de son aversion élevait sans cesse ses supplications vers le ciel, afin d'attirer la divine lumière sur le frère égaré qui le chargeait de son indignation et de son mépris. Nommé sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, il réclamait souvent les prières des associés pour obtenir sa conversion.

Tels étaient les sentiments de M. Ratisbonne au moment où il se rendit à Rome. A peine y était-il arrivé, que déjà il songeait au départ; tout ce qu'il voyait dant la ville sainte le pressait de s'en éloigner, tout le portait à déclamer contre ce qui heurtait et avilissait sa croyance... Il n'avait pu se défendre cependant d'une espèce d'émotion, en visitant l'église d'Ara-Cœli ; mais émotion qui perdit toute sa force, si elle eût pu en avoir sur ce cœur enseveli dans la

mort, quand il apprit que c'était l'effet général que produisait la vue de ce remarquable monument. Aussi se garda-t-il bien de s'y livrer le moins du monde, et se hâta-t-il d'affirmer que ce n'était nullement une émotion *catholique*, mais une impression purement religieuse. En traversant le Ghetto, sa haine se ranima plus violente encore contre le christianisme, au spectacle de la misère et de la dégradation des Juifs. Comme si le châtiment du peuple déicide lui eût été infligé par les enfants de l'Église, comme si ce peuple n'eût pas appelé sur lui la vengeance du sang innocent !

Avant de quitter Rome, M. Ratisbonne avait à visiter un ami d'enfance, un ancien condisciple avec lequel il avait conservé d'intimes relations, quoique leur croyance ne fût point la même. M. Gustave de Bussière était cet ami ; attaché à la secte protestante, plusieurs fois il avait profité de l'ascendant d'une affection intime pour persuader à M. Ratisbonne d'embrasser sa religion ; mais celui-ci fut toujours inébranlable, et les deux amis, après d'inutiles discussions, se quittaient d'ordinaire en se renouvelant leur profession de foi par deux mots qui exprimaient assez énergiquement qu'ils se sentaient invincibles : « *Juif encroûté !* » concluait l'un ; « *Protestant enragé !* » répondait l'autre. Tel était le succès de ces entretiens, qui ne parvenaient point à dissiper de pitoyables erreurs. Jamais néanmoins cette opposition de principes n'altéra leur amitié. M. Ratisbonne se rendit donc

chez M. de Bussière où il fut reçu par un domestique italien. Il demande M. Gustave de Bussière qui était absent; par une permission providentielle, le domestique entend mal, et introduit notre jeune juif dans le salon de M. Théodore de Bussière, frère de Gustave, qu'il ne connaissait que pour l'avoir vu une fois. Il n'était plus temps de reculer, et quoiqu'il fût un peu déconcerté de la méprise, il ne laissa pas que d'échanger quelques formules de politesse avec le frère de son ami. M. de Bussière avait eu le bonheur d'abjurer le protestantisme, et il était fervent observateur des engagements de sa nouvelle croyance. Il savait que M. Ratisbonne était juif; il l'accueillit avec un affectueux empressement, et la conversation s'étant engagée tout naturellement sur les divers points de Rome, visités par le jeune voyageur français, les discussions religieuses ne tardèrent pas à commencer. Celui-ci ne dissimula point, il fit éclater son esprit d'animosité contre le catholicisme, afficha son attachement inébranlable pour sa religion, et aux solides raisonnements que lui faisait M. le baron de Bussière, il ne répondait que par un silence de froide politesse, par un sourire de pitié, ou bien par de nouvelles protestations de fidélité à sa secte, lui répétant *qu'il était né juif et qu'il mourrait juif.*

Ce fut alors que M. de Bussière, sans s'émouvoir du langage affirmatif de M. Ratisbonne, et poussé par une impulsion secrète de la grâce, eut l'idée de lui offrir la médaille *miraculeuse.* Cette idée, sans

doute, eût paru téméraire à bien des gens, un bon nombre l'eussent repoussée comme une véritable folie; mais la simplicité de la foi apprend à juger des choses à la faveur d'une lumière que le monde ne découvre pas. Rempli de cette hardiesse toute sainte que donne la foi, M. de Bussière présente au jeune juif la médaille de l'Immaculée Marie : « Promettez-moi, lui dit-il, de porter toujours sur vous ce petit hommage que je vous supplie de ne me pas refuser. » M. Ratisbonne, ne pouvant revenir de son étonnement à la vue de l'étrange proposition qui lui est faite, la rejette vivement avec une sorte d'indignation qui eût bien pu déconcerter tout autre que son *nouvel ami*. « Mais, ajoute sans s'émouvoir notre fervent catholique, je ne comprends pas d'où pourrait provenir un semblable refus; car, d'après ce que vous m'avez manifesté de votre manière de voir, cet objet doit être pour vous d'une totale indifférence, et pour moi, ce me sera une véritable consolation que vous vouliez condescendre à mon désir. — Ah ! si vous y attachez une telle importance, qu'à cela ne tienne, reprit-il en éclatant de rire; je ne serai pas fâché du reste de prouver au moins que les juifs ne méritent pas la réputation d'entêtement qu'on leur fait à faux. D'ailleurs ce sera pour moi un chapitre intéressant à ajouter à mes notes et impressions du voyage... » Il continua à débiter des plaisanteries déchirantes pour les cœurs chrétiens qui l'entendaient.

Le bon père de famille, pendant le débat, avait

laissé à ses deux intéressantes petites filles qu'une éducation éminemment religieuse remplissait déjà de sentiments pieux, le soin d'enfiler la précieuse médaille dans un cordon qu'il passa ensuite lui-même au cou du jeune israélite ; et encouragé par un premier succès, il veut de suite aller plus loin encore... Il ne prétend à rien moins qu'à obliger M. Ratisbonne de demander lui-même les faveurs et la protection de Marie, de Marie qu'il méprise sans la connaître, de Marie dont il ne reçoit qu'à regret l'image !... M. de Bussière lui présente un papier sur lequel se trouvait écrite la puissante invocation de saint Bernard, *Memorare*... Cette fois il put encore moins dissimuler son humeur, et sembla être poussé à bout; mais M. le baron se sentait mû lui-même par une force secrète, force qui le pressait de solliciter et de vaincre... Aussi continua-t-il de lui présenter la petite prière ; il fit plus, il ajouta qu'en la lui remettant, il le priait d'en prendre copie pour la lui rendre, parce qu'il n'avait que ce seul exemplaire. M. Ratisbonne, convaincu que toute résistance serait inutile, préféra se débarrasser au plus tôt d'un importun qui le fatiguait, que de réitérer ses refus : « Soit, dit-il, vous aurez ma copie et je garderai la vôtre. » Et se hâtant alors de prendre congé du prétendu indiscret, il se retira en murmurant et en se disant à lui-même : « Je voudrais bien savoir ce qu'il dirait, si je me mettais dans la tête de vouloir lui faire réciter mes prières juives; il faut convenir que j'ai vu là un fameux ori-

ginal... » C'est ainsi qu'il s'éloignait de cette maison de bénédiction et de salut, ignorant le trésor qu'il emportait avec lui ; la clef du ciel lui avait été donnée; il portait l'image de la Mère de la sainte espérance sur son cœur, et bientôt il devait en ressentir les effets.

*
* *

M. de Bussière, le cœur navré des propos désolants qu'il avait entendus, conjurait avec les siens le Dieu de miséricorde de pardonner au pauvre aveugle qui ne savait ce qu'il disait, et recommandait à ses chères enfants d'élever leurs mains suppliantes vers le refuge des pécheurs, afin d'obtenir le don de la foi pour cette pauvre âme qui en était privée... O Marie! vous l'accueillîtes avec votre bienveillant amour cette prière de l'innocence, elle pénétra votre cœur maternel, et elle contribua à préparer un prochain retour. Le zèle du dévoué serviteur de la Reine du ciel ne se borna point à ce petit cercle de famille... Dès le soir, allant faire sa veillée, selon un pieux usage de Rome, devant le très-saint Sacrement avec le prince B... et d'autres amis, il réclama leurs prières pour obtenir la conversion du jeune israélite... Suivons attentivement tous les détails qui précédèrent le jour à jamais mémorable qui vint couronner les pieux efforts de M. de Bussière. N'oublions pas ce que peut un chrétien généreux qu'une foi vive a mis au-dessus des vains préjugés du monde, et qui, docile à l'impression secrète de la grâce, devient l'instrument de la Providenee

pour procurer la gloire de Dieu et le salut d'une âme.

Cependant M. Ratisbonne se disposait à quitter Rome, déjà il avait fixé le jour de son départ, il vint faire une visite d'adieu à son ami et le prévint qu'il ne le reverrait plus; qu'il partait la nuit suivante. « Partir, reprit aussitôt M. de Bussière, n'y pensez pas; j'espère que vous m'accorderez encore huit jours; plus que jamais notre entretien d'hier me préoccupe; je vous supplie de prolonger votre séjour, et de ce pas nous allons aller au bureau des diligences contremander votre place. » Ce fut en vain que M. Ratisbonne se récria, disant qu'il était déterminé et qu'il n'avait aucun motif de différer davantage. M. de Bussière, sous prétexte d'une cérémonie des plus imposantes qui devait avoir lieu à Saint-Pierre, le força plutôt qu'il ne le détermina à demeurer encore quelques jours.

Nous n'entrerons point ici dans un détail circonstancié de ce qui se passa depuis le moment où la constance de M. de Bussière eut remporté le dernier triomphe, c'est-à-dire depuis le 16 janvier jusqu'au 20; d'autant qu'on ne put apercevoir aucun pronostic de l'heureux changement, ni dans le langage, ni dans les procédés de M. Ratisbonne vis-à-vis du nouvel ami que la divine Providence lui avait donné, comme malgré lui. Il ne put néanmoins éviter de répondre à son obligeance, et de consentir à être accompagné par lui pour visiter les divers monuments de la ville. M. de Bussière, plein d'espérance contre toute espé-

rance humaine, ne laissait échapper aucune occasion d'éclairer son jeune ami ; mais il ne pouvait obtenir une seule réponse consolante : c'était par la raillerie que M. Ratisbonne échappait aux arguments qu'il ne voulait pas même se donner la peine de réfuter ; toujours dénigrant pour le catholicisme, il déchirait le cœur du serviteur de Jésus-Christ, et répondait froidement à l'assiduité de son zèle, au sérieux de ses propositions : « Soyez tranquille, je songerai à tout cela, mais non point à Rome ; je dois séjourner deux mois à Malte, ce sera bon pour me désennuyer... » Il s'étonnait toutefois de l'imperturbable tranquillité avec laquelle M. de Bussière persévérait à vouloir le convaincre ; il ne pouvait comprendre ce calme que la religion seule inspire, avec le désir ardent, qui lui semblait sans doute de l'obstination, de vouloir l'amener à une croyance nouvelle dont il se sentait, disait-il lui-même, *plus que jamais éloigné*. Ce calme lui paraissait étrange. M. de Bussière y ajoutait des paroles qui dénotaient une ferme espérance que la vérité triompherait ; il ne le dissimulait point à l'israélite, il le dit même hautement, et d'une manière comme prophétique, en passant avec lui devant la *Scala santa* : car le désignant alors, il s'écria en ôtant son chapeau : « *Salut, saint escalier, voici un homme qui un jour vous montera à genoux*. » C'était le 19. M. Ratisbonne ne répondit que par des éclats de rire déconcertants ; et les deux amis se séparèrent encore ce jour-là sans qu'aucune réflexion religieuse eût pu

ébranler le moins du monde le pauvre égaré qui était à la veille de voir le plus beau des jours.

M. de Bussière avait eu la douleur de perdre pendant ce court intervalle un de ses amis les plus chers. M. de La Ferronnays était mort subitement dans la soirée du 17, laissant à sa famille et à tous ceux qui le connaissaient la douce espérance qu'il n'avait laissé une vie périssable que pour aller jouir des délices de la vie immortelle et bienheureuse. C'est ce que vint confirmer encore la prompte conversion du jeune israélite ; car il avait prié pour lui avant de quitter la terre, et une conviction intime porte à croire qu'il devint bientôt son protecteur au ciel... M. de Bussière lui avait fait part de ses espérances et des premiers moyens employés pour gagner cette âme à Jésus-Christ ; il en avait reçu cette consolante réponse : « Soyez tranquille, si vous avez réussi à lui faire dire le *Memorare*, vous le tenez déjà... » Telle était la confiance admirable de ce fervent chrétien en la puissante protection de la miséricordieuse Vierge Marie !

Malgré l'amertume du sacrifice que le ciel avait demandé au baron de Bussière, il ne pouvait néanmoins se séparer de ce jeune homme qu'il voulait conquérir à sa foi, et la résignation de sa douleur était une nouvelle prière qui attirait sur lui les divines miséricordes ; en le quittant le 19, il alla se prosterner auprès du cercueil de son vertueux ami, et le supplia de l'aider du haut du ciel à obtenir ce

qu'il l'avait aidé à demander déjà avant d'entrer dans une vie meilleure.



Jeudi 20. Les dispositions de M. Ratisbonne ne sont point changées, il n'élève point ses pensées au-dessus de la terre, les pieux entretiens des jours précédents n'ont pu fixer en rien son attention, ils ne semblent pas même avoir excité dans son âme la moindre anxiété au sujet de sa fausse croyance; il est bien loin de songer à faire seulement un pas pour connaître la vérité; M. de Bussière n'est point avec lui pour l'entretenir de sujets religieux; il rencontre, en sortant du café, un ami de pension; il ne cause avec lui que de bal et d'amusements frivoles, et sur un ton qui ne laisse nullement supposer que son esprit fût le moins du monde préoccupé de quelque sérieuse pensée. Il était alors midi, et deux heures après, le jeune juif avait vu la lumière; deux heures après, il souhaitait la grâce du saint baptême; deux heures après, il croyait à l'Évangile... Qui est semblable à vous, ô mon Dieu? Qui peut en un instant triompher ainsi de la raison humaine, et la forcer à rendre un hommage solennel à votre souveraine vérité?... Ah! c'est vous, c'est vous seul, Seigneur; c'est à votre miséricorde qu'il appartient d'opérer de semblables prodiges! Revenons à notre israélite.

Il est une heure; M. de Bussière doit se rendre dans l'église de Saint-André *delle Fratte*, pour s'oc-

cuper de quelques préparatifs concernant la cérémonie funèbre du lendemain, jour destiné à l'enterrement de M de La Ferronnays. Il part, et dans sa route il rencontre heureusement M. Ratisbonne; ils se réunissent, comptant, après avoir rempli le but de la course, continuer ensemble leurs promenades accoutumées... Mais le moment de la grâce était venu. Ils entrent dans l'église où diverses décorations annonçaient déjà la cérémonie du lendemain; l'israélite demande pour qui elles sont destinées; M. de Bussière lui ayant répondu que c'était pour l'ami intime qu'il venait de perdre, pour M. de La Ferronnays, le pria de l'attendre un instant, pendant qu'il allait faire une commission auprès de l'un des moines, dans l'intérieur du couvent, et M. Ratisbonne se mit alors à parcourir froidement le lieu saint, semblant dire par son regard de glace que cette église ne méritait nullement son attention. Il est à remarquer qu'il était alors du côté de l'épître. M. de Bussière revint après une absence d'une douzaine de minutes; il ne retrouva plus son jeune compagnon. Celui-ci s'était-il lassé d'attendre dans un lieu qui ne lui inspirait que répugnance et ennui?... Il l'ignorait, et il chercha M. Ratisbonne. Mais quel fut son étonnement en le découvrant du côté gauche de l'église!... Il l'aperçut prosterné, et dans une attitude profondément recueillie... A peine pouvait-il en croire ses yeux; et cependant il ne se trompait point... C'était dans la chapelle de l'archange saint Michel que le prince des

ténèbres venait d'être terrassé... Une grande victoire réjouissait déjà tout le ciel... Le jeune juif était vaincu...

M. de Bussière s'approche, mais il n'est point entendu; il touche son ami, mais il ne peut le distraire; il le touche encore, même silence; il réitère trois ou quatre fois, et enfin M. Ratisbonne se détourne pour répondre à M. de Bussière; il le regarde, et son visage baigné de larmes, et son impuissance à exprimer ce qui s'est passé, et ses mains jointes avec piété décèlent en partie le secret du ciel: « *Oh! comme M. de La Ferronnays a prié pour moi!* » s'écrie-t-il alors, sans ajouter un seul mot... M. de Bussière était sous l'impression de la plus consolante surprise qui fut jamais; il ne pouvait se dissimuler que le bandeau de l'erreur était tombé; il éprouvait l'émotion de la plus vive reconnaissance envers Dieu... Il relève son jeune ami que la faveur du ciel a comme accablé, il le prend, il l'emporte en quelque sorte hors de l'église... Il brûle de savoir des détails... Il demande à M. Ratisbonne de lui dévoiler le mystère; il le supplie de lui dire où il veut aller : « *Conduisez-moi*, lui répond alors le nouveau Paul, dont toutes les résistances étaient vaincues, *conduisez-moi où vous voudrez... Après ce que j'ai vu j'obéis...* » Et ne pouvant en dire davantage, il tire le trésor qu'il portait depuis quatre jours sur son cœur sans le connaître, il prend en ses mains sa chère médaille, il la couvre de baisers, l'arrose de douces, d'abondantes larmes, et

laisse échapper à travers ses sanglots quelques-unes de ces paroles que le bonheur inspire, mais qu'une émotion profonde permet à peine d'articuler : « Que Dieu est bon ! Quelle plénitude de biens ! Quelle joie inconnue ! Ah ! que je suis heureux, et que ceux qui ne croient pas sont à plaindre ! » Et continuant de verser des torrents de larmes sur le malheur des pauvres égarés, il ressent déjà les saints désirs de voir étendre le royaume de Jésus-Christ. Il ne sait encore s'expliquer à lui-même une semblable transformation, et au milieu des divers sentiments qui se pressent dans son cœur, il interrompt ses larmes, ses exclamations et son silence pour demander à son ami s'il n'était pas fou... Puis, se répondant à lui-même : « Mais non, continuait-il aussitôt... je ne suis pas fou !... Je sais bien ce que je pense, et ce qui se passe au dedans de moi... Je sais que je suis dans mon bon sens... Tout le monde d'ailleurs sait bien que je ne suis pas fou !... » Peu à peu ce premier moment d'émotion fait place à quelque chose de plus calme : il peut enfin exprimer ses nouveaux désirs, sa nouvelle croyance, et il demande à être conduit aux pieds d'un prêtre, car il veut solliciter la grâce du saint baptême... Déjà privilégié de la foi la plus vive, il soupirait après le bonheur de confesser son divin maître au milieu des supplices, et se rappelant les tourments des martyrs qu'il avait vus représentés sur les murs de Saint-Étienne-le-Rond, il envie de verser son sang pour attester sa foi et pour se déclarer disciple de

Jésus-Christ... Cependant il n'a rien dit encore à M. de Bussière du coup puissant qui l'a terrassé, et il ne dira rien, si ce n'est devant le ministre du Seigneur : *car ce qu'il a vu, il ne doit, il ne peut le révéler qu'à genoux.*

Le Père de Villefort, de la maison du Jésus, est choisi pour accueillir le nouveau néophyte, pour entendre le secret consolant qui devait lui manifester l'excès des divines miséricordes sur l'âme du jeune israélite : M. de Bussière le conduit lui-même au révérend Père, qui l'accueille avec tendresse... M. Ratisbonne devant M. de Bussière prend en main sa médaille, ce gage si cher de la protection de l'Immaculée Marie, la couvre encore de respectueux baisers, mêlés d'une nouvelle abondance de larmes; il s'efforce de surmonter sa vive émotion, et s'écrie avec un doux transport : « *Je l'ai vue!... je l'ai vue!...* » Puis, dominant l'impression qu'il éprouve, il ajoute, en s'interrompant encore pour donner passage aux soupirs qui oppressaient son cœur :

« J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux; tout l'édifice avait disparu à mes regards; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière, et au milieu de ce rayonnement, a paru debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait



Apparition de la Médaille miraculeuse

A M. Ratisbonne, le 20 janvier 1842, dans l'église de Saint-André *delle Frate*, à Rome. — « Elle ne m'a point parlé, dit M. Ratisbonne, mais j'ai tout compris. »

signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : C'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

Il s'arrêta ; mais ce court récit dévoilait éloquemment les abondantes faveurs dont son âme venait d'être inondée... Le révérend Père de Villefort et le pieux baron l'avaient écouté avec une sainte allégresse, mêlée néanmoins d'un tremblement religieux dont ils ne pouvaient se défendre, à la vue de la puissance infinie qui venait de triompher, par un prodige éclatant de miséricorde... Le mystère était dévoilé, mais M. Ratisbonne, devenu le disciple du plus humble des maîtres, du Dieu anéanti, témoigna le désir que le plus profond secret fût gardé sur la vision merveilleuse, il le demanda avec instance; mais la sagesse du Père de Villefort ne crut pas devoir céder à la modestie du nouveau croyant... La gloire de Dieu, l'honneur de Marie Immaculée demandaient qu'un semblable prodige ne fût point enseveli, et le Père décida qu'il serait mis au jour. L'humilité de M. Ratisbonne céda à l'obéissance. Dans le peu de paroles qu'il avait dites, un mot surtout avait singulièrement frappé le Père : « *Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris !...* » Qu'a-t-il donc *compris*, celui qui, ayant vécu jusqu'alors dans les ténèbres de l'ignorance, se trouve instruit en un instant de la science du ciel ? Qu'a-t-il *compris*, celui qui se trouve tout à coup rappelé du sein de la mort qu'il aimait, à une vie nouvelle

que peu auparavant il se promettait d'ignorer toujours, *il était né juif et voulait mourir juif?* Qu'a *compris* le jeune juif, entêté dans sa croyance, ennemi déclaré du catholicisme, que nous voyons maintenant se jeter humblement à genoux aux pieds du ministre de Jésus-Christ, briser avec lui-même, et n'être plus possesseur de sa volonté propre? car il déclare qu'après ce qu'il a vu, il obéit... Qu'a-t-il *compris?* Qu'a-t-il *vu?* Il a *vu* la Mère de la grâce divine, l'aurore éclatante du soleil de justice, et il a *compris* le don de Dieu... la vérité éternelle... l'unité de l'Église, son infaillibilité, la sainteté de sa morale.., la sublimité de ses mystères, la grandeur et l'élévation de ses espérances... Il a *compris* le ciel, et désormais tout est changé pour lui, tout est renouvelé au dedans de lui, il ne se retrouve plus en lui-même... Désirs, projets, pensées, affections de la terre, qu'êtes-vous devenus devant la lumière d'en haut? Qu'êtes-vous devenus, vains préjugés de l'erreur?... L'Immaculée Mère de Jésus a déchiré le bandeau qui cachait la vérité au jeune israélite, et les ténèbres se sont dissipées, l'aveugle a vu le jour, et il en a été comblé de joie, car il ignorait les vrais biens, les biens promis aux enfants de la véritable Église...

M. Ratisbonne avait vécu jusqu'alors dans l'ignorance la plus complète des vérités catholiques; il avoue lui-même qu'il n'avait jamais voulu lire un seul ouvrage qui pût l'éclairer; la haine qu'il nourrissait contre le christianisme l'éloignait d'ailleurs de

tout ce qui aurait contredit sa manière de voir. Il blasphémait sans approfondir, il jugeait sans entendre, il méprisait sans examiner... Et voilà que, malgré lui, en un instant, contre toutes ses protestations passées, il fléchit... il tombe... il est vaincu...

Réjouissez-vous, ô Marie! car la rosée de la grâce n'est point tombée sur une terre ingrate... Non, ce n'est pas en vain qu'à votre mystérieuse école *il a tout compris*, ce privilégié de votre amour, ce cœur que votre éclatante beauté, que votre ineffable bonté ont conquis à Jésus-Christ...

Nous le voyons en effet, dès l'instant où ses yeux se sont ouverts à la lumière, adorer les mystères qu'il méprisait, aimer ce qu'il haïssait, vénérer ce qu'il outrageait, et se montrer aussi humble, aussi soumis à l'Église que le plus fervent chrétien. Dès le jour même, il veut aller à Sainte-Marie-Majeure payer le doux tribut de la reconnaissance à Celle qui venait de descendre du ciel pour lui apporter la foi et tous les biens qui l'accompagnent; de là il se rend encore dans la basilique de Saint-Pierre, pour protester de sa nouvelle croyance dans ce sanctuaire élevé à la gloire du prince des apôtres. M. de Bussière, qui ne le quittait point dans ses pieuses stations où il aimait lui-même à offrir à Dieu cette conquête de la grâce, s'entretenait intimement avec lui; ils ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme. Nouveau Paul, Ratisbonne reconnaissait la force de celui qui terrasse le persécuteur, dans ce qu'il avait éprouvé au moment où

la Vierge bénie l'obligea doucement à se prosterner à ses pieds pour y recevoir les lumières du ciel... L'émotion profonde, la sainte frayeur dont le nouveau croyant se trouvait saisi en entrant dans les églises, décelaient encore les secrets qui lui avaient été dévoilés... Pénétré de la foi la plus vive pour le grand mystère de l'amour, il ne pouvait s'approcher de l'autel; la pensée de la présence réelle du Dieu qui réside au très-saint Sacrement l'accablait... Il se trouvait indigne de paraître en sa présence, se voyant encore souillé de la tache originelle, et M. de Bussière raconte qu'il alla se réfugier dans une chapelle consacrée à l'auguste Vierge, s'écriant alors : « *Ici, je ne saurais avoir peur, car je sens qu'une miséricorde immense me protége.* » O Marie! vous lui aviez ouvert votre cœur maternel, et il y cachait sa nudité et sa misère! Il savait déjà que la divine justice cède ses droits à la miséricorde, quand le cœur coupable a su trouver et invoquer avec confiance le refuge des pécheurs... Du reste, le fervent néophyte était si heureux dans le temple du Seigneur, qu'il ne savait comment exprimer les sentiments qui l'animaient : « Ah! qu'on est bien ici! disait-il avec un saint transport. Que les catholiques ont donc raison d'aimer leurs églises, de les fréquenter! Qu'ils doivent avoir de zèle pour les embellir! Qu'on passerait bien volontiers sa vie dans ces lieux de bénédiction! Ce n'est vraiment pas la terre, mais le ciel! » Ah! qu'il nous confond celui qui vient de

naître à la vérité ! et que dira-t-il, quand il sera témoin de la froideur, de la dissipation, et de l'ingratitude de la plupart des chrétiens ?... Disons-le ici à notre confusion : Il est un hôte qui habite jour et nuit au milieu de nous, que nous ne connaissons pas, nous qui mangeons à sa table, qui nous nourrissons de lui-même, du pain descendu du ciel... Et voilà qu'un jeune israélite, instruit depuis quelques heures des merveilles de l'amour d'un Dieu, nous apprend à tous comment nous devons paraître en sa présence, et quels sentiments doivent y remplir nos cœurs !...

*
* *

Dès le lendemain, le bruit du merveilleux changement se répandait dans Rome ; on était avide de nouvelles, on recueillait avec une pieuse curiosité les diverses circonstances qui transpiraient dans le public, on voulait voir le nouveau converti, on souhaitait l'entendre... M. le général Chlabonski parvint à pénétrer jusque dans la maison de M. de Bussière, et abordant le nouveau converti : « Vous avez donc vu l'image de la sainte Vierge, lui dit-il, dites-moi donc comment ?... » L'heureux privilégié l'interrompit aussitôt... « L'image ? répondit-il... *ah ! c'est elle-même que j'ai vue ; oui, monsieur, elle-même, en réalité, comme je vous vois là !...* » Nous devons le faire observer ici : il n'appartient qu'à l'Église de juger et de qualifier cette vision ; mais ce qui frappe tout

le monde, c'est que toute méprise, toute illusion paraît impossible, vu le caractère, l'éducation, les préjugés et l'horreur du jeune israélite envers le christianisme : d'autant plus que dans cette chapelle il n'y avait ni statue, ni tableau, ni image représentant la très-sainte Vierge. Et nous aimons à citer un homme grave, *rapportant*, *sans un mot d'exagération*, *tel qu'il s'est produit*, *tel que tout Rome le raconte*, *le fait inattendu, le fait public de cette conversion qui serait elle-même*, *avec toutes ses circonstances*, *un miracle inexplicable, si un miracle ne l'avait déterminée.*

M. Ratisbonne pouvait difficilement donner d'amples détails sur ce qu'il avait vu. Interrogé de nouveau dans une conversation intime sur ce qui s'était passé au moment où il s'était trouvé tout environné d'une lumière céleste, il raconta ingénument qu'il ne savait point se rendre compte de ce mouvement involontaire qui l'avait poussé du côté droit de l'église à la chapelle qui était à gauche, d'autant qu'il s'en trouvait séparé par tous les préparatifs de la cérémonie du lendemain ; que, quand la Reine du ciel s'était montrée à ses yeux toute brillante de gloire et dans tout l'éclat de sa pureté immaculée, il l'avait vue d'abord, mais qu'aussitôt il avait senti l'impossibilité de contempler les charmes ravissants de la beauté de Marie ; que, dans le désir qui le pressait, trois fois il avait essayé d'élever encore ses regards sur cette Mère de miséricorde dont la douce

clémence avait daigné se manifester à lui, trois fois ses efforts inutiles ne lui avaient permis que d'arrêter les yeux sur les mains bénies d'où s'échappait un torrent de grâces. « Je ne saurais, nous a-t-il dit lui-même depuis son arrivée, je ne saurais rendre ce que je voyais de miséricorde et de libéralité dans les mains de Marie... Ce n'était pas seulement une abondance de lumières, ce n'étaient pas des rayons que je distinguais ; mais les paroles manquent pour rendre ce que renferment les mains de notre Mère, et pour redire les dons ineffables qui en découlent... C'est la bonté, la miséricorde, la tendresse, c'est la douceur et la richesse du ciel qui se répandent par torrents pour inonder les âmes qu'elle protége... »

Dans les premiers moments qui suivirent sa conversion, M. Ratisbonne laissait sortir de son cœur quelques-unes de ces pensées qui le préoccupaient fortement et qui sont heureusement parvenues jusqu'à nous. « O mon Dieu ! s'écriait-il, dans l'élan de son étonnement et de sa reconnaissance, moi, qui, une demi-heure auparavant, blasphémais encore ! moi, qui éprouvais une haine si violente contre la religion catholique !... Mais tous ceux qui me connaissent savent bien qu'il était humainement impossible que je pusse jamais m'arrêter seulement à la pensée de changer de religion. Ma famille est juive, ma fiancée est juive, mon oncle est juif... En me faisant chrétien, je n'ignore pas que je romps avec tous les intérêts et toutes les espérances de la terre... Et néan-

moins je le fais de bon cœur ; je brise avec le bonheur passager de l'avenir que je m'étais promis, et je le fais sans hésiter, je le fais par conviction... ; car je ne suis pas fou, je ne l'ai jamais été, on le sait bien... Donc, qui pourra refuser de me croire et de croire à la vérité ?... Les intérêts les plus puissants m'enchaînaient à ma religion ; dès lors, on doit se convaincre qu'un homme qui sacrifie tout à sa conviction profonde, sacrifie à une lumière du ciel, dont il reconnaît toute l'évidence. Tout ce que j'ai affirmé est vrai, je le sais, je le sens ; et quel serait donc mon but si je trahissais la vérité et si je débutais dans la religion par un mensonge sacrilége ?... Mais je n'ai rien dit de trop ;... on peut donc m'en croire... »

M. le baron de Bussière eut la consolation de loger chez lui le nouveau fils que le ciel lui avait donné ; il y demeura jusqu'au moment de la retraite qui précéda son baptême. Il était bien juste, en effet, que cet ami recueillît les premiers épanchements d'un cœur tout rempli de la rosée de la grâce ; qu'il fût l'heureux témoin des merveilles qu'elle opérait dans cette âme... M. Ratisbonne avait lui-même besoin d'une communication intime, il avait besoin de quelqu'un qui le comprît, et qui sût à fond ce qui se passait dans son cœur... C'était dans ces moments de douce intimité, où, seul à seul avec son ami, qu'il pouvait donner un libre cours à ses sentiments, qu'il admirait avec son confident les desseins amoureux de la divine Providence, et les moyens dont elle s'était servie pour

dissiper tant de ténèbres... Il gémissait de l'aveuglement dans lequel il avait vécu... « Hélas ! disait-il, quand mon excellent frère embrassa le catholicisme, et qu'il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, je fus celui de toute la famille qui le persécutai avec le plus d'acharnement... Je ne pouvais lui pardonner d'avoir abjuré la religion... Nous étions brouillés ; moi, du moins, je le détestais ; car, pour lui, il ne me voulait que du bien... Toutefois à l'époque de mes fiançailles je me dis qu'il fallait me réconcilier avec mon frère. Je lui écrivis quelques lignes bien froides, et il me répondit par une lettre pleine de tendresse et de charité... L'un de mes jeunes neveux mourut il y a dix-huit mois. Mon bon frère, ayant appris qu'il était sérieusement malade, demanda en grâce qu'avant sa mort on lui donnât le saint baptême, ajoutant avec grande délicatesse que pour nous ce serait peu de chose, mais que pour lui ce serait un vrai bonheur, et qu'il espérait qu'on ne lui refuserait pas. A cette invitation, je devins comme un furieux...

« J'espère, oh ! oui, j'espère que mon Dieu m'enverra de cruelles épreuves, afin de lui rendre gloire et de prouver à tous que je suis de bonne foi... » Quelle générosité dans ce cœur !... quelle lumière !... A peine a-t-il ouvert les yeux aux vérités catholiques, qu'il les embrasse dans toute leur étendue... Il sait déjà que la croix est le signe distinctif des enfants de l'Eglise, des élus de Dieu, et cette croix que tant de chrétiens ne traînent qu'à regret, il la salue, il l'at-

tend, il l'espère... Du reste, elle lui a été montrée d'une manière mystérieuse ; car il raconte que, la nuit qui avait précédé sa conversion, il avait eu sans cesse devant les yeux une grande croix sans Christ ; que cette vue le fatiguait, sans qu'il y attachât de l'importance. « J'ai fait, dit-il, d'incroyables efforts pour chasser cette image, sans en pouvoir venir à bout. » Ce ne fut que plus tard, qu'ayant vu par hasard le revers de la médaille *miraculeuse*, il reconnut exactement le signe qui l'avait frappé.

La divine Providence regardait d'un œil d'amour ce jeune converti ; elle dirigeait elle-même ses voies ; et elle voulut que dès ces premiers jours on le conduisît auprès d'un vénérable Père qui devait lui donner des conseils bien précieux sur la vie d'abnégation et de perpétuel sacrifice qu'il embrassait. Le serviteur de Dieu s'appliqua tout d'abord à lui développer l'importance de sa démarche, les épreuves qui l'attendaient, les tentations qu'il aurait infailliblement à surmonter ; et, sans craindre d'ébranler son courage, il lui mit sous les yeux, il lui lut quelques versets du deuxième chapitre de l'*Ecclésiastique,* sur les maux par lesquels doit être épurée la vertu des véritables serviteurs et amis de Dieu. Nous aimons à les citer ici.

« Mon fils, lorsque vous vous engagez au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation et à l'épreuve, et demeurez ferme dans la justice et dans la crainte du Seigneur ; tenez votre âme humiliée, et

attendez dans la patience; prêtez l'oreille aux paroles de la Sagesse, et ne perdez point courage au moment de l'épreuve; souffrez avec patience l'attente et les retards de Dieu; demeurez uni à Dieu et ne vous lassez pas d'attendre; acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrivera; demeurez en paix dans votre douleur, et au temps de votre humiliation, conservez la patience, car l'or et l'argent s'épurent par le feu; mais les hommes que Dieu veut recevoir au nombre des siens, il les éprouve dans le creuset des humiliations et de la douleur. Ayez donc confiance en Dieu, et il vous tirera de tous vos maux; espérez en lui; conservez sa crainte et vieillissez dans son amour. »

M. Ratisbonne écouta dans un silence respectueux ces paroles de vie, il en conserva le précieux souvenir, et la veille du jour où il devait être admis dans le sein de l'Eglise, il alla demander au révérend Père de vouloir bien les lui donner par écrit, afin de les méditer le reste de ses jours... C'en était fait; toutes les jouissances de la terre étaient sacrifiées à la gloire de porter la croix de Jésus-Christ... Ses secrets lui étaient découverts, à la faveur de cette intelligence du ciel que l'Immaculée Marie lui avait communiquée... Il sentait déjà la force que Dieu communique à l'âme résolue à partager les douleurs du divin Maître.

Dix jours s'écoulèrent depuis l'heureux moment où l'israélite avait compris la vérité jusqu'à celui de son

baptême. La Mère de miséricorde lui avait apporté du ciel le flambeau de la foi; en ouvrant son intelligence, elle avait touché son cœur; il soupirait après le beau jour où l'Église l'admettrait au nombre de ses enfants, et ce fut le 31 janvier que cette tendre Mère lui ouvrit tous ses trésors, le revêtit d'innocence, appela sur lui la plénitude des dons de l'esprit d'amour, et l'invita au banquet des anges pour lui faire donner le pain de vie.

L'église du Jésus fut le lieu choisi pour la cérémonie solennelle. Longtemps avant l'heure fixée, une foule pieuse se pressait autour du saint autel. Tout se passa d'une manière admirable, rien ne vint troubler cette fête du ciel, où la joie la plus pure inondait les cœurs véritablement chrétiens...

M. Ratisbonne, revêtu de la blanche tunique des catéchumènes, parut vers huit heures et demie, accompagné du Révérend Père de Villefort, qui avait eu la consolante mission de le préparer à ce beau jour, et de M. le baron de Bussière, son parrain. Ils le conduisirent dans la chapelle de Saint-André où devait se faire la touchante cérémonie. Objet de la pieuse curiosité des nombreux spectateurs, le fervent néophyte, profondément recueilli, attendait avec une paix angélique le moment solennel... De pieuses Romaines laissaient échapper les élans de leur admiration, elles l'exprimaient par leurs gestes et leurs paroles, baisant avec transport leur chapelet en signe de reconnaissant amour pour l'Immaculée

Marie, *cause de notre joie*... Elles se montraient l'une à l'autre le zélé baron que la divine Providence avait choisi pour donner la médaille miraculeuse au jeune israélite. « *C'est un Français*, répétaient-elles, *c'est un Français! Qu'il soit béni de Dieu!* »

Son Éminence le Cardinal Vicaire devait recevoir la profession de foi de M. Ratisbonne; il parut à neuf heures, revêtu des habits pontificaux, et commença les prières prescrites pour le baptême des adultes.

Les prières terminées, Son Éminence se dirigea processionnellement avec le clergé vers le fond de l'église; le jeune israélite fut amené devant lui : « Que demandez-vous à l'Église de Dieu? — *La foi* », répondit-il aussitôt. On lui demande son nom : « *Marie!* » s'écrie-t-il alors avec un élan de tendre reconnaissance... Marie qui lui avait ouvert le chemin du salut, Marie qui devait le conduire dans sa voie nouvelle, Marie qui l'introduira un jour dans la cité des saints d'où elle est descendue pour l'amener au divin bercail!... Suivirent ensuite sa profession de foi, ses solennelles promesses... il croit tout, il s'engage à tout, il accepte tout, il veut être chrétien, il l'est déjà de cœur... Et ses vœux sont comblés; l'eau sainte a coulé sur lui. La grâce du saint baptême lui a rendu tous ses droits à l'éternel héritage. L'esprit de ténèbres est confondu. Voilà l'enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ, le nouveau sanctuaire de l'esprit d'amour; voilà le protégé de la Reine du

ciel, l'ami des anges et le fils bien-aimé de la sainte Église.

Ce fut alors que M. l'abbé Dupanloup, qui se trouvait à Rome, célébra devant ce nombreux auditoire les miséricordes infinies de Dieu et la miraculeuse protection de Marie conçue sans péché sur un enfant de la France. Nous ne saurions résister à la pensée d'en insérer ici quelques fragments, publiés dans la relation imprimée à Rome et si propres à faire aimer Marie :

« La divine Providence est admirable dans ses pensées et dans ses voies et je plains ceux qui ne savent ni la comprendre ni la bénir. Pour eux, la vie de l'homme n'est qu'un douloureux mystère, ses jours un enchaînement fatal, l'homme lui-même une noble, mais toutefois maudite créature, jeté loin du ciel sur cette terre de larmes, pour y vivre dans les ténèbres, y mourir dans le désespoir, profondément oublié d'un Dieu qui ne s'inquiète ni de ses vertus, ni de ses douleurs... Mais non, Seigneur, vous n'êtes pas ainsi, et vous ne nous avez pas faits de la sorte; malgré notre infinie misère, votre Providence veille sur nous; elle est plus élevée que les cieux, plus profonde et plus étendue que la mer : c'est un abîme de puissance, de sagesse et d'amour...

« Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est perpétuellement inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous! Nous avons un besoin immense qui nous remue profondément... qui nous dé-

vore... et quand nous cédons à ce sublime besoin, nous vous trouvons infailliblement...

« Je vous bénis surtout, je vous adore, quand des profondeurs de votre éternité, vous vous souvenez avec compassion de la boue dont nous sommes pétris ; quand du haut des cieux vous fixez un regard de pitié et d'amour sur le plus humble des enfants de votre puissance ; quand, selon l'expression de votre prophète, vous remuez le ciel et la terre, et multipliez les prodiges pour sauver ceux qui vous sont chers... pour conquérir une seule âme...

« O vous, sur qui tous les regards se reposent ici, en ce moment, avec un attendrissement inexprimable, avec le plus tendre amour : car c'est Dieu, c'est sa miséricorde que nous aimons en vous, vous dont la présence en ce saint lieu m'inspire ces pensées... racontez-nous vous-même quelles étaient vos pensées et vos voies... par quelle secrète miséricorde le Seigneur vous a poursuivi... ramené.

« Car enfin, qui êtes-vous? Que demandez-vous à ce sanctuaire? Quels sont ces hommages que vous semblez y apporter? Quelle est cette robe blanche dont je vous vois revêtu? Dites-nous d'où vous veniez... où vous alliez?... Quelle force a tout à coup changé vos voies?... Et comme Abraham, votre aïeul, dont vous êtes aujourd'hui le bienheureux fils, marchant devant vous, comme lui à la voix du Seigneur, sans savoir où tendaient vos pas, les yeux encore fermés, vous vous êtes trouvé tout à coup dans la cité

sainte... L'œuvre du Seigneur n'était pas faite encore ; mais c'est à vous à nous dire comment le soleil de la vérité et de la justice s'est levé dans votre âme ; quelle fut sa brillante aurore... pourquoi vous goûtez, comme nous, mieux que nous, peut-être, la bonne parole... les vertus du siècle futur et toutes nos bienheureuses espérances... Dites-nous, nous avons le droit de le savoir, pourquoi vous entrez dans nos biens comme dans votre héritage ? Qui vous a introduit parmi nous ? car hier nous ne vous connaissions pas... ou plutôt nous vous connaissions... Oh ! ici je dirai tout ; je sais quelle joie je donnerai à votre cœur, en racontant avec vos misères les célestes miséricordes...

« Vous n'aimiez pas la vérité, mais la vérité vous aimait. Aux efforts du zèle le plus ardent et le plus pur, vous ne saviez opposer qu'un sourire dédaigneux, un silence nonchalant, une réponse subtile, des exigences hautaines, et quelquefois des plaisanteries blasphématoires... O Dieu patient ! ô Dieu qui nous aimez malgré nos misères ! votre miséricorde a quelquefois une profondeur, une sublimité, une tendresse, et, laissez-moi le dire, une puissance et des délicatesses infinies !...

« Tout à coup un bruit se répand dans la sainte cité, tous les cœurs chrétiens en sont consolés, celui qui blasphémait hier, qui, ce matin encore, se moquait des amis de Dieu, le voilà qui évangélise ; la grâce est répandue d'en haut sur ses lèvres, il ne sort

plus de sa bouche que bénédiction et douceur; les plus vives lumières de la loi évangélique semblent briller à ses yeux; on dirait que l'onction céleste lui a enseigné toutes choses. D'où lui sont venus ces yeux illuminés du cœur, ce cœur éclairé d'en haut qui voit tout, qui *a tout compris?* Dieu, vous êtes bon, infiniment bon, et j'aime à redire cette douce parole que nous recueillions naguère sur les lèvres bénites de celui dont le souvenir est désormais ineffaçable dans tous nos cœurs. Nous le pleurions, il y a quelques jours; aujourd'hui, nous le regrettons encore; mais nous ne le pleurons plus : « *Oui, vous* « *êtes bon, et les enfants des hommes ont bien fait* « *de vous appeler le bon Dieu!* » (Dernières paroles de M. de La Ferronnays.) Vous ébranlez les lois de la nature, rien ne vous coûte pour sauver vos enfants! Quand vous ne venez pas vous-même, vous envoyez vos anges!... O Dieu! dirai-je tout ici! Je dois commander la réserve à ma bouche... mais quelle est celle-ci? *Quæ est ista?* Je ne puis le dire, et cependant je ne puis le taire...

« Marie, je vous salue!... Vous êtes *pleine de grâce; Ave, gratia plena,* et de la plénitude de votre cœur maternel, vous aimez à la répandre sur nous. Le Seigneur est avec vous, *Dominus tecum,* et c'est par vous qu'il se plaît à descendre jusqu'à nous! Et maintenant il me faudrait prendre des images dans les cieux, ou parler ce langage enflammé des prophètes pour vous louer dignement! Car, ô Marie, votre

nom est plus doux que la joie la plus pure, plus suave que les parfums les plus exquis, plus délicieux que l'harmonie des anges, *in corde jubilus;* plus doux au cœur fidèle que le rayon de miel aux lèvres du voyageur fatigué, *mel in lingua;* plus secourable et plus doux au cœur coupable, mais repentant, que la rosée du soir aux feuilles desséchées par le soleil du midi, *ros in herba*. Vous êtes belle comme l'astre des nuits, *pulchra ut luna;* et c'est vous qui ramenez les pas du voyageur égaré; vous êtes éclatante comme l'aurore, *aurora consurgens;* douce et pure comme l'étoile du matin, *stella matutina;* et c'est vous qui précédez dans les cœurs le lever du soleil de justice.

« Marie, je ne puis suffire à raconter toutes vos amabilités et vos grandeurs, et c'est ma joie de succomber sous tant de gloire! Mais puisque je parle dans l'assemblée de vos enfants qui sont mes frères, je continuerai sans crainte à dire, à votre louange, toutes les pensées de mon cœur... A votre nom, ô Marie! le ciel se réjouit, la terre tressaille d'allégresse, l'enfer frémit d'un impuissant courroux... Non, il n'y a pas de créature si sublime ou si humble qui puisse vous invoquer et périr. Les augustes basiliques élevées par la piété des plus grandes nations, les chiffres d'or, les riches bannières travaillées par des mains royales, comme les modestes présents du nautonier déposés à votre pauvre chapelle, dans le creux du rocher, sur le rivage des mers, ou bien votre humble image que j'ai vue tracée par la main des

martyrs au fond des catacombes, tout atteste votre puissance pour apaiser les orages et faire descendre ici-bas la divine miséricorde.

« Marie, j'ai vu les lieux les plus sauvages de la nature sourire à votre nom et se parer de grâce ; les pieux habitants de la solitude célébraient votre gloire; l'écho de la montagne, les flots du torrent répétaient à l'envi vos louanges; j'ai vu dans les grandes cités mondaines, fleurir, à l'ombre de votre nom, les plus pures et les plus nobles vertus; j'ai vu la jeunesse, avec cet élan généreux, avec cette ardeur confiante, avec ce charme inexprimable dont la vertu embellit son front, je l'ai vue préférer votre nom et le bonheur de célébrer vos fêtes, à de brillantes destinées, à tous les enchantements du monde!...

« J'ai vu des vieillards, après soixante, quatre-vingts années d'une vie sans foi, sans vertu, se soulever sur la couche de leurs douleurs, se souvenir, à votre nom, du Dieu qui avait béni leur première enfance; et vous apparaissiez à leurs derniers regards comme un signe de sécurité et de paix pour la ville éternelle! .. O Marie, qui êtes-vous donc? *Quæ est ista?* Vous êtes la mère de notre Sauveur, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est le Dieu béni aux siècles des siècles; vous êtes notre sœur, *soror nostra es;* comme nous fille d'Adam, vous n'avez point partagé notre funeste héritage, et nos malheurs vous inspirent pour nous la commisération la plus profonde et la plus tendre.

« O Marie, vous êtes le chef-d'œuvre de la puis-

sance divine ! Vous êtes l'invention la plus touchante de sa bonté ! Je ne saurais mieux dire : Vous êtes le plus doux sourire de sa miséricorde ! O Dieu ! donnez des yeux à ceux qui n'en ont point, pour voir Marie et comprendre la douce lumière de ce regard maternel ; donnez un cœur à ceux qui en manquent, pour aimer Marie ; et de Marie au Verbe éternel, à la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, à cette lumière incréée qui guérit les yeux malades et apaise tout désir dans nos âmes, de Marie à Jésus, de la Mère au Fils, il n'y a qu'un pas !...

« Notre frère bien-aimé, et je suis heureux de vous donner le premier ce nom, voilà sous quels favorables auspices vous entrez dans cette *Jérusalem nouvelle qui est le tabernacle du Seigneur, dans l'Église du Dieu vivant*, *qui est la colonne et le fondement de la vérité*... Mais avant de laisser votre cœur s'ouvrir à tant de joie, il y a une forte leçon que je vous dois en ce jour ; et puisque je suis destiné à faire retentir le premier à vos oreilles la parole évangélique, je ne vous en cacherai pas l'enseignement le plus austère. *Vous avez tout compris*, dites-vous ; mais laissez-moi vous le demander, avez-vous compris le mystère de la croix ?... Prenez garde, c'est le fond du christianisme... Je ne vous parle pas seulement de cette croix bénite que vous adorez avec amour, parce qu'elle met sous vos yeux Jésus crucifié pour l'expiation de vos péchés ; empruntant le langage énergique d'un ancien apologiste de notre foi, je vous dirai :

Il n'est pas question en ce moment de la croix qu'il vous est doux d'adorer, mais de la croix qu'il vous faudra bientôt subir : *Ecce cruces jam non adorandæ, sed subeundæ.* Voilà ce qu'il faut comprendre, si vous êtes chrétien, et ce que votre baptême à dû vous révéler... D'ailleurs, j'essayerais vainement de vous le dissimuler, il est difficile que votre avenir ne vous réserve point de croix. , je les vois qui se préparent... Sans doute, il faut les adorer de loin, mais il y aura mieux encore, il faudra les subir de près et les porter avec courage. Je serais bien trompé, si la vertu évangélique ne devait pas croître et se fortifier dans votre cœur par la patience. Que Dieu en soit béni ! Vous avez été introduit dans le christianisme par Marie et par la Croix !... C'est une admirable entrée ! Encore une fois, que Dieu en soit béni ! Car je le sais, il vous a donné des oreilles pour entendre et un cœur pour sentir ce langage ! Fils de l'Église catholique, vous partagerez donc la destinée de votre Mère !... Voyez-la ! voyez Rome ! où vous venez de naître à l'Évangile : toujours combattre et toujours triompher, voilà son partage ici-bas. Aussi rien ne l'étonne ; et après dix-huit siècles de combats et de victoires... c'est au centre même de l'unité catholique, c'est au pied de la chaire principale, d'où partent chaque jour encore les rayons de la foi la plus vive et la plus pure pour percer les ténèbres de la gentilité, de l'erreur et du judaïsme, que l'Église a répandu sur votre front l'onde bienfaisante de la régénération céleste. Que dis-je ? C'est

Pierre lui-même, le Moïse de la loi nouvelle, dignement représenté par le premier vicaire de son auguste successeur, qui a frappé pour vous le mystérieux rocher, la pierre immobile, *petra erat Christus*, d'où jaillissent ces eaux qui remontent jusqu'à la vie éternelle.

« Mais c'est assez, je retarde trop votre bonheur. En ce moment le ciel vous contemple avec amour, la terre vous bénit, et Jésus-Christ vous attend : marchez donc ; les anges du ciel ont commencé la fête, et les amis de Dieu la continuent avec vous ici-bas ! Et celui même qui a paru mourir à nos yeux et dont le cœur est vivant dans la main du Seigneur, vous le savez, ses vœux et ses prières ne vous ont pas manqué ; le moment solennel est donc venu !... Abraham, Isaac, Israël, les patriarches et les prophètes vous encouragent du haut des cieux, et Moïse vous bénit, parce que la loi dans votre cœur a rencontré l'Évangile ; la miséricorde et la vérité vous soutiennent, la justice et la paix vous entourent, le repentir et l'innocence vous couronnent... Enfin, c'est Marie qui vous reçoit et vous protége !

« O Marie ! c'est pour nous un besoin et un devoir de la redire une fois encore cette prière, la prière chérie, et il n'y a plus en ce moment dans cette grande assemblée qu'une voix et qu'un cœur pour la redire avec moi : Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous et imploré votre assistance ait été

abandonné. Gémissant sous le poids de nos péchés, nous venons, ô Vierge des vierges, nous jeter entre vos bras ; ô Mère du Verbe, souvenez-vous des justes, souvenez-vous des pécheurs, souvenez-vous de ceux qui vous connaissent, et aussi de ceux qui ne vous connaissent pas ; souvenez-vous de nos misères et de votre miséricorde. Je ne vous dirai pas : Souvenez-vous de ce jeune homme, car il est votre enfant et la douce et glorieuse conquête de votre amour ; mais je vous dirai : Souvenez-vous de ces têtes si chères, pour lesquelles il vous offre en ce jour les premières prières de son cœur catholique ; rendez-les-lui dans le temps, rendez-les-lui dans l'éternité...

« Et puisque je suis étranger, ou plutôt non, il n'y a point d'étranger à Rome ; tout catholique est Romain ; mais enfin puisque nous sommes nés tous deux sur la terre de France, je crois répondre aux vœux de tous les cœurs qui m'entendent, en vous disant : Souvenez-vous de la France, il y a là encore de nobles vertus, des âmes généreuses, et d'héroïques dévouements.. Faites reluire sur l'Église de France la beauté des anciens jours... »



Le très-saint Sacrifice termina l'imposante cérémonie... Notre nouveau chrétien, accablé sous le poids de tant de faveurs, eut besoin d'être soutenu pour s'approcher de la table sainte où l'union la plus intime avec son Dieu vint mettre le sceau à la céleste

alliance. Anéanti par le sentiment de son bonheur, un torrent de larmes inondait son visage, et il fallut encore le relever pour le ramener à sa place... Une foule de pieux chrétiens voulut prendre part à ce divin banquet, où l'Église invite avec tant de tendresse tous ses heureux enfants, et ce concours d'admirable union avec le nouveau frère vint encore ajouter une nouvelle édification à ce jour de souvenirs et de bonheur.

Le chant du *Te Deum* qui suivit, ce chant de la reconnaissance la plus vive qui partait de tous les cœurs, mêlé au son de toutes les cloches, ne fut pas moins admirable. « *Je prie Dieu*, écrivait un témoin de cette cérémonie, *de ne laisser jamais effacer de mon cœur le souvenir de tout ce que j'ai senti pendant ces trois heures : une telle impression est sans contredit l'une des grâces les plus précieuses qu'une âme chrétienne puisse recevoir.* »

M. Ratisbonne, revêtu d'innocence, riche des dons du ciel, admis à ses joies délicieuses, abîmé dans les doux transports de la reconnaissance et de l'amour, ne pouvait se déterminer à quitter sa chère solitude. Il avait fait une première retraite pour se préparer à la réception de ces trois grands sacrements... il les avait reçus avec des consolations ineffables ; il lui restait un besoin, un devoir impérieux à remplir, celui de rendre grâces à son bienfaiteur, et il témoigna le désir de commencer une seconde retraite, afin de ne point rentrer encore au milieu du monde, de ne

point entendre le bruit confus de ses joies frivoles, et de pouvoir, dans le silence d'une douce paix, célébrer la magnificence du Seigneur, chanter le cantique de la reconnaissance, goûter en secret et à loisir les dons qui lui avaient été départis, et les nouveaux trésors qu'il possédait.

Une autre grande consolation lui était réservée. Il soupirait après l'heureux moment où il lui serait permis de se prosterner aux pieds du Souverain Pontife, et d'y déposer l'hommage de sa soumission et de son amour pour cette Église sainte dont il était devenu l'enfant chéri. Une audience fut accordée. Les deux amis, M. Ratisbonne et M. le baron de Bussière, furent conduits auprès de Sa Sainteté par le révérend Père général de la Compagnie de Jésus. Après avoir fléchi trois fois le genou devant le Vicaire de Jésus-Christ, ils reçurent ensemble cette sainte et désirable bénédiction que tant de pieux chrétiens s'estimeraient heureux d'obtenir à la faveur de longs et pénibles voyages. Ils furent accueillis avec une bienveillance toute paternelle par le vénérable Pontife, qui s'entretint avec eux et les combla des témoignages de sa prédilection. M. Ratisbonne ne sait comment exprimer tout ce qu'il éprouva de bonheur et d'admiration à la vue de tant de simplicité, d'humilité et de bonté dans le digne successeur du prince des apôtres. « *Il eut l'excessive bonté*, m'a-t-il répété plusieurs fois, *de nous introduire lui-même dans sa chambre à coucher*, *et là, près de son*

lit, il me fit voir un magnifique tableau de ma chère médaille qu'il révère avec une tendre dévotion. Je m'étais procuré un bon nombre de médailles miraculeuses, Sa Sainteté voulut bien me les bénir ; c'est la mitraille dont je vais me servir pour conquérir des âmes à Jésus-Christ et à Marie... »

Le Très-Saint Père mit le comble à tant de bontés en lui donnant l'image du divin Rédempteur, un crucifix, souvenir bien mémorable que le jeune chrétien conservera toujours; il le fixera dans ses combats, il l'embrassera dans ses douleurs, il s'en servira pour triompher de l'enfer. Nouveau soldat de Jésus-Christ, il ne connaîtra plus d'autres armes, et la croix et Marie Immaculée seront les signes protecteurs qui le guideront dans les voies de la justice, et qui lui assureront un jour l'éternelle félicité.

Peu après sa seconde retraite, M. Ratisbonne se disposa à revenir en France ; il quitta la ville sainte où il avait trouvé le salut, nourrissant dans son cœur le pieux projet de revenir dans ce lieu chéri offrir encore de nouveaux tributs d'actions de grâces. Il nous a été donné de le voir et de nous entretenir bien des fois avec lui. Les premières émotions d'un bonheur immense et jusqu'alors inconnu sont passées, mais les fruits demeurent, mais le don précieux de la foi jette chaque jour de plus profondes racines dans cette âme régénérée dans les eaux du saint baptême ; notre nouveau frère entretient cette vie divine qui lui a été communiquée au jour de sa renaissance

par la réception fréquente de la sainte Eucharistie et par l'éloignement de toute société mondaine ; il sent le besoin de conserver dans le secret d'une vie paisible et recueillie les trésors qu'il a reçus, en attendant que le Seigneur lui manifeste ce qu'il attend de lui.

La conversion de M. Ratisbonne avait eu trop de retentissement pour que le Saint-Siége laissât passer inaperçu un fait que la voix publique appelait hautement un miracle. Le Souverain Pontife ordonna que cet événement serait soumis à un examen canonique et apprécié selon les règles de l'Église. Le cardinal vicaire prescrivit une enquête. Neuf témoins furent interrogés, toutes les circonstances furent pesées, et, sur les conclusions favorables du rapport, l'éminentissime cardinal Patrizzi « prononça et déclara, le 3 juin 1842, qu'il conste pleinement du vrai et insigne miracle opéré par le Dieu très-bon et très-grand, en vertu de l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, dans la conversion instantanée et parfaite d'Alphonse-Marie Ratisbonne, du judaïsme au catholicisme. Son Éminence daigna permettre qu'à la plus grande gloire de Dieu et pour accroître la dévotion des fidèles envers la bienheureuse Vierge Marie, la relation de ce miracle insigne fût imprimée et publiée, et qu'elle eût autorité. » — Un tableau commémoratif de l'apparition de la sainte Vierge à M. Ratisbonne, reproduisant la Vierge de la médaille, fut placé dans la chapelle de l'église de Saint-André où le miracle avait eu lieu.

Quelques jours après son retour en France, M. Ratisbonne, voulant témoigner sa reconnaissance et obtenir la conversion de sa famille, se sentit pressé de faire bâtir une chapelle sous l'invocation de Marie Immaculée, dans la maison des orphelines de la Providence, au faubourg Saint-Germain, à Paris. La première pierre du monument fut posée le 1er mai 1842, et le sanctuaire fut terminé et béni le 1er mai 1844, avec une grande solennité, en présence de M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, fondateur de la maison; de M. le baron de Bussières; de M. Étienne, supérieur général des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité; de M. Eugène Boré, qui fut son successeur immédiat, et qui n'était alors que simple laïque; de M. l'abbé de Bonnechose, plus tard archevêque et cardinal, etc.

Le pieux converti vint souvent s'agenouiller dans cette chapelle et mêler ses prières à celles des Filles de la Charité et de leurs chères orphelines; bien des fois il eut la consolation d'y célébrer le saint sacrifice et d'y remercier sa céleste bienfaitrice, devant le beau tableau de l'Immaculée-Conception placé au-dessus du maître-autel, en souvenir du miracle de Saint-André *delle Frate*. — En effet, M. Ratisbonne est devenu prêtre. Non content de mener une vie pieuse dans le monde, il a voulu renoncer pour toujours aux joies et aux espérances du siècle, et s'est consacré sans réserve au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Depuis plusieurs années, il s'est

associé à son bien-aimé frère Théodore, dans la congrégation de Notre-Dame-de-Sion, dont le but est de travailler à la conversion des juifs.

V

Grâces obtenues de 1843 à 1877, en France, en Allemagne, en Italie, en Amérique.

GUÉRISON

D'UNE PETITE FILLE. — PARIS, 1843.

Cette relation nous a été adressée, au mois de janvier 1877, par la personne même qui a été guérie.

« Vers le 15 décembre 1843, une petite fille nommée Zénobie de M..., âgée seulement d'un an, était atteinte à la fois d'une fluxion de poitrine, d'une maladie d'entrailles et d'une congestion cérébrale. Le docteur Flandrin, ami de la famille de l'enfant, fut appelé au plus tôt, et prodigua ses soins ; mais ces soins étaient impuissants et toute la famille était dans la douleur. La sœur aînée de la petite fille conservait au fond de son cœur une légère espérance : cette sœur avait le désir de se consacrer à Dieu, et la naissance de l'enfant qui devait la remplacer dans la famille lui semblait une consolation providentielle envoyée à ses parents pour les dédommager de son départ ; Dieu ne pouvait la leur enlever, pensait-elle. Elle avait dans

sa chambre un tableau représentant l'apparition de la médaille miraculeuse, elle s'agenouilla devant l'image de Marie, et fit à ses pieds la promesse de renouveler ses démarches et ses instances pour se consacrer à Dieu si l'enfant guérissait, puis garda le secret de sa généreuse offrande. Le docteur vint peu après et déclara qu'au degré actuel de la maladie la guérison de l'enfant n'était point à souhaiter, car elle resterait imbécile, paralysée ou aveugle ; il proposa toutefois une consultation avec M. Blache, médecin de l'hôpital Necker. Ce dernier prescrivit un traitement énergique, tout en disant : « L'enfant est « perdue. »

« La pauvre mère ne jugea pas à propos de faire souffrir inutilement la petite malade, elle mit l'enfant dans son berceau et dit avec une expression de foi et de résignation qu'on ne trouve que dans une mère chrétienne : « Le Seigneur me l'avait donnée, il veut « me l'ôter, que sa sainte volonté soit accomplie ! » L'après-midi une des tantes de l'enfant vint chercher la sœur aînée pour l'emmener à l'église, et tandis qu'elles priaient pour la mère bien plus que pour l'enfant, cette mère obéit spontanément à un mouvement surnaturel, et prend une médaille miraculeuse, dans un dernier et suprême espoir, la promène en tous sens sur le corps de la moribonde, en répétant avec confiance : « O Marie conçue sans péché, priez « pour nous qui avons recours à vous. » Les cris plaintifs cessèrent, et le soir M. Flandrin, venant

s'informer si la petite malade existait encore, fut tout surpris de lui voir un teint de vie qu'elle n'avait pas le matin et de constater une douce transpiration qui était répandue sur tout le corps, le petit bras paralysé se prêtait à tous les mouvements ; « mais quel mal« heur ! » ajouta-t-il, « cette enfant sera aveugle » ; en effet, une lumière qu'on passait et repassait devant les yeux les laissait ternes et fixes.

« La mère, qui n'avait encore rien dit de son secret, attendit que tout le monde se fût retiré ; elle reprit sa chère médaille et la passa sur les yeux de la petite aveugle en réitérant son invocation. Après un profond sommeil d'environ vingt-quatre heures, la petite Zénobie se réveilla, reconnaissant tous ceux qui l'entouraient, souriant à tous; elle avait recouvré la vue.

« Le père de la petite fille, dans sa foi et sa piété, dit : « Assurément, Dieu seul a pu nous rendre cette « enfant ; désormais elle s'appellera Marie, afin « qu'elle n'oublie jamais à qui elle est redevable de la « vie. » La rougeole survint et acheva l'œuvre, au dire du médecin, en servant à absorber la quantité d'eau qui avait envahi le cerveau, et à faire sortir le reste de mal qui pouvait être à l'intérieur. Une petite croix d'or sur laquelle était gravée la date mémorable de la miraculeuse guérison fut suspendue au cou de la petite Marie, qui est aujourd'hui fille de Saint-Vincent de Paul. »

* * *

CONVERSION
D'UN CAPITAINE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

Lettre de la supérieure des Filles de la Charité, de l'hôpital de Gratz (Autriche). — 1860.

Après la guerre d'Italie, un régiment polonais passait par Gratz; le capitaine qui le commandait, pris d'un violent vomissement de sang, fut obligé de s'arrêter à l'hôpital général desservi par les Filles de la Charité. Les soins assidus qui lui furent prodigués n'empêchèrent pas les progrès du mal, et le malade était en grand danger.

Plein d'égards, de reconnaissance et de politesse pour les personnes qui le soignaient, il laissait cependant paraître un vif déplaisir dès qu'il était question de religion; il avait demandé qu'on lui épargnât la visite de l'aumônier du régiment; quant à celui de l'hôpital, celui-ci n'osait se présenter. On se garda bien de contrarier le malade, car la moindre émotion pouvait provoquer un vomissement mortel.

Une nuit qu'une sœur avait veillé à son chevet, elle y laissa, par mégarde, un petit livre des faveurs obtenues par la dévotion à la sainte Vierge. Le malade prit le livre et en lut quelques pages; une autre sœur étant survenue, il lui montra un passage, et portant la main à son front avec un geste significatif : « Tenez, ma sœur, lui dit-il, lisez cette absurdité, pour moi, je ne comprends pas qu'on puisse

écrire de pareils livres ; si j'ose vous en prier, retirez-moi celui-ci. »

En vain on essaya de le distraire, de l'intéresser, pour arriver plus sûrement à son cœur ; il était insensible à tout. Au bout de quelques jours, une sœur se risqua à lui offrir une médaille de la sainte Vierge suspendue à un cordon, afin qu'il pût la porter s'il le voulait bien. Par politesse, il ne la refusa pas, mais il la laissa où la sœur l'avait posée. Son domestique, quoique fort bon chrétien, n'osait lui parler de recevoir les sacrements, et cependant, bien que le malade eût l'espoir de quitter bientôt l'hôpital, la fièvre l'affaiblissait chaque jour, et le conduisait rapidement au tombeau. Très-affligées de son état, et surtout de ses dispositions, les sœurs résolurent de tenter un dernier effort pour sauver cette âme ; voici ce qu'elles firent : elles écrivirent à la sainte Vierge un billet ainsi conçu : « Faites en sorte, très-sainte Mère, qu'il accepte votre médaille, préparez-le vous-même à recevoir les sacrements, et assistez-le à l'heure de la mort. O Marie conçue sans péché, pardonnez-nous notre témérité, nous vous attacherons ce billet, et vous le porterez jusqu'à ce qu'il vous plaise d'exaucer notre humble prière. » Ce qui fut fait.

Le médecin en chef de l'hôpital sortant un jour de la chambre du malade, dit à la sœur : « Le capitaine mourra sans que vous ayez pu le décider à se faire administrer. — Ah ! quant à cela, répondit celle-ci, la sainte Vierge ne tardera pas à y pourvoir. » Trois

ou quatre jours s'écoulèrent encore, mais un matin, le malade appela la sœur : « Attachez, je vous prie, la médaille à mon cou », lui dit-il, ce qu'elle fit avec joie. Dans l'après-midi, il appela de nouveau la sœur : « Je vous prie de réclamer l'aumônier de mon régiment, il faut que je me confesse et demain je veux recevoir l'eucharistie et l'extrême-onction. » Le digne ecclésiastique se rendit avec bonheur à ce désir ; il s'entretint longuement avec le malade, et le lendemain, après avoir célébré la sainte messe à l'autel de l'Immaculée-Conception, il lui administra le saint viatique et l'extrême-onction. La piété du mourant édifia tous les assistants. Il conserva religieusement sa médaille qu'il demandait souvent à baiser, et quelques jours après, il rendit son âme à Dieu, sauvé, comme il y a tout lieu de l'espérer, par l'intercession de Marie conçue sans péché.



CONVERSION

D'UN PÉCHEUR ENDURCI.

Lettre de la supérieure des Filles de la Charité d'Issoudun. — 1862.

Au mois d'août 1862, un jeune homme de vingt-neuf ans, marié depuis quelques années, était mourant de la poitrine. On avait en vain essayé de lui parler de Dieu, toute idée de religion était éteinte en lui, et il avait formellement refusé la visite du prêtre. Une personne pieuse fit connaître aux sœurs l'état

désespéré de ce malheureux : l'une d'elles se rendit aussitôt près de lui, mais elle fut reçue froidement; elle ne se rebuta pas et proposa au malade de lui envoyer le médecin, ajoutant qu'elle lui donnerait tous les médicaments qui pourraient le soulager. « Je n'ai pas besoin du médecin ni des remèdes, répondit-il, je vais mourir et je prie seulement qu'on me laisse en paix. » Sa pauvre femme qui était présente, portant son petit enfant sur les bras, lui dit en pleurant : « Accepte ce que la sœur t'offre, tu pourras peut-être guérir », mais il ne répondit rien, et la sœur, en s'éloignant, tâcha de consoler la pauvre personne et promit d'envoyer le médecin et de revenir bientôt. Le docteur vint en effet et ne fut pas mieux reçu. La sœur se présenta le surlendemain, mais elle fut accueillie comme la première fois; rien qu'un froid silence ne répondit à ses avances. Elle ne se rebuta pas et revint chaque jour, mais la réception fut toujours la même. Cependant l'état du jeune homme empirait, la sœur priait beaucoup, espérant que le bon Dieu ramènerait le pauvre égaré, et elle se sentit inspirée de lui offrir une médaille de l'Immaculée-Conception. « Moi, une médaille! s'écria-t-il vivement, et que voulez-vous que j'en fasse? C'est bon pour ma femme ou pour mon enfant, pour moi, je n'en veux point. » La sœur se retira, mais ne se déconcerta pas; le lendemain, elle revint à la charge. « Eh bien! est-ce aujourd'hui que nous allons prendre la médaille? lui dit-elle avec bonté. — Vous savez ce que je vous ai

dit hier, répondit-il ; d'ailleurs, ma sœur, j'aurais trop peur de prendre vos sentiments en l'acceptant, je vous trouve trop malheureuse pour que je veuille les partager. » Un rayon de bonheur illumina le regard de la sœur, car elle savait que celui qui craint est déjà vaincu. Le malade lui fit mille questions sur la religion, puis il conclut ainsi : « Après tout, quand je serai mort, je serai bien débarrassé ; deux fois j'ai essayé de me suicider sans y réussir ; je ne demande qu'à mourir au plus tôt, je souffre trop. » Le lendemain la sœur pria la supérieure de se rendre elle-même près du moribond, et celle-ci lui offrit de nouveau la médaille qu'il finit par accepter ; il consentit ensuite à recevoir la visite du prêtre. Quand la sœur revint, le malade était complétement changé, il exprimait sa joie d'avoir vu le prêtre et son désir de le revoir bientôt. « Ma sœur, ajouta-t-il, je suis trop malheureux, je veux être comme vous » Le prêtre ne tarda pas à se rendre à son désir, et le pauvre malade, après s'être confessé, demanda la sainte communion qu'il n'avait pas reçue depuis bien des années ; mais cette faveur ne put lui être accordée, l'inflammation de la gorge ne lui permettant d'avaler que quelques gouttes de boisson. Ses derniers jours furent sanctifiés par la plus admirable résignation ; on ne l'entendait plus se plaindre ; il ne demandait qu'une chose, la visite du prêtre et celle de la sœur, qui seules, disait-il, pouvaient le soulager. Il mourut dans les meilleurs sentiments le jour de la Toussaint.



MARIE, REFUGE DES PÉCHEURS (REFUGIUM PECCATORUM).

La Vierge abrite sous son manteau un homme dont la bourse et le poignard indiquent le crime, et une jeune fille repentante. — D'après les croquis originaux de V. Orsel.

CONVERSION

D'UN MALFAITEUR.

Lettre de la supérieure des Filles de la Charité de l'hôpital de Beuthen (Pologne prussienne). — 1865.

Un jour on amena à l'hôpital de B... un jeune homme connu pour un très-mauvais sujet. Il arrivait en blasphémant, et comme le médecin avait prévenu la sœur qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, elle essaya de lui dire un mot pour le ramener à de meilleurs sentiments; mais il ne répondit que par des malédictions. La sœur finit un jour par lui dire : « Mon ami, puisque vous ne voulez pas m'écouter, je prierai ma sœur supérieure de venir elle-même. — Qu'elle vienne, répondit-il, quand elle me dirait de me pendre, je lui obéirai; mais pour ce qui est de me confesser, elle aura beau dire, je n'en ferai rien. » Ces mots furent suivis de tant de blasphèmes, que ce fut en sanglotant que la pauvre sœur se rendit auprès de la supérieure. « Lui avez-vous donné une médaille? lui dit celle-ci — Une médaille, repartit la sœur, mais il la jetterait. — Eh bien, il faut la lui mettre sous son oreiller, et puis il faut prier, car parler c'est inutile : dites-lui seulement de ma part qu'il n'est pas digne d'aller à confesse, et que je le lui défends. »

Dès que la sœur des malades fut partie, la supérieure se jeta à genoux et commença à dire et à répéter la belle prière : *Souvenez-vous.* Quelques

minutes s'étaient à peine écoulées, qu'elle vit revenir la même sœur versant, cette fois, des larmes de joie : « Ma sœur, dit-elle, il veut se confesser ; dès que je lui eus mis la médaille, après avoir récité pour lui un *Souvenez-vous*, je lui dis que vous lui défendiez d'aller à confesse. « Ah ! par exemple, dit-il, en se « levant sur son séant, je voudrais bien voir qu'on me « défendît cela ; dites à ma sœur supérieure que demain « matin, à huit heures, je veux aller chez M. le curé. »

Les sœurs étaient un peu inquiètes sur un acte auquel il avait paru se porter par esprit de contradiction ; mais en voyant revenir le pauvre converti tout baigné de larmes, leurs craintes se dissipèrent. Il venait de communier, et, demandant pardon aux sœurs, il les suppliait de lui obtenir de la sainte Vierge huit jours de vie pour pleurer ses péchés. Cette grâce lui fut accordée, et chaque jour on trouvait son oreiller mouillé de ses larmes. Il mourut au bout de huit jours en bénissant Dieu et en collant ses lèvres sur la médaille de Marie.



CONVERSION

D'UNE COMÉDIENNE.

Lettre de la supérieure des Filles de la Charité de l'hôpital de Beuthen (*Pologne prussienne*). — 1865.

Il y a quelques années, une jeune personne protestante, et faisant partie d'une troupe de comédiens, arriva à Beuthen avec sa compagnie. Le bon Dieu

permit qu'elle logeât au sein d'une famille catholique, où bientôt elle essaya de faire de la controverse. « Mademoiselle, lui dit le maître de la maison, vous feriez beaucoup mieux d'aller trouver les sœurs ; la sainte Vierge a fait là bien des merveilles ; je suis sûr que vous en reviendriez éclairée sur toutes choses. » La jeune fille ne fit que rire de la proposition ; mais quelques jours après, poussée par la curiosité, elle se rendit à l'hôpital et demanda la supérieure. « Qu'elle entre, dit celle-ci, qui avait déjà entendu parler de la jeune comédienne, la sainte Vierge l'attend sans doute ici. » Après quelques mots de politesse, la jeune fille mit la conversation sur la religion et prétendait, sur ce sujet, entrer en discussion avec la sœur. « Hélas! mademoiselle, répondit la sœur, les pauvres Filles de la Charité n'ont ni le temps ni la science nécessaires pour traiter ces questions subtiles, mais il y a d'autres armes pour vous vaincre », et elle lui présenta en souriant une petite médaille de la sainte Vierge. « Vous allez me promettre de la porter, lui dit-elle, ce petit souvenir vous rappellera que nous prions pour vous. » La jeune personne laissa la sœur lui passer la médaille au cou et se retira médiocrement satisfaite de sa visite.

A partir de ce jour, on commença à l'hôpital à recommander la jeune comédienne à Marie conçue sans péché. Quelques semaines après, M. le curé dit à la supérieure : « Savez-vous, ma sœur, que mademoiselle M..., qui ne savait que se promener avec

ces messieurs et fumer des cigares, vient maintenant chez moi, s'instruire de la religion? sous peu, elle fera son abjuration. » En effet, quelque temps après, la jeune fille reparut à l'hôpital : « Ma sœur, dit-elle à la supérieure, je vais me confesser aujourd'hui, et demain je ferai ma première communion; j'étais en colère contre vous, quand je vous ai vue la première fois; j'aurais voulu vous battre et jeter au loin cette médaille que je baise aujourd'hui. C'est à partir du jour où vous me l'avez mise au cou que ce changement, que je ne puis comprendre, s'est opéré en moi. » Le jour suivant, l'église était remplie de protestants et de juifs, car tout le monde voulait assister à cette cérémonie qui faisait beaucoup de bruit. Quand elle fut terminée, la jeune convertie alla revoir la supérieure et sa vue seule disait que la grâce avait opéré son œuvre; elle annonça son départ pour le lendemain. « Eh bien, lui dit la sœur pour l'éprouver, voilà une médaille en argent pour remplacer la vôtre qui est déjà si noire. — Oh! non, répondit-elle vivement, en serrant sa médaille, je ne la donnerais pour rien au monde; c'est depuis que je la porte que mon âme a commencé à vivre d'une vie qui m'était inconnue jusqu'alors. »

Quelques années plus tard, la supérieure recevait une lettre datée de Rome; c'était la jeune convertie qui lui écrivait en ces termes : « Ma sœur, la Providence m'a conduite à Rome, ce n'est plus mademoiselle M... qui vous écrit, mais la sœur Saint-***, du

couvent des B... Vos désirs sont accomplis, je suis toute à Dieu comme j'étais toute au monde, la sainte Vierge a pour vaincre bien d'autres armes que celles de la discussion. »

Il faut dire, à la louange de la jeune comédienne, que du temps même ou elle exerçait sa profession, elle s'était conservée intacte sous le rapport des mœurs.

La supérieure de l'hôpital de Beuthen, en faisant part de ces faits, ajoute : « Pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de Marie Immaculée, je pourrais citer un grand nombre de faits de ce genre, mais mes pauvres yeux et le temps me manquent pour donner d'autres détails ; je puis dire cependant, sans rien exagérer, qu'il ne se passe pas une semaine que la sainte Vierge ne donne aux pauvres malades de l'hôpital de Beuthen une nouvelle preuve de sa bonté maternelle. La médaille qui nous est si chère est vraiment miraculeuse, et par son moyen, nous arrachons au démon des âmes qui ont tant coûté à Notre-Seigneur Ah ! que de ruses l'ennemi du salut n'emploie-t-il pas dans notre pauvre pays afin de les perdre; mais, pour le vaincre, je sème partout la médaille miraculeuse (vous savez la consommation que nous en faisons) et ma confiance en Marie Immaculée n'est jamais déçue. »

***

CONVERSION D'UN CHEF DE FRANCS-MAÇONS.

La Nouvelle-Orléans (États-Unis). — 1865.

Il se trouvait parmi les malades du grand hôpital de la Charité, à la Nouvelle-Orléans, un chef de francs-maçons dont la haine pour la religion se traduisait de mille manières; non-seulement, il ne pouvait supporter que la sœur touchât la question de son salut, mais les soins et les attentions qu'elle lui prodiguait l'irritaient à un tel point, qu'il n'y répondait habituellement que par des injures. Si d'autres personnes tentaient de lui dire un mot pour le disposer à paraître devant Dieu, il les accueillait par des railleries. Plusieurs fois il s'était vu réduit à la dernière extrémité, sans que rien eût pu le tirer de son aveuglement. Enfin quand la sœur vit qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, elle suspendit à son insu une médaille miraculeuse au chevet de son lit, disant intérieurement à la sainte Vierge : « Ma bonne Mère, vous savez que j'ai fait et dit tout ce que j'ai pu pour toucher le cœur de ce pauvre homme, et que je n'ai pas réussi; maintenant je vous l'abandonne, c'est à vous à le sauver, je ne m'en occuperai plus. » Elle revint le soir en faisant sa tournée, jeta un coup d'œil sur le malade, et apprit de l'infirmier que, depuis qu'elle l'avait quitté, il était extrêmement calme, et paraissait

absorbé par ses pensées. Elle demanda au malade comment il se trouvait, et fut tout étonnée de ses réponses bienveillantes; mais comme elle avait dit à la sainte Vierge qu'elle ne s'en occuperait plus, elle se borna à lui souhaiter une bonne nuit et le quitta.

Vers neuf heures, le malade appela l'infirmier, en lui demandant de faire venir le prêtre; celui-ci connaissant ses dispositions crut à une plaisanterie et n'y fit pas attention; le malade réitéra sa demande sans plus de succès. Alors, il se mit à pleurer et à supplier tout haut qu'on lui amenât un prêtre; tous les malades de la salle étaient muets d'étonnement, et l'infirmier, ne pouvant plus résister à ses instances, alla chercher la sœur et M. l'aumônier. Le moribond demanda le baptême qui lui fut administré de suite, ainsi que l'extrême-onction, et avant le jour, ce pauvre pénitent allait rendre compte de sa vie au souverain juge. Les francs-maçons emportèrent son corps pour lui donner la sépulture; mais son âme, grâce à la puissante protection de Marie Immaculée, avait été portée par les anges dans le sein de Dieu.

*
* *

CONVERSION
D'UN MALADE PROTESTANT.

La Nouvelle-Orléans (États-Unis).

Dans le même hôpital, à la Nouvelle-Orléans, une sœur essayait depuis longtemps d'instruire un

protestant des vérités les plus essentielles, afin de le disposer à recevoir le baptême; mais celui-ci ne voulait pas en entendre parler. Un jour, elle lui montra une médaille miraculeuse, en lui en expliquant l'origine; il parut l'écouter assez attentivement, mais comme elle lui offrait la médaille : « Otez-moi cela, dit-il d'un ton mécontent, cette Vierge est une femme comme toute autre. — Je vais la laisser sur votre table, répondit la sœur, je suis sûre que vous réfléchirez à mes paroles. » Il ne répliqua rien, mais pour ne pas avoir cet objet sous les yeux, il posa sa bible dessus. Chaque jour, la sœur, sous prétexte de ranger les petits objets du malade, et d'essuyer la table, s'assurait que la médaille était là. Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels l'état du malade s'aggrava de plus en plus : une nuit qu'il souffrait cruellement, il aperçut une brillante lumière autour de son lit, tandis que le reste de la salle était dans une obscurité complète. Très-étonné, il parvint à se lever, malgré sa faiblesse, et à monter le bec de gaz pour se rendre compte de cette lumière étrange. Ne trouvant rien, il rentra dans son lit, et quelques moments après, il vit que les rayons lumineux s'échappaient de la médaille. Il la prit alors dans ses mains et la garda ainsi le reste de la nuit. Dès que sonna la cloche qui éveille les sœurs à quatre heures, il appela l'infirmier, le priant d'aller dire à la sœur qu'il voulait être baptisé. On avertit immédiatement M. l'aumônier qui s'écria :

« C'est impossible! » car ayant entretenu souvent le malade, il savait quels étaient ses sentiments. Néanmoins, il se rendit auprès de lui, et le trouvant parfaitement disposé à profiter de son ministère, il lui administra les derniers sacrements, et peu après ce pauvre homme mourut en bénissant Dieu et la sainte Vierge des grâces dont il avait été favorisé.

*
* *

CONVERSION
D'UNE FILLE PROTESTANTE.

La Nouvelle-Orléans (États-Unis).

Une pauvre fille protestante, amenée à l'hôpital pour une maladie grave, avait une si grande horreur de notre sainte religion, qu'elle était comme possédée dès qu'elle apercevait auprès d'elle une personne catholique. La présence de la sœur l'excitait surtout; elle alla un jour jusqu'à lui cracher au visage; mais la sœur, espérant toujours que le Dieu des miséricordes changerait ce loup en agneau, ne cessait pas de lui prodiguer ses soins : plus la malade lui manquait de respect, plus elle redoublait de bonté et de prévenance. Il lui vint enfin en pensée de glisser une médaille miraculeuse entre ses deux matelas; elle le fit, et la nuit suivante l'image de Marie Immaculée devenait pour cette âme coupable la source du salut et du bonheur. Privée de sommeil par les ardeurs de la fièvre, elle se tourna et se

retourna sur son lit, et trouva la médaille sans pouvoir s'expliquer comment. Grand fut l'étonnement de la sœur, le lendemain matin, en voyant que non-seulement elle la tenait entre ses mains, mais qu'elle la couvrait de baisers; mais sa surprise augmenta encore, lorsqu'elle s'aperçut de la transformation merveilleuse opérée par la grâce dans le cœur de cette pauvre pécheresse. Une lumière surnaturelle lui avait dévoilé le triste état de sa conscience, sa vie criminelle lui faisait horreur, et remplie de regret de ses égarements passés, elle ne soupirait qu'après le baptême. Son désir fut satisfait, dès qu'elle eut reçu l'instruction nécessaire, et pendant toute sa maladie, qui fut longue, rien n'altéra sa patience et sa ferveur. Elle persévéra dans ses sentiments édifiants jusqu'à ce qu'une heureuse mort vînt mettre le sceau aux grâces qu'elle avait reçues par l'entremise de Marie Immaculée.



CONVERSION D'UN PROTESTANT

La Nouvelle-Orléans (États-Unis)

Un protestant avait passé quatre ans à l'hôpital, tantôt dans une salle, tantôt dans une autre, sans jamais avoir été bien malade, ce qui n'avait jamais procuré l'occasion de lui parler de religion. Cependant, son état s'aggravant, la sœur, après avoir invoqué le secours de la sainte Vierge, l'avertit que le

médecin trouvait son mal assez sérieux et qu'il était temps de penser à l'éternité, et elle lui proposa de recevoir le baptême qui seul peut sauver. Il l'écouta attentivement, puis se tournant vers elle : « Ma sœur, lui dit-il, si je vous proposais de devenir protestante, l'accepteriez-vous ? — Non, répondit-elle. — Eh bien ! continua-t-il, sachez qu'il est tout aussi inutile pour vous de me persuader de devenir catholique. »

Malgré ce refus si décidé, elle ne laissait passer aucune occasion de l'éclairer sur les vérités de la religion. Un jour, lui montrant une médaille miraculeuse, elle lui dit qu'il lui ferait grand plaisir en récitant la petite prière : « O Marie conçue sans péché. » « Comment, ma sœur, s'écria-t-il, une prière catholique ! mais c'est impossible, je ne le puis pas ! » Sans rien dire elle mit alors la médaille sous l'oreiller, sans que personne y touchât de plusieurs jours. Pendant ce temps, la sœur redoubla de soins et d'attentions pour son pauvre malade, qui devenait de plus en plus faible; enfin, un soir, elle l'aborda en lui disant : « Eh bien ! Henri, ne voulez-vous pas faire ce que je vous ai demandé ? — Oh ! oui, ma sœur, répondit-il, je le désire ardemment » M. l'aumônier fut appelé immédiatement, il n'eut que le temps d'administrer le baptême et l'extrême-onction au moribond, dont l'âme régénérée fut bientôt portée par les anges dans le séjour des bienheureux.

*
* *

CONVERSION D'UN JEUNE MÉTHODISTE.

Saint-Louis (États-Unis). — 1865.

Un jeune homme appartenant à la secte méthodiste arriva à l'hôpital, dans un état de faiblesse extrême. Dès que le médecin l'eut vu, il déclara qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Par conséquent, le premier soin de la sœur fut de s'occuper de son âme. Elle apprit bientôt, en le questionnant, qu'il ne croyait nullement à l'efficacité, ni à la nécessité du baptême, et tout ce qu'elle put dire et faire pour l'engager à recevoir ce sacrement resta sans effet. Il ne voulait pas seulement en entendre parler, et répondait à tout : « Je crois en Jésus, cela suffit; je suis sûr d'être sauvé. » La sœur redoublait de prières, car c'était son unique espoir, et le temps pressait. Un bon prêtre venait chaque jour voir le malade; une fois qu'il était resté auprès de lui plus longtemps qu'à l'ordinaire, il dit à la sœur, en quittant la salle, qu'on n'obtiendrait jamais rien de ce jeune homme, à moins que Dieu ne fît un miracle en sa faveur, et qu'il fallait le lui demander avec instances. Le pauvre malade persistait, en effet, à refuser tout secours spirituel, mais il acceptait avec reconnaissance les soins qu'on lui prodiguait. Ses forces baissaient de jour en jour, et il voyait la mort s'approcher sans trouble ni inquiétude, une seule chose lui faisait de la peine, c'était la pensée

de ne plus revoir sa mère, et de mourir éloigné d'elle. Se trouvant enfin à l'extrémité, il fit appeler un de ses camarades, et le pria de rester auprès de lui pendant ses derniers moments, afin de pouvoir tout raconter à sa pauvre mère ; tandis qu'il faisait cette recommandation, la sœur glissa une médaille miraculeuse sous son oreiller avec la confiance que Marie ne laisserait pas périr cette âme, cependant, le malade entrait en agonie. Deux sœurs veillèrent à son chevet jusqu'à minuit ; quand elles furent obligées de se retirer, elles laissèrent auprès de lui un infirmier et le jeune homme qui avait promis de ne le quitter qu'après qu'il aurait rendu le dernier soupir. Selon toute apparence, il n'avait plus alors que pour une demi-heure de vie. Aussi, quand la sœur vit l'infirmier venir à sa rencontre le lendemain matin, elle s'attendait à l'annonce de sa mort ; mais celui-ci lui criait · « Venez, ma sœur, venez voir le ressuscité. » Il lui affirma que le malade, ainsi le croyait-il, avait rendu le dernier soupir à une heure ; que lui et son ami lui avaient rendu les derniers devoirs, l'avaient lavé, habillé, puis que, le jeune homme étant allé se coucher, il était resté seul auprès du corps Il le veillait depuis quelque temps, lorsqu'il s'approcha du défunt pour lui bander la mâchoire ; pendant qu'il le faisait, il fut saisi de frayeur, en voyant le mort ouvrir les yeux. Sans rien écouter de plus, la sœur se rendit en toute hâte vers cet homme qu'elle trouva respirant encore. Faisant un effort pour parler, il dit : « Oh ! quel bonheur que

vous soyez venue ! » La sœur l'exhorta à recevoir le baptême, en lui disant que c'était la sainte Vierge qui avait obtenu la prolongation de sa vie. A cette exhortation, il répondit : « Je veux être baptisé. » Quand la sœur lui dit que le prêtre allait arriver : « Oh ! ce sera trop tard », dit-il; alors les autres malades joignant leurs instances aux siennes, la sœur récita à haute voix les actes de foi, d'espérance et de charité, de contrition, etc., que le moribond s'efforça de répéter, tenant ses mains jointes et les yeux élevés vers le ciel ; ensuite, elle le baptisa, et pendant que l'eau régénératrice coulait sur sa tête, des élans d'amour et d'actions de grâces s'échappaient de ses lèvres. Une demi-heure plus tard, il fermait les yeux pour ne plus les rouvrir ici-bas ; mais tout ce que l'infirmier avait raconté de sa *première mort* fut confirmé de la manière la plus positive par son ami protestant qui avait aidé à l'ensevelir.

*
* *

CONVERSION
DE M. FISH.

Saint-Louis (États-Unis).

Un protestant, nommé Fish, fut apporté à l'hôpital, atteint d'une maladie de poitrine incurable déjà très-avancée. Il détestait sincèrement la religion catholique et ne recevait les services des sœurs qu'avec une répugnance extrême. Ses forces physiques diminuaient sensiblement, mais son esprit

gardait toute son énergie et sa lucidité. Peu à peu, l'odeur infecte qui s'échappait de ses poumons gangrenés devint si insupportable, qu'il se vit abandonné de tout le monde ; les sœurs et M. Burke, missionnaire, avaient seuls le courage de l'approcher et de lui rendre leurs services. Toutefois, ni le prêtre, ni les sœurs ne pouvaient lui parler de religion. Ils se contentèrent de mettre une médaille miraculeuse sous ses oreillers, en invoquant avec grande confiance Celle qui daigne si souvent faire éclater sa puissance en faveur de ceux mêmes qui nient son pouvoir. Elle ne tarda pas à exaucer ces prières. Quelques jours après, comme le ministre protestant quittait la salle, après avoir fait sa distribution habituelle de brochures, le malade appela une sœur : « Ma sœur, lui dit-il, c'est fait, je suis converti. » « Bien, se dit la sœur intérieurement, notre bonne Mère a fait son œuvre. » Cela était vrai, car le malade demanda un prêtre, se fit instruire et reçut, après peu de jours, les sacrements de baptême et d'extrême-onction, ainsi que le saint viatique, avec des sentiments de piété qu'il serait difficile d'exprimer. Sa figure avait même changé d'expression, tant ses traits portaient l'empreinte de la joie sainte dont son cœur débordait. « Ah ! disait-il ensuite, je souffre beaucoup, mais j'ai la conviction que j'irai au ciel ; la vérité m'a donné la liberté. » Il expira dans ces heureuses dispositions, en promettant de prier au ciel pour tous ceux qui avaient été les instruments de son bonheur.

CONVERSION

D'UN MALADE NON BAPTISÉ.

Saint-Louis (États-Unis).

Un malade, apporté à l'hôpital dans un état désespéré, manifesta ouvertement sa haine profonde pour le catholicisme. Cependant, comme le danger devint sérieux, la sœur, profitant d'un moment où il paraissait un peu mieux disposé qu'à l'ordinaire, se hasarda à lui demander s'il avait été baptisé ; il répondit d'un ton très-dur que non, qu'il ne croyait guère au baptême et pas du tout au baptême catholique, que s'il guérissait, il pourrait peut-être recevoir le baptême par immersion, et devenir membre d'une église quelconque, mais jamais de l'Église catholique. « En tout cas, ajouta-t-il, ce n'est pas à cette heure que je vais me tourmenter de ces choses-là. » La pauvre sœur, n'ayant plus de ressource que dans la sainte Vierge et voyant que le jeune homme touchait à sa fin, glissa une médaille sous son oreiller. Le lendemain, la médaille fut ramassée par l'infirmier qui, pensant que la sœur l'avait laissée tomber, voulut la prendre pour la lui remettre ; mais le malade s'y opposa : la petite image lui plut, et il fallut, pour le contenter, que l'infirmier allât demander à la sœur s'il pouvait la garder, ce qui lui fut accordé. Vers le soir, on vint dire à la sœur que le malade la demandait : « Ma sœur, lui dit-il, vous m'avez dit que je ne pourrais pas être

sauvé sans le baptême, donc je veux être baptisé, car je veux être sauvé. » Remplie de joie à cette nouvelle, la sœur se mit de suite à l'instruire et à le préparer pour la cérémonie qui eut lieu le lendemain matin. Dans le courant de la journée, cette âme, devenue l'enfant de Dieu, alla reposer dans le sein de son Père céleste, pour le bénir à jamais de ses miséricordes.

*
* *

GUÉRISON

D'UNE JEUNE FILLE.

Buffalo (États-Unis).

Une jeune fille protestante, d'une vingtaine d'années, vint à l'hôpital couverte, de la tête aux pieds, d'une gale dégoûtante que les médecins déclarèrent incurable. La sœur, qui pansait ses plaies, lui dit une fois que la sainte Vierge avait le pouvoir de la guérir et que, si elle voulait porter sa médaille et lui demander la guérison, elle l'obtiendrait. La pauvre fille, sachant que les médecins jugeaient son mal sans remède, répondit brusquement : « Je ne crois pas à votre sainte Vierge et je ne veux pas de médaille. — Très-bien, dit la sœur, alors vous pouvez garder vos plaies. » Quelques jours après, elle demanda d'elle-même une médaille, la mit à son cou, se fit instruire et baptiser, et, très-peu de temps après, elle quitta l'hôpital parfaitement guérie, au grand étonnement

des médecins qui avaient tous été d'accord sur la nature irrémédiable de son mal.



CONVERSION

D'UN PÉCHEUR.

Hôpital de Gratz (Autriche).

Un artiste peintre dont la conduite laissait beaucoup à désirer, se trouvait à l'hôpital ; un matin, la sœur de service fut toute surprise qu'il lui exprimât le désir de se confesser. Elle laissa voir son étonnement ; mais il lui dit : « Ce matin, ma sœur, la porte de la chapelle était entr'ouverte et j'ai aperçu de mon lit la statue de la sainte Vierge (c'était celle de l'Immaculée-Conception). Elle me parla fortement au cœur ; je n'ai plus de repos, il faut que je mette ordre à mes affaires ! » Il se confessa plusieurs fois, et répéta souvent : « Ah ! quelle vie j'ai menée et à quel point Marie est venue à mon aide ! » On lui demanda ce qu'il croyait avoir attiré sur lui le regard de Marie, et il répondit : « Je n'ai fait que considérer la statue sans réfléchir, et mon cœur s'est gonflé subitement en pensant à ma vie passée, je me suis senti glacé de frayeur, et en même temps Marie me remettait tout en mémoire et changeait entièrement mon cœur ! » Le repentir et la réparation y étaient entrés à la suite du regard miséricordieux et maternel de Marie Immaculée !

CONVERSION D'UN GREC SCHISMATIQUE.

Hôpital de Gratz (Autriche).

Un jeune grec schismatique, atteint d'une maladie mortelle, fut amené à l'hôpital. Il déclarait vouloir mourir dans ses erreurs; les sœurs, voyant sa persistance, chargèrent la sainte Vierge de ce pauvre moribond, et le lui consacrèrent en posant sous son oreiller une médaille, qui pour lui allait devenir miraculeuse. Un jour qu'un Père franciscain visitait les malades, le jeune homme pria la sœur de le lui conduire. Il s'entretint longtemps avec le Père, mais ne manifesta aucune intention de se faire catholique. Cependant le mal s'aggrava considérablement; le malade, surpris par un vomissement de sang, réclama de nouveau le Père parce que, disait-il, il voulait embrasser la religion catholique. Le religieux fut surpris, car il n'avait nullement provoqué cette démarche du jeune schismatique; mais la sainte Vierge avait travaillé sans lui. Le malade se confessa et fit son abjuration, il voulut même que le révérend Père fit connaître à haute voix aux autres malades que c'était de son libre choix qu'il entrait dans le sein de l'Église. On hésitait à lui donner le saint viatique à cause de ses vomissements, mais il insista si fortement pour recevoir la sainte communion, il en avait un si vif désir que le bon Dieu permit que les accidents de-

vinssent moins fréquents, et qu'il pût faire à la fois sa première et sa dernière communion avec une ferveur et une consolation inexprimables. Interrogé au sujet de sa conversion, il répondit : « Depuis longtemps, je sentais que tout est néant ici-bas, et je cherchais ce qui est véritable et durable. » Pendant le délire de ses derniers moments, il parlait toujours d'une robe blanche. La grâce du baptême en avait revêtu son âme, et c'est Marie sans doute qui la lui avait procurée.

*
* *

CONVERSION

D'UN APOSTAT.

Autriche. — 1866.

Dans une prison confiée aux soins des Filles de la Charité, se trouvait un jeune homme appartenant à une famille catholique et respectable dont il avait fait le déshonneur. Après quelque temps de séjour, il tomba malade; son état exigea qu'il fût transporté à l'infirmerie, mais, fidèle à ses principes, il refusa absolument tout secours religieux; s'il voyait passer l'un des aumôniers il détournait la tête ou se cachait sous ses couvertures. Toutes les sœurs prièrent la supérieure de tenter un dernier effort. Le malade accueillit assez poliment la supérieure; mais pour se délivrer de ses instances, il lui dit qu'il était protestant et lui raconta comment il était arrivé à abjurer sa re-

ligion après avoir fait la connaissance de quelques mauvais sujets avec lesquels il avait commis grand nombre d'impiétés, et qui lui avaient conseillé de se faire protestant. La supérieure le questionna sur les remords qu'il avait dû éprouver; mais il s'emporta et s'écria à haute voix : « Je suis protestant et je veux vivre et mourir en protestant. » La sœur comprit qu'il n'y avait rien à faire auprès de ce malheureux; mais du fond de son cœur, elle le recommanda à Celle qui est le refuge des pécheurs, et le pria seulement de ne pas refuser la médaille qu'elle lui offrait, de la porter et de la baiser quelquefois. Il parut tout heureux de se tirer de l'entretien à si bon compte, et la sœur le quitta en mettant son espérance en Marie.

Le pauvre malade passa la nuit sans repos, la sainte Vierge remuait son âme, et le lendemain, de grand matin, il fit appeler la sœur et la pria de lui amener le prêtre pour faire entre ses mains une profession de foi solennelle qui réparât les scandales de son apostasie et de ses impiétés. Mais sa réputation était telle que l'aumônier de la prison ne put croire à la sincérité de ce désir; il ne se décida à se rendre auprès du malade qu'après les pressantes sollicitations de la supérieure; son émotion fut grande en voyant le changement que la grâce avait opéré; et la componction avec laquelle le jeune homme fit l'aveu de ses fautes le toucha profondément. Le moribond fit ensuite publiquement l'abjuration de

ses erreurs et mourut quelques instants après dans la grâce de Dieu, sous le regard protecteur et sauveur de Marie.

*
* *

CONVERSION

D'UN MILITAIRE A L'HOPITAL DE CAVA.

Cava (Italie). — 1866.

Un jeune militaire, atteint d'une maladie de poitrine, fut conduit à l'hôpital militaire de Cava. Sa première question fut de s'informer s'il allait être soigné par des sœurs. Sur la réponse affirmative, il se dit à lui-même : « Elles vont me parler de confession, je vais dire que je suis israélite afin qu'on me laisse tranquille » ; et cette déclaration fut portée sur la carte d'admission. Le voyant sérieusement malade, les sœurs de son service le visitaient le plus souvent possible, et un jour l'une d'elles lui offrit une médaille de l'Immaculée-Conception ; il la regarda avec un sourire de pitié : « Je vais pourtant la prendre, dit-il, la refuser ne serait pas poli, mais croyez que pour moi c'est un jouet d'enfant, et rien de plus. »

Chaque fois que l'aumônier traversait la salle pour porter une parole de consolation à l'un ou à l'autre, le pauvre israélite se couvrait la tête avec son drap. La sœur essaya de dire quelques mots du bon Dieu ; mais le malade ne répondit rien, et aux visites suivantes, dès que la sœur l'approchait, il faisait sem-

blant de dormir. Un soir qu'il se trouvait plus mal qu'à l'ordinaire, deux sœurs voulurent le voir avant d'aller prendre leur repos, et dès que le malade les entendit dans la salle, il s'écria : « Ma sœur, un prêtre ! » L'aumônier fut appelé immédiatement, et en attendant son arrivée, le pauvre moribond répétait : « Un prêtre ! un prêtre ! » Quand l'aumônier fut près de lui, il lui fit faire sa profession de foi d'une voix très-intelligible ; puis il le confessa, et comme il en était à la deuxième onction du sacrement des mourants, le nouveau converti rendait son âme à Dieu dans des conditions tout à fait consolantes.



CONVERSION

D'UN BLESSÉ.

Palerme (Italie). — 1866.

En 1866, à l'hôpital militaire de Palerme, se trouvait un pauvre blessé qui venait de subir l'amputation du bras gauche. Il était tellement impie, que la sœur de service fut obligée d'enlever un Christ placé près de son lit, pour le soustraire à ses invectives. Ce malheureux était dans un état désespéré pour le corps comme pour l'âme, et cependant il n'y avait pas à lui faire entendre un mot du bon Dieu. Que faire en cette extrémité ? La sœur était pleine d'angoisse quand, au moment du pansement, elle fut inspirée de glisser une médaille de l'Immaculée-Con-

ception entre les bandes qui entouraient le moignon du pauvre amputé. Le lendemain, de grand matin, elle fut plus heureuse qu'étonnée de trouver le blessé tout changé, car elle avait compté fortement sur la sainte Vierge. Il demandait un prêtre qui lui fut amené aussitôt; il se confessa, répara publiquement les scandales de sa vie passée et reçut avec piété le saint viatique et l'extrême-onction. Les quelques jours qu'il vécut encore furent employés à bénir Dieu qui s'était montré si miséricordieux à son égard. Il répétait sans cesse à ses camarades : « Voyez comme Dieu est bon, j'ai commis tant de péchés et il m'a tout pardonné! »



GUÉRISON

D'UN OFFICIER AUTRICHIEN.

Hôpital de Gratz (Autriche). — 1867.

Un officier, en garnison à Gratz, souffrait d'une grave blessure au bras droit; il se fit porter à l'hôpital général afin d'être à même de recevoir plus facilement les soins de M. Rzehazeh, chirurgien très-éminent. Ce digne chirurgien épuisa toutes les ressources de son art, mais inutilement. Après quelques semaines de traitement, il se vit dans la nécessité d'en venir à l'amputation du membre malade pour conserver la vie de l'officier. Celui-ci, en apprenant la décision du docteur, tomba dans une

profonde tristesse ; mais ce sentiment pénible tourna son cœur du côté de la piété. Lui qui n'avait jamais voulu entendre parler de Dieu, qui n'avait accepté que par bienséance une médaille qu'on lui avait donnée, laissait paraître alors une satisfaction réelle quand les sœurs qui le soignaient lui promettaient de prier la sainte Vierge de lui venir en aide. Durant les derniers jours qui précédèrent le jour de l'opération, le pauvre blessé sentit naître en son cœur une grande confiance dans sa médaille ; il répétait souvent l'invocation qui s'y trouvait gravée : « O Marie conçue sans péché. » Cependant le danger devenait imminent et ne permettait plus de différer l'amputation ; elle fut fixée au lendemain. Une sœur, s'apercevant que la confiance du jeune officier lui inspirait une prière incessante, lui proposa, le soir, de poser la médaille sur l'endroit malade, et de l'y laisser toute la nuit, ce qu'il accueillit avec joie. Dès le matin, elle accourut auprès du blessé pour s'informer de son état, et retirer la médaille. La nuit avait été calme, les souffrances moins grandes, et la sœur, tout en attribuant le bien-être présent aux calmants qui avaient été prescrits, comprenait bien que la précieuse médaille avait ajouté sa puissance à la leur, et que la sainte Vierge n'était pas étrangère à l'état du blessé ; mais elle ne soupçonnait pas encore la grandeur du bien. Le chirurgien vint quelques heures après visiter l'officier, et en attendant ses aides, il examina attentivement le bras malade, le

palpa, le sonda et, à son grand étonnement, il reconnut que l'amputation devenait inutile. Les autres médecins étant survenus, il leur fit constater le changement qui le surprenait lui-même. L'officier était muet de bonheur; demeuré seul avec le chirurgien en chef, il lui fit une communication qui resta sous le secret; mais en le quittant, le chirurgien alla trouver la sœur : « Je crois, leur dit-il, que les sœurs de charité ont encore mis le bon Dieu de leur côté dans le cas présent. »

Le bras de l'officier acheva de se rétablir; quelques semaines après, il quittait l'hôpital, emportant avec sa précieuse médaille de vifs sentiments de reconnaissance et d'amour pour Marie Immaculée.



CONVERSION

DE M. N..., A LIMA.

Lettre d'une Fille de la Charité de Lima (Pérou). — 1876.

M. N*** était atteint depuis longtemps d'une hypertrophie du cœur; les médecins, après avoir épuisé les ressources de leur art, furent réduits à avouer leur impuissance à la famille du malade, en avertissant qu'il était temps qu'il mît ordre à ses affaires, triste nouvelle à annoncer à un père de famille et à un homme sans foi. En vain ses parents et ses amis abordèrent avec toute la délicatesse possible la question des sacrements, il ne voulut rien entendre; un prêtre

ami de la famille crut pouvoir tenter un essai qui semblait tout à fait de sa compétence, mais il fut mal reçu ; toute parole de religion exaspérait le malade : celui-ci blasphémait tout ce qui y avait trait, il n'épargnait que la sainte Vierge.

Un jour qu'une personne rapportait, devant les parents du malade, la conversion de M. N***, de Lima, ceux-ci exprimèrent le désir de recourir aux mêmes moyens pour celui qui leur était si cher. « C'est bien simple, leur dit-on, demandez la sœur N*** à l'hôpital Sainte-Anne, c'est elle qui a procuré la médaille pour M. Pierre, elle n'en refusera pas une semblable. » Un des neveux du malade s'y rendit aussitôt, et rapporta en effet le précieux trésor. Une nièce du malade lui offrit la médaille : « Maman, lui dit-elle, vous envoie cette médaille en vous priant de la porter. — Bien, dit-il, je la porterai parce que c'est ta mère qui me la donne, mais qu'on sache bien que ce n'est pas pour me confesser. »

La nuit suivante fut très-bonne ; le lendemain, tout satisfait de se trouver mieux : « Euloge, dit-il à l'un de ses neveux, quels sont les préparatifs nécessaires à celui qui va entreprendre un grand voyage? » Celui-ci, qui croyait rêver d'entendre son oncle parler de la sorte, s'informa de quel voyage il s'agissait. « Eh bien, dit-il, je veux parler de l'éternité. » Le pauvre jeune homme, tout heureux du changement qui s'était opéré dans le cher malade, lui répondit qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de mettre ordre à

sa conscience par une bonne confession. « Je veux faire ce que tu dis, reprit son oncle, va me chercher un prêtre. » Celui-ci arriva bientôt et, après avoir confessé le pauvre moribond, il alla prendre le saint viatique; l'émotion gagna tous les assistants quand on vit le malade, presque à l'agonie, vouloir recevoir à genoux, soutenu par ses enfants, le Dieu qui venait de lui pardonner tous les péchés de sa vie. Quelques moments après, il bénit ses enfants, leur donna ses derniers conseils et mourut dans les sentiments d'une foi aussi grande qu'avait été son impiété. Il laissa toute sa famille vivement touchée de reconnaissance pour une si singulière faveur dont toute la gloire revenait à Marie Immaculée.



CONVERSION

D'UNE DEMOISELLE INCRÉDULE.

Lettre d'une Fille de la Charité de Lima (Pérou). — 1877

Une vieille demoiselle, dont la jeunesse avait été pieuse, s'était éloignée des sacrements depuis trente-cinq ans. Elle avait perdu la foi en se nourrissant de lectures impies, et vivait avec sa sœur, qui lui fut enlevée après cinq jours de maladie. On pouvait croire que la mort chrétienne d'une personne qui lui était si chère avait attendri son âme, au contraire, l'épreuve l'irrita et elle alla jusqu'à blasphémer le ciel. Une sœur de charité, témoin de

ce scandale, et ne pouvant, par ses paroles, agir sur la pauvre créature, eut la bonne pensée de lui donner la médaille de la sainte Vierge. La demoiselle l'accepta, la porta durant quelques jours, pendant lesquels elle parut très-préoccupée et un peu ébranlée; mais une inspiration diabolique la lui fit bientôt quitter, pour faire cesser sans doute les remords et tout le travail de la grâce. Elle retomba bientôt dans son endurcissement habituel et dans la morne tristesse qu'elle appelait sa paix. La sœur la revit et s'aperçut aussitôt de sa disposition : « Portez-vous toujours la médaille? » lui dit-elle, et, sur sa réponse négative, elle lui représenta le danger que courait son âme; elle ne gagna rien, mais fit promettre à la demoiselle qu'elle reprendrait la médaille. On priait beaucoup pour elle ; à quinze jours de là, la sœur, qui était très-préoccupée de l'état de cette personne, retourna pour la voir; elle s'aperçut aussitôt que ses dispositions étaient les mêmes, aussi, sans aborder d'autres objets, elle lui demanda si elle avait repris la médaille. La pauvre fille, qui était très-farouche, n'osa pas répondre, mais elle fit un signe de tête qui révélait tout. « Qu'avez-vous fait de cette médaille, lui dit la sœur, où est-elle? » La demoiselle lui répondit que la médaille était dans son armoire et que plusieurs fois elle avait fait des efforts pour la reprendre sans pouvoir y réussir. La sœur comprit que cette pauvre âme était sous l'empire du démon, qui éloignait d'elle tout ce qui pouvait la ramener à

Dieu; elle sentit qu'il fallait agir énergiquement et dit avec une grande fermeté : « Eh bien, puisque vous ne voulez pas porter la médaille que je vous ai donnée, je vous abandonne tout à fait. » Ces mots produisirent l'effet qu'en attendait la sœur, la demoiselle courut à l'armoire et passa à son cou la médaille qu'elle ne quitta plus. Alors elle commença à sentir la douce et puissante influence de Marie Immaculée, si justement appelée la porte du ciel. Quelques jours après, elle assistait au saint sacrifice et entendait l'instruction du prêtre. Dès lors, elle fut toute transformée; elle se confessa, fit ses pâques, et la componction et la reconnaissance sont depuis les deux sentiments habituels de son cœur. Elle voulait se tenir toujours à la porte de l'église, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on put la décider à accepter une place plus voisine de l'autel. Elle ne cesse de remercier Dieu et Marie, car elle avoua à la sœur que dès qu'elle se mit la médaille au cou, elle n'eut plus un instant de tranquillité tant elle était pressée par la grâce et par l'amour de celle qui est souverainement la terreur des démons.

*
* *

CONVERSION

D'UN PÉCHEUR SCANDALEUX A MOIRANS. 1877.

La supérieure des sœurs de charité de Moirans rapporte en ces termes une conversion bien consolante

et toute à la gloire de Marie Immaculée. « L'industriel le plus considérable de notre village, qui occupe de quatre à cinq cents ouvriers et ouvrières, vient de mourir dans des sentiments que personne n'eût pu prévoir. Il était impie, immoral, attirait dans ses ateliers des employés débauchés qui faisaient dans le pays un mal incalculable, et agissait avec tant de rudesse que tout le monde tremblait devant lui. Il avait une femme et deux filles très-pieuses qui gémissaient en silence à son sujet, et quant à moi je ne conservais avec lui que les relations suffisantes pour me ménager un accès près de lui dans un cas pressant.

« Un matin, en toute hâte, on vint me chercher de sa part, me disant qu'il était très-malade et réclamait ma présence. Je ne me le fis pas dire deux fois; mais le mal était si grave et ses progrès si rapides que je voyais sa fin très-proche, sans avoir pu trouver le moyen de le faire songer à son éternité; j'avais prié sa femme et ses filles de lui faire accepter une médaille de l'Immaculée-Conception, mais il l'avait refusée, et nous nous vîmes réduites à la placer à son insu sous son oreiller. Le matin du troisième jour, j'allais me retirer après avoir donné au malade les soins qui étaient en mon pouvoir, quand il voulut me donner une poignée de main dans l'effusion de sa reconnaissance; je saisis ce moment pour lui dire combien il me rendrait heureuse s'il voulait consentir à recevoir M. le curé qui était venu le visiter; il me fit un signe affirmatif avec un sou-

rire qui n'avait jamais effleuré ses lèvres. Il le reçut parfaitement; nous sortîmes de la chambre, et une demi-heure après le prêtre revint en bénissant Dieu, car le malade s'était confessé. Celui-ci consentit à porter la médaille, et le soir il reçut l'extrême-onction seulement, le saint viatique ne pouvant lui être administré à cause des suffocations. Je priai sa femme de faire entrer les employés dans la chambre pour qu'ils s'édifiassent de la conduite de leur patron; ils étaient peu nombreux, les ateliers étant fermés à cette heure; mais ils prièrent quelques instants. Le lendemain la famille était dans la joie, croyant à un mieux dans l'état du malade; mais l'amélioration n'était qu'apparente, et l'agonie commençait. On donna le salut à la paroisse pour le pauvre moribond, tout le village s'émut, ses employés demandèrent à le voir, ce qui leur fut accordé; la foule se renouvelait de quart d'heure en quart d'heure autour du mourant, et nous récitions à haute voix le chapelet qui convenait si bien près d'un homme que la sainte Vierge avait changé et qui rendit le dernier soupir au milieu de ce concert de louanges à Marie. Les frères des écoles chrétiennes, auxquels il avait été si hostile, voulurent nous aider à lui rendre les derniers devoirs.



CHAPITRE VII

PROGRÈS DU CULTE DE MARIE
COURONNÉ
PAR LA DÉFINITION DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I. Notre-Dame de la Salette. — II. Les Enfants de Marie. — III. La définition de l'Immaculée-Conception.

I. — *Notre-Dame de la Salette. — 1846.*

Dans sa première manifestation à sœur Catherine, le 19 juillet 1830, la Vierge Immaculée annonçait les malheurs dont la France était menacée ; la tristesse était peinte sur son visage, les larmes étouffaient sa voix, elle recommandait instamment de prier pour apaiser la colère de Dieu.

Seize ans plus tard, cette Mère de miséricorde, apparaissant à deux petits bergers sur un des sommets des Alpes, renouvelait d'une manière plus solennelle

les mêmes avertissements et les mêmes recommandations. La première apparition était restée dans l'ombre, la seconde fut connue du monde entier et obtint de consolants résultats dont l'influence se fait encore sentir. L'événement de la Salette a donné une nouvelle extension au culte de la très-sainte Vierge, et a fait mieux comprendre aux chrétiens les grands devoirs de la pénitence et de la prière qui résument toute la pratique de la religion.

Nous empruntons à M. l'abbé Rousselot, l'historien le plus autorisé de la Salette, le récit des faits qu'il avait lui-même recueillis de la bouche des enfants.

« Deux enfants de la contrée, Mélanie Mathieu, âgée de quatorze ans, et Maximin Giraud, âgé de onze ans, tous les deux simples et ignorants, comme on l'est à cet âge et dans cette condition, se rencontrèrent sur la montagne de la Salette dépendant d'un village où ils étaient en service chez des maîtres différents. Ils se connaissaient à peine, s'étant vus l'avant-veille pour la première fois. A l'heure de midi que leur annonçait le son de la cloche de l'*Angelus*, ils allèrent tremper leur pain dur dans l'eau d'une source. Après leur repas champêtre, ils descendirent un peu plus bas et déposèrent leur panetière près d'une autre fontaine alors tarie. Il y avait là quelques pierres superposées, ils s'y assirent à peu de distance l'un de l'autre et s'y endormirent.

« C'était un samedi, 19 septembre 1846, la veille du jour où tombait cette année la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

« Après avoir fait boire nos vaches et avoir goûté, « raconte Maximin, nous nous sommes endormis à « côté du ruisseau, tout près d'une fontaine tarie. « Puis Mélanie s'est éveillée la première et m'a « éveillé pour aller chercher nos vaches. Nous avons « passé le ruisseau, nous avons monté vis-à-vis et « nous avons vu de l'autre côté nos vaches couchées. « Elles n'étaient pas loin. »

« — Je suis redescendue la première, dit Mélanie; « lorsque j'étais à cinq ou six pas avant d'arriver au « ruisseau, j'ai vu une clarté comme le soleil, encore « plus brillante, mais pas de la même couleur, et j'ai « dit à Maximin · « Viens vite voir une clarté là-« bas, » et Maximin est descendu en me disant · « Où « est-elle? » Je lui ai montré avec le doigt vers la petite » fontaine, et il s'est arrêté quand il l'a vue. Alors « nous avons vu la clarté s'ouvrir, et nous avons « aperçu une dame dans la clarté ; elle était assise, la « tête dans ses mains — Et nous avons eu peur, con-« tinue Maximin, et Mélanie me dit : « Ah ! mon « Dieu » ! et elle laissa tomber son bâton. Et je lui « dis : « Garde ton bâton, va ; moi je garde le mien. « *S'il* nous fait quelque chose, je lui donne un coup « de bâton » Et la dame s'est levée Elle a croisé ses « bras et nous a dit : « *Avancez, mes enfants,* « *n'ayez pas peur Je suis ici pour vous conter une*

« *grande nouvelle.* » Et nous n'avons plus eu peur ; « puis nous nous sommes avancés et nous avons « passé le ruisseau, et cette dame s'est avancée « vers nous autres, à quelques pas de l'endroit où « elle était assise, à l'endroit où nous nous étions « endormis. Elle était entre nous deux et elle nous a « dit en pleurant tout le temps qu'elle nous a parlé : « — J'ai bien vu couler ses larmes, ajoute Mélanie. »

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je « suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il « est si lourd et si pesant, que je ne puis plus le « retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous « autres, si je veux que mon Fils ne vous abandonne « pas, je suis chargée de le prier sans cesse Et pour « vous autres, vous n'en faites pas cas

« Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous « ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour « vous autres Je vous ai donné six jours pour tra- « vailler : je me suis réservé le septième et on ne veut « pas me l'accorder ! C'est cela qui appesantit tant le « bras de mon Fils.

« Ceux qui conduisent des charrettes ne savent pas « jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu.

« Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le « bras de mon Fils.

« Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de « vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière « par la récolte des pommes de terre. Vous n'en avez « pas fait cas. C'est au contraire quand vous trouviez



N.-D. DE LA SALETTE, bronze placé sur la montagne.
D'après la photographie de M. Dardelet, à Grenoble. « Elle a pleuré tout le temps qu'elle nous a parlé, j'ai bien vu couler ses larmes. »

« des pommes de terre gâtées, que vous juriez, que « vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont conti- « nuer à pourrir, à Noël il n'y en aura plus. »

« — Ici, remarque Mélanie, je ne comprenais pas « ce que cela voulait dire : des pommes de terre « (dans le patois du pays on les nomme des truffes), « J'allais demander à Maximin ce que cela voulait « dire. Et la dame me dit :

« Ah ! mes enfants, vous ne comprenez pas? Je « m'en vais vous le dire autrement. »

« La sainte Vierge reprend l'alinéa précédent et daigne le répéter en patois. Le reste du discours est aussi en patois. Nous ne donnerons ici que la traduction. »

« Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer Tout « ce que vous sèmerez, les bêtes vous le mangeront. « Ce qui viendra tombera en poussière quand vous « le battrez.

« Il viendra une grande famine. Avant que la « famine vienne, les petits enfants au-dessous de sept « ans prendront un tremblement et mourront « entre les mains des personnes qui les tiendront « Les autres feront pénitence par la famine Les « noix deviendront mauvaises, les raisins pourri- « ront. »

« Après ces paroles, la belle dame continua de parler à Maximin à haute voix. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français. Bientôt après

la sainte Vierge s'adresse à la petite bergère, et Maximin cesse de l'entendre. Elle confie aussi à Mélanie un secret également en français, mais plus long, paraît-il, que celui de Maximin. Puis continuant son discours en patois, et de manière à être entendue des deux bergers : « S'ils se convertissent, « dit-il, les pierres et les rochers se changeront en « monceaux de blé, les pommes de terre se trouve- « ront ensemencées par les terres. »

« La Reine du ciel s'adressa ensuite plus directement aux petits bergers :

« Faites-vous bien votre prière, mes enfants? »

« Tous deux répondirent : « Oh! non, madame, « pas guère... »

« Notre divine Mère continue : « Ah! mes enfants, « il faut bien la faire soir et matin. Quand vous n'au- « rez pas le temps et que vous ne pourrez pas mieux « faire, dites un *Pater* et un *Ave Maria;* et quand « vous aurez le temps, il faut en dire davantage.

« Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la « messe ; les autres travaillent le dimanche, tout l'été ; « et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne « vont à la messe que pour se moquer de la religion. « Et le carême, ils vont à la boucherie comme des « chiens. »

« Après quelques paroles encore pour rappeler à Maximin qu'il avait déjà eu l'occasion de voir du blé gâté, l'auguste Reine termina ainsi son discours en français : « *Eh bien! mes enfants, vous le ferez*

« *passer à tout mon peuple.* » Et avant de les quitter, elle leur renouvela cette recommandation.

« Les deux enfants ajoutent : « Puis elle a monté « une quinzaine de pas jusqu'à l'endroit où nous « étions montés pour regarder nos vaches. Ses « pieds ne touchaient que le bout de l'herbe. Elle « marchait en glissant sur l'herbe sans la faire plier, « comme si elle était suspendue et qu'on l'eût pous- « sée. Nous la suivîmes sur la hauteur. Mélanie a « passé par-devant la dame, et moi à côté à deux ou « trois pas. Puis la belle dame s'est élevée un peu en « haut (les enfants indiquent une hauteur d'un mètre « environ). Elle resta ainsi suspendue en l'air un « moment. Puis elle regarda le ciel, puis la terre, « puis nous n'avons plus vu la tête, plus vu les bras, « plus vu les pieds. Elle semblait se fondre. Il resta, « dit Maximin, une grande clarté que je voulais « attraper avec la main, avec les fleurs qu'elle avait « aux pieds ; mais il n'y eut plus rien... »

« Aux premiers mots du récit de son fils, le père de Maximin se mit d'abord à rire ; mais bientôt il y reconnut les marques d'une incontestable sincérité, et s'empressa de remplir ses devoirs de chrétien, négligés depuis longtemps. Les habitants des environs suivirent cet exemple : plus de blasphèmes, plus de profanation du dimanche, tout le pays fut bientôt transformé, même matériellement Les menaces prophétiques de la divine Messagère étaient conditionnelles comme le furent celles de Jonas à Ninive.

Elles s'accomplirent généralement, comme on peut encore s'en souvenir [1]. »

L'apparition de la Salette, comme il arrive pour tous les événements extraordinaires, fut diversement appréciée, même parmi les catholiques; les uns l'accueillirent avec une confiance mêlée d'enthousiasme, les autres s'attachèrent à en contester la réalité. Mais depuis longtemps les contradictions sont tombées, la Providence a confirmé la foi des croyants par de nombreux miracles et la montagne sanctifiée par la visite de Marie ne cesse d'être visitée par de pieux pèlerins accourus des contrées même les plus lointaines. Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, jaloux de prévenir toute illusion sur une question si importante, nomma une commission composée des personnes les plus compétentes pour examiner le fait de la Salette. Les conclusions de l'enquête ayant été affirmatives, Sa Grandeur, dans un mandement du 19 septembre 1851, déclara ce qui suit : « Nous jugeons que l'apparition de la sainte Vierge à deux bergers, le 19 septembre 1846, sur une montagne de la chaîne des Alpes, située dans la paroisse de la Salette, de l'archiprêtré de Corps, porte en elle-même tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine.

« C'est pourquoi, pour témoigner à Dieu et à la glorieuse Vierge Marie notre vive reconnaissance,

1. Plusieurs détails de cette notice ont été fournis par *les Pèlerinages illustrés*.

nous autorisons le culte de Notre-Dame de la Salette. »

Le mandement, avant d'être publié, fut soumis au Saint-Siége qui n'y trouva rien à reprendre. Les deux successeurs de Mgr de Bruillard ont toujours parlé dans le même sens de l'apparition de la Salette.

Cet événement est donc revêtu de toutes les garanties d'authenticité que peut exiger la critique la plus sévère.

Une église de style byzantin, d'un aspect gracieux, s'est élevée sur la sainte montagne, proche du lieu de l'apparition. Ce lieu est resté à découvert et porte encore le gazon que Marie a foulé de ses pieds ; une série de quatorze croix, auxquelles sont attachées les indulgences du *via crucis*, indique le chemin qu'elle a parcouru. — La fontaine, autrefois intermittente, ne tarit plus jamais et son eau a servi fréquemment à opérer des miracles. — Près de l'église, un couvent a été construit pour recevoir les nombreux pèlerins qui affluent chaque jour, pendant la belle saison. — Des chapelles sous le vocable de la Salette ont été élevées en grand nombre sur tous les points de la catholicité et des grâces abondantes y sont accordées.

II. — *Les Enfants de Marie. — 1847.*

Rome, gardienne de la foi et des traditions catholiques, a donné droit de cité aux Enfants de Marie en leur consacrant une chapelle dans l'une de ses

églises les plus célèbres : Sainte-Agnès-hors-les-murs. Les associations d'Italie y sont toutes inscrites et représentées par un groupe d'Enfants de Marie, entourant la jeune sainte qui fut au troisième siècle martyre de la virginité ; elles semblent lui dire : « Agnès, vous êtes notre sœur aînée, la bien-aimée de Jésus-Christ et de sa Mère. »

Cette place d'honneur, cette représentation, disent éloquemment que les Enfants de Marie forment dans l'Église une famille aussi ancienne qu'elle est catholique.

Il y a bientôt dix-neuf siècles, le Sauveur Jésus était près de mourir sur l'arbre de la croix, que son amour avait choisi pour nous racheter ; *voyant*, dit l'Écriture, *que tout était consommé* pour notre salut, il voulut mettre le sceau à son œuvre en faisant son testament. Regardant tour à tour *Marie sa Mère, et le disciple qu'il aimait*, il institua Jean Enfant de Marie, par ces mémorables paroles : « *Ecce mater tua, ecce filius tuus : Voici votre mère, voici votre fils.* »

Telle est l'origine des Enfants de Marie.

Nous croyons, avec la sainte Église, que le Verbe éternel, après s'être incarné pour rendre les hommes rachetés de son sang Enfants de son Père céleste, leur a encore donné en mourant, pour Mère, sa propre Mère. Mais nous savons aussi que parmi les enfants d'une même famille, il en est qu'une affection plus tendre attache à la mère : témoin Jacob près de Rebecca, Jean près de Marie.

De même, au sein de la grande famille catholique, il s'est trouvé, dans tous les siècles, des âmes jalouses de rendre à Marie un culte filial plus intime, et qui l'ont choisie d'une manière spéciale pour leur modèle et leur protectrice.

Tels ont été les ordres religieux particulièrement voués à son service, ainsi que les confréries établies à la même fin dans beaucoup de paroisses. La Compagnie de Jésus qui prit naissance au seizième siècle, voulant procurer efficacement la gloire de Dieu parmi les jeunes gens confiés à sa sollicitude, ne trouva pas de moyen plus assuré pour former leurs cœurs à la vertu, que de les mettre sous la protection de Marie; et la célèbre association de la Prima Primaria, érigée canoniquement par le pape Grégoire XIII, en 1584, devint la souche sur laquelle furent greffées toutes les congrégations érigées depuis en l'honneur de la Mère de Dieu.

Il était réservé à notre siècle de donner une plus grande extension à cette œuvre féconde, d'en faire une œuvre populaire et un puissant moyen de salut. En se plaçant sous le patronage de l'Immaculée-Conception, les Enfants de Marie devaient obtenir de leur divine Mère des bénédictions plus abondantes et plus précieuses.

En 1830, la Vierge Immaculée avait prononcé une parole prophétique qui retentissait sans cesse au cœur du missionnaire dépositaire des apparitions de la médaille : « *La sainte Vierge veut que vous fondiez*

une congrégation, vous en serez supérieur; c'est une confrérie d'Enfants de Marie; la sainte Vierge leur fera beaucoup de grâces ainsi qu'à vous; des indulgences seront accordées.

« *Le mois de Marie se fera avec grande pompe : Marie aime ces fêtes; elle répandra ses grâces avec abondance.* »

Mais pourquoi cette demande et cette prédiction de la part de la Reine du ciel à son serviteur pour une chose qui n'était point nouvelle?

Déjà l'association des Enfants de Marie existait parmi les nombreux jeunes gens élevés par les Pères de la Compagnie de Jésus. A l'exemple des R. P. Jésuites, les dames du Sacré-Cœur avaient formé la même association parmi les élèves de leurs pensionnats; elles l'avaient même établie en 1832 pour les dames du monde, sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Il semble donc qu'une œuvre nouvelle était superflue.

Il est vrai, les associations d'*Enfants de Marie* existaient déjà et produisaient un grand bien, mais elles étaient restreintes à quelques lieux isolés, elles se recrutaient dans une classe choisie; elles n'étaient pas populaires; et la parole de Marie désignait, comme éléments de l'œuvre future, cette multitude de jeunes filles, sorties des rangs du peuple, plongées au milieu de toutes les difficultés de la vie, exposées à tous les dangers du monde, qui forment aujourd'hui sa famille bénie, dont elle garde l'inno-

cence, encourage les modestes vertus, et qui lui rendent en échange un amour, des louanges, un service visiblement acceptés de son cœur. Disons un mot de cettefondation.

Le cœur apostolique de M. Aladel avait accueilli les consolantes prévisions de sœur Catherine sans trop comprendre comment lui, simple missionnaire, accomplirait les desseins de la Reine du ciel.

En attendant que la Providence lui indiquât le moment et les moyens propices, il saisissait toutes les occasions de parler aux enfants et aux jeunes filles des bontés de Marie et du bonheur de lui appartenir : sa parole simple et toute de feu, sur ce thème favori, tenait les cœurs suspendus aux lèvres du *bon Père ;* et l'onction de la grâce entretenant l'ardeur qu'il y avait allumée, des associations se formèrent, par manière d'essai, dans les maisons des Filles de la Charité ou il avait passé.

Telles furent à Paris celles de l'Orphelinat de la Providence, de la Maison de charité de Saint-Médard, de la Madeleine ; telles encore Saint-Flour, Mainsat, Aurillac, établies de 1836 à 1846. Les jeunes filles externes rivalisèrent bientôt de zèle pour obtenir la même faveur ; l'année 1846 vit commencer plusieurs associations, entre autres celles de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Roch, de Saint-Paul, de Saint-Louis, à Paris ; de Toulouse, Bruguière, etc., en province.

Dans un voyage qu'il fit à Rome, en 1847,

M. Étienne, supérieur général des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, obtint du Souverain Pontife, sous la date du 20 juin, pour lui et ses successeurs, le pouvoir d'établir dans les écoles des enfants dirigées par les Filles de la Charité, une

La Médaille miraculeuse adoptée comme livrée des Enfants de Marie.

pieuse association sous le titre de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, avec toutes les indulgences accordées à la Congrégation de la sainte Vierge, établie à Rome pour les élèves de la Compagnie de Jésus.

Trois ans après, le Souverain Pontife voulut bien

étendre la même faveur à tous les jeunes gens élevés dans les maisons des prêtres de la Mission, ainsi qu'aux jeunes garçons placés sous la direction des Filles de la Charité.

A partir de 1847, grâce à la bénédiction de Pie IX,



La Médaille miraculeuse adoptée comme livrée des Enfants de Marie.

l'association des Enfants de Marie se répandit rapidement sur tous les points du monde parmi les jeunes filles confiées aux Filles de la Charité. Un *Manuel* fut rédigé par les soins de M. Aladel, directeur de l'œuvre, pour faire connaître les règlements de l'association, les priviléges et les obligations des asso-

ciés. La médaille miraculeuse, suspendue à un ruban de couleur bleue, fut adoptée naturellement comme la livrée des Enfants de Marie.

La nouvelle association, à peine organisée, excita un admirable élan de piété parmi la jeunesse. On vit d'humbles ouvrières s'élever à l'héroïsme de la vertu sous l'influence du désir d'appartenir à Marie et de lui rester fidèles; des filles pauvres résister, avec un courage admirable, à toutes les séductions, et pratiquer les devoirs, aujourd'hui si méconnus, du dévouement filial et de l'abnégation.

A des fruits si précieux se joignent aussi de belles fleurs : l'empressement des Enfants de Marie à prêter leur concours aux fêtes en l'honneur de la sainte Vierge, à chanter ses louanges, à se rendre aux réunions de l'association pour entendre parler d'Elle et s'animer à la ferveur.

Mais ce qui est plus admirable encore que la vie de ces jeunes filles, c'est leur mort : il en est beaucoup de moissonnées à la fleur de l'âge; on les voit, munies du ruban et de la médaille de l'association comme d'un talisman, *sourire au trépas et défier l'enfer*.

Trente ans se sont écoulés depuis que ce grain de sénevé a été confié à la terre, et il est devenu un grand arbre dont les rameaux abritent les contrées les plus éloignées. L'Europe compte près de mille associations,

dont environ six cents externes ou mixtes. Les autres parties du monde en possèdent près de deux cents. Ainsi sont devenus visibles les effets de la bénédiction du successeur de saint Pierre; les promesses faites en 1830 ne devaient se réaliser qu'après l'approbation du Vicaire de Jésus-Christ, de Pie IX, dont le nom sera toujours si cher aux Enfants de Marie Immaculée.

Les associations varient en nombre depuis dix jusqu'à trois cents associées, ce qui donne une moyenne de quatre-vingt mille jeunes filles vivant au milieu du monde sans prendre part à ses pompes ni aux œuvres de Satan, et menant une vie pure dans la piété.

Cette œuvre n'est-elle pas une merveille de la droite de Dieu et de la bonté de Marie?...

Nous pensons que le lecteur verra avec quelque intérêt la statistique ci-jointe des associations d'Enfants de Marie établies dans les maisons de Filles de la Charité, dans les diverses contrées du monde, à la fin de l'année 1877.

(Voir le tableau à la page suivante.)

TABLEAU

DES

ASSOCIATIONS DES ENFANTS DE MARIE.

	ASSOCIATIONS		RÉSUMÉ.	
	INTERNES.	EXTERNES et MIXTES.		
France............	287	451	Associations internes..	287
			— externes et mixtes.	451
EUROPE (non compris la France)				
Belgique............	11	14		
Suisse	1	7		
Italie............	55	64		
Espagne	17	25		
Portugal	»	1		
Grande-Bretagne....	2	13	Associations internes..	100
Pologne............	8	9	— externes et mixtes.	153
Prusse............	»	5		
Autriche............	4	11		
Grèce............	»	1		
Turquie............	2	3		
ASIE.				
Turquie......... ...	2	7	Associations internes..	2
Perse	»	2	— externes et mixtes..	10
Chine............	»	1		
AFRIQUE.				
Égypte............	3	2		
Algérie	3	17	Associations internes..	6
Ile de la Réunion....	»	1	— externes et mixtes..	21
Iles Canaries.......	»	1		
AMÉRIQUE.				
États-Unis..........	11	44		
Guatémala....	4	3		
Brésil............	11	9		
Pérou............	9	6		
La Plata............	1	6	Associations internes..	54
Chili............	3	1	— externes et mixtes..	81
Ile de Cuba.........	5	4		
Mexique	9	7		
Equateur	1	1		
OCÉANIE.				
Iles Philippines.....	1	6	Associations internes..	1
			— externes et mixtes..	6
Totaux.....	450	722	Total.......	1172

III. — *Définition de l'Immaculée-Conception. 1854.*

Nous avons fait observer plusieurs fois, dans le cours de cet ouvrage, que l'apparition de 1830 avait eu pour fin principale de rendre populaire la croyance à l'Immaculée-Conception. Les faits que nous avons rapportés prouvent jusqu'à l'évidence que, grâce à la médaille miraculeuse, ce but fut pleinement atteint.

En même temps que la Providence préparait ainsi les voies à l'accomplissement de ce grand dessein, elle plaçait sur la chaire de saint Pierre un Pontife animé d'une tendresse filiale pour Marie; elle lui mit au cœur, dès son élévation au pontificat suprême, le désir de glorifier la très-sainte Mère de Dieu, par la proclamation comme dogme de foi de sa Conception-Immaculée. C'est ce que Pie IX eut le bonheur de réaliser, la neuvième année de son règne, aux applaudissements de l'univers catholique.

Nous donnons ici le récit de ce mémorable événement, que nous empruntons à la belle Histoire de Pie IX par M. Villefranche[1].

« Par une encyclique datée de Gaëte, Pie IX avait interrogé l'épiscopat de l'Église universelle au sujet de la croyance à l'Immaculée-Conception. Les réponses étaient arrivées au nombre de six cent trois. Cinq cent quarante-six évêques demandaient avec

1. 1 vol. in-8, chez Josserand, Lyon.

instance la définition doctrinale ; quelques-uns seulement hésitaient sur la question d'opportunité ; mais le sentiment du monde catholique n'était pas douteux.

« Pie IX appela auprès de lui, pour l'assister dans cette circonstance solennelle, tous les évêques qui pourraient se rendre à Rome. Il en vint cent quatre-vingt-douze de toutes les contrées, à l'exception de la Russie, où le despotisme ombrageux de l'empereur Nicolas s'opposa à leur voyage. Ces prélats contribuèrent à mettre la dernière main au travail de la commission chargée de préparer la bulle ; mais au moment d'arrêter la rédaction définitive, on se demanda si les évêques assistaient là comme juges, pour prononcer la définition simultanément avec le successeur de saint Pierre, et s'il fallait y mentionner leur présence à ce titre, ou bien attribuer le jugement suprême à la seule parole du Souverain Pontife. Le débat se termina tout à coup, comme par une inspiration du Saint-Esprit. « C'était la dernière « séance, raconte Mgr Audisio, témoin oculaire ; « midi vint à sonner ; toute l'assemblée se mit à ge- « noux pour réciter l'*Angelus*. Puis chacun reprit sa « place : on avait à peine échangé quelques mots, « qu'une acclamation au Saint-Père, un cri d'éter- « nelle adhésion à la primauté du siége de saint « Pierre s'élève, se propage et clôt le débat : *Petre,* « *doce nos ; confirma fratres tuos! Pierre, enseigne-* « *nous, confirme tes frères!* Et l'enseignement que



Pie IX définit le dogme de l'Immaculée Conception (8 déc. 1854).

Peinture sur verre exécutée par M. Claudius Lavergne, dans l'église N.-D. de Rethel (diocèse de Reims). Assisté de son patron saint Pie V, Pie IX présente la Bulle *Ineffabilis* à saint Pierre, qui y appose le sceau, l'anneau du pêcheur. — En face, Sixte IV, Alexandre VII et saint Anselme, qui ont préconisé la croyance à l'Immaculée-Conception, et les deux religieux franciscains qui présentèrent à Pie IX un lis et une rose d'argent, le jour de la promulgation du dogme.

« ces pasteurs demandaient au Pasteur suprême, « c'était la définition de la Conception-Immaculée. »

« Le 8 décembre 1854 fut le grand jour, le jour triomphal qui, selon les belles paroles d'un mandement de Mgr Dupanloup, « couronna l'attente « des siècles passés, bénit le siècle présent, appela « la reconnaissance des âges à venir et laissera une « impérissable mémoire ; le jour où fut pronon- « cée la première définition de foi qu'aucun dissenti- « ment ne précéda et qu'aucune hérésie ne suivit. » Rome entière était en fête. Une immense multitude de toutes langues se pressait aux abords de la vaste basilique de Saint-Pierre, trop étroite pour contenir tant de monde. Bientôt on vit défiler processionnellement les évêques, rangés par ordre d'ancienneté et suivis des cardinaux. Le Souverain Pontife, au milieu d'un brillant entourage, fermait la marche, tandis que le chant des Litanies des saints invitait la cour céleste à se joindre à l'Église militante pour honorer la commune Reine des anges et des hommes. Monté sur son trône, Pie IX reçut l'obéissance des cardinaux et des évêques, ensuite la messe pontificale commença.

« Quand l'évangile eût été chanté en grec et en latin, le cardinal Macchi, doyen du Sacré-Collége, accompagné du doyen des archevêques et du doyen des évêques présents, d'un archevêque du rit grec et d'un archevêque arménien, se présenta au pied du trône et pria le Saint-Père, au nom de toute

l'Église, « d'élever sa voix apostolique et de pronon-
« cer le décret dogmatique de l'Immaculée-Concep-
« tion. » Le Pape répondit qu'il accueillait volontiers cette prière, mais il voulut invoquer encore une fois le secours de l'Esprit saint. Toutes les voix s'unirent pour le chant du *Veni Creator*. Après que le chan eût cessé, le Pape debout et de cette voix grave, sonore, majestueuse, dont tant de millions de fidèles connurent le charme profond, commença la lecture de la bulle.

« Il établissait d'abord les motifs théologiques de la croyance au privilége de Marie ; il invoquait ensuite les traditions antiques et universelles en Orient comme en Occident, les témoignages des ordres religieux et des écoles de théologie, des saints Pères et des conciles, enfin les actes pontificaux tant anciens que récents. Sa physionomie, tandis qu'il déroulait ces pieux et magnifiques documents, trahissait son émotion. A plusieurs reprises, il dut s'interrompre. « En conséquence, ajouta-t-il, après avoir
« offert sans relâche, dans l'humilité et dans le jeûne,
« nos propres prières et les prières publiques de
« l'Église à Dieu le Père par son Fils, afin qu'il dai-
« gnât diriger et confirmer nos pensées par la vertu
« de l'Esprit saint, après avoir imploré le secours de
« toute la cour céleste..., en l'honneur de la sainte et
« indivisible Trinité, pour la gloire de la Vierge
« Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique
« et l'accroissement de la religion chrétienne ; par

« l'autorité de N.-S. J.-C., des bienheureux apôtres « Pierre et Paul, et la nôtre... »

« Ici sa voix parut défaillir, et il s'arrêta pour essuyer ses larmes. L'assistance, attendrie comme lui, mais muette de respect et d'admiration, attendait dans le plus profond silence. Il reprit d'une voix forte et qui peu à peu s'éleva à une sorte d'enthousiasme :

« Nous déclarons, professons et définissons, que la « doctrine qui affirme que la Bienheureuse Vierge « Marie a été préservée et affranchie de toute tache « du péché originel, dès le premier instant de sa con- « ception, en vue des mérites de J.-C., sauveur « des hommes, est une doctrine révélée de Dieu et « que, pour ce motif, tous les fidèles doivent croire « avec fermeté et constance. C'est pourquoi, si quel- « qu'un avait la présomption, ce qu'à Dieu ne plaise, « d'admettre une croyance contraire à notre défini- « tion, qu'il sache qu'il a fait naufrage dans la foi et « s'est séparé de l'unité de l'Église... »

« Le cardinal doyen, prosterné une seconde fois aux pieds du Pontife, le supplia de publier les lettres apostoliques contenant la définition ; le promoteur de la foi, accompagné des protonotaires apostoliques, vint aussi demander qu'un procès-verbal de ce grand acte fût dressé. En même temps le canon du château Saint-Ange et toutes les cloches de la ville éternelle annonçaient la glorification de la Vierge Immaculée

« Dans la soirée Rome retentit d'orchestres joyeux, s'enguirlanda de flammes, se couronna d'inscriptions et de transparents emblématiques et elle fut imitée, dans le même moment, par des milliers de villes et de villages sur toute la surface du globe. Si l'on voulait recueillir toutes les manifestations pieuses qui se produisirent alors, on remplirait non pas des volumes, mais des bibliothèques. Les réponses des évêques au Pape, avant la définition, furent imprimées en neuf volumes; la Bulle elle-même, traduite dans toutes les langues et tous les idiomes de l'univers par les soins d'un savant sulpicien français, en remplit une dizaine; les instructions pastorales, publiant et expliquant la Bulle, et les articles des journaux religieux en formeraient certainement plusieurs centaines, surtout si l'on y joignait les poésies, les morceaux d'éloquence et la description des monuments et des fêtes. On n'oublierait pas d'y faire figurer les spontanées et incomparables illuminations périodiques de Lyon, chaque fois que le cours de l'année ramène ce jour mémorable du 8 décembre. »

Pie IX comprit que le mouvement catholique qui avait amené la définition du dogme de l'Immaculée-Conception avait eu son point de départ principalement en France, il fut heureux de voir cette nation accueillir avec un religieux enthousiasme l'acte pontifical du 8 décembre, et célébrer avec un éclat incomparable le glorieux privilége de Marie. Aussi l'amour qu'il portait à notre patrie prit dès lors en

son cœur de nouveaux développements; nos récents malheurs le rendirent plus tendre encore et plus compatissant. On aimera à retrouver ici la prière à la sainte Vierge, qu'il composa et qu'il récitait chaque jour pour nous obtenir la protection de la reine du ciel.

« O Marie conçue sans péché, regardez la France, priez pour la France, sauvez la France! Plus elle est coupable, plus elle a besoin de votre intercession. Un mot à Jésus reposant sur vos bras, et la France est sauvée.

« O Jésus, obéissant à Marie, sauvez la France! »



MARIE, SIÉGE DE LA SAGESSE.
Comme le trône de Salomon était le siége de la Sagesse humaine, ainsi Marie a été le trône de la Sagesse divine.



CHAPITRE VIII

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

ET LA GUERRE

Les guerres qui ont éclaté depuis l'année 1854, époque de la définition de l'Immaculée-Conception, ont présenté un spectacle auquel le monde n'était pas habitué. Non-seulement des *prêtres* furent appelés à donner des secours spirituels aux soldats dans les camps, dans les ambulances, mais encore des *sœurs* furent chargées de soigner les blessés et les malades. La soutane du prêtre et la robe de bure de la religieuse furent mêlées au costume militaire. On vit des Filles de la Charité suivre les armées dans la guerre d'Orient, en 1854; en Italie, en 1859; aux États-Unis, en 1861; au Mexique, en 1864; en Autriche et en Prusse, en

1866; en France et en Allemagne, en 1870; on les retrouve dans les armées russes et dans les ambulances turques, en 1877. Ainsi pour elles il n'y a point d'ennemis, elles sont dans les deux camps, également dévouées envers ceux qui ont besoin de leur ministère de charité.

Avec les aumôniers, avec les sœurs, la sainte Vierge ne pouvait manquer d'être invoquée au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, et la médaille miraculeuse devait comme naturellement devenir le signe de la dévotion du soldat et le gage de la protection dont la Mère de miséricorde allait couvrir les misères physiques et morales que la guerre entraîne à sa suite. La médaille fut, en effet, distribuée à profusion et presque toujours reçue avec respect et portée avec confiance ; des protestants même et des schismatiques la demandèrent avec empressement ; elle fut attachée sur la poitrine des officiers comme des simples soldats lorsqu'ils partaient pour le combat ; les malades y avaient recours pour obtenir leur guérison ou du moins un adoucissement à leurs souffrances, les mourants la baisaient avec amour. Plusieurs lui attribuèrent leur préservation dans les batailles et beaucoup lui durent leur conversion et leur salut éternel.

En preuve de ce que nous avançons, nous allons citer quelques traits entre mille que nous lisons dans la correspondance des missionnaires et des sœurs appelés à suivre les armées.

GUERRE D'ORIENT DE 1854 A 1856.

« Le jour de l'Assomption, nous aurons à Varna une belle cérémonie religieuse à laquelle assistera toute l'armée. J'ai apporté de Constantinople une bannière de la très-sainte Vierge ; nous l'arborerons, et si nous prions Marie avec confiance, elle nous obtiendra la cessation du choléra et le succès de nos armes[1]. »

« Le personnel de notre hôpital de Péra, à Constantinople, est d'environ douze cents malades, parmi lesquels nous comptons une soixantaine d'officiers. Ces messieurs reçoivent avec joie et reconnaissance les médailles de la sainte Vierge. Tâchez de trouver quelques bonnes âmes qui nous fassent présent d'une petite provision de ces objets de piété[2]. »

« Les trois malades que j'entendis en confession étaient de pauvres Irlandais. Ils montraient une grande résignation dans leurs souffrances ; tous les trois me demandèrent et reçurent avec reconnaissance une médaille de l'Immaculée-Conception. A ce propos, un officier anglais catholique, qui la porte aussi avec une pieuse confiance, m'a rapporté que plusieurs de ses collègues, quoique protestants, l'ont

1. Lettre de M. Boré, 13 août 1854.
2. Lettre d'une sœur, 29 septembre.

acceptée, la conservent soigneusement, et que le choléra ainsi que les balles des Russes les ont épargnés jusqu'à présent[1]. »

Au milieu des préoccupations de la guerre, malgré l'encombrement des malades et des blessés, les catholiques de Constantinople voulurent célébrer solennellement la définition du dogme de l'Immaculée-Conception. M. Boré écrivait le 22 mars 1855 : « C'est à la Saint-Joseph qu'a été fixé le *triduo* d'actions de grâces pour la déclaration et la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception. Nous avons cherché à nous associer dans notre joie aux pieux fidèles de la catholicité, et à imiter quelque chose des magnifiques et consolantes manifestations de la France qui, dans cette circonstance, a montré un amour véritable pour la Mère de Dieu, amour qui, du reste, lui est déjà largement payé par un nouveau déploiement de force et de vie nationale. Le zèle et l'habileté de nos chères sœurs de la petite crèche voisine ont puissamment contribué à l'embellissement de la fête. Le bon goût éprouvé de l'une d'elles a imaginé de substituer au grand tableau du maître-autel une Vierge Immaculée, couronnée d'étoiles d'or, richement vêtue et rayonnante dans une gloire de gaze qu'encadraient des lis. La tête, empruntée au portrait d'une Circassienne, et le croissant

1. Lettre de M. Boré, 25 octobre.

d'or aussi, posé sous ses pieds, offraient des traits bien appropriés de couleur locale et comme l'heureux emblème de ce que les événements préparent autour de nous. Une dame arménienne, catholique, avait prêté sa parure de diamants qui étincelaient aux feux des gerbes de cierges et de bougies dont les candélabres se cachaient dans des massifs de lis. Cette illumination, entreprise par nos élèves, à l'imitation de celles qu'ils savaient avoir été improvisées par toute la France, a fait réellement honneur à leur goût et à leur piété. »

« On rencontre parfois des malades que le respect humain, l'ignorance ou l'indifférence empêchent de recevoir les secours religieux. On leur donne la médaille de l'Immaculée-Conception, et la sainte Vierge se charge de les convertir. Presque toujours, sans autre invitation et comme d'eux-mêmes, ils demandent le prêtre et se disposent à recevoir les sacrements, en manifestant la douleur la plus vive d'avoir offensé Dieu et tant abusé de ses bienfaits. Je pourrais citer de ces exemples par milliers. »

« Un grand nombre de soldats portent la médaille miraculeuse, le scapulaire, un reliquaire, une croix, ou le tout ensemble, et ceux qui en sont dépourvus sont heureux de recevoir ces objets. En somme, voilà une armée, en grande partie catholique et qui sait encore prier... »

« Un soldat blessé aux deux jambes, à la bataille de l'Alma, reçut pendant plus de deux mois les soins des médecins et des sœurs, sans que son mal diminuât. Les chirurgiens désespérant de le sauver autrement, se décidèrent à l'amputer. On commença par la jambe la plus malade. Le lendemain, il était dans un état désespéré; il ne fut plus question d'amputer l'autre jambe. On eut recours aux seuls remèdes surnaturels, on fit des neuvaines à Marie Immaculée, et dans peu de jours, le malade se trouva mieux. Maintenant il est guéri, il fait l'admiration de ses camarades par sa piété et ses bons exemples[1]. »

« Un des malades qu'on nous avait apportés hier avait refusé de se confesser. Je lui mis sous la tête une médaille de la sainte Vierge et le laissai tranquille, tout en continuant de lui donner des soins assidus. Ce matin, il m'appelle et, d'un ton résolu, il me demande si l'on mourait ici comme des chiens, « Je suis chrétien, ma sœur, et je veux me confesser.
« — Hier, je vous l'ai proposé, et vous m'avez dit
« non, et même vous avez renvoyé le prêtre. — C'est
« vrai, j'en suis fâché, qu'il vienne maintenant... »
Depuis sa confession, il est complétement changé; il envisage la mort sans effroi[2]. »

1. Rapport de M. Doumerq, 1855.
2. Lettre d'une sœur, février 1855.

« Parmi les prisonniers russes conduits à Constantinople à la suite du combat de la Tchernaïa, plusieurs portaient la médaille de l'Immaculée-Conception, je reconnus aussitôt à ce signe qu'ils étaient catholiques et Polonais[1]. »

« Un jeune lieutenant du 85e de ligne avait été blessé au crâne et il avait déjà la gorge gangrenée quand on nous l'apporta; il pouvait à peine parler. Nous nous sentions portés l'un vers l'autre par une secrète sympathie, et il acceptait de bon cœur les services que je lui rendais. Comme il baissait à vue d'œil, je lui parlai de la sainte Vierge et de la médaille passée à son cou. Il sourit en me serrant la main, et bientôt sa confession, pendant laquelle il recouvrait sa voix et ses forces, était terminée. Alors il ajouta : « Monsieur l'abbé, j'ai un service « à vous demander. — Lequel? mon ami; parlez, je « m'empresserai de vous être agréable. — Veuillez « avertir M. l'abbé Boré que je suis ici et très- « malade.» Ces mots furent comme un glaive qui me transperçait le cœur, et cependant je pus lui répondre : « L'abbé Boré que vous demandez est « celui qui vous parle ». Alors il leva vers moi ses regards mouillés de larmes, et me serrant de nouveau la main : « Je suis, ajouta-t-il, le beau-frère de votre « cher ami M. Taconet, et le frère du capitaine de

1. Lettre de M. Boré, 25 août 1855.

« zouaves que vous avez soigné il y a un an à Varna. » Je retrouvais donc en lui M. *Ferdinand Lefaivre*, qui m'avait été recommandé par une lettre pressante de M. Taconet, qu'on ne me remit qu'après sa mort. Mon ami m'y disait que, le 11 mai, il avait été entendre avec sa famille la messe à Notre-Dame-des-Victoires et qu'il ne doutait pas que la sainte Vierge ne veillât sur cette vie si précieuse. En effet, la sainte Vierge l'appelait à elle, muni des sacrements, le jour même de son triomphe[1]. »

« Pendant que nous invoquions notre Immaculée Mère, à la veille d'un combat sanglant où devait débuter, peut-être par sa mort, notre jeune militaire, il se lève, va droit à l'autel de Marie, s'agenouille, puis se relève, dépose lui-même au cou de la sainte Vierge un cœur en argent qu'il lui offre, après y avoir inscrit son nom et celui de ses parents. Je pense, pour me servir de l'expression si énergique de saint Vincent, qu'il ne fit pas cet acte, sans se sentir, comme nous, la larme à l'œil et le sanglot au cœur[2]. »

« Un violent incendie avait éclaté dans la ville de Salonique... Le feu arrive bientôt en face de la maison des Sœurs, c'est-à-dire que les bâtiments vis-à-vis, de l'autre côté de la rue, à deux mètres à peine de

1. Lettre du 25 août 1855.
2. Lettre de sœur M. 1855.

distance, sont atteints et dévorés par les flammes, que le vent continue à étendre en les activant. Déjà le toit de la maison des Sœurs et celui de la maison voisine se couvrent d'une fumée épaisse; j'y jette aussitôt plusieurs médailles miraculeuses, et, n'ayant aucun secours à espérer de personne, puisque le bruit qu'il reste encore de la poudre à côté a fait fuir tout le monde, je me retire. Il était inutile de m'exposer plus longtemps; j'avais d'ailleurs à sauver un catholique à moitié ivre qui persistait à vouloir rester auprès du feu. Peu après je retourne assister au triste spectacle de nos maisons en feu, que je vais sans doute trouver à moitié brûlées. J'approche, et voilà qu'un jeune homme m'arrête en chemin et me dit : « Monsieur, « vos propriétés sont sauvées; il n'y a pas même de « danger pour la maison des Sœurs ! » J'arrive là-dessus, et me convaincs par mes propres yeux qu'il a dit vrai. Il me serait difficile de dépeindre ce qui se passa alors dans mon cœur. J'envoyai prévenir nos chères Sœurs, qui ne pouvaient pas plus que moi croire à une telle merveille. Qu'il me suffise d'ajouter ici que tout le monde à Salonique n'a qu'une voix pour crier au miracle[1]. »

« Dans une ambulance où se trouvaient réunis un grand nombre de Russes, un jeune Polonais, blessé grièvement à la jambe, souffrait des douleurs intolé-

1. Lettre de M. Turroque, 16 juillet 1856.

rables; il invoquait de tout son cœur la sainte, la douce Vierge Marie. A côté de lui était placé un Russe protestant, blessé aussi, et atteint d'une dyssenterie violente. Il répandait une odeur si insupportable que tout le monde s'en plaignait, malades et infirmiers. Il paraissait ne faire aucun cas des actes de religion. La sœur passait et repassait sans qu'il daignât lui parler, ni même la regarder. Le jeune Polonais, au contraire, l'appelait souvent et recevait avec joie et reconnaissance ses soins et ses consolations. Un soir, notre jeune catholique souffrait plus que de coutume; ses larmes ne tarissaient pas; ses cris se prolongeaient comme sa douleur. Il appelle la sœur, la conjure de venir à son aide; il sent que la patience lui échappe, que le désespoir va s'emparer de lui. Ses souffrances sont horribles, atroces. La sœur polonaise l'encourage, le console, lui dit d'avoir confiance et de poser sur la plaie la médaille miraculeuse qu'elle lui donne. Le jeune malade y consent tout de suite, laisse sa main sur la plaie pour soutenir la médaille, et dans cette position s'endort... Notre protestant n'avait voulu rien voir, et cependant il avait tout examiné, tout vu. Quelques jours après il appelle auprès de lui notre sœur polonaise, qui seule pouvait le comprendre, et lui dit : « Ma sœur, donnez-moi « aussi ce que vous avez donné à ce jeune homme, « qui lui a fait tant de bien; je souffre tant!... — « Mon ami, je ne demande pas mieux : mais vous « n'avez pas ce qui guérit, la foi et la confiance..

« Vous, protestants, vous niez le pouvoir de la sainte « Vierge ; vous ne la reconnaissez point pour votre « Reine, pour votre Avocate, pour votre Mère. Que « ferais-je donc ? car c'est une médaille de Marie que « j'ai donnée à votre voisin, le jeune Polonais, et qui « l'a si vite soulagé. — Donnez-la-moi aussi, ma « sœur : je crois tout ce que vous me dites. Vous « faites du bien à tout le monde, comment pourriez-« vous tromper quelqu'un ? — Mais en Marie, en la « Mère de Dieu, avez-vous confiance ? croyez-vous « en son pouvoir miséricordieux ? — Je crois tout ce « que vous croyez, ma sœur, puisque Marie exauce « les malheureux et guérit ceux qui souffrent, elle ne « peut nous tromper. » La sœur donne donc la médaille à ce pauvre soldat russe avec une grande consolation. Notre admirable talisman opéra sur son âme de consolants effets. Il voulut un prêtre pour se faire instruire ; et après quelques jours d'études de la sainte doctrine de l'Église et de prières assidues à Marie, il demanda à abjurer ses erreurs. Comme on l'avait alors séparé des autres malades, à cause de l'odeur insupportable qu'il répandait, il eut toute la liberté d'agir comme il voulut. Après son baptême et la réception de la sainte Eucharistie, ne pouvant retenir ses transports, il s'écriait : « Oh ! que je suis « heureux ! jamais joie semblable ne s'est fait sentir « en mon cœur. Je suis content de mourir et d'avoir « été frappé sur le champ de bataille ! C'est à mes « blessures que je dois mon salut ; oh ! comme on

« nous trompe, nous, malheureux protestants ! Que « de mensonges on nous débite ! Que Dieu est bon « de m'avoir sauvé de l'erreur ! Que la sainte et douce « Vierge Marie soit connue et aimée toujours... tou- « jours... et partout !... » Et il expira [1]. »

« Un sergent, assez âgé, atteint depuis trois mois d'une dyssenterie violente, fut trouvé un matin, par la sœur qui faisait la tournée des malades, tout noyé dans ses larmes. « — Hé ! qu'avez-vous donc, mon « brave, lui dit-elle, pour vous laisser aller à un tel « excès de douleur ? — Ah ! ma sœur, s'écria-t-il, « donnez-moi de la patience, car je n'en ai plus; « je suis désespéré. Je ne puis plus endurer mes « souffrances. Je me sens mourir au moment d'avoir « ma retraite, au moment où j'espérais rentrer dans « ma patrie avec honneur et revoir ma famille. Il me « faudra donc laisser mes os dans ce pays et mourir « seul ?... » Et, en disant ces mots, il sanglotait et se tordait les bras avec une désespérante violence. Et la sœur qui raconte ce fait nous disait, il n'y a pas longtemps : « A la vue des pleurs de ce brave soldat, « de ses cheveux blancs et de ses nombreuses cica- « trices, je sentis mon cœur se briser. Cependant « comme mes larmes n'auraient pas tari les siennes, « je tâchai, par d'autres moyens, de relever son cou- « rage, et je lui promis une entière guérison s'il vou-

1. Lettre de sœur M., 9 juillet 1857.

« lait s'unir à nous et prier de concert avec notre « petite famille de cet hôpital. Là-dessus je lui donnai « une médaille miraculeuse, et je le recommandai à « Dieu et à Marie de tout mon cœur. » Nous fîmes, en effet, une neuvaine à Marie Immaculée, et elle n'était pas encore terminée, que notre sergent était parfaitement guéri [1]. »

« Tous les soirs nos soldats, réunis autour d'une ou deux sœurs, s'exerçaient avec foi et amour à chanter des cantiques. Bien plus, ils en composaient souvent eux-mêmes la musique, et des paroles appropriées aux circonstances y étaient toujours heureusement appliquées. Il fallait entendre, à la chapelle, ces voix graves et sonores s'unir dans une même pensée et une même harmonie aux voix des sœurs, et répéter en chœur les noms sacrés de Jésus et de Marie, comme un cri de ralliement, d'espérance, de confiance et de triomphe, comme un chant d'amour, un écho du ciel et de la patrie tout ensemble... Alors le cœur vibrait et tressaillait de je ne sais quelle joie ; alors on était heureux et fier d'appartenir à cette France qui sait donner à ses enfants l'héroïsme du courage et la vertu du parfait chrétien. Pendant le mois de Marie, nos concerts militaires redoublaient ; chacun rivalisait de zèle. Les autels étaient parés avec un goût et une piété admirables, malgré notre

1. Lettre de sœur M., 9 juillet 1857.

extrême pauvreté. Des arbres entiers étaient bientôt abattus, quand il fallait cacher et dissimuler les fentes et la nudité des baraques transformées en chapelles. Si on avait laissé nos soldats libres, dans leur enthousiasme ils auraient pillé et ravagé les jardins des Turcs pour orner les sanctuaires de la Reine du ciel.

« Dans les ambulances de Péra, quelques-uns des plus zélés soldats, sergents et inférieurs, voulurent offrir à Marie un hommage solennel de leur dévouement et de leur reconnaissance. Ils choisirent un cœur pour en être le symbole. Toutes les balles extraites de leurs blessures furent données et réunies pour en composer leur petit cœur d'offrande. Mais voilà qu'un soldat, singulièrement inspiré, s'écrie avec enthousiasme : « Camarades, que faisons-nous? « Comment ! nous allons offrir à la sainte Vierge un « cœur schismatique ! car toutes ces balles sont « russes ! — C'est vrai, répond un autre, ces balles « sont russes, il nous faut des balles françaises : « allons demander aux Russes celles que nous leur « avons envoyées sans compter. — Oui, mais vous « ne pensez donc pas, réplique un troisième, que ces « balles sont teintes de notre sang ! — Eh bien, nous « les mêlerons, reprit un quatrième ; les balles fran- « çaises formeront le centre. » Et là-dessus ils allèrent, sans perdre de temps, demander quelques balles françaises aux Russes, qui en avaient du reste la charge d'un homme. Ceux-ci en donnèrent volon-

tiers; le cœur fut fondu, les noms y furent inscrits avec désignation du régiment, et l'offrande faite à Marie au milieu des plus vives acclamations et des transports de joie et de reconnaissance[1]. »

GUERRE D'ITALIE. 1859.

Lettre de sœur Coste.

Gaëte, 18 décembre 1860.

Durant le siége de Gaëte, les Filles de la Charité, enfermées volontairement dans la ville pour soigner les blessés napolitains, ne crurent pas pouvoir se préserver plus sûrement des dangers qu'elles couraient qu'en mettant leur habitation sous la protection de la médaille miraculeuse. Leur supérieure, sœur Coste, écrivait le 18 décembre 1860 : « Le canon gronde souvent à nos oreilles, les bombes sifflent près de nous; mais la divine Providence nous préserve. La première nuit que nous avons couché au palais, nous avons été joliment saluées par les Piémontais; ils ont lancé quantité de bombes; une est venue éclater à côté de notre chambre. On aurait dit le tonnerre qui tombait près de nous. La chère médaille de notre Immaculée Mère, que nous avions placée à toutes les portes et fenêtres, a éloigné le danger. Un gros morceau de fer, éclat de cette même bombe, est resté dans le mur comme un témoignage visible de la pro-

1. Lettre de sœur M., 9 juillet 1857.

tection de Marie. Cette circonstance a ranimé notre confiance. Nous circulons librement dans les rues, malgré le sifflement des projectiles. »

ÉTATS-UNIS

Extraits de lettres écrites par les Filles de la Charité, pendant la guerre de sécession de 1861 à 1865.

Hôpital militaire, dit Maison de Refuge,
à Saint-Louis (Missouri).

« Beaucoup de nos pauvres soldats ignoraient presque l'existence de Dieu, et n'avaient jamais même entendu parler du baptême; mais quand les sœurs leur expliquaient la nécessité de ce sacrement, et la bonté de Dieu qui, par ce moyen, nous lavait de la tache originelle et nous adoptait pour ses enfants, nos paroles les pénétraient d'émotion, et leur faisaient verser parfois des larmes d'attendrissement. L'un d'entre eux dit un jour à une de nos sœurs : « Ma « sœur, ne me quittez pas; restez, je vous en prie, et « parlez-moi encore de ce Dieu que je devrais aimer. « Comment se fait-il que j'aie vécu si longtemps, et « que je n'aie jamais entendu parler de lui, comme « vous venez de le faire? Que faut-il donc que je fasse « pour devenir l'enfant de Dieu? — Il faut, répondit « la sœur, croire et être baptisé. — Eh bien! répli- « qua-t-il, baptisez-moi. » Elle l'engagea à attendre jusqu'au matin la venue de M. Burke, car il n'était point en danger de mort. Le malade y consentit avec

peine. « Ah! ce sera si long, dit-il, et je suis si faible!
« Si je mourais sans être régénéré, je n'irais pas au
« ciel! » Pour le contenter, la sœur promit de veiller
près de lui, et de le baptiser si elle apercevait le moindre changement. « Maintenant je suis satisfait, dit-il;
« je compte sur vous pour m'ouvrir les portes du ciel,
« car c'est par vous que je dois y entrer. » La nuit
fut tranquille. Le lendemain matin, le P. Burke le
reçut dans l'Église catholique en lui conférant le baptême, qu'il reçut avec une piété admirable. On lui
présenta un crucifix; il le saisit, le baisa affectueusement, en disant : « Oh! mon Dieu, je ne vous avais
« ni connu, ni aimé, avant de venir dans cet hôpital! »
Puis se tournant vers la sœur : « Ma sœur, j'ai oublié
« cette prière que vous m'avez enseignée »; et il répéta après elle, à plusieurs reprises : « Mon Père, je
« remets mon âme entre vos mains, doux Jésus, re-
« cevez mon âme! » Il mourut en prononçant ces paroles.

« Nous ne pouvons vous donner un compte exact des baptêmes; toutefois, nous pensons que, durant ce laps de temps, il y en eut au moins sept cents. Cinq cents catholiques qui avaient vécu dans l'habitude du péché, pendant bien des années, revinrent sincèrement à Dieu et à la pratique de leurs devoirs religieux. Un grand nombre de ceux-ci n'avaient point reçu d'autre sacrement que le baptême; ils firent leur première communion à l'hôpital. La plupart des nou-

veaux baptisés moururent; les autres, en nous quittant, nous demandèrent des médailles et des catéchismes, disant qu'ils désiraient s'instruire, eux et leurs familles.

« Un soldat, nommé Nichols, tomba dangereusement malade; en quelques jours, il se trouva à la dernière extrémité. En vain essayait-on de toucher son cœur, et de réveiller en lui des sentiments de religion. Il souffrait horriblement; il n'avait pas une minute de repos, ni jour ni nuit, et pouvait à peine rester quelques instants dans la même position. Son état faisait pitié. Plusieurs de ses compagnons sachant qu'il n'avait jamais été baptisé, et ayant vu le bon effet que le baptême avait produit sur d'autres, vinrent prier les sœurs de lui proposer de recevoir ce sacrement; ils pensaient que cela le calmerait, ignorant tout ce qui avait déjà été fait pour l'y engager. Enfin, nos prières furent redoublées, et une médaille fut mise sous son oreiller. Ses camarades regardaient sa maladie comme un châtiment visible de son impiété. On ne pouvait pas lui faire prononcer le nom de Dieu; mais il suppliait le médecin avec des accents déchirants de ne pas le laisser mourir. Quatre jours s'étaient écoulés de cette manière, sans le moindre changement, quand un de ses compagnons, qui paraissait lui porter plus d'intérêt que les autres, lui dit, avec les larmes aux yeux, combien il regrettait

de le voir mourir ainsi, sans aucun espoir. Les autres soldats avaient engagé cet homme à faire connaître au malade son danger, pour l'inviter à faire sa paix avec Dieu, car ils voyaient que le respect humain seul l'empêchait de donner des signes de repentir. Ce dernier effort de charité réussit; il demanda à parler à la sœur. Aussitôt qu'elle vint : « Je suis prêt, « dit-il, ma sœur, à faire tout ce que vous voudrez. » Elle lui expliqua les choses nécessaires au salut, et voyant la sincérité de ses sentiments, elle lui demanda par qui il désirait être baptisé. « Par qui vous vou- « drez », répliqua-t-il. Pour être sûre que ce n'était pas un ministre qu'il désirait, elle lui dit : « Enverrai-je « chercher le prêtre qui vient dans cette salle? — Oui, « répondit-il, c'est celui-là que je veux. » Sans perdre de temps, nous envoyâmes chercher un prêtre, et nous eûmes l'inexprimable consolation de voir celui-là même qui avait été l'objet de ses railleries quelques jours auparavant, l'admettre au nombre des enfants de Dieu. Il devint tout à fait calme, et expira peu après en invoquant le saint nom de Jésus. »

« Nous avions un pauvre jeune homme nommé William Hudson, qui refusa longtemps de recevoir le baptême; cependant la sœur, sans se décourager, lui expliquait ce sacrement et les mystères de la religion. Elle lui mit aussi une médaille au cou. Enfin, il demanda à parler au bon M. Burke, fut baptisé, et

expira dans les meilleures dispositions, en invoquant le saint nom de Marie.

« Beaucoup d'autres suivirent son exemple, et revinrent à Dieu avant de mourir. »

« M. Huls, homme de trente-cinq ans, quoique persuadé de la nécessité du baptême, différait de jour en jour à le recevoir. Je savais qu'il avait peu d'attrait pour notre sainte religion, et je n'osais pas trop lui en dire sur ce sujet. Néanmoins, voyant la mort s'avancer à grands pas, je mis une médaille sous son oreiller, en priant la sainte Vierge de faire le reste. Le lendemain, je lui donnai à boire, et, comme je le quittais, il m'appela : « Ma sœur, me dit-il, que dois-je « faire avant de quitter la terre ? » Je lui dis qu'il fallait se repentir de ses péchés, parce que le péché était le plus grand mal, qu'il avait été la cause des souffrances et de la mort de N.-S. J.-C., dont la bonté est infinie, et qui est toujours prêt à nous pardonner, même au dernier moment, si nous revenons à lui avec sincérité. Je l'engageai à se jeter avec confiance entre les bras de ce Père miséricordieux, qui désirait vivement lui ouvrir les portes de la Cité éternelle, et j'ajoutai qu'il était absolument nécessaire d'être baptisé. Il m'assura qu'il croyait tout ce que je lui avais enseigné, et il répéta avec ferveur les actes de foi, d'amour, de contrition et de résignation à la volonté de Dieu. Voyant qu'il entrait en agonie, je lui

administrai le baptême. Ce sacrement parut lui donner de nouvelles forces; il commença à prier et fit de lui-même les plus belles aspirations d'amour et de reconnaissance envers Dieu. On aurait dit que son bon ange l'inspirait, surtout lorsqu'il faisait des actes de contrition. Je restai avec lui jusqu'à son dernier moment, priant pour lui quand la force lui manquait pour le faire lui-même; si je m'arrêtais un instant de crainte de le fatiguer : Continuez, ma sœur, disait-il « d'une voix mourante, je puis encore prier. »

« Un autre, William Barett, à peine âgé de vingt ans, était presque à la dernière extrémité quand il arriva à l'hôpital. Après avoir fait tout ce que je pus pour le soulagement de son pauvre corps, je m'informai avec beaucoup de précautions de l'état de son âme. Hélas! il était déplorable; non que ce jeune homme eût commis de grandes fautes, mais à cause de l'ignorance complète où il se trouvait des choses essentielles au salut. Il n'avait jamais dit une prière, et savait à peine s'il y avait un Dieu. Les premières paroles que je lui adressai sur le sujet de la religion ne lui firent pas trop de plaisir, car il ne les comprenait pas; mais quand je lui eus un peu expliqué les principaux articles de foi, il m'écouta avec beaucoup d'attention, et me pria de lui en dire davantage. Quand je lui racontai que Notre-Seigneur nous avait aimés jusqu'à se faire homme et mourir sur la croix

pour nous, il ne put retenir ses larmes : « Oh ! « s'écria-t-il, pourquoi ne m'a-t-on jamais appris « cela ? Oh ! si je l'avais su plus tôt ! Comment ai-je « pu vivre, jusqu'à présent, sans connaître et aimer « mon Dieu ? » Je le préparai alors à recevoir le sacrement du baptême, en lui faisant sentir combien était grande la miséricorde de Dieu, qui l'avait amené à l'hôpital, afin qu'il pût se préparer à mourir saintement. Il comprit cela et beaucoup plus encore, car la grâce parlait à ce pauvre cœur, qui était vraiment pénétré de la douleur de ses fautes. « Je voudrais aimer « Dieu, disait-il, mais je suis si misérable ! je vou- « drais prier, mais je ne sais pas comment ! Ma sœur, « priez pour moi, s'il vous plaît. » Je lui promis de le faire, et lui offrant une médaille de la sainte Vierge, je lui dis que s'il voulait la porter, la Mère de Dieu, qui a tant de pouvoir auprès de son divin Fils, intercéderait pour lui. Il l'accepta avec bonheur, la mit à son cou, et répéta : « O Marie, conçue sans péché », ainsi que d'autres prières pour obtenir la grâce d'une bonne mort ; puis, il me demanda quand je le ferais porter à la rivière. Il croyait qu'on ne pouvait pas être baptisé sans être plongé dans l'eau. Je lui expliquai la manière dont l'Église catholique donne ce sacrement, ainsi que les dispositions nécessaires pour le recevoir : chaque parole était écoutée avec avidité. « Priez pour moi, ma sœur, me dit-il, venez près de « moi, afin que je puisse bien vous entendre ; car je « ne sais pas prier par moi-même. » Il répéta avec la

plus grande ferveur toutes les prières que je récitai, et ne pensa plus qu'à se préparer à la cérémonie du baptême, qui devait avoir lieu le lendemain. Il ne voulut plus parler qu'aux sœurs. Si ses compagnons ou les infirmiers venaient auprès de lui, il leur répondait en peu de mots, voulant être seul avec son Dieu. Un des officiers lui demanda s'il désirait faire écrire à sa famille. « Ne me parlez pas de ma famille main-« tenant, lui répondit-il, les sœurs ont l'adresse de « mes parents ; je ne veux rien, rien que prier, et être « baptisé. » Il répétait presque constamment : Dieu, « ayez pitié de moi, qui suis un pécheur ! » Il devint si faible vers le soir, que je restai auprès de lui A trois heures du matin, je crus qu'il était sur le point d'expirer, et lui donnai le sacrement de la régénération : cependant il vécut jusqu'à sept heures. La ferveur avec laquelle il s'unissait à nos prières était vraiment édifiante : pouvant à peine parler, il essayait encore de rendre grâces à Dieu de ses bontés envers lui ; il était impatient de quitter la terre pour voir ce Père qu'il désirait tant connaître, et qui venait de l'admettre au nombre de ses enfants.

« Un soldat, d'un âge avancé, me dit un jour qu'on avait de si forts préjugés dans son pays, qu'on aurait refusé l'hospitalité à un voyageur qu'on aurait su être catholique ; quant à lui, il n'en avait jamais connu avant de venir au Refuge ; mais ce qu'il y avait vu

suffisait pour le convaincre de la vérité de la religion catholique; qu'on y faisait ce que jamais les protestants ne feraient; qu'il appartenait depuis longtemps à l'Église presbytérienne, mais qu'il allait la quitter, et qu'il désirait apprendre notre religion. Je lui donnai un catéchisme et d'autres livres qu'il lut avec beaucoup d'attention; quand il sentit sa fin approcher, il demanda un prêtre et fut baptisé. « Si c'était « la volonté de Dieu, disait-il, en me parlant de ses « biens, qui étaient considérables, je préférerais vivre « encore un peu pour jouir de ma fortune; mais si le « Seigneur ne le veut pas, je suis prêt à tout quitter. » Il répétait sans cesse : « Non comme je le veux, Sei- « gneur, mais comme vous le voulez! » Depuis ce moment, il ne songea plus qu'à profiter du temps qui lui restait pour se préparer au voyage de l'éternité. Les jours où il avait un peu plus de force, il apprenait le catéchisme; quand il ne pouvait tenir un livre, il priait et méditait en silence. Un jour que je lui donnais à boire, il me montra sa médaille : « Ah ! « dit-il, voilà ma Mère! » Des larmes de reconnaissance coulaient de ses yeux : « Je la baise toutes les « heures, » ajouta-t-il. Il ne cessa jamais de prier, même quand il ne pouvait plus ni boire, ni manger, ni dormir. Une fois qu'il était excessivement faible, les infirmiers le changèrent de position; il s'évanouit, et ce ne fut qu'avec peine qu'il reprit connaissance. Quand il me vit occupée à lui prodiguer des soins : « Ah ! ma sœur, dit-il, pourquoi ne m'avez-vous pas

« laissé partir ! » Il dit ensuite aux infirmiers qu'il craignait que la sœur ne prolongeât encore sa vie d'un mois. Ses craintes ne furent pas réalisées : en peu de jours, il s'endormit du sommeil des justes. »

« Un de ceux qui avaient été longtemps au Refuge, étant tombé très-malade, je voulus le disposer à se réconcilier avec Dieu avant de quitter ce monde. J'eus peu de succès ; il n'admettait pas la nécessité du baptême et n'avait aucun souci de son salut. Toutefois, il accepta une médaille, et, sans le savoir, avala plus d'une goutte d'eau bénite ; de plus, je le recommandai instamment à la sainte Vierge. Peu de jours après, il demanda à être instruit, puis baptisé. On ne pouvait lui faire plus de plaisir qu'en priant auprès de lui. Il reçut l'extrême-onction avec une vive piété, et expira dans les plus heureuses dispositions. »

« Nous avions un soldat, nommé Sanders, qui était resté assez longtemps à l'hôpital, bien qu'il ne fût que légèrement indisposé : il n'avait aucune religion. Je remarquai qu'il avait souvent les yeux sur nous et qu'il paraissait occupé à examiner notre conduite : rien ne lui échappait. Avant de partir, il vint me dire adieu et me remercier des soins que je lui avais rendus. Je fus un peu étonnée, n'ayant pas eu l'occasion de le servir ; mais voyant qu'il était si

poli, j'en profitai pour lui offrir une médaille et un livre explicatif de la foi catholique. Il les accepta avec reconnaissance, et retourna à son régiment. Un an plus tard il revint et s'empressa de me raconter comment il s'était converti; il était allé trouver un prêtre, qui avait eu la bonté de l'instruire, puis de le recevoir dans le bercail de la sainte Église. « Je dois « ma conversion, me dit-il, à l'intercession de Marie « Immaculée et à vos prières; et maintenant c'est « mon heureux partage d'amener d'autres âmes à « Dieu. » Cela était vrai ; il fut employé dans un hôpital, où il était seul catholique; par ses soins et son zèle, il instruisit beaucoup de pauvres malades, appela un prêtre, les fit baptiser, et eut ainsi la consolation de procurer la félicité éternelle à un nombre considérable de ses frères. »

En 1862, une sœur de l'hôpital de la Nouvelle-Orléans donna une médaille à l'un des infirmiers, qui était sur le point de partir pour l'armée, en lui recommandant de la porter toujours sur lui. Quelque temps après, il revint avec une légère blessure à la tête. En voyant la sœur, il s'écria : « — Ma sœur, voilà la médaille que vous m'avez donnée, elle m'a sauvé la vie! Quand nous étions à la bataille, le cordon par lequel elle était suspendue à mon cou se cassa, et pendant que les canons de l'ennemi faisaient feu sur nous, je l'attachai à un bouton de mon uni-

forme ; tous mes compagnons sont tombés morts à mes côtés et j'ai échappé avec cette petite égratignure. »

—⊶—

Hôpital militaire de Philadelphie.

« Un soldat gravement blessé arriva à l'hôpital. Quelques questions de la sœur sur la religion prouvèrent non-seulement qu'il n'avait pas été baptisé, mais encore qu'il ignorait les vérités essentielles au salut. Elle commença donc à l'instruire, et lui fit comprendre, avec tous les ménagements nécessaires, que les médecins désespéraient de sa guérison. Dès ce moment, il écouta avec le plus vif intérêt l'explication du catéchisme, et un jour que la sœur lui parlait de la nécessité du sacrement qui nous rend enfants de Dieu et héritiers du ciel, il joignit ses mains et dit du ton le plus suppliant : « Oh ! ne me « laissez pas mourir sans baptême ! » Lui ayant demandé de quel ministre il attendait ce service, il répondit : « Du vôtre, de celui qui dit la messe dans « la chapelle des sœurs. »

« Avant la fin du jour, le Père Mac-Grane avait satisfait son pieux désir, et le nouveau chrétien, se livrant à sa joie, répétait incessamment des actes d'amour et de reconnaissance. Le médecin fit sa visite du soir, et le trouva si mal, qu'il ordonna aux infirmiers de le veiller toute la nuit, disant qu'il pourrait passer d'un moment à l'autre. En s'éloi-

gnant, la sœur lui donna une médaille de la sainte Vierge et lui expliqua en peu de mots que cette tendre Mère avait opéré beaucoup de guérisons miraculeuses, par le moyen de son image bénie : elle encouragea donc alors le mourant à s'adresser à Marie avec une entière confiance.

« Le lendemain matin, elle fut étonnée de le trouver mieux ; mais il était très-inquiet de « sa pièce », qu'il ne retrouvait plus, et il craignait qu'on ne la lui eût prise. La sœur la retrouva bientôt et la lui rendit : il la prit avec des transports de joie, demanda un cordon, et l'attacha sur sa blessure. Peu après le médecin arriva : il ne fut pas moins surpris que la sœur du changement arrivé dans l'état du malade. Le progrès continua, et, au bout de quelques semaines, Duken marchait à l'aide de béquilles. Sa première visite fut à la chapelle : depuis ce moment, chaque fois que nous avions la messe, il se levait à cinq heures afin de pouvoir y assister ; il devint si avide des instructions du Père Mac-Grane, que le temps lui paraissait long d'un dimanche à l'autre. Il n'attribuait sa guérison qu'à la sainte Vierge. Elle était en effet fort remarquable : les médecins n'en revenaient pas. Dans la même salle, plusieurs autres soldats dont les blessures étaient moins dangereuses, et qui avaient reçu les mêmes soins, ne pouvaient encore quitter leur lit. Il demanda un congé afin d'aller voir sa femme, qu'il désirait ardemment faire entrer dans le sein de la vraie Église ; mais connaissant ses préjugés

contre la foi catholique, il n'osait espérer un tel bonheur. Il lui fut cependant accordé : elle consentit à se faire baptiser, elle et ses enfants, et Duken revint à l'hôpital, bénissant Dieu et la sainte Vierge des merveilles de grâces dont sa famille avait été l'objet.»

« Nos sœurs des États du Sud, comme celles du Nord, étaient appelées partout où il se trouvait de la misère et de la souffrance, et toujours elles répondirent à cet appel, avec un courageux empressement.

« Dans ces diverses localités, la médaille miraculeuse fut fréquemment l'instrument dont Dieu se servit pour délivrer les âmes du joug de Satan. Combien de fois vîmes-nous l'image de Marie baisée avec respect par des lèvres qui, auparavant, n'avaient proféré que des blasphèmes contre l'Immaculée Mère de Dieu ! Tous nous demandaient sa médaille, bien souvent par curiosité, d'autres fois pour avoir un souvenir des sœurs, comme ils le disaient eux-mêmes; mais ils ne pouvaient porter sur eux cette douce image sans devenir meilleurs, et sans ressentir les effets de la protection de Marie. Dans presque tous ces cas, ce qui rendait le triomphe de la grâce encore plus remarquable, c'est qu'elle agissait sur des hommes non-seulement ignorants, mais vrais fanatiques, haïssant le nom même de catholique, et que la seule vue d'un prêtre faisait frémir de rage. Une sœur raconte qu'elle se hasarda un jour à demander à un

soldat, probablement sur le seuil de l'éternité, s'il avait été baptisé : « Non, répondit-il avec une voix « de tonnerre, non, et je n'ai nulle envie d'être « plongé dans l'eau, à cette heure. Laissez-moi ! »

« Je le quittai, dit-elle, en le recommandant à Ma« rie ; vers le soir, j'entendis du bruit dans la salle où « ce malheureux se trouvait, et bientôt j'aperçus l'in« firmier, venant en toute hâte m'avertir qu'il me « demandait. « Ah ! me dit-il, avec un accent bien « différent de celui qu'il avait eu le matin, je me « meurs, baptisez-moi, je vous en prie. » Après lui « avoir donné l'instruction nécessaire, je l'admis dans « l'Église, et, quelques heures plus tard, il expira pai« siblement. »

« Il était rare d'entendre ces pauvres soldats se plaindre de leur sort ; bien que peu habitués aux rigueurs de la vie militaire, ils les supportaient avec une patience vraiment admirable. Cependant un homme âgé faisait exception à la règle générale. Il murmurait sans cesse, accusant Dieu de l'affliger injustement. Les raisonnements, au lieu de le convaincre, ne faisaient que l'aigrir davantage. Ne pouvant donc me servir de ce moyen pour le ramener à de meilleurs sentiments, je lui fis accepter une médaille de la sainte Vierge. Peu à peu ses plaintes cessèrent, son visage même devint calme et serein, et j'eus la consolation de le voir expirer de la manière la plus édifiante. »

GUERRE DE PRUSSE ET D'AUTRICHE. 1866.

Lettre de M. Stroever, prêtre de la Mission.

1er juillet 1867.

« Les blessés nous arrivent en grand nombre et toutes nos maisons en sont remplies. Tous veulent avoir des médailles, et comme je demandais à l'un de ceux qui en voulaient à tout prix s'il était catholique : « Non, me répondit-il, je suis protestant; « mais je voudrais bien avoir de vous ce souvenir », et il se réjouissait beaucoup après l'avoir reçu.

« Nous remarquions une certaine piété parmi les soldats et pour nos malades une étonnante facilité à recevoir les sacrements. Chez les protestants on voyait un rapprochement marqué vers le catholicisme. Non-seulement les simples soldats protestants, mais même les personnes de distinction parmi eux voulaient avoir des médailles, des scapulaires ou un crucifix ; ils ne se mettaient pas du tout en peine de cacher ces objets de dévotion et personne ne s'en montrait surpris. »

SOUVENIRS DE LA COMMUNE. — PARIS, 1871.

Notes d'une sœur de l'hospice d'Enghien.

« Pendant le siége, nous avions mis des médailles miraculeuses à toutes les portes et fenêtres de la maison ; comme une de nos sœurs exprimait l'inten-

tion de les dissimuler : « Non pas, non pas, s'écria « sœur Catherine, il faut qu'ils les voient bien ; « mettez-en au milieu de la grande porte. »

« Pendant les derniers jours qui précédèrent notre départ de la maison, les gardes nationaux fédérés se disaient les uns aux autres : « Allons demander des « médailles à la vénérable sœur Catherine, elle en a « donné aux camarades qui nous les ont montrées, « nous voulons en avoir à notre tour. — Mais malheu- « reux, leur dit une sœur, vous n'avez ni foi ni reli- « gion, à quoi vous servira la médaille ? — Ma sœur, « c'est vrai que nous ne croyons pas à grand'chose, « mais nous croyons à cette médaille, elle en a pro- « tégé d'autres, elle nous protégera aussi ; et si nous « allons au feu, elle nous aidera à mourir en braves. » La bonne sœur Catherine en donna à tous ceux qui se présentèrent ; ceux qui étaient de faction se faisaient relever par leurs camarades pour venir en chercher.

« Après l'entrée de l'armée à Paris, on transporta à l'hospice d'Enghien une trentaine d'insurgés blessés qui devaient y recevoir les premiers soins avant d'être traduits en jugement. La maison était déjà transformée en ambulance, et on fut obligé de prendre un dortoir des orphelines pour y mettre les nouveaux venus. L'aspect de ces hommes était si effrayant, que sœur Eugénie, désignée pour les soigner, n'eut pas le courage de leur faire faire aucun acte de religion pendant les deux premiers jours, mais enfin, obéissant

au sentiment du devoir et pressée par les conseils d'une compagne, elle alla trouver sœur Catherine et lui demanda des médailles pour ses insurgés. Celle-ci lui en donna aussitôt, en l'encourageant à user de ce puissant moyen pour ramener ces malheureux à des sentiments chrétiens. Sœur Eugénie, un peu rassurée par cette pensée, se mit au milieu de la salle et, tout émue, elle proposa de faire la prière du soir; quelques voix répondirent : « Oui, ma sœur »; elle commença en tremblant, mais arrivée au *Credo*, l'émotion et l'épouvante la saisirent, au point qu'elle se mit à pleurer comme un enfant et fut obligée de s'interrompre. Lorsqu'elle eut retrouvé la parole, ce ne fut pas pour continuer la prière, mais pour expliquer aux prisonniers le sentiment qui la dominait en pensant que le lendemain ils seraient tous jugés et peut-être condamnés; puis après leur avoir fait une petite exhortation inspirée par la circonstance, elle leur proposa de leur donner à tous une médaille de la sainte Vierge, en les suppliant de ne la point quitter, quoi qu'il arrivât. La proposition fut acceptée sur-le-champ, mais sœur Eugénie était trop effrayée pour oser leur donner en mains propres la chère médaille; ce ne fut qu'au milieu de la nuit, lorsque tous paraissaient endormis, qu'elle alla doucement la déposer au chevet de chaque lit. Le lendemain matin, quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'elle vit tous ces pauvres insurgés avec la médaille suspendue à leur cou?

« La supérieure, entrant dans la salle où ils étaient

réunis, leur proposa de faire venir un prêtre pour les confesser. Tous acceptèrent avec des marques non équivoques de reconnaissance. Un bon prêtre qui avait fait partie des otages de la Commune vint en effet, entendit leur confession et se retira très-consolé, assurant qu'il répondait de leur salut. Ces malheureux quittèrent la maison à sept heures, les uns en voiture, les autres sur des brancards, pour être conduits à Versailles ; ils étaient calmes et résignés, et en partant ils montraient encore aux sœurs la médaille qu'ils portaient. Dieu aura sans doute accepté leur sacrifice en réparation de leurs fautes. »



Marie, Vase d'élection.

Comme un vase précieux, la Vierge a été choisie dès le commencement du monde pour contenir le Verbe fait chair.



CHAPITRE IX

MANIFESTATIONS RÉCENTES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE EN FRANCE, EN ITALIE, EN ALLEMAGNE CONFIANCE QU'ELLES DOIVENT NOUS INSPIRER

La définition du dogme de l'Immaculée-Conception porta à son apogée, dans notre siècle, la dévotion à la très-sainte Vierge. La divine Providence employa vingt-quatre ans à préparer le monde à ce grand événement ; nous avons vu dans les chapitres précédents combien l'apparition de 1830 y contribua, et quelle part d'influence y apporta la médaille miraculeuse. Depuis lors, une seconde période de vingt-quatre ans s'est écoulée, pendant laquelle le culte de l'Immaculée Marie a brillé comme un astre radieux au firmament

de l'Église, il a répandu partout la lumière de la vérité et la chaleur de la vraie piété, et par une action aussi douce qu'efficace, il prépare l'union des esprits et des cœurs au sein de la grande famille catholique.

Après comme avant la définition, la France continue d'être la nation privilégiée de Marie; nulle part les miracles ne sont aussi nombreux, ni les grâces aussi abondantes. D'où lui vient cette glorieuse prérogative?

Autant qu'il est permis de sonder les secrets de Dieu, nous pensons que la France, qui a fait tant de mal par la propagande des doctrines philosophiques et révolutionnaires, doit réparer son passé en se mettant au service de la vraie doctrine, et que Marie veut la préparer à cette mission. Tout le monde sait d'ailleurs qu'il y a dans le caractère français une force d'expansion et une puissance d'initiation qui la rendent éminemment propre à soutenir les intérêts de la justice et de la vérité. Et puis, la France n'est-elle pas la fille aînée de l'Église, depuis qu'elle a été baptisée dans la personne de Clovis, le premier des rois très-chrétiens, et à ce titre, n'est-ce pas son devoir de se dévouer, sous le patronage de sa Mère du ciel, à la défense de sa Mère d'ici-bas?

Quoi qu'il en soit des motifs de la prédilection de Marie pour la nation française, ce fait n'en est pas moins démontré par des preuves irrécusables. Cepen-

dant la Vierge Immaculée n'a point oublié les autres pays catholiques ; ils ont eu leur part dans les faveurs sensibles qu'elle prodigue si généreusement de nos jours.

*
* *

NOTRE-DAME DE LOURDES. — 1858.

Quatre ans après la définition de l'Immaculée-Conception, Marie daigna se manifester de nouveau au monde et cette fois, comme si elle eût voulu témoigner sa reconnaissance, elle prit le nom glorieux que l'Église venait de lui décerner : *Je suis l'Immaculée-Conception.* C'est en France qu'avait eu lieu la vision de la médaille destinée à préparer l'acte du 8 décembre 1854, c'est encore en France, à Lourdes, dans le diocèse de Tarbes, au pied des Pyrénées, que Marie est venue en personne affirmer celui de ses priviléges qu'elle met au-dessus de tous les autres. En 1830, elle avait choisi pour confidente une jeune sœur ignorante ; en 1846, elle s'était adressée à deux pauvres bergers ; en 1858, c'est aussi dans la condition la plus humble qu'elle prend la dépositaire de ses desseins miséricordieux.

Bernadette Soubirous, née à Lourdes en 1844, de parents pauvres, était une jeune fille chétive et souffrante, qui ne savait ni lire ni écrire, ne connaissait que son chapelet et ne parlait que le patois du pays. « Le 11 février 1858, raconte-t-elle, mes pa-

rents n'ayant pas de bois pour cuire le dîner, se trouvaient bien embarrassés. Je mis mon capulet et je m'offris à aller ramasser du bois mort avec ma jeune sœur Marie et notre amie la petite Jeanne Abadie. » Les trois enfants se rendent sur les bords du Gave, en face de la grotte de Massabielle, dont l'intérieur était encombré de sable et de branches d'arbres que le courant avait entraînés. Mais pour arriver jusqu'à la grotte, il fallait traverser l'eau du canal ; Marie et Jeanne ôtent leurs chaussures et passent sans hésiter. Bernadette hésite, parce qu'elle est enrhumée. Pendant qu'elle délibère avec elle-même, un coup de vent, qui se répète bientôt après, la jette dans l'étonnement, car les arbres de la rive étaient immobiles. Un arbuste seul est légèrement agité : c'est un églantier qui croissait alors dans l'ouverture supérieure de la grotte. Cette niche naturelle et le rosier sauvage s'illuminent d'une clarté extraordinaire : une dame admirablement belle y apparaît, les pieds posés sur l'églantier, et salue l'enfant de ses bras pendants et gracieusement recourbés.

Le premier mouvement de Bernadette est la frayeur; elle saisit instinctivement son chapelet pour y chercher une défense, et veut porter sa main à son front pour se signer; mais son bras retombe inerte et sa frayeur augmente. La Dame avait aussi un chapelet suspendu à son poignet gauche; elle le prend de sa main droite, fait un grand signe de croix et roule entre ses doigts les grains blancs comme des gouttes

de lait ; mais ses lèvres ne remuent pas. Elle sourit à la bergère qui, rassurée dès ce moment, recouvre l'usage de son bras, se signe et récite son chapelet.

La petite voyante resta près d'une heure à genoux, en extase. Enfin la Dame lui fit signe d'approcher. Bernadette n'osait remuer. La Dame étend les bras vers elle, sourit, s'incline en signe d'adieu, et disparaît. — Revenue à elle-même, Bernadette songe alors à rejoindre ses deux compagnes qui n'avaient rien vu et qui ne pouvaient s'expliquer son attitude. Elle entre dans l'eau ; mais, à sa grande surprise, cette eau glaciale est pour elle d'une douce chaleur. En rentrant à la maison, elle fit part de son secret à sa sœur, puis à sa mère qui ne voulurent pas la croire.

Cependant un vif désir de revoir l'apparition tourmentait l'enfant ; elle obtient de ses parents la permission de retourner à la grotte avec plusieurs compagnes : même manifestation et même extase. — Le jeudi 18 février, elle se rend de nouveau à la grotte ; l'apparition se montre à elle pour la troisième fois et lui demande d'y venir pendant quinze jours. Bernadette le promet. « Et moi, reprend la Dame, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre. »

Le lendemain et les jours suivants, la jeune fille continua de se rendre à la grotte, accompagnée de ses parents et d'une foule toujours croissante : personne ne voyait ni n'entendait rien. La transfiguration du visage de Bernadette annonçait la présence de l'être

surnaturel qui lui recommandait de prier pour les pécheurs.

Le sixième jour de la quinzaine, l'auguste Dame lui révéla trois secrets, en lui défendant de les communiquer à personne, et lui enseigna aussi une prière que l'on n'a jamais dû connaître non plus. Puis elle la chargea d'une mission :

« Vous irez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle, et qu'on doit y venir en procession. »

Bernadette va transmettre cet ordre à M. le curé qui hésite à la croire et lui dit de demander à la Dame un signe qui donne crédit à ses paroles, par exemple de faire fleurir en février le rosier sauvage que l'hiver a dépouillé de ses feuilles.

La sainte Vierge ne juge point à propos d'accorder le miracle, mais elle éprouve l'obéissance de Bernadette en l'obligeant à baiser la terre à plusieurs reprises, et à gravir la roche sur ses genoux, en priant pour les pécheurs. Un jour elle lui enjoint d'aller boire à la fontaine de la grotte, de s'y laver et de manger une herbe qui croît en ce lieu. L'enfant ne voyait pas la fontaine, personne n'en avait jamais connu dans cette grotte. Sur un signe de la Dame, l'enfant docile creuse avec ses doigts et découvre une eau bourbeuse dont elle fait, malgré sa répugnance, l'usage indiqué.

Au bout de quelques jours, ce mince filet d'eau trouble était devenu une source abondante et limpide. Bien plus, cette source merveilleuse allait bientôt opérer d'innombrables prodiges. Dès le 26 février

elle rendait l'usage d'un œil perdu depuis vingt ans à un homme mutilé par un éclat de mine. — Le dernier jour de la quinzaine, un enfant moribond et même cru mort, recouvrait la vie et la santé dans les eaux de la fontaine.

Nous ne parlerons pas ici des persécutions dirigées par l'administration civile contre Bernadette, et des tracasseries suscitées aux pèlerins qui venaient de toutes parts visiter la grotte de Lourdes. Tout le monde en a lu les détails dans l'ouvrage de M. H. Lasserre, qui fait si bien ressortir en même temps le caractère ferme et digne que sut déployer dans cette affaire le curé de la paroisse, M. l'abbé Peyramale.

L'apparition du 25 mars eut une importance toute particulière. Bernadette demanda à plusieurs reprises à la Dame de lui dire quel était son nom. A la dernière question de l'enfant, l'apparition disjoignit les mains, faisant glisser sur son bras droit le chapelet aux fils d'or et aux grains d'albâtre. Elle ouvrit ses deux bras et les inclina vers le sol, comme pour montrer à la terre ses mains virginales pleines de bénédictions. Puis les élevant vers l'éternelle région d'où descendit à pareil jour le divin messager de l'Annonciation, elle les rejoignit avec ferveur, et regardant le ciel avec le sentiment d'une indicible gratitude, elle prononça ces paroles : « Je suis l'Immaculée-Conception. » Ayant dit ces mots, elle disparut, et l'enfant se trouva comme la multitude en face d'un rocher désert.

La Vierge Immaculée apparut encore deux fois à Bernadette : ce fut le lundi de Pâques, 5 avril, et le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le 28 juillet suivant, Mgr l'évêque de Tarbes nomma une commission d'enquête composée d'ecclésiastiques, de médecins et de savants. Le 18 juillet 1862, le prélat publiait un décret portant jugement sur les faits de Lourdes en ces termes :

« Nous jugeons que l'Immaculée Mère de Dieu a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine. »

Marie avait demandé qu'une chapelle fût bâtie sur le terrain de la grotte. La première pierre en fut posée au mois d'octobre 1862. La piété des pèlerins fournit généreusement les fonds nécessaires; la sainte messe fut célébrée pour la première fois le 21 mai 1868, dans la crypte qui devait porter le nouveau sanctuaire. Le rapport qui existe entre les apparitions de 1858 et de 1830 est indiqué par deux vitraux du sanctuaire, dont l'un représente la vision de Bernadette et l'autre celle de sœur Catherine.

Le pèlerinage de Lourdes a pris des proportions immenses; grâce aux chemins de fer, les pèlerins se comptent chaque année par centaines de mille, venus de tous les points de l'univers, et d'innombrables



NOTRE-DAME DE LOURDES.
D'après le marbre de M. Cabuchet, statuaire à Paris, destiné à l'église de Lourdes.

miracles s'opèrent pour récompenser la foi de ceux qui vont y implorer la miséricordieuse puissance de l'Immaculée Marie.

La grotte de Lourdes, reproduite en mille et mille endroits, est devenue un des objets les plus populaires de la dévotion des fidèles.

Quant à Bernadette, l'attention et la vénération dont elle a été entourée n'ont jamais altéré sa candeur et son humilité. Elle est entrée chez les sœurs hospitalières de Nevers, où rien ne la distingue entre ses plus humbles compagnes [1].

*
* *

NOTRE-DAME DE PONT-MAIN (DIOCÈSE DE LAVAL). — 1871.

« La France, envahie par les Prussiens, était vaincue et épuisée; Paris assiégé souffrait les horreurs de la famine, les rigueurs d'un hiver extrêmement froid aggravaient encore le fléau de la guerre : c'est alors que la très-sainte Vierge daigna apparaître pour apporter à son peuple de prédilection des paroles de consolation et d'espérance. Elle choisit pour se manifester le petit bourg de Pont-Main, situé à quatre lieues de Fougères, sur les confins des diocèses de Laval et de Rennes.

« C'était le mardi 17 janvier 1871, vers six heures

1. Voir *Notre-Dame de Lourdes,* par M. Lasserre. — *Lourdes,* par le comte Lafond. — *Les Pèlerinages illustrés.*

du soir : Eugène Barbedette, enfant de douze ans, regardant par la porte de la grange où il était occupé avec son père et son jeune frère Joseph, âgé de dix ans, aperçut dans les airs, un peu au-dessus et en arrière de la maison Guidecoq, qui se trouvait en face de lui, une grande et belle dame qui le regardait en souriant. Il appelle son frère, son père et une femme du village qui causait avec lui en ce moment. Mais son frère seul aperçut ce qu'il voyait, et les voilà faisant exactement tous les deux la même description de la personne qu'ils avaient devant les yeux. Elle était vêtue d'une robe bleue, à larges manches, parsemées d'étoiles d'or. La robe tombait jusque sur la chaussure qui était bleue aussi avec une boucle formée par un ruban d'or. Elle avait sur la tête un voile noir qui couvrait un tiers du front, et retombait en arrière par-dessus les épaules jusqu'à la ceinture. Sur le voile, une couronne d'or ayant à peu près la forme d'un diadème et sans autre ornement qu'un petit liseré rouge vers le milieu. Sa figure était très-petite, très-blanche et d'une beauté incomparable.

« Bientôt, la mère Barbedette, les sœurs qui tiennent l'école de la paroisse, le vénérable curé et plus de soixante personnes se trouvent réunis à la porte de la grange. De tous ces assistants, deux des pensionnaires des religieuses partagent seules le bonheur des enfants Barbedette : elles se nomment Françoise Richer, âgée de onze ans, et Jeanne-Marie Lebossé, âgée de neuf ans et demi. Les autres personnes ne furent témoins



NOTRE-DAME DE PONT-MAIN

D'après le modèle exécuté par M. Raffl, éditeur à Paris. — « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps ; mon Fils se laisse toucher. » Voy. pag. 300.

que de la joie et du bonheur des quatre privilégiées. Tous étaient convaincus que c'était la très-sainte Vierge qui se manifestait ainsi.

« La sainte Vierge avait d'abord l'attitude qu'elle a dans la médaille miraculeuse. Lorsque M. le curé arriva, il se forma autour de l'apparition un cercle bleu. Une petite croix rouge, comme la croix des pèlerins, se dessina sur le cœur de la sainte Vierge. On commença les prières. L'apparition grandit tout à coup, et au-dessous du cercle ovale bleu apparut une longue bande blanche dans laquelle chacune des enfants put lire les lettres successivement tracées qui forment ces mots : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher*. Ensuite, ayant élevé les mains comme pour accompagner le chant du cantique : *Mère de l'espérance*, la sainte Vierge parut tenant dans ses mains un christ rouge au-dessus duquel se lisait cette inscription : *Jésus-Christ*.

« Ce fait miraculeux fut visible durant trois heures. Après les informations juridiques, Mgr Wicart, évêque de Laval, confirma, par un jugement doctrinal, la vérité de l'apparition.

« Le 17 janvier 1872, premier anniversaire du prodige, on érigea, en présence de plus de huit mille pèlerins, une belle statue de la très-sainte Vierge représentant l'apparition. Depuis, l'on a commencé la construction d'une magnifique église sur l'emplacement même de la vision.

« Le Saint-Siége a autorisé le clergé du diocèse de Laval à réciter l'office et à célébrer la messe de l'Immaculée-Conception chaque année le 17 janvier. Une archiconfrérie, sous le titre de *Notre-Dame-de-l'Espérance*, a été instituée par un bref du Pape, dans le sanctuaire de Pont-Main[1]. »

*
* *

Nous pourrions citer plusieurs autres manifestations de la sainte Vierge en France; mais l'autorité ecclésiastique ne les ayant point approuvées, nous n'oserions les donner comme certaines. Nous mentionnerons seulement les apparitions dont fut favorisée mademoiselle Estelle Faguette, à Pellevoisin, diocèse de Bourges. — La guérison instantanée de cette personne, atteinte d'un mal jugé incurable, peut être regardée comme une preuve de la vérité de son récit. De plus, Mgr l'archevêque de Bourges paraît l'avoir reconnu authentique, en autorisant la construction d'une chapelle en mémoire de cet événement. — Le 14 février 1876, la très-sainte Vierge apparut à mademoiselle Faguette, et la même vision se renouvela quinze fois dans l'espace de dix mois. Marie avait l'attitude que représente la médaille miraculeuse, seulement les rayons qui s'échappent de ses mains étendues étaient remplacés par des gouttes de

1. Extrait d'une relation approuvée par Mgr l'évêque de Laval.


SALVS INFIRMORVM STELLA MATVTINA AVXILIVM CRISTIANORVM



La Vierge protectrice de la France.

Tableau votif de la ville de Lyon délivrée du choléra par l'intercession de la Vierge, en 1832. — La Vierge, portant Jésus sur ses genoux, couvre de son manteau la ville de Lyon que le Christ bénit et qu'elle protége contre le choléra suivi de la Mort et de la Guerre civile. Saint Jean-Baptiste, saint Pothin, saint Irénée et sainte Blandine, patrons de la ville, intercèdent en sa faveur. — Tableau d'Orsel déposé temporairement dans la cathédrale de Lyon.

pluie, symbole de la grâce. Un scapulaire du Sacré Cœur de Jésus était suspendu sur sa poitrine.

Marie témoigne son amour pour la France, mais elle se plaint que ses avertissements ne sont pas entendus ; elle recommande de prier ; à cette condition, on peut avoir confiance.

« Que n'ai-je pas fait pour la France ? Que d'avertissements !.. Et pourtant elle refuse d'entendre. Je ne peux plus retenir mon Fils... La France souffrira... Courage et confiance. Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs. — Qu'ils prient, je leur en montre l'exemple... Le cœur de mon Fils a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes. — Qu'ils prient et qu'ils aient confiance. » — Montrant le scapulaire, elle dit : « J'aime cette dévotion. »

Qui n'a entendu parler des manifestations extraordinaires de la sainte Vierge en Italie, pendant ces dernières années? Que de milliers de personnes, les unes par piété, les autres par curiosité, sont allées visiter les madones de Rimini, de San Ginesio, de Vicovaro, de Prosessi, etc., et ont constaté le mouvement des yeux, le changement de couleur et autres signes miraculeux qu'on ne peut attribuer qu'à une puissance surnaturelle ! — Il ne paraît pas que Marie se soit montrée en personne dans cette contrée où pourtant elle reçoit des hommages si sincères. Elle a

jugé sans doute que la foi de ses habitants n'avait pas besoin de ce secours. Et puis, ne peut-on pas dire qu'elle a fixé sa demeure en Italie d'une manière permanente, depuis que sa propre maison, cette maison de Nazareth où s'est accompli le mystère de l'Incarnation, cette maison où a vécu la Sainte Famille, y a été transportée par la main des anges?

Tandis que le gouvernement de la Prusse persécute l'Église, la très-sainte Vierge daigne se manifester dans les deux provinces les plus catholiques du royaume, et aux deux frontières opposées, près des bords du Rhin et dans le grand-duché de Posen. Ne semble-t-elle pas dire aux bons habitants de ces contrées qu'ils doivent avoir confiance, que Dieu saura bien déjouer les projets des persécuteurs ? — Il est à remarquer que, dans les deux circonstances, Marie s'annonce comme la *Vierge conçue sans péché*.

Nous rapportons ici en abrégé ces apparitions que tout porte à regarder comme vraiment surnaturelles. La seconde a d'ailleurs été formellement approuvée par l'évêque diocésain d'Ermeland.

Le 3 juillet 1876, à Marpingen, pauvre village du district de Trèves (Prusse rhénane), la sainte Vierge apparut à trois petites filles, dans une forêt de pins, vers l'*Angelus* du soir; les trois enfants avaient environ huit ans et appartenaient à des familles de pauvres et honnêtes cultivateurs du village. Elles aper-

çurent une vive clarté au milieu de laquelle elles distinguèrent une belle dame assise, portant un petit enfant sur le bras droit. La dame était vêtue de blanc, l'enfant, également habillé de blanc, avait la tête ceinte d'une couronne de roses rouges, et dans ses mains jointes il tenait une petite croix brillante.

L'apparition se renouvela plusieurs fois. A la demande que lui adressèrent les enfants de dire qui elle était, elle répondit : « *Je suis celle conçue sans péché.* » — A cette question : « Que demandez-vous ? » elle répondit : « C'est que vous priiez avec ferveur et que vous ne commettiez pas de péché. » Plusieurs malades furent guéris en touchant l'endroit que les enfants indiquaient comme occupé par la sainte Vierge. Ces faits paraissent indubitables; mais ils n'ont point encore été examinés par l'autorité ecclésiastique [1].

Au village de Gietrzwald, dans la Varmie, une des anciennes provinces de la Pologne annexée à la Prusse, quatre jeunes filles pauvres, mais d'une grande innocence, furent favorisées, à plusieurs reprises, pendant deux mois, à partir du 27 juin 1877, des apparitions de la sainte Vierge qui se montrait tantôt seule, tantôt portant l'Enfant Jésus qui tenait en ses mains le globe terrestre surmonté d'une petite croix ; la Vierge et l'Enfant étaient vêtus de blanc.

A la question qui lui fut adressée par les jeunes

1. Extrait des *Annales catholiques.*

filles : « Qui êtes-vous? » l'apparition répondit : « Je suis la très-sainte Vierge, Marie *conçue sans péché* »; et une autre fois : « *Je suis l'Immaculée-Conception* ». — Dans les premières apparitions, elle avait le visage triste, elle versa même plusieurs fois des larmes; dans la suite, son visage respirait toujours la joie. Elle demanda qu'on fît bâtir une chapelle et qu'on y plaçât la statue de l'Immaculée-Conception. A chaque apparition, elle bénissait la foule qui était nombreuse; elle bénit aussi une source qui depuis lors est devenue très-abondante, et dont l'eau opère des miracles. Elle recommandait la récitation du rosaire et exhortait à la prière, à la confiance, au milieu des épreuves qui viendront encore [1].



Les récentes apparitions de la sainte Vierge ont donné naissance à de nouveaux pèlerinages où les fidèles se portent en foule pour honorer la mère de Dieu et lui demander les grâces qu'elle accorde avec une libéralité toute royale. En même temps, ses anciens sanctuaires sont devenus plus chers à la piété; la plupart ont été reconstruits avec magnificence ou du moins ont reçu de splendides embellissements; il suffit de citer Fourvières, Notre-Dame-de-la-Garde, Rocamadour, Boulogne-sur-mer, Liesse, Buglose.

Le couronnement des images de la sainte Vierge

1. Lettres de la Pologne.

les plus célèbres, au nom et par la munificence de Pie IX, a été l'occasion d'imposantes solennités où la dévotion populaire a pris un élan plus vigoureux.

L'exercice du mois de Marie s'est étendu jusqu'aux plus humbles campagnes, et à peine trouverait-on une paroisse qui ne possède quelque confrérie érigée en son honneur.

La science, l'éloquence, la poésie, la musique, la sculpture, la peinture, l'architecture ont rivalisé d'enthousiasme pour célébrer les gloires de la Vierge Immaculée.

Que pouvons-nous conclure de ce grand mouvement ?

L'impression naturelle qu'il produit est un sentiment de confiance. Une société qui adresse à Marie de pareils hommages ne saurait périr. Quand saint Bernard affirme qu'il est inouï qu'aucun de ceux qui ont eu recours à son intercession ait été abandonné, comment une nation qui la prie avec tant de ferveur ne toucherait-elle pas son cœur ? Non, l'avenir n'est pas désespéré ; la médiation de Marie nous sauvera.

Le vénérable Grignion de Montfort, dans son *traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, a écrit ces lignes : « C'est par la très-sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde. Si donc, comme il est certain, le règne de Jésus-Christ arrive dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du règne de la très-sainte Vierge. Marie

a produit, avec le Saint-Esprit, la plus grande chose qui a été et sera jamais, qui est un Dieu-Homme, et elle produira conséquemment les plus grandes choses qui seront dans les derniers temps. C'est par Marie que le salut du monde a commencé, c'est par Marie qu'il doit être consommé... Marie doit éclater plus que jamais en miséricorde, en force et en grâce, dans ces derniers temps : en miséricorde pour ramener les pauvres pécheurs ; en force contre les ennemis de Dieu ; en grâce pour animer et soutenir les vaillants soldats et fidèles serviteurs de Jésus-Christ qui combattront pour ses intérêts. ...Ah ! quand viendra cet heureux temps où la divine Marie sera établie maîtresse et souveraine dans les cœurs, pour les soumettre à l'empire de son Jésus ?... Pour lors, des choses merveilleuses arriveront. ...Quand viendra ce temps heureux, et ce *Siècle de Marie*, où les âmes se perdant elles-mêmes dans l'abîme de son intérieur, deviendront des copies vivantes de Marie, pour aimer et glorifier Jésus-Christ ! »

Le Père de Montfort ajoute, en s'adressant au Sauveur : *Ut adveniat regnum tuum, adveniat regnum Mariæ!* Advienne le règne de Marie, pour que votre règne arrive, ô Jésus!

Ce *Siècle de Marie* n'est-ce pas le nôtre ? Y a-t-il jamais eu dans la vie de l'Église une époque où Marie se soit pour ainsi dire prodiguée comme de nos jours ; où elle ait apparu si fréquemment et si familièrement, où elle ait donné au monde des

avertissements si graves et si maternels; où elle ait opéré des miracles aussi nombreux; où elle ait répandu des grâces avec tant d'abondance? Le lecteur qui a parcouru les pages de ce volume, répondra sans hésiter, qu'aucune période de l'histoire n'offre rien de comparable à ce que nous avons vu depuis un demi-siècle.

Il est vrai que le jour du triomphe annoncé par le vénérable Montfort paraît encore éloigné, on dirait même que le règne de Dieu sur la terre est plus compromis que jamais; les méchants font des efforts inouïs pour renverser les bases de l'édifice social; ils sont nombreux, ils sont puissants, ils ont des ressources immenses. Mais pour l'Église, quand tout semble ruiné, c'est alors qu'elle est plus près du salut. Dieu permet quelquefois à la malice des hommes de renverser toutes les digues, pour que sa puissance éclate davantage, quand il juge le moment venu d'arrêter leurs projets.

Tout ce que les ennemis de l'Église ont amassé d'erreurs, de haine, de violence dans le cours des siècles pour attaquer l'œuvre de Dieu, se trouve condensé maintenant dans ce qu'on appelle *la Révolution* : c'est l'antichristianisme à l'état de système, propagé sur tous les points du globe, c'est Satan voulant prendre la place de Jésus-Christ.

Mais Celui qui a vaincu le monde et qui a chassé le prince de ce monde ne se laissera pas détrôner. Il régnera et son règne est déjà préparé sous nos yeux

par la médiation de la Vierge Immaculée à qui il a été promis *qu'elle écraserait la tête du serpent*, et qui seule a eu le privilége *de détruire toutes les hérésies qui se sont élevées dans l'univers.*



MARIE, MIROIR DE JUSTICE.
La Vierge est dite Miroir de justice parce qu'elle a renfermé dans son sein la majesté de DIEU, c'est-à-dire la Justice increéée.



La Vierge et la Bête de l'Apocalypse.

Marie portant Jésus dans son sein et armée de la croix, repousse la Bête de l'Apocalypse qui figure l'Anti-Christianisme. (V. Orsel.)

TABLE DES MATIÈRES



Les Anges chantent a la Vierge, mère de Dieu, un cantique d'actions de graces. (V. Orsel.)

TABLE DES GRAVURES

Deux parties distinctes, se complétant l'une par l'autre, composent l'illustration de ce volume.

La première, suivant le texte pas à pas, retrace à grands traits, dans l'ordre chronologique, l'histoire du culte de la sainte Vierge et, en particulier, de l'Immaculée-Conception.

La seconde partie a été presque tout entière empruntée à Victor Orsel [1], dont le génie chrétien a gravé les litanies de la Vierge sur les murs de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris. Ce poëme sur la Vierge, développé sous les formes les plus multiples et les plus savantes, ne serait encore connu que de l'élite des artistes et des chrétiens, si un ami, un *alter ego* en quelque sorte, n'avait élevé un monument à la gloire du défunt. Négligeant ses propres travaux dans la même église, et sacrifiant sa fortune à reproduire, avec l'aide de graveurs éminents, les œuvres diverses de Victor Orsel, M. Alphonse Périn y consacra vingt années de labeur. Frappé lui-même en plein travail, ce peintre dévoué laissa à son fils l'honneur de terminer cette œuvre. C'est grâce à M. Félix Périn, architecte, à son bienveillant concours et à sa collaboration artistique,

1. Victor Orsel (né à Oullins, banlieue de Lyon, le 25 mai 1795, mort à Paris, le 1er novembre 1850) était élève de Pierre Guérin, comme son ami Alphonse Périn (né à Paris, le 12 mars 1798, mort à Paris, le 6 octobre 1874). « Il y a, dit M. E. Cartier, un grand exemple dans cette amitié touchante qui unissait Orsel à M. Périn, cet autre lui-même, dont l'éloge est inséparable du sien. » — « Ils sont arrivés, comme l'a dit Ozanam, à faire resplendir, sous la beauté antique des formes, la beauté chrétienne de l'expression. »

que nous pouvons mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des plus remarquables productions de l'Art chrétien au XIXe siècle.

I. — HISTOIRE DU CULTE

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

II. — GRACES EXTRAORDINAIRES

(LA VIERGE PROTECTRICE)

> L'exemple d'Orsel vivra, et sa tombe sera une des bases solides du temple nouveau que l'art doit élever en France au Créateur.
>
> (E. Cartier, *Fra Angelico de Fiesole.*)

III. — CONCLUSION

IV. — CULS-DE-LAMPE

V. — TITRE ET COUVERTURE DU VOLUME

Dessins du titre : Marie, Rose mystique (Rosa mystica). — Un rosier flétri, couvert d'épines et enlacé par le serpent, représente la première Ève. — Marie est figurée par un rosier sans épines, couvert de fleurs, et dont les branches entourent la croix. (V. Orsel.)

— *Jésus-Christ, sous la figure d'un aigle au nimbe crucifère,* présente au monde la Vierge Immaculée.

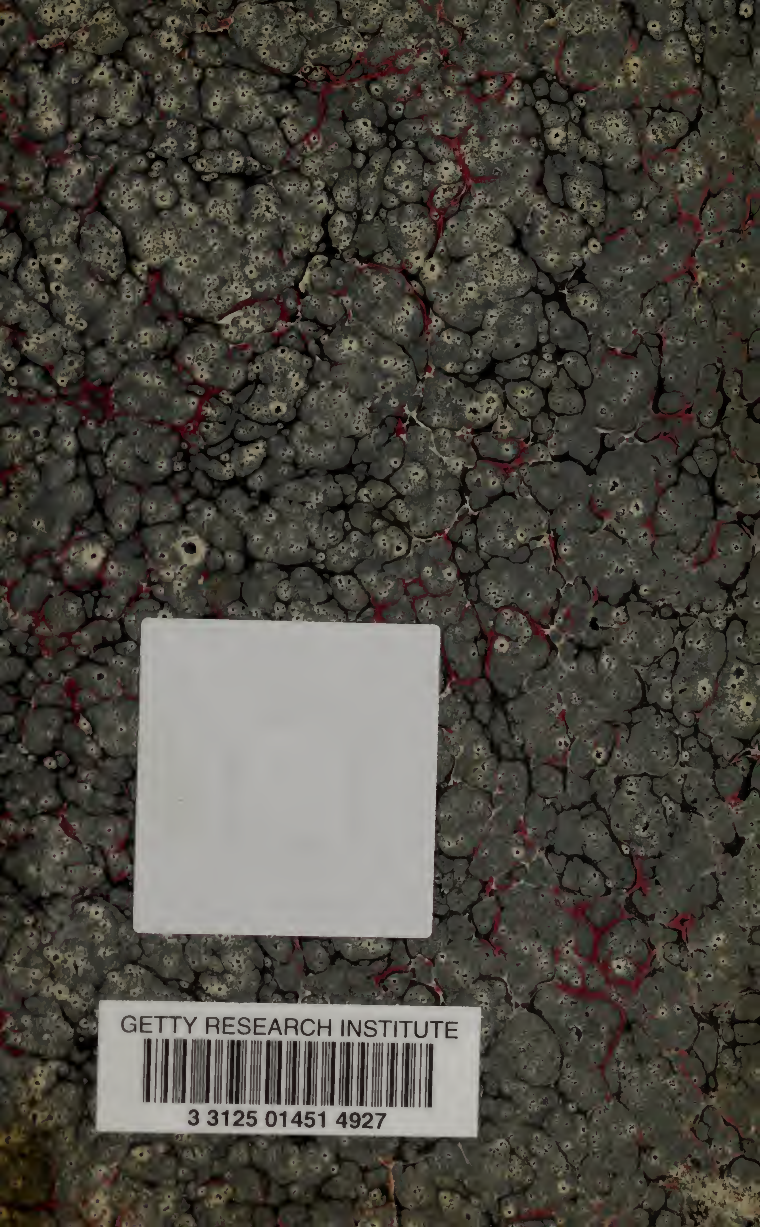
Dessin de la reliure ou du cartonnage : Marie, Arche d'alliance (Fœderis arca). — Au centre, l'arche d'alliance des Hébreux, contenant les tables de la loi et une mesure de manne, nourriture miraculeuse des Israélites. — Au-dessus, Marie, nouvelle arche d'alliance, est figurée par un autel qui supporte l'Auteur même de la loi nouvelle, « l'Agneau de Dieu qui se donne comme nourriture aux fidèles ». (V. Orsel.)

Dessin des gardes de la reliure : Au centre, la médaille miraculeuse. Pour entourage, une ornementation tirée du voile de la Vierge, donné à la cathédrale de Chartres par Charles le Chauve en 877.

Sur le *dos du volume relié ou cartonné,* autres ornements tirés aussi de la relique de Chartres.

FIN




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01451 4927

